

OUIDA

PASCAREL



ROMAN IMITÉ DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

J. GIRARDIN



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

Coulommiers. – Imp. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

OUIDA

PASCAREL

ROMAN IMITÉ DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

J. GIRARDIN

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

PASCAREL

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE DE CATULLE

I

LE ROI CARNAVAL.

C'était le premier jour du carnaval. Toute la population courait les rues. C'était partout un fourmillement de couleurs et un débordement de vie.

Les masques en gaîté tournoyaient autour des grilles de fer du Dôme et lançaient leur grêle de joujoux et de fleurs contre les sombres façades des

vieux palais et des prisons ; leur masse, semblable à une mer écumante, promenait sa joie et ses plaisanteries tout le long du vert Adige, à la lumière d'une après-midi d'hiver.

Pendant un mois tout entier, le roi Carnaval serait souverain absolu, son chemin serait semé de violettes, sa royauté serait acclamée partout, par les grands et par les petits, depuis le savetier qui se déguise en Stenterello jusqu'à la grande dame qui sourit derrière son masque de velours vénitien.

Mais au bout de ce mois, à la chute du jour, juste au lever de la lune, la populace inconstante conduirait le vieux roi à son bûcher funéraire et le brûlerait en grande pompe sans le moindre remords.

Ainsi on le brûlerait, lui monarque hier encore, aujourd'hui bouc émissaire, symbole ironique de toutes les grandeurs humaines.

Pauvre roi Carnaval !

Son règne a duré plus longtemps que celui de toute autre dynastie ; ses sujets, il est vrai, le brûlent tous les ans ; mais il renaît de ses cendres, et l'on crie : « Vive le roi ! » quand apparaît son successeur.

Mais la hache est à la base de son trône ; ses jours sont comptés ; toute sa pompe et sa magnificence vont disparaître.

Le monde est vieux et fatigué.

Même en ce pays, le pays des fleurs et du soleil, le pays où l'on connaît encore les plaisirs sans prix de l'oisiveté et où l'on sait en jouir, même en ce pays où le cœur d'un enfant bat dans une poitrine d'homme qui porte les cicatrices de la guerre, les jours du roi Carnaval sont comptés.

Oui, même ici, le monde est plus vieux, plus gris, plus triste qu'au temps jadis.

Le monde est trop sage pour être fou.

Voilà ce qu'on dit.

Ne serait-ce pas plutôt qu'il est trop fou pour être sage ?

C'est une question à laquelle pourrait répondre le roi Carnaval, s'il le voulait.

Peut-être dirait-il :

« A l'époque où les hommes étaient assez grands pour ne point craindre de s'abaisser, assez forts pour être gais sans rien perdre de leur force, ils étaient de ma suite et marchaient derrière moi, Carnaval, le vieux roi ; ils

riaient comme des enfants, ces contemporains de Dante, de Léonard de Vinci, de Shakespeare. Etes-vous plus sages qu'eux ou simplement plus faibles ? Peut-être êtes-vous simplement plus fatigués ? Qu'importe ! J'ai mené grand train avec les géants, et ils n'avaient pas honte d'être gais.

Mais vous qui rougisiez de votre joie, parce que votre joie n'est pas innocente, enterrez-moi vite : je suis une vieillerie. »

Et il aurait raison, ce vieux roi.

Au temps où il régnait sur la vie de tous les hommes, les hommes étaient grands, et aussi leur vie, et le but où ils tendaient. Ils avaient la foi, cette force de tous les jours, cette jouissance de toutes les heures. Dans leur ménage régnaient le bon ordre et la simplicité. Ils prenaient sur leur nécessaire pour élever ces monuments qui vivent encore aujourd'hui, qui ont encore aujourd'hui un langage pour nous.

Les grands artistes ne se confinaient pas dans une phase étroite de l'art ; ils embrassaient l'art tout entier.

L'art était dans le cœur du peuple, qui s'en nourrissait ; aussi ce mot n'était-il pas un vain nom ; c'était une réalité vivante : la divinité du temple et du foyer, qui planait sur les cités, qui les protégeait d'un amour sans tache.

Les hommes étaient laborieux, désintéressés, patients, féconds en grandes pensées et en grandes actions. Travaillant pour leurs contemporains, ils pouvaient rire avec eux ; servant Dieu, ils osaient être heureux. Dans ces vies, intrépides, graves, austères, l'amusement d'un gai carnaval était comme un grain d'or dans le chapelet de bois du pèlerin.

Leur but était élevé ; ils l'avaient atteint ; ils pouvaient donc revenir vers leurs enfants et se mêler à leurs jeux.

Mais nous, pour qui l'art est une religion éteinte dont les prêtres sont morts ; qui ne songeons qu'à passer de plus en plus vite du désir à la jouissance et de la jouissance au désir, sans parvenir jamais à nous satisfaire ; nous, parmi lesquels le plus grand génie n'arrive qu'à élever une protestation vague de désespoir contre quelque divinité inconnue, nous avons étranglé le roi Carnaval, nous l'avons tué, nous l'avons enterré dans les cendres d'une satiété et d'un malheur qui n'a plus de nom.

Le vieux roi soupire après le rire viril qu'il entendait dans sa jeunesse ; et nous, nous ne savons plus que ricaner et soupirer.

II

L'OISEAU ET LES DESTINÉES.

Quoi qu'il en soit, à Vérone, au premier jour du carnaval, les gens se figuraient qu'ils étaient gais.

L'hiver était triste ; la vieille cité avait un aspect maussade ; mais, grâce à l'or que les étrangers avaient répandu à profusion, les gens pouvaient au moins porter le masque du contentement : et, en somme, ils le portaient sans trop se contraindre, et souriaient en se fendant la bouche d'une oreille à l'autre.

Les vieux bâtiments de pierre avaient des draperies jaunes, roses, lamées d'argent. Les belles fenêtres du XIV^e siècle encadraient des figures où se peignait le plus vif intérêt. Les vieilles rues, aussi sombres que des cryptes, s'emplissaient de brillantes couleurs et de tumulte ; sur les grands tombeaux de marbre qui se profilaient en blanc sur fond sombre, les violettes de Rome jetaient comme des taches pâles.

Vérone était en joie, avec licence de ses oppresseurs.

Sous un portail fouillé profondément, orné de feuillages et de griffons, deux enfants regardaient la fête, sans toutefois y prendre une grande part, car la fillette paraissait toute troublée, et le petit garçon faisait de son mieux pour la consoler.

« Regardez ce Steaterello ! murmurait le petit garçon. Quelle agilité ! Regardez donc : les gamins l'ont attrapé. Non ! Il leur glisse entre les doigts

comme une anguille. Et cet Arlequin qui pêche un chapeau de prêtre avec un hameçon doré ! Oh ! carina mia, dire que vous n'avez pas le cœur à la joie aujourd'hui ! »

Les yeux de sa compagne se mouillèrent de larmes.

« Comment pourrais-je rire ? Nous n'avons rien, absolument rien. Il me faut vendre ces pauvres bijoux qui viennent de ma mère, sous peine de voir Mariuccia mourir de faim. C'est impossible, vous savez. Et pourtant, vendre ces bijoux ! Regardez, Ino. J'ai de la voix, j'ai quinze ans une figure agréable, à ce que tout le monde dit. Pourquoi ne chanterais-je pas dans les chœurs ? Avons-nous ri assez souvent de ces choristes, qui sont si laides et qui ne savent même pas faire tenir leurs couronnes. Je suis mince comme un roseau, jolie par-dessus le marché, et je saurais bien faire tenir ma couronne. Pourquoi ne chanterais-je pas dans les chœurs ? »

Le petit garçon parut embarrassé et de son pied nu traça des arabesques sur la poussière du perron.

« Cela ne serait pas convenable, chère donzella ! Votre père est si illustre....

– Illustre !... Est-ce que cela nous donne à manger ? car enfin, d'une manière ou d'une autre, il faut pourtant manger. Rien ! Il y a plus d'un an que nous n'avons reçu des nouvelles de mon père, et Florio lui-même ne nous écrit plus.

– Tout ce que vous voudrez, chère donzella ; cela ne serait pas convenable. Mariuccia ne vous le permettra jamais. D'abord, c'est à une heure trop avancée de la nuit, et puis la société de ces femmes-là ne vous convient pas.

– Alors, il faut que je me sépare des bijoux ? C'est tout ce qui me reste de ma mère, tout ! »

Elle ne put retenir un sanglot, et la foule bigarrée des masques disparut à ses yeux derrière un brouillard de larmes. Le petit garçon l'écoutait avec sympathie ; sa figure avait une expression de tendresse et d'anxiété.

« Voyons, chère donzella, reprit-il après un instant de silence, chanter dans les chœurs, c'est impossible ; mais pourquoi ne chanteriez-vous pas dans les rues ? Tout le monde est heureux aujourd'hui ; tout le monde est bienveillant. J'ai là mon luth ; nous chanterons et nous leur demanderons

franchement de nous venir en aide. Pourquoi pas ? Nous leur avons souvent fait de la musique pour le plaisir d'en faire. Ils nous donneront certainement quelque chose, et nous n'aurons rien à nous reprocher.

– Oh ! Ino, nous n'avons jamais chanté pour de l'argent. C'est bien autre chose.

– Nous n'avons pas chanté pour de l'argent parce que nous n'avons jamais eu besoin d'argent. Mais, du moment que nous en avons besoin, où est le mal ?

– C'est humiliant.

– Humiliant ! pourquoi humiliant ? Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé quand le grand chanteur Lillo est venu au printemps dernier ? Les moindres places au théâtre se payaient au poids de l'or ; on détela les chevaux de sa voiture ; il fut presque étouffé sous les fleurs.

– C'était bien différent.

– En quoi ?... La seule différence, c'est qu'on donnait à Lillo des millions et que nous ne demandons que quelques florins.

– Mais vous quand vous jouez vous-même pourquoi ne demandez-vous jamais d'argent ? »

Il se signa, et jeta un regard de reconnaissance vers une vieille Madone noire qui était au-dessus de la porte, derrière un grillage.

« La Sainte Vierge a été si bonne pour moi, que je n'ai jamais manqué de rien. D'ailleurs, les gens qui auraient pu me payer étaient si pauvres, si pauvres !... Mais je jouerais pour de l'argent plutôt que de vendre quelque chose qui me viendrait de ma mère. Peut-être, en ce moment, votre mère dit-elle à Notre Dame : « Jetez un regard sur ma Donzella ; elle est orgueilleuse ; ôtez ce péché de son âme. » Et Notre Dame dit : « Nous allons la mettre à l'épreuve ; elle doit vous aimer un peu, quoiqu'elle n'ait jamais vu votre figure. » Et voilà l'épreuve que Notre Dame vous prépare. Et votre mère, cependant, attend toute tremblante pour savoir si votre orgueil l'emportera sur votre amour pour elle. Car les mères n'oublient jamais,

cela, j'en suis bien sûr. Non, elles n'oublient pas, même quand elles sont assises à la droite de Dieu, au milieu de ses anges. »

Sa compagne l'écoutait, rougissant et pâlisant tour à tour.

Elle lui prit brusquement la main et descendit vivement les marches. Quelques minutes après, ils étaient debout côte à côte sur la place de la cathédrale.

C'était un joli groupe, tout à fait pittoresque.

La jeune fille avait la tête de plus que le garçon.

Lui, il avait les jambes nues et les pieds nus : c'était un enfant du peuple : il portait la chemise bouffante et la ceinture rouge des gondoliers vénitiens ; il avait une vieille mandoline d'ébène suspendue à son épaule par un ruban écarlate.

Son costume, à elle, était bien différent ; on l'aurait prise pour quelque fleur aux pétales de satin qui aurait poussé entre deux pavés. Elle avait sur la tête un capuchon de velours noir ; sous le capuchon, ses grands yeux brillants jetaient des regards d'étonnement sur le monde ; sa jupe était faite d'un satin épais, jaune d'ambre, et semblait avoir été taillée dans la queue d'une robe de brocart ; elle avait les mains pleines de fleurs, qu'elle avait ramassées sur le sol, à mesure que les curieux les lançaient du haut de leurs balcons.

Bien des passants s'arrêtaient pour les regarder ; le jeune garçon leur adressa tout bas quelques paroles et ramena sa mandoline devant lui. Il y avait en ce moment un relâche dans les amusements du jour. Une sorte de parade venait d'être jouée par une bande de masques qui marchaient sous la conduite d'un Méphistophélès écarlate et d'un somptueux Dulcamara ; le commencement du Gala traditionnel se faisait attendre plus que de coutume ; la foule, qui n'avait rien pour l'occuper, ne demandait pas mieux que d'être amusée, mais elle ne témoignait ni mauvaise humeur ni impatience, car c'était une foule italienne.

Le petit garçon vit que le moment était favorable et tira quelques accords de sa mandoline. La fillette hésita un instant, rouge de honte ; puis, par un geste rapide, elle rejeta son capuchon en arrière et se mit à chanter.

C'était une vieille chanson populaire de la Lombardie. Les notes à la fois pures et fortes de sa voix, s'élevant dans l'air sonore, dominèrent les conversations et les cris du peuple.

Les spectateurs les plus rapprochés se mirent à l'écouter et firent faire silence autour d'eux. Le silence gagna de proche en proche ; en un instant,

la place tout entière écouta.

Le capuchon de la fillette tomba complètement sur ses épaules ; le soleil brillait sur le petit groupe ; le jaune d'ambre de sa jupe, les violettes qu'elle avait dans les ains, la ceinture de laine écarlate du petit garçon, se mirent à briller en pleine lumière.

La voix de la fillette, lançant des notes claires, dominait le tumulte et le brouhaha des autres quartiers.

« L'Uccello, crièrent les gens du peuple, continuez, continuez ! »

Un sourire se joua sur ses lèvres, en entendant cette appellation familière ; elle chanta, sur la demande des assistants, quelques-unes de ces charmantes mélodies populaires qui n'ont jamais été notées. A de rares intervalles, le jeune garçon tirait quelques accords de sa mandoline. La voix de la fillette était assez riche et assez puissante pour remplir la place sans secours étranger ; elle prenait son essor dans l'air vif et froid, comme un faucon délivré de ses entraves.

Quand elle cessa de chanter, la foule éclata en cris et en rires ; quelques-uns pleuraient presque de joie en l'applaudissant. Les gens des balcons battirent des mains ; les flâneurs des cafés frappaient du poing les tables de marbre jusqu'à refaire tinter leurs verres ; les masques crièrent à cent reprises :

« Viva l'Uccello ! Viva l'Uccello ! »

Le jeune garçon jugea que le moment était favorable ; tirant aussitôt son bonnet rouge, avec cette grâce dont un Italien seul est capable, il tendit la main comme pour demander la charité :

« Quelque chose, signori, pour l'amour de Dieu ! Il y a à la maison une pauvre vieille femme qui n'a pas de pain. »

Voyez quelle délicatesse. Il cherchait à prendre sur lui la honte de mendier. Mais sa compagne comprit son dessein et s'élança à ses côtés.

Elle avait les joues rouges ; des larmes brillaient suspendues à ses longs cils ; sa voix n'avait plus de force et tremblait un peu.

« Ce n'est pas pour lui, signori ! cria-t-elle, c'est pour – moi ; oui, l'argent qu'il vous demande est pour moi. Je suis de race illustre, oui ; mais je suis pauvre. Ma vieille nourrice, à la maison, n'a ni pain ni feu. Nous n'avons rien à vendre que quelques bijoux, et ils me viennent de ma mère,

qui est morte. Voulez-vous me donner quelque petite chose, si mes chansons vous ont fait plaisir ? »

La réponse à sa demande arriva de cent côtés à la fois.

Billets de banque, pièces d'argent, pièces d'or qui brillaient comme des étoiles, fleurs, babioles, cornets de bonbons dorés, joujoux enrubanés, tombaient aussi dru que la grêle, du haut des balcons et jaillissaient des rangs de la foule.

Ils étaient fatigués de tendre, pour recevoir cette averse, lui son bonnet rouge, elle les plis de sa jupe. En vain le garçon et la fillette criaient par honnêteté, moitié pleurant :

« Basta ! basta ! (assez ! assez !) »

C'était en vain ; cette pluie ne cessa que lorsque quelqu'un cria :

« Le Gala ! le Gala ! »

Ils furent abordés en ce moment par un des auditeurs qui s'était tenu caché dans l'ombre de la cathédrale. Il ôta son chapeau en s'approchant, et le soleil lui tomba en plein sur la figure. C'était une vraie figure de Florentin : sombre, pleine de poésie avec un caractère historique.

« Ah ! cara donzella, murmura-t-il doucement avec un sourire, je n'ai pas d'argent à vous donner jusqu'à ce que j'en aie gagné un peu ce soir. Moi aussi, je suis un artiste ; je n'ai donc pas besoin de vous dire que je suis pauvre. Néanmoins, permettez-moi de vous remercier. »

Alors, il lui jeta un anneau dans les plis de sa jupe, parmi les violettes de Parme et les asphodèles de Toscane, et aussitôt il se perdit dans la foule. C'était un très-riche anneau à cachet, un onyx où étaient gravées les têtes des Destinées.

La fillette jeta sur cet anneau un long regard plein de curiosité, et sa figure prit une expression rêveuse ; ensuite, elle le mit dans son sein.

« Sauvons-nous, Ino ! dit-elle. On ne nous regarde plus. Nous manquerons le Gala. Mais la pauvre Mariuccia a si grand froid à la maison ! »

Ils auraient voulu courir, mais ils étaient trop chargés pour cela, puis ils glissaient à chaque instant, soit sur un bouquet de violettes, soit sur un brillant narcisse.

« Oh ! Ino cria la jeune fille. Quand nous chantions pour le plaisir de chanter, nous avions le cœur si léger et les pieds si rapides. Tandis que maintenant. »

Elle se mit à sangloter.

« C'est de l'ingratitude envers le peuple, cara mia, reprit doucement le petit garçon. C'est cette pierre des Destinées qui vous a glacé le sang.

– Non, elle a raison, cria une voix tout près d'eux. Vendez l'art au poids de l'or, et il mettra des chaînes aux mêmes pieds auxquels il donnait des ailes. »

Celui qui disait cela, c'était l'homme qui avait donné l'anneau à la jeune fille ; il disparut brusquement dans l'ombre, sans qu'il fût possible de l'arrêter ou de le questionner. Il avait à ses trousses une bande de masques qui se frappaient mutuellement à coups de vessies colorées ; ils le poursuivaient en poussant de grands cris.

Ils répétaient tous ce seul mot :

« Pascarel !! Pascarel ! »

Et la jeune chanteuse, qui pleurait de dépit d'avoir chanté pour de l'argent, recueillit ce nom dans son cœur, sur lequel reposait déjà l'onyx où étaient gravées les Destinées.

La bande de masques avait disparu ; mais des profondeurs des ruelles obscures retentissait encore ce cri poussé par des voix joyeuses :

« Pascarello ! Pascarel ! »

III

A CÔTÉ DE LA STATUE MUTILÉE.

Mon plus ancien souvenir d'enfance, c'est que nous étions pauvres, horriblement pauvres.

Lorsque j'allai prendre à quatre ans ma première leçon de danse, j'avais des trous à ma petite robe de dentelle, et je portais des souliers bleus fanés qui menaçaient ruine à l'endroit des orteils. Je pleurais amèrement de pure honte.

« N'y faites pas attention, carina, me disait la vieille Mariuccia, ma nourrice. N'y faites pas attention. Si vous dansez avec un cœur joyeux, qu'importe qu'il y ait quelques accrocs par-ci par-là à votre jupe ! Il vaut mieux avoir des trous à ses souliers qu'un poids de plomb aux pieds, croyez-moi. »

Comme je la trouvais folle, malgré ses soixante ans, moi qui n'en avais que six !

Mais quand Florio, le domestique de mon père, venait dans notre galetas, il me prenait dans ses bras, m'élevait jusqu'au vieux miroir délabré et murmurait dans son idiome, si flatteur à l'oreille :

« Qu'est-ce que cela fait de porter une robe fanée quand on a une figure d'ange comme la signorina ! Les autres petites demoiselles peuvent se couvrir de rubis et de perles si cela leur fait plaisir ; personne ne songera seulement à les regarder tant que la signorina sera là ! »

A la bonne heure, voilà qui s'appelle raisonner ; aussi Florio me paraissait-il un personnage si avisé, que je me laissais convaincre ; je consentais alors à me laisser conduire à la grande pièce nue, ornée de fresques, qui servait d'école de danse, où grinçait un petit violon criard pour mettre en mouvement des bandes de petites filles lombardes, toutes plus nobles les unes que les autres, du moins je le suppose.

Nous habitions alors Vérone.

Pauvre Vérone ! si complètement oubliée du monde après avoir tant fait pour lui. La patrie de l'amoureux de Lesbie n'est que désolation aujourd'hui, malgré les trésors cachés auxquels on ne pense peut-être pas une fois en dix ans.

Rues étroites, brûlées par le soleil ; tristes fortifications couvertes de poussière ; petites rangées d'arbres rabougris ; tourbillons de poussière calcaire ; vents des montagnes aigres et pénétrants ; gazons jaunis qui fourmillent de lézards bruns ; hautes maisons désolées, à la fois palais et prisons ; vignes éparses, occupées à étrangler des érables, et puis la plaine triste et ennuyeuse, la plaine sans ondulation, comme tout cela est misérable aujourd'hui ! comme tout cela était misérable dans ce temps-là !

Vérone ne m'a jamais produit l'effet d'une ville italienne.

C'est peut-être parce que je l'ai toujours vue sous la domination de ces étrangers vêtus de blanc, qui savaient exploiter à leur profit la gourmandise de ses prêtres et la paresse de ses prolétaires, qui se mettaient dans mes bonnes grâces en me faisant valser au son de la musique militaire et en me prodiguant les friandises.

Et cependant la vieille Mariuccia, quand elle me voyait ainsi souillée par le contact des étrangers, m'arrachait brusquement de leurs bras et leur lançait de terribles regards, avec ses yeux toscans qui avaient encore leur éloquence.

Mariuccia m'avait fait bien des récits sur l'ancienne splendeur de Vérone, et j'avais l'habitude de parcourir la ville, regardant de tous mes yeux son amphithéâtre et ses haies d'acacias, le vert Adige et les deux paladins qui sont à la porte du Dôme, rêvant de Marius et de Théodoric, de Catulle, de Charlemagne, de Roméo, d'Ezzelino, de Vitruve, de Paul Véronèse, et mêlant dans la plus étrange confusion la fable et la vérité.

Je n'ai jamais aimé Vérone.

Les quatre premières années de ma vie, je les ai passées avec Mariuccia dans une ferme, bien loin de là, en Romagne. Dans cette ferme, j'avais vécu en plein air, me roulant dans le gazon, glanant le millet doré, m'enivrant en toute innocence des raisins de la vendange, les mains pleines de fleurs sauvages, d'un bout à l'autre de l'année.

Lorsque, à l'âge de quatre ans, on me prit pour me claquemurer dans l'obscurité et la poussière de la patrie de Juliette, je me révoltai, puis je m'abandonnai à mon chagrin sans vouloir être consolée. Puis, insensiblement, le temps fit son office, et je me réconciliai un peu avec mon sort.

Mais je n'oublierai jamais la vraie Italie, mon Italie à moi, là-bas, vers le sud, dans l'océan bleuâtre de la Romagne.

A l'époque où j'allais, en souliers troués, danser aux sons aigus du petit violon, nous étions à Vérone, et nous y restions pour l'unique raison que nous n'avions pas le moyen d'en sortir. Nous occupions le second étage d'un vieux palais ; un palais avec de superbes escaliers sales et enfumés, des cours dont chacune eût pu contenir un escadron armé et monté, mais qui étaient abandonnées en toute propriété aux lézards et aux mille-pieds ; des chambres aux tapisseries de Rosts, d'après les cartons de Bronzino, où l'on entrait jusqu'à la cheville dans la poussière et dans l'ordure ; des murs bâtis sur des dessins de Fra Giocondo, le long desquels la *padrona* mettait sécher ses hardes après les avoir lavées dans l'Adige.

« Peintures aux plafonds, ordures aux pieds. »

C'est George Sand, si je ne me trompe, qui a écrit cette parole amère, ou quelque chose d'approchant sur l'Italie. C'est d'autant plus amer que c'est parfois terriblement vrai.

Notre palais ne faisait pas exception à la règle. Il était magnifique comme un rêve ; je parle, bien entendu, des plafonds ; ici, une femme au regard merveilleux, digne de Léonard lui-même, vous souriait du haut de ses fresques de roses ; là, c'était un cénacle ou une apothéose de Gentile ou de Pisanello, qui conservait encore l'éclat de ses couleurs, malgré les ravages du temps, la négligence, le feu et la poussière.

Il était magnifique encore, à cause de cette beauté de proportions qui fait que, par suite d'une sorte d'instinct infailible de la symétrie, tant de constructions italiennes conservent leur beauté tant qu'il y reste pierre sur pierre.

Il en est de même de certains visages italiens : comme leur beauté ne tient pas à la couleur, mais aux lignes, l'âge ne peut rien sur eux, et la mort n'en détruit pas l'harmonie. On peut citer comme exemple cette Faustina

qui fut retrouvée, cent ans après sa mort, aussi belle que de son vivant, dans les profondeurs ténébreuses de Santa Croce.

Mais, en même temps, ce palais était sombre, sale, triste, lugubre, inconmode. On entendait dans les passages les bruissements d'ailes des chauves-souris ; les hiboux, au plumage cotonneux, hantaient les charpentes du toit. Les étages supérieurs étaient occupés par des gens qui travaillaient ; ou plutôt ils faisaient semblant de travailler, mais, en réalité, ils vivaient des largesses des Autrichiens.

Les chambres d'en bas étaient occupées par la padrona et ses huit enfants.

La padrona était une brave femme, solidement bâtie, avec de noirs sourcils ; c'était la meilleure créature du monde ; ses enfants se vautraient au soleil, jouaient à la bocchetta, ou se battaient à propos des marrons qui grillaient sur le poêle, ou faisaient ce que bon leur semblait, tout le long du jour, au milieu de querelles et de batailles sans fin.

La padrona était très-pauvre ; elle lavait et battait elle-même son linge à la rivière, cuisait, balayait, cuisinait ; tout cela sans aide. Elle ajoutait quelque chose à ses maigres ressources en rembourrant des matelas avec de la laine et de l'herbe ; elle excellait dans ce genre d'industrie. C'est bien souvent grâce à la padrona que Mariuccia pouvait donner à manger à ses petits *illustrissimi*. Nous étions quatre *illustrissimi*, mes trois frères et moi. Mes frères étaient de beaux enfants qu'on aurait crus sortis d'une toile du Titien ou de Giorgione : gais, bons enfants, turbulents, entreprenants, très-populaires dans tout le voisinage, s'inquiétant peu des accrocs de leurs blouses, enchantés de s'asseoir à la table de la padrona et de manger pour tout potage une polenta avec la femme d'en bas et ses huit enfants malpropres.

Mes pauvres frères ! ils étaient si gais, si hardis, si heureux d'un rien, si pleins de bienveillance pour tout le monde ; et ils moururent si jeunes, car ils étaient encore enfants. L'un mourut de la fièvre à Vérone même ; un autre, d'un coup de couteau dans une rixe en pleine rue, à Rome ; le dernier, dans une bourrasque près de Cagliari ; la felouque qui le portait fut engloutie en vue de la côte.

Mais à l'époque dont je parle, tandis qu'ils étaient encore autour de moi, ils étaient à la fois le tourment et l'orgueil de Mariuccia, les délices de la padrona, l'admiration de la ville, pour l'adresse et l'habileté avec laquelle, eux, *bambini inglesi*, de simples gamins anglais, lançaient aux gens des brocards ou des sarcasmes en pur dialecte et à la manière de Vérone.

Ils aimaient à taquiner les femmes du marché, à grimper dans les chariots traînés par des buffles, à lancer le ballon, à pêcher avec les pêcheurs, à danser la tarentelle dans les cabarets, à jouer aux dominos avec Pepe, Zoto, et Gian et toute la couvée de la *padrona*.

De nous quatre, moi seule avais le sentiment de notre dégradation.

Avec les gamins des rues, mes frères étaient encore les jeunes signori ; leurs habits râpés ne diminuaient en rien leur distinction, du moment qu'ils excellaient à la toupie, à la *morra*.

Pour moi, ce n'était pas la même chose, dans la société des petites aristocrates que je rencontrais aux leçons de danse.

Pour elles, j'étais une détestable étrangère, avec des souliers troués et une robe déchirée, et j'avais par-dessus le marché l'insupportable insolence de ne pas être aussi laide que j'étais pauvre et de danser beaucoup mieux qu'elles. Les éloges que le maître me prodiguait ne contribuaient pas peu à accroître mon impopularité.

Cher vieux Fortunato ! Il m'enseignait la danse pour le seul plaisir de me l'enseigner. Après m'avoir souvent rencontrée dans la rue, il finit par persuader Mariuccia que c'était un meurtre de ne pas enseigner à une jeune fille les secrets et les artifices de Terpsichore. Il m'instruisait par amour pour l'art et un peu aussi par affection pour moi.

Seulement, ses éloges me mettaient tout le monde à dos.

Ces petites Lombardes n'osaient rien dire, parce que Fortunato n'avait pas son pareil pour cingler de bons coups d'archet sur les mains ou sur les pieds quand on montrait de l'obstination et de la maladresse ; mais elles me regardaient de travers ; elles se groupaient dans un coin, formant contre moi une ligue offensive et défensive ; et, tout en grignotant leurs bonbons de chocolat, elles marmottaient toutes sortes de choses désobligeantes sur moi et sur les miens.

Malheureusement, tout le mal qu'on pouvait dire de nous était trop vrai pour n'être pas blessant. Nous étions tous beaux ; de tout temps, dit-on, la race d'où nous sortions avait eu quelque chose de fatal dans la physionomie.

Tous nos avantages se bornaient à cela.

C'était une vieille, vieille histoire ; je me faisais souvent raconter par Mariuccia tout ce qu'elle en savait, quand elle était assise, le soir, dans le grand escalier, occupée à écosser des haricots, au pied d'une statue mutilée, qui, disait-on, était l'œuvre de Donatello.

Je la vois d'ici ; elle avait sur les genoux un grand bassin de cuivre ; son jupon était d'un rouge foncé, et son fichu était jaune. Elle portait toujours le même costume ; une grosse épingle d'argent traversait ses cheveux blancs. Elle avait la noble et franche physionomie de ses compatriotes et de bons yeux mobiles et doux. Sa peau, sans cessé exposée aux intempéries des saisons, avait pris le ton brun de la châtaigne, malgré le large chapeau qui aurait dû la protéger contre la lumière qui arrivait à travers la vigne et les barreaux de la fenêtre.

Le bassin de cuivre brillait comme de l'or ; bien au-dessus de nos têtes s'étalait une fresque qui représentait les travaux d'Hercule ; d'en bas montaient des odeurs d'ail et de friture, de coriandre et d'étable. Les haricots, à mesure qu'elle les écosait, faisaient crac, crac, crac, avec la régularité d'un balancier de pendule.

Le chapeau de paille grossière s'agitait de lui-même avec un mouvement doux et triste pendant qu'elle me disait :

« Si je me souviens de votre mère ? Vous me faites souvent la même question, Nella ; sûrement, je m'en souviens. J'étais près d'elle à la naissance de chacun de vous. J'étais déjà une vieille femme. Elle était belle ; oui ! autrement, votre père ne l'aurait pas même regardée. C'est plutôt à lui que vous ressemblez. Oh ! vous êtes belle ; il n'y a pas à dire le contraire ; vous le savez bien, quoique vous soyez toute petite. Tout le monde vous gâte ; on vous tournera la tête à force de compliments. Vous finirez comme cette malheureuse Speronella, de Padoue, dont on chante encore la complainte dans toute la Romagne. C'est d'un fâcheux présage pour vous que de porter ce nom ; je l'ai toujours dit ; mais votre pauvre

mère y tenait absolument ; ç'avait été le nom de sa mère, à elle, à ce qu'elle disait. Il est inutile de me tourmenter pour m'en faire dire plus long ; je vous ai dit cent fois tout ce que je sais là-dessus, et il n'y a pas grand'chose de bon dans tout cela. Lorsque je suis venue chez votre mère, il n'y avait pas longtemps qu'elle était mariée ; elle était heureuse alors ; elles le sont toujours au moins pour une semaine ! Il y a eu des embarras ! J'ai vu cela tout de suite ; mais ils n'étaient pas encore très-pressants. Votre père l'avait rencontrée à Florence : c'était une cantatrice ; lui, c'était un grand seigneur, dans son pays, à ce que l'on disait ; les unions de ce genre sont toujours des méprises. Il avait le double de son âge ; mais il était si beau, milordo Maurice ! Il n'est plus que l'ombre de ce qu'il était ; mais, tel qu'il est, vous pouvez encore juger...

– Et je lui ressemble ! » m'écriai-je, assise au pied de la statue mutilée et versant dans le bassin des haricots que j'avais écosés.

Mariuccia fit un signe de tête.

« Oui, oui, vous lui ressemblez, dit-elle d'un ton grave, et en plus d'un point encore. Quand vous serez plus âgée, gardez-vous de gaspiller votre vie, comme il a fait la sienne. C'est un noble dans son pays, et je suis obligée de mendier pour ses enfants auprès de la femme d'en bas. »

Mon père n'était pas un noble, quoique Mariuccia, dans son ignorance, lui donnât ce titre : c'était le quatrième fils d'un marquis du Nord. Dieu lui soit en aide ! mais, à cette époque, je n'en savais même pas si long sur son compte.

J'aimais mon père sans trop savoir pourquoi ; je le voyais environ dix fois par an, et chaque fois, en moyenne, il m'adressait bien six paroles indifférentes ; mais il était si beau, son humeur était si heureuse et si enjouée, il était si indifférent pour toutes choses et pour tout ce qui pouvait lui arriver, que je le considérais comme l'idéal de la perfection humaine.

Je l'adorais, à distance, bien entendu ; chaque fois que je l'apercevais, c'était juste au moment où j'étais en train de manger des figues dans l'escalier ou de casser des noix dans la cour ; quoi qu'il en soit, je l'adorais. Et voyez l'inconséquence et l'ingratitude de l'âme humaine ; un reproche ou une rebuffade de lui, en me montrant qu'il daignait s'apercevoir que

j'existais, me faisait beaucoup plus d'effet que l'infatigable bonté de Mariuccia.

Elle, la bonne âme, était parfois bien irritée contre lui et ne pouvait s'empêcher de me laisser voir qu'elle était en colère. Mariuccia n'avait pas une très-haute idée du devoir filial, vu que ses parents, un savetier ambulancier et sa maîtresse, s'étaient débarrassés d'elle en la laissant tout simplement aux Innocents.

Elle croyait donc sincèrement n'enfreindre aucune règle de morale en lançant en ma présence, sur le vieil escalier, des invectives contre les procédés de mon père. Elle croyait accomplir un devoir en cherchant à me détourner du culte d'un faux dieu ; c'était, d'ailleurs, un dieu qui ne pourvoyait à rien, ou presque à rien ; il la laissait se creuser la tête pour trouver moyen de nourrir trois garçons affamés et transformer la garde-robe fanée de ma mère en vêtements à ma taille.

« Il a brisé le cœur de votre mère, » disait-elle quelquefois.

Et moi, cela me faisait quelque chose, et en même temps j'éprouvais un mouvement d'incrédulité. Ma mère n'était pour moi qu'un vain nom ; je n'avais même pas son portrait.

« Qu'a-t-il donc fait ? » demandais-je.

Mariuccia répondait avec colère :

« Demandez-moi plutôt ce qu'il n'a pas fait ? Il faisait ce qu'il fait maintenant. Il s'en allait s'amuser, perdait au jeu le peu d'argent qu'il avait, et nous laissait mourir de faim pendant des semaines et des mois dans quelque trou. Pendant ce temps-là, il menait joyeuse vie dans les villes d'eaux et de jeu ; il dépensait le peu d'or qu'il gagnait avec des créatures aussi mauvaises et aussi inutiles qu'il l'était lui-même. Oh ! cela ne vous servira à rien de faire cette moue, signorina, et de devenir rouge comme du feu. C'est la vérité ; vous l'apprendrez un jour à vos dépens. Pourquoi me faites-vous des questions sur votre mère, si vous ne croyez pas ce que je vous dis ? Cela vous chagrine beaucoup d'être pauvre ; à qui la faute, sinon à votre père ? Et à quoi pourrait-il être utile ? Je serais bien heureuse de l'apprendre, puisque personne de sa famille ne s'informe s'il vit ; on le laisse de côté, comme on passe avec mépris devant une figue écrasée ou un chien mort sur la chaussée. »

A ces sorties de Mariuccia, je ne trouvais rien à répondre, car je voyais bien qu'elle disait vrai. Je continuais à écosser les haricots dans un silence obstiné. Alors Mariuccia s'adoucissait et me disait avec tendresse :

« Carina, pourquoi vous blesser à propos de votre père ? Ma petite, il s'intéresse autant à vous qu'à ce lézard que voilà. Faites votre devoir envers lui, c'est convenable, mais n'en faites pas un dieu. Si vous vous tourmentez, que ce soit pour un amour qui en vaille la peine et non pas pour celui-là. »

Là-dessus, elle disparaissait dans la crypte mystérieuse qu'elle appelait sa cuisine et faisait frire des haricots dans l'huile ou les faisait cuire à l'étuvée en compagnie d'un chou. C'était là notre menu ordinaire.

On voyait bien chez nous de bons petits oiseaux bien délicats et des petits pots de crème au chocolat, préparés par Florio, qui était une manière de génie universel, mais seulement quand mon père y était ; toutes ces friandises étaient pour lui ; nous n'y goûtions jamais.

Envier à mon père ses cailles, ses grives et ses muges, j'aurais regardé cela comme une sorte d'impiété. Toutes les fois que Florio était chez nous, ce qui était rare, j'avais le plaisir d'entendre dire du bien de mon père.

Florio, en véritable Italien, s'était attaché à nous ; une fois attaché, rien ne put le séparer de nous, pas même les ennuis et les déboires de la pauvreté. Un jour, sur l'escalier, j'entendis la padrona lui demander comment il pouvait perdre ainsi ses plus belles années dans un service aussi peu lucratif où il n'avait, pour le moment du moins, que des privations pour tout salaire. Florio haussa les épaules : c'était la pantomime la plus expressive du monde.

« Eh ! que voulez-vous ? lui répondit-il, je les aime, voilà tout. »

Florio partageait mon enthousiasme à propos de mon père, quoiqu'il prît parfois un air assez grave quand nous parlions de lui. Si je cherchais à lui faire dire où et comment mon père passait tout le temps qu'il vivait loin de nous, au lieu de me répondre, il tournait la chose en plaisanterie et se contentait de me montrer en riant ses dents blanches.

« Non, non, non ! criait-il. Quand le moment sera venu, la donzella saura comment vivent les hommes ; elle n'y comprendrait rien pour le moment. Non, non, non ! »

Une fois, je l'entendis qui disait à Mariuccia :

« Nous ne sommes plus aussi heureux qu'autrefois. Quand il a la veine et qu'il gagne un peu d'or, nous vivons comme des coqs en pâte. Mais on se défie de lui. Ainsi, à Nice, on lui a insinué de ne plus reparaître au Cercle Masséna. Franchement, se faire exclure même du Cercle Masséna ! »

A cette époque, Florio pouvait avoir quarante ans ; c'était un petit homme grassouillet, rond comme une boule ; ses yeux riaient ; son sourire était plein de franchise et de tendresse, un vrai sourire italien. C'était une charmante créature. Il savait tout faire : il pouvait mettre un tablier blanc et cuisiner dans la perfection, parler plusieurs langues avec plus ou moins de correction, dessiner des charges inimitables ; il ne dédaignait pas de cirer un parquet et de frotter avec des brosses aux pieds, en guise de patins ; il faisait même de la dentelle ; il savait mettre des cordes à un luth et chanter d'une jolie voix de ténor ; une fois au marché, le panier au bras, il savait marchander le beurre et le fromage de façon à effrayer la plus terrible mégère qui ait jamais siégé sous un parapluie rouge ou vert au milieu d'une place inondée de soleil.

Quant à ses principes, je doute qu'il connût même de nom l'existence de ces sortes de choses. Il mentait avec la plus souriante sérénité et savait voler, du moins pour nous rendre service, avec la plus exquise dextérité.

En d'autres occasions, il avait la franchise ingénue d'un petit enfant, et il était si facile à émouvoir qu'il donnait des deux mains sans aucune arrière-pensée égoïste. Tel qu'il était, Florio nous aimait de toute son âme. Eh bien ! Florio lui-même blâmait mon père. Quelle perplexité pour moi ! Quel mal pouvait-il donc faire ?

J'y songeais la nuit, dans mon petit lit à roulettes, et j'y songeais encore en me réveillant dans la grande chambre où étaient représentées à fresque les amours d'Orphée et d'Eurydice. Je ne pouvais me figurer en aucune façon qu'on pût le blâmer de jouer. Tout le monde ne joue-t-il pas en effet ?

Les enfants de la padrona dans la cour d'en bas, les gens dans les rues et dans les loteries publiques, les hommes dans les cafés et les cabarets, les gamins sur les places publiques, les vieux mendiants sur les degrés des églises ?

On joue aux cartes, aux dés ; on joue avec des balles, avec des noix, ou même avec des petits fromages ; on joue aux dominos sur les dalles ; on

joue au tarot ; on joue tout simplement avec les doigts, quand on n'a pas d'autres instruments, comme les gens qui jouent à la *morra*. Un passe-temps si universel et dont on se cache si peu ne pouvait être l'occasion d'un blâme.

J'en vins à croire que mon père était victime de la plus criante injustice de la part de son monde et de ses parents. On l'appelait Milordo ; notre nom de famille était Tempesta, du moins à ce que j'entendais dire par les Italiens. Voilà tout ce que je savais.

Dans la confusion de mes idées, je me figurais qu'il avait quelque chose de commun avec ce grand Tempesta qui, d'un bout à l'autre de l'Italie a laissé sa marque sur tant de toiles et de fresques, qui se réfugia dans l'Isola Bella avec son fatal amour et le remords de son crime, et y vécut entre le ciel et l'eau.

Les anachronismes et les improbabilités ne me troublaient pas le moins du monde, et ma légende me plaisait.

Un hiver, il séjourna à Vérone plus longtemps que d'habitude.

Il ne se portait pas très-bien, à ce que nous dit Florio, et puis il avait trouvé là quelques Autrichiens dont la société l'amusait. Il sortait le soir et ne rentrait qu'au petit jour ; il demeurerait ensuite au lit toute la journée.

Un soir, j'étais sur l'escalier, au moment où il descendait.

L'escalier était très-obscur.

Je revenais de ma leçon de danse ; il faisait froid ; j'étais enveloppée dans un petit manteau à capuchon, en velours écarlate, que Mariuccia m'avait taillé dans un des costumes de ma mère ; mes joues étaient brûlantes, parce que j'avais couru ; je tenais à la main une couronne de laurier en papier d'argent. C'était le prix de danse que, pour la quatrième fois, Fortunato venait de me décerner en grande pompe.

En voyant descendre mon père, je m'arrêtai ; mon cœur battit violemment, et je me dis :

« S'il pouvait seulement regarder ma couronne de laurier ? »

Ce fut comme un miracle ; il s'arrêta aussi.

« Est-ce vous, Nella ? Attendez donc que je vous regarde un peu. »

Il m'attira sous la lanterne et se mit à me regarder avec la plus profonde attention.

Je tremblais de la tête aux pieds, et cependant j'étais une enfant hardie ; mais j'avais peur de lui, parce que je l'aimais, parce qu'il était pour moi un mystère impénétrable.

Après m'avoir regardée longtemps :

« Ciel ! s'écria-t-il, comme vous ressemblez à votre mère ! et cependant vous ressemblez aussi à la famille. Quel âge avez-vous ?

– Bientôt dix ans.

– Oui, oui, dit-il négligemment. Vous avez beaucoup grandi ces temps derniers. Vous serez une belle femme, Nella. Vous le dit-on quelquefois ?

– Souvent, » murmurai-je.

Mes jambes tremblaient ; mes joues étaient rouges et brûlantes ; mon cœur battait comme celui d'un oiseau effarouché ; il m'avait adressé un éloge !

Il fit entendre un petit rire nonchalant.

« Déjà ? Très-bien ! Bonne nuit, ma petite ! »

Il glissa une petite pièce de monnaie dans les plis de mon vêtement ; et, pour la première fois depuis que je le connaissais, il m'embrassa, pas bien fort ; mais enfin il m'embrassa.

Dès qu'il fut descendu, je m'assis dans la poussière du grand escalier, et je me mis à verser des larmes de joie, d'une joie passionnée.

Mais quand Mariuccia me découvrit, elle me trouva sanglotant amèrement, avec mon laurier jeté négligemment sur la pierre.

IV

AVEC LES GENS DU PEUPLE.

La petite pièce d'or que mon père m'avait donnée, je la perçai et je la suspendis à mon cou ; c'était pour moi un trésor.

Aucune tentation, si grande qu'elle fût, qu'elle se présentât sous la forme de confetti de Naples ou de dolci de Florence, ne put jamais me décider à la tirer de sa cachette.

Le lendemain, Florio introduisit Mariuccia dans la chambre de mon père, qui lui remit une petite somme d'argent, avec prière de s'en servir pour me faire donner la meilleure éducation possible.

Mariuccia m'avait appris à lire, Fortunato m'avait appris à danser, Florio m'avait appris à chanter des refrains avec accompagnement de mandoline.

Voilà tout ce que je savais ; c'est-à-dire que, pour mon âge, j'étais d'une monstrueuse ignorance.

J'avais cependant glané par-ci par-là quelques bribes de connaissances dans des volumes dépareillés de Vasari et d'Ammirato, de Villani et de Muratori abandonnés dans un coin par un des locataires précédents.

Quand Mariuccia reçut l'argent, elle se mit à grommeler :

« C'est l'argent des Tedeschi. »

Et sa figure prit une expression de répugnance et d'horreur.

Florio montra ses dents blanches.

« Qu'est-ce que cela vous fait ? répondit-il ; votre affaire à vous, c'est de le dépenser ; voilà tout. »

Florio, en théorie, détestait les Autrichiens autant qu'elle ; mais, en pratique, il pensait que le meilleur usage à faire d'un Tedesco, c'est de le dépouiller.

« Ce sont des étrangers, des êtres détestables, nos tyrans et nos oppresseurs, et nous les mettrons à la porte un de ces jours ; voilà ce qu'il disait souvent : mais tant qu'ils sont ici, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'en tirer tout le parti possible. Voilà du vrai patriotisme. »

C'était, en tout cas, de la vraie philosophie, qui n'était pas sans avantages pour le philosophe.

Quant à moi, je ne comprenais pas bien comment l'argent de mon père pouvait être de l'argent autrichien.

« N'importe, dit Mariuccia à Florio, qui plumait une perdrix piémontaise aussi dodue que lui-même, n'importe, j'ai profité de l'occasion pour

demander au signor ce qu'il comptait faire pour les garçons. « Les garçons ! m'at-il répondu en riant ; ma foi, les garçons feront comme ils pourront. Quand ils seront grands, vos amis les Tedeschi les fourreront dans quelque régiment, je suppose, et il n'y a pas besoin d'une grande instruction pour cela. » Voilà ce qu'il m'a dit. Voyons, Florio, a-t-on idée d'une réponse pareille. Comme si les chers enfants pouvaient jamais consentir à porter les armes contre l'Italie ! Mais je n'en ai rien tiré de plus ; il m'a mise à la porte avec ses manières douces et polies, contre lesquelles il n'y a pas moyen de se fâcher. N'est-ce pas horrible ? continua-t-elle en soulevant le couvercle d'une casserole qui bouillait sur le fourneau. Les nobles enfants ! Je suis sûre qu'on les couperait en morceaux avant de les décider à porter l'uniforme blanc et à asservir l'Italie qui a été leur mère nourricière. »

Florio sourit. Sa perdrix était plumée ; il répondit avant de la trousseur :

« Bien sûr ! bien sûr ! Naturellement, personne de nous ne s'y déciderait. Néanmoins, dans les cafés, la bière de Vienne est bonne et légère, à ce qu'on dit, surtout quand elle ne coûte rien, et j'ai vu des Italiens le nez enseveli dans des pots de bière. »

Mariuccia souhaita charitablement que tout Italien qui boirait cet horrible breuvage tombât à l'instant suffoqué.

« C'est se montrer plus vil et plus traître que Judas que de boire cette mixture étrangère quand Dieu vous a donné par faveur spéciale le jus de la vigne. »

Voilà pourquoi et comment je fus mise à même d'apprendre ce qu'on pouvait m'enseigner à Vérone, pendant que mes frères s'élevaient en toute ignorance et en toute liberté, comme des poulains sauvages.

Mariuccia mit sous clef la somme qu'elle avait reçue de mon père et en tira tout ce qu'il était humainement possible d'en tirer.

La somme fut donc, jusqu'au dernier sou, dépensée loyalement, parce que Mariuccia était une honnête femme, et habilement, parce que c'était une Florentine.

Si je n'ai pas profité de cette dépense autant que je l'aurais dû, c'est ma faute et non celle de Mariuccia.

J'étais impatiente de toute contrainte, jusqu'à l'impertinence ; j'aimais trop à me chauffer au soleil et à jouir du farniente ; j'étais décidément ce

qu'on appelle une méchante pièce : je n'en faisais jamais qu'à ma tête.

Les péchés que j'entassais par omission ou par commission étaient si nombreux et si variés, que la veille de l'Epiphanie j'écoutais avec angoisse la clochette qui résonnait dans les rues ; je redoutais horriblement le sac de cendres et la longue canne dont la Befana, à la face noircie, se sert pour punir les entêtés.

Mariuccia, dans sa sagesse, décida que mon éducation ne serait pas faite par des femmes ni dans des écoles.

Il y avait à Vérone quantité de vieux professeurs, de vieux savants qui étaient dans une affreuse misère ; ils étaient remplis d'érudition et ne trouvaient pas au-dessous de leur dignité de recevoir quelque chose en échange de leurs leçons.

Elle alla les trouver et me mit à même d'acquérir une instruction bien supérieure à celle que reçoivent les femmes dans les couvents.

Malheureusement, il n'y en eut qu'un parmi eux auquel je consentis à accorder quelque attention et à montrer quelque obéissance : c'était mon maître de chant.

J'adorais la musique ; je crois d'ailleurs qu'il est impossible de ne pas l'adorer quand on a été élevé en Italie.

Tout semble chanter en Italie.

Toutes ces mélodies populaires qui n'ont jamais été notées sont quelque chose d'exquis.

Souvent, dans les rues ou dans quelque mansarde, vous entendez les sons d'une voix divine ; vous cherchez le musicien dans les petites cours malpropres, dans des escaliers qui ressemblent à des coupe-gorge, dans des chambres sombres, tristes, sans air, et vous finissez par découvrir que c'est tout bonnement Pasqua la blanchisseuse qui chante auprès de son cuveau, ou Gillo le portefaix qui s'amuse à chanter en montant du bois.

J'avais la voix de ma mère, du moins à ce que disait Mariuccia.

Il paraît qu'elle donnait les plus belles espérances comme cantatrice, lorsque mon père, éperdûment épris d'elle, pour le moment, l'arracha au théâtre, l'année qui suivit ses débuts, au moment où elle se faisait entendre pour la première fois à la Pergola.

Ce que ma voix était pour les autres, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que, toute ma vie, le chant a été pour moi chose aussi naturelle que pour la grive et le bouvreuil.

Les Véronais m'appelaient l'Uccello (l'oiseau).

Dans un pays où il y a tant d'oiseaux et si bien doués, ce surnom seul était un honneur et une distinction.

Que de fois, à Vérone, quand je sortais seule, je m'étais trouvée entourée d'une troupe d'amateurs de chant qui se mettaient à me suivre, parce que je m'étais mise à chanter, sans y songer.

Pour les satisfaire, je finissais par sauter sur un parapet ou sur une saillie de pierre, et je répétais mes *stornelli* à un cercle enthousiaste de forgerons, de palefreniers, de portefaix et de mendiants.

Mariuccia ne savait rien de tout cela.

Ils m'escortaient jusqu'à la maison, chantant les refrains en chœur, me traitant avec ce mélange de familiarité charmante et de respect parfait dont seules les nations de race latine ont le secret.

Ils ne me disaient pas un mot qui pût blesser les oreilles d'une jeune princesse ; mais ils agitaient leurs chapeaux et me faisaient offrir par quelque vieux boucher ou quelque jeune valet d'écurie un bouquet de roses de la Chine, une branche de lis ou de verveine, avec la grâce la plus parfaite et les plus charmants sourires du monde.

Ah ! cher peuple, cher peuple ! quand je songe à toi, je me repens d'avoir dit que je détestais ta vilaine ville, car, en vérité, je t'aimais et tu m'aimais aussi.

Mon maître de musique était un vieillard nommé Ambrogio Rufi, qui était dans la dernière misère ; il habitait une petite mansarde dans une maison qui menaçait ruine.

Il était négligé, râpé et laid au delà de toute expression.

Le monde n'avait jamais entendu parler de lui, et il gagnait juste de quoi vivre, comme premier violon au théâtre.

Dans sa jeunesse, il avait créé des choses que le monde n'entendra jamais ; en revanche, il était devenu l'interprète des créations des autres. C'était un maître inexorable, mais admirable en même temps. Sous sa

sévérité, il y avait un enthousiasme et même une tendresse qui faisaient qu'on la supportait facilement.

On savait que, s'il était dur, c'était par respect pour l'art. Il était lui-même un grand maître, oui, quoiqu'il ne se fût jamais fait un nom et qu'il gagnât à peine de quoi vivre.

J'ai vu des fortunes princières et les hommages d'une société dédaigneuse prodigués à des gens qui n'étaient pas dignes de dénouer les cordons des souliers de mon vieux maître.

Ambrogio avait très-peu d'élèves.

La plupart étaient de jeunes enfants de chœur qui promettaient ; il les avait choisis pour élèves en les entendant chanter à quelque office de San Zanone et les instruisait par amour de son art, comme Fortunato m'avait appris la danse.

Il était très-sévère, mais sa méthode était excellente, et il tirait de ses élèves tout ce qu'il était possible d'en tirer.

Je crois que ce que Mariuccia lui payait pour moi était tout ce qu'il recevait de ses élèves.

Les autres étaient si pauvres ! tous, enfants de chaudronniers, de tonneliers, de vigneron et de décorateurs de poteries. Nous nous tenions en demi-cercle autour de lui, et, pendant des heures entières, il nous forçait à chanter la gamme sans nous permettre de passer à aucun autre exercice jusqu'à ce que nos gammes fussent irréprochables.

Dans sa mansarde, on étouffait en été, l'on gelait en hiver. Cette mansarde n'avait rien de poétique ni de pittoresque. Notre maître était vieux, laid, et nous jetait des regards terribles à travers ses lunettes, toutes les fois que nous osions lui infliger la torture d'une fausse note.

Malgré tout cela, nous avions foi en lui ; jamais nous ne nous révoltions contre ses exigences, ou du moins cela arrivait bien rarement.

Il avait deux élèves favoris, moi et Raffaele Battista.

Raffaele était le fils d'un chaudronnier de Vérone, qui habitait, tout près de la cathédrale, un vieux bâtiment voûté, rempli de chaudrons de toutes les formes et de toutes les grandeurs, qui luisaient d'un éclat rougeâtre au soleil. Cette pièce servait tout à la fois de boutique et d'habitation ; tous les jours, elle retentissait de coups de marteau et de la sonnerie des cloches.

Au milieu de ce vacarme, Raffaele était né avec l'instinct le plus parfait et le plus délicat de la mélodie ; cet instinct ne s'était point altéré au vacarme des marteaux et des cloches ; il découvrait une fausse note avec autant de sûreté que le maître, et il en souffrait autant que lui.

Ce n'était pas comme chanteur, mais comme violoniste, que le petit Battista était le plus extraordinaire.

Sa voix avait de la franchise et de la pureté, mais elle manquait d'étendue.

Ce fut son talent de violoniste qui lui gagna le cœur du vieil Ambrogio. Il composait des choses charmantes ; mais, tout en me les jouant, il me suppliait de ne pas les dévoiler à notre maître.

C'était celui que j'aimais le plus de tous les enfants de Vérone, d'abord à cause de sa tendresse pour sa mère ; elle était aveuglé, et il veillait sur elle avec une patience inépuisable ; de plus, il me rendait un véritable culte : il ne se présentait jamais devant la donzella, comme il m'appelait, sans un bouquet de roses ou de violettes, ou une branche de citronnier qu'il avait volée dans les haies ou demandée à quelque voisin.

J'étais très-fièrre à ma façon ; Mariuccia me le reprochait bien souvent mais jamais ma fierté ne m'aurait fait rougir de l'amitié de Raffaele Battista, sous prétexte que son père était chaudronnier et que lui-même courait les rues sans souliers. J'avais vécu trop longtemps parmi le peuple, et j'avais moi-même des instincts trop bohémiens pour cela.

J'aimais à marcher à côté de lui, ma main dans sa main, après la leçon d'Ambrogio, à l'heure où les élèves de Fortunato sortaient de son cours, que j'avais cessé de suivre.

Ces jeunes personnes respectables, nos ennemies naturelles, toutes fières de leur empois et de leurs rubans, de leurs colliers de corail et de leurs bas de soie, me lançaient des regards pleins de dignité et se rapprochaient les unes des autres comme pour se mieux défendre contre moi. Moi, je leur riaais au nez, et je n'en serrais que plus fort la main d'Ino.

Mariuccia ne voyait pas d'un mauvais œil ma liaison avec Raffaele. En sa qualité de Florentine, elle avait des sentiments démocratiques, et puis la mère de Raffaele était une de ses bonnes amies.

« C'est un brave garçon ! » disait-elle souvent.

Quand elle avait par hasard un peu de loisir, elle traversait la place pour aller boire, dans la boutique du chaudronnier, une tasse de café noir, avec la femme aveugle. Du reste, elle ne perdait pas une minute ; elle filait sa quenouille tout en bavardant.

Pendant ce temps-là, Raffaele et moi, nous jouions aux dominos sur le fond d'un chaudron renversé, ou bien il allait chercher son violon ; la clarté de la lune se répandait à flots sur le sol et donnait une teinte d'argent aux marbres des édifices. Mariuccia battait la mesure avec son fuseau et la femme aveugle avec sa tête.

J'étais en grande faveur auprès des jeunes artistes qui vivaient dans les greniers et les mansardes de la ville et qui gagnaient leur vie à faire soit des copies, soit des contrefaçons des anciens maîtres.

Que de fois, je leur ai servi de modèle ! Je n'aimais rien tant que d'être juchée sur une table, dans un de leurs greniers qui ressemblaient à des granges, parée de plumes de paon, de vieilles dentelles, d'antiques brocards.

Je crois que les marchands de tableaux et les amateurs de la ville finissaient par être fatigués de retrouver toujours mes yeux noirs et mes cheveux blonds, dont ces artistes abusaient dans leurs tableaux d'enfants et dans leurs allégories.

Ces jeunes peintres ne s'accordaient pas toujours très-bien ensemble ; mais ils étaient tous très-bons pour moi.

Ils habitaient tous à des hauteurs prodigieuses ; leurs greniers étaient de vrais greniers, où l'on voyait tout à son aise l'enchevêtrement des poutres, que rien ne dissimulait.

En revanche, ils jouissaient d'une merveilleuse lumière, de vues magnifiques et d'horizons sans limites ; au sud, c'était la plaine, et au nord la montagne.

Ils me gâtaient de toutes les façons, dansaient avec moi dans les bals en plein vent, me menaient voir les marionnettes, dont les mouvements raides me faisaient rire aux larmes ; ils me chantaient toutes sortes de folles chansonnettes qui débordaient de bonne humeur et de gaîté.

Quand je leur servais de modèle, il leur arrivait, par la chaleur de l'après-midi, de descendre en courant leurs six étages pour me rapporter une tasse de café ou des petits gâteaux bien croquants.

Ces prodigalités, j'en ai bien peur, étaient une véritable ruine pour des gens qui vivaient à raison de trois sous par jour, un pour la nourriture, un pour le théâtre, et l'autre pour le club où ils allaient fumer le soir.

Comme c'étaient tous d'honnêtes garçons, et que les Italiens ont le bon esprit de ne pas voir de mal où il n'y en a pas, Mariuccia ne voyait aucun inconvénient à me laisser fréquenter les ateliers.

Nous nous amusions, et Mariuccia trouvait que la jeunesse a besoin d'amusements.

D'ailleurs, elle répétait souvent :

« La signorina est fière ; voyez comme elle sait se faire respecter ! »

Peut-être cependant qu'une personne mieux au fait des convenances y eût regardé à deux fois avant de laisser une petite *illustrissima* de dix ans grimper dans les greniers pour chanter des chansons dans un fouillis de peintures et de pots, de bidons et de vieille friperie, au centre d'un cercle de bohémiens barbus.

Elle aurait frémi de me voir redescendre l'escalier en compagnie d'une paysanne solidement bâtie, portant anneaux d'or aux oreilles et jupon écarlate, avec une tête à grands traits comme la *Judith* de Donatello, et dont la profession avouée était tout uniment la profession de modèle.

Il est vrai de dire que pas une des chansons ne contenait un seul mot qui pût blesser mes oreilles.

Le modèle était quelque bonne paysanne bien honnête et bien douce qui avait des enfants et qui faisait de son mieux pour gagner honnêtement de quoi les nourrir.

Ma vieille Mariuccia était elle-même trop bonne et trop simple pour songer à mal.

Même quelquefois, le soir, quand elle se déshabillait, avant de se jeter sur son petit lit de paille, je l'entendais qui marmottait :

« Après tout, ce qu'elle a de mieux à faire, c'est d'aimer les gens du peuple ; et ce serait bien heureux pour elle, quand le moment sera venu, d'épouser un homme du peuple, car il ne faut pas seulement songer à une dot, et la famille ne donne pas signe de vie. »

Ces paroles me faisaient sourire de mépris sous mon méchant drap de grosse toile.

« Jamais ! jamais ! » disais-je en moi-même.

A la fin de chacun de ses soliloques, Mariuccia s'agenouillait devant une image de la Madone des Douleurs et la priait de veiller sur mon avenir. Moi, silencieuse sous mon drap, je pensais comme une petite impie :

« A quoi sert d'être belle, si l'on ne peut se tirer d'affaire toute seule, sans invoquer la Madone ?... »

Selon moi, la Madone était faite pour tout ce qui était vieux, laid, pauvre, sans espoir et sans amis ; mais moi !

Il y avait un petit débris de miroir suspendu dans un coin de ma chambre. J'ai le regret de dire que j'ai fait mes dévotions devant ce miroir bien plus souvent que devant la Madone.

Certes, j'aimais le peuple, car il n'y a rien au monde de plus aimable, de plus gracieux, de plus courtois que le peuple d'Italie ; mais jamais, même dans mes meilleurs moments, je n'ai songé, comme Mariuccia, à me chercher un mari et à vivre dans les rangs du peuple.

C'était, après tout, un heureux temps, quoique la pauvreté se fût sentir parfois bien durement. Mes frères et moi, nous lisions, le soir, Vasari, ou le vieux Pulci, ou les Chroniques de Compagni, ou Ferretto, ou les meilleures histoires de Croce, cet Homère des enfants ; mais c'était à la lueur d'une pauvre misérable petite lampe ; l'hiver, nous n'avions pas toujours assez de charbon pour entretenir nos chaufferettes l'été, nous avions bien souvent, pour toute nourriture, un petit pain et un bouillon d'herbes, quelques figes mûres du vieux figuier d'en bas, ou une tranche de la polenta de la padrona.

V

LES PLUMES DE PAON.

Nous n'étions jamais si heureux que quand nous étions seuls avec Mariuccia. Nous étions des enfants forts et bien portants ; le soleil nous enveloppait de sa brillante lumière, et l'avenir était pour nous plein de promesses. Mais c'était toute autre chose quand mon père venait en compagnie de Florio.

Sans nous rendre compte pourquoi, nous nous sentions gênés et mal à l'aise quand ils étaient là.

Les exclamations et les réflexions de Florio nous faisaient sentir notre misère, à laquelle nous n'aurions jamais songé sans lui.

« C'est terrible, disait-il un jour, en accommodant deux petites alouettes et des champignons, avec tant d'art qu'on eût pris les alouettes pour des ortolans et les champignons pour des mousserons ; cela va de mal en pis, vous savez, d'année en année. Il gagne moins souvent et boit plus de brandy quand il perd. C'est toujours de la sorte que cela se passe. C'est toute une affaire de vivre, et Dieu sait quelle vie nous menons ; la moitié des villes nous sont interdites. Des dettes, des dettes, et encore des dettes ! Aussi, comme on vous ferme la porte au nez ! Presque nulle part maintenant on n'a confiance en lui. Cela finira comme cela, un de ces jours. »

En disant : « comme cela », il imita le geste de quelqu'un qui se coupe la gorge.

Mariuccia secoua la tête.

« Finir comme cela ?... finir ?... répéta-t-elle. Eh ! dites-moi, Florio, qu'est-ce qui attend ces enfants, dans ce cas-là ? C'est bien commode de dire : « Cela finira », comme s'il n'était question que de lui seul dans toute cette affaire. Quatre enfants, et pas un liard, excepté les billets qu'il me laisse en allant et venant ; cela ne va pas loin ; il y a à peine de quoi engraisser une oie pour le jour de la Saint-Jean. Et je suis seule pour nourrir quatre grands enfants affamés depuis un carême jusqu'à l'autre. »

Ces propos, recueillis par bribes, nous donnaient l'idée vague qu'un grand malheur nous menaçait. Quant à moi, malgré l'enthousiasme que je ressentais pour mon père, je finis par comprendre qu'il ne venait à nous que quand il lui était absolument impossible de vivre ailleurs.

Dans l'univers entier, il nous eût été impossible de trouver, pour protéger nos têtes, un asile qui fût à meilleur marché que le vieux palais nu et sordide.

Quand mon père y venait chercher un refuge temporaire, la fidélité de ses deux serviteurs arrivait encore à l'entourer d'une espèce de cérémonial et de confort. Comment ils s'y prenaient, je n'en sais rien, et je n'ai jamais pu le deviner.

Un homme comme mon père ne pouvait vivre sans compagnons. La noblesse et les gens bien élevés du pays ne le fréquentaient pas ; mais souvent, le soir, on voyait dans notre sombre escalier les uniformes blancs des Autrichiens. Ils passaient la nuit dans sa chambre et ne sortaient qu'au point du jour. Toute la nuit, Florio allait et venait avec des bouteilles de chartreuse et d'eau-de-vie.

Je connaissais ces Autrichiens qui m'avaient fait valser cent fois au son de leur musique militaire ; mais, comme je devenais grande, mon père défendit à Mariuccia de me laisser errer dans les escaliers à ses heures de réception.

Mariuccia me tenait emprisonnée auprès d'elle sous la lampe ; ou bien je faisais de la dentelle, ce qui me déplaisait horriblement ; ou bien je déchiffrais des partitions d'Ambrogio Ruffi, ce que j'aimais beaucoup.

Voilà encore un des plaisirs auxquels je dus renoncer à cette époque.

Le printemps était charmant en Lombardie, presque aussi charmant que sous les orangers de Sorrente. Partout les crocus sortis de terre par millions donnaient aux prairies des teintes blanches et orangées. Ils étaient suivis de près par les violettes, qui formaient de grandes plaques dans l'herbe, sous les vignes.

L'érable et le mûrier déployaient leurs petites feuilles délicates, même dans la sombre Vérone ; il y avait de jolies taches de couleurs à l'endroit où les asphodèles jaunes et les œillets fleurissaient sur le rebord des fenêtres et sur les balcons.

Dans la direction du nord, on apercevait les Alpes, pareilles à un nuage d'argent. Les étudiants s'y rendaient et en revenaient, ayant encore la fraîcheur du vent dans les cheveux, et dans les mains une profusion de gentianes bleues. Au printemps, même notre plate campagne de Lombardie,

qui n'avait pas la beauté de la montagne ni celle de la vallée, ne manquait pas d'un certain charme, dû à la grâce des branches de vigne bourgeonnantes et des rameaux délicats des acacias.

Nous passions nos journées aux champs, mes frères, Raffaelino et moi, jouant jusqu'à en être fatigués, nous étendant sur l'herbe pour nous reposer et contemplant le ciel bleu qui était comme une mer sans bornes.

Un jour que je rentrais avec une brassée de violettes, je grimpai à l'atelier d'un de mes amis. Il aimait beaucoup les fleurs ; il en introduisait dans toutes ses esquisses ; j'avais coutume de partager avec lui mon butin.

C'était un grand gaillard brun, la meilleure créature du monde ; il était fils de paysans et s'appelait Cecco. Les camarades l'appelaient il Squarcionino, comme qui dirait le petit Squarcione, en souvenir de cet ancien maître de Padoue qui, le premier parmi les maîtres primitifs, imagina de composer des arabesques avec des fruits et des fleurs.

Je grimpai donc l'escalier de Cecco, et j'entrai dans son atelier, qui était plus vaste qu'une grange, mais pas moitié aussi propre. Cecco n'était pas seul : il avait avec lui trois ou quatre camarades qui fumaient, riaient et bavardaient tout en travaillant. Comme son atelier recevait une belle lumière, ses camarades moins favorisés apportaient leurs chevalets chez lui, et ils travaillaient ainsi en commun.

Ils m'accueillirent avec enthousiasme, se mirent à genoux devant moi et mes violettes, et abandonnèrent le travail commencé pour faire une esquisse d'après moi.

« Restez comme vous êtes, signorina ! me crièrent-ils. Non, ne changez rien ; c'est parfait. Mais regardez-la donc avec la lumière dans ses cheveux ébouriffés, ce jupon de couleur gaie tout rempli de violettes, et ses joues roses et animées par le souffle du vent ! Ah ! Bellina, Bellina ! »

J'étais si habituée à leurs compliments, que je ne les entendais même plus. Je le savais bien que j'étais belle ; mais quand on me le disait, je haussais les épaules, et je n'y pensais plus, sinon pour prendre en pitié ceux qui n'étaient pas aussi bien doués que moi.

On me mit sur la plate-forme aux modèles ; les quatre chevalets furent disposés aux quatre coins de l'atelier, et les quatre peintres commencèrent leurs esquisses.

Au bout de deux heures, ils mirent leurs brosses de côté.

« J'en ai fait le Génie du Printemps, dit Bernardino Scalchi, en regardant son œuvre, la tête de côté comme un rouge-gorge.

– Moi, j'en ai fait la *Primavera della vita, la Gioventu dell'anno*, dit Beppo Lavo, qui faisait de jolis vers et qui les chantait agréablement.

– Eh bien ! moi, j'en ai fait la Renaissance de l'Italie, le type de l'aurore de la liberté, le symbole de l'avenir, » reprit Neri Castagno, qui était patriote et républicain rouge.

Ce vieux maladroit de Cecco se mit à rire, en se tournant vers eux :

« Je suis bien prosaïque auprès de vous. J'en ai fait tout simplement ce qu'elle est, une enfant. »

Comparaison faite des esquisses, il fut décidé d'une voix unanime que c'était lui qui avait le mieux réussi ; son esquisse sans prétention était celle où il y avait le plus de poésie.

On me fit descendre de la plate-forme, on mit les violettes dans un vase, et on décida qu'il y aurait une fête en mon honneur. Justement, Cecco avait eu de la chance ce jour-là : il avait vendu un petit panneau à un amateur.

Il dégringola lestement les cent marches et revint triomphalement avec deux bouteilles de *chianti*, une casserole pleine de châtaignes fumantes, un gâteau aux amandes et un gros paquet de cigares.

Il me plaça dans un vieux fauteuil tendu de tapisseries fanées, jeta sur moi une magnifique robe de brocart, très-ancienne, que les juifs lui auraient achetée volontiers, rien que pour faire fondre l'or des fils ; il me mit dans la main un sceptre de plumes de paon, et sur la tête une couronne de papier argenté dont il coiffait les modèles qui posaient pour la Madone ; alors commença la petite fête.

Etions-nous heureux d'être ensemble ! Quel bavardage et quels éclats de rire ! Comme ce vin paraissait exquis ! comme ces châtaignes fondaient sous la dent ! De quel cœur nous criions : *Fuori gli stranieri* ! (A la porte les étrangers !) Nous chantions tout ce qui nous passait par la tête, depuis les motifs de Rossini et de Bellini jusqu'au refrain de la dernière chanson des rues.

Au moment où nous étions le plus gais, le son d'une voix inconnue fit sauter brusquement Cecco du plancher où il était étendu tout de son long. Il

commença par s'excuser de son mieux, alluma une lampe et souhaita la bienvenue à trois étrangers qui, ayant entrepris de faire le tour des ateliers, étaient arrivés au sien.

Moi, toujours assise sur mon trône, avec ma robe de brocart, ma couronne de Madone sur mes cheveux épars, mon plat de châtaignes sur les genoux, je cessai de chanter et je me mis à regarder.

Deux des étrangers étaient des Autrichiens ; le troisième était mon père.

Toute tremblante, je me glissai à bas du fauteuil, et je me tins devant lui comme une petite coupable ; les plis du brocart s'étaient enroulés à mes pieds comme autant de serpents aux mille couleurs.

Au fond, j'avais la conscience de n'avoir rien fait de mal ; mais mon père était pour moi un mystère si effrayant et si attrayant, que j'étais épouvantée de me trouver brusquement en face de lui.

C'était la première fois de ma vie que je le rencontrais en dehors de notre maison.

Il me reconnut tout de suite, mais il n'en laissa rien paraître. Un des Autrichiens me regarda à la lumière de la lampe et à la lueur du soleil couchant

« Charmante figure, s'écria-t-il, bizarre, mais charmante. Un modèle naturellement avec ce clinquant et ce brocart. »

J'aurais voulu être à cent pieds sous terre, lorsque mon père fit semblant de me remarquer pour la première fois et dit d'un ton froid :

« Jolie petite mendiante. »

Je lus dans sa pensée ; il était bien décidé à ne pas me reconnaître.

Mes joues se couvrirent d'une rougeur brûlante ; j'oubliai à l'instant la crainte qu'il m'inspirait.

J'arrachai ma couronne de papier d'argent ; je repoussai loin de moi les plis du brocart, et je laissai traîner sur les briques du plancher mon pauvre sceptre de plumes de paon.

« Si je suis une mendiante, lui dis-je hardiment, ce n'est pas ma faute ni celle de Mariuccia. »

Mes paroles me causaient une horrible sensation ; il me semblait que j'étais en train de commettre un crime, et j'étais profondément humiliée.

« Nous souffrons souvent de la faim et du froid, nous tous. On n'ose pas vous le dire ; mais c'est la vérité. Et si j'oublie tout cela, en riant un peu ici, où est le mal ? Je n'en rougis pas. »

Son visage si froid et si impassible changea de couleur ; était-ce sous l'action de la colère ? était-ce sous l'action d'un sentiment plus tendre ? Je ne saurais le dire. Il m'attira sur le palier et me dit :

« Quoi qu'il en soit de tout cela, vous êtes beaucoup trop jeune pour vous permettre de semblables déclamations ? »

Je me précipitai dans la rue pour aller conter mes griefs à Mariuccia. Tout en courant, je sanglotais, et mes pauvres plumes de paon balayaient la boue et la poussière.

Je sentais profondément l'outrage que je venais de recevoir, et en même temps mon cœur brûlait d'une méprisante indignation. Mon père n'avait pas honte de me faire mourir de faim ; mais il avait honte de me reconnaître, parce qu'il me trouvait dans un grenier, occupée à rire et à chanter, couronnée d'un diadème de papier, ayant devant moi un verre de vin à bon marché et une poignée de châtaignes ! Non, certes, je n'avais rien fait de mal, et cependant quelque chose comme une vague intuition me disait que je serais jugée plus tard par le monde comme je venais de l'être par mon père.

Mariuccia me consola de son mieux avec sa tendresse habituelle. Ensuite, elle essuya les plumes de paon et les plaça au-dessus du poêle, à côté de la feuille de palmier du dimanche des Rameaux.

Le soir, elle m'apprit d'un air triste que mon père m'interdisait de fréquenter les ateliers. Je me révoltai intérieurement ; je pleurai, et, à partir de ce jour, je cessai d'être franche avec mon père.

Je ne pouvais jeter les yeux sur le sceptre de plumes de paon sans me dire :

« Si tu avais été d'ivoire et d'or, il n'aurait pas eu assez de louanges pour toi. »

En conséquence, je m'épris d'une sorte de passion pour mon sceptre, justement parce qu'on l'avait méprisé ; j'en vins à mépriser mon père, d'un mépris raisonné, qui tua en moi l'affection que j'avais eue pour lui.

VI

MATER DOLOROSA.

Cependant j'avais atteint ma quinzième année ; j'étais grande et bien développée pour mon âge : mais au fond je n'étais qu'une enfant.

Raffaellino grandissait rapidement.

Ses parents songeaient à le faire entrer dans les ordres.

A vrai dire, ils ne savaient que faire de lui : il n'avait aucun goût pour les métiers manuels ; il ne quittait pas les églises ; dans l'opinion de sa mère, qui était une personne pieuse, il n'y avait pas au monde, condition plus belle et plus heureuse que de vivre dans le silence des cloîtres de marbre et dans le calme profond de Certosa ou des Camaldules.

Mes trois frères étaient morts, comme je l'ai raconté plus haut. Mariuccia et moi, nous étions donc seules désormais dans le monde. Elle ferma les grandes chambres, et nous passâmes l'hiver, qui fut très-rude, dans une sorte de réduit voisin de sa cuisine.

Nous n'avions pas eu de nouvelles de mon père, depuis la semaine sainte de l'année précédente.

Deux ou trois fois, par l'entremise de l'écrivain public, Mariuccia avait envoyé des lettres soit à Florio, soit à son maître. Je suppose qu'elle ne désirait guère me mettre dans sa confidence, puisqu'elle n'avait jamais recours à moi pour lui écrire ses lettres.

Deux ou trois fois, Florio répondit et envoya un peu d'argent, comme s'il en avait été chargé par mon père. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que mon père n'était pour rien dans ces envois et que le pauvre Florio se privait

pour l'amour de nous. De mon père, directement, nous ne reçûmes pas un mot.

L'hiver était horriblement sombre et triste.

Mariuccia se faisait vieille et pleurait plus que jamais la perte de « ses garçons ».

Elle avait tout fait pour eux, et voilà quelle était la récompense de ses efforts et de ses sacrifices : c'était vraiment bien dur. Souvent ses lèvres tremblaient pendant qu'elle filait à la clarté de la lampe ; elle priait pour eux la Mère de Douleur.

Un jour, je lui demandai pourquoi elle nous était restée si fidèle. J'avais des remords en songeant à l'énormité de la dette que nous avions contractée envers elle. Je lui dis donc :

« Pourquoi êtes-vous restée avec nous ? Vous avez eu la vie dure ; nous n'avons été qu'un embarras pour vous, et nous vous avons bien mal récompensée ! »

Elle me jeta un regard ferme, empreint d'une émouvante tristesse, et me répondit avec simplicité :

« Il faut bien que l'on aime quelque chose. »

Cette parole me donna sérieusement à réfléchir.

VII

UNE SOMBRE HISTOIRE.

Je ne fréquentais plus les peintres, depuis que mon père me l'avait défendu ; et, comme il n'envoyait plus d'argent, je ne suivais plus aucun cours, excepté celui d'Ambrogio Rufi.

Comme il faisait froid chez lui !

Le toit était couvert d'une neige épaisse ; la bise des montagnes soufflait dans le pauvre réduit. Le vieux maître était si pauvre qu'il ne pouvait se donner le luxe d'un poêle ; la brique du plancher était froide comme de la glace sous nos pieds. Je ne pouvais m'empêcher de frissonner en chantant.

Et cependant, lorsque je repense aux douces mélodies du violon au milieu du silence de l'hiver ; quand je revois les yeux rêveurs de Raffaelino, ces yeux humides qui exprimaient si bien ce mélange de tristesse et de bonheur que cause la musique à ses vrais fidèles ; quand je me représente le vieil Ambrogio entouré de son demi-cercle d'élèves, et ce petit rouge-gorge qui venait sur la gouttière picorer les miettes que le maestro avait mises en réserve pour lui, et qui mêlait ses chants aux nôtres, il me semble que ces heures-là étaient véritablement heureuses.

« Si seulement, lorsque nous sommes heureux, nous savions que nous le sommes ! » a dit mélancoliquement un poète.

On pourrait tout aussi bien dire :

« Ah ! si nous pouvions conserver la goutte de rosée avec nos diamants ! si nous pouvions fixer l'arc-en-ciel à la voûte des cieux ! »

C'est pendant ce temps de privations et de misère qu'il me fut donné de jeter un coup d'œil sur la vie passée du vieux maestro.

Pour les gens de Vérone, qu'est-ce qu'était Ambrogio Rufi ?

Un vieux bonhomme maigre, qui se traînait péniblement, matin et soir, à son théâtre ; qui marchandait au marché pour une poignée de charbon et un morceau de fromage de chèvre ; qui portait ses habits jusqu'au jour où ils tombaient en loques ; qui n'aimait pas les fausses notes et qui n'était chiche ni d'amères réprimandes, ni de bons coups d'archet, quand on ne chantait pas à sa guise.

Moi, j'avais toujours pensé ou imaginé (c'est tout un chez un enfant) qu'il y avait chez Ambrogio quelque chose de plus triste, de plus noble que ce que l'on connaissait de lui.

C'était peut-être parce qu'il me préférait aux autres, ou du moins parce que ma voix lui plaisait davantage, car, pour lui, toute créature humaine se résumait en une voix.

Quoi qu'il en soit, en présence de moi seule, il laissait parfois échapper des mots qui me paraissaient au-dessus de tout ce que j'entendais dire ailleurs. Mariuccia était intraitable sur ce sujet ; elle était un peu jalouse du respect que j'avais pour lui.

Un soir, assez tard, je m'avisai, contrairement à mes habitudes, d'aller voir mon vieux maître.

J'étais excédée de ma triste condition ; j'étais mal à mon aise, impatiente ; je désirais je ne saurais trop dire quoi.

C'était une soirée où l'on ne jouait pas à son théâtre. Il était seul, examinant quelques vieilles partitions à la lueur de sa misérable lampe, devant son foyer sans feu.

Quand j'ouvris la porte, il leva les yeux. Je crois qu'il était content de me voir, bien qu'il n'en fit rien paraître.

« Vous ne devriez pas être dehors à pareille heure ! »

C'est ainsi qu'il me souhaita la bienvenue.

Je lui dis que l' *Ave Maria* venait seulement de sonner, et je le priai de m'expliquer quelque chose que je n'avais pas bien compris à la dernière leçon. Il m'expliqua ce que je lui demandais et moi je l'écoutais avec une patience qui n'était guère dans mon caractère. Impatiente en effet pour tout le reste, j'avais de la patience quand il s'agissait de musique. Quand il eut fini, je n'avais plus de prétexte pour rester, et cependant je restai. J'appuyai mes coudes sur la vieille table nue ; je mis ma tête dans mes mains, et je regardai la mèche rougeâtre et sombre de sa lampe.

« Parlez-moi un peu, maestro ! » lui dis-je à brûle-pourpoint.

Il ôta doucement ses lunettes et se mit à me regarder avec stupéfaction.

« Parler ! » répéta-t-il comme un écho.

Jamais on ne lui demandait de parler ; ce qu'il avait à dire, il l'expliquait sur son violon.

« Oui, parlez, repris-je avec l'insistance d'un enfant gâté, car la pauvre Mariuccia m'avait déplorablement gâtée, malgré ses prétentions à la sévérité. Vous avez certainement vu le monde dans votre vie. Dites-moi quelque chose sur le monde.

– Le monde !

– Oui, le monde. A quoi cela ressemble-t-il ?

– Entrez dans un couvent plutôt que de l'apprendre, dit-il avec une amère brusquerie.

– Le monde est-il donc si mauvais ?

– Mauvais... Bon... Des phrases. Les fous seuls s'en servent. Le monde est comme la cage aux singes du Jardin zoologique. Les noix sont pour le plus leste et le plus malin, voilà tout. On ne dit pas pour cela que les singes sont méchants. »

Une cage à singes, c'était une assez triste perspective pour moi qui ne rêvais que d'entrer dans le monde.

« Expliquez-vous un peu mieux, lui dis-je. Vous devez certainement avoir vu beaucoup le monde, quand vous étiez jeune.

– Non, me répondit-il, je ne l'ai jamais beaucoup vu. Celui qui est pauvre ne voit le monde que par la lucarne de son grenier. Il voit le ciel, le soleil, la lune, les nuages changeants, mieux que personne ; mais c'est tout ce qu'il voit.

– Cependant il peut sortir.

– Le peut-il ? Les souliers coûtent cher ; c'était bon de marcher nu-pieds dans le sable du désert, aux anciens jours des saints ; cela ne se fait plus sur les cailloux de la grande route royale. »

Je ne pus m'empêcher de songer combien cela était vrai en jetant un coup d'œil sur mes souliers délabrés. Ce monde, dans lequel j'étais si pressée d'entrer une minute auparavant, m'inspirait un effroi qui me glaçait ; je repris cependant :

« Vous en savez toujours plus que moi sur le monde. Dites-moi quelque chose : racontez-moi quelque histoire de votre passé. »

Ses yeux s'attristèrent quand il reprit :

« Enfant, il ne faut jamais ouvrir les tombes des morts. »

Sa voix était brève et sèche, et il frissonnait.

« Je vous dirai que j'ai toujours été pauvre. Quand on est pauvre, on s'avancé à tâtons dans la vie ; on se heurte et l'on se blesse à chaque angle.

– Mais vous aviez du génie ? »

Il haussa les épaules.

Quelle tristesse désespérée dans ce geste de résignation !

Malgré mon égoïsme et ma légèreté, j'en fus profondément touchée.

« J'ai été bien malheureux, dit-il avec simplicité. Oui, vous avez raison, j'avais certainement du génie.

– Alors, repris-je, pourquoi votre nom n'est-il pas illustre ? »

Il sourit avec tristesse.

« Pourquoi ? Eh bien, j'aimais l'art et non le monde, et je puis dire que j'étais honnête. Il y a eu un moment, lorsque j'étais jeune, où j'ai rêvé de devenir, comme vous dites, illustre. A vingt-cinq ans, j'étais, ma foi oui ! j'étais heureux. Il est vrai que j'étais pauvre ; en hiver, je gardais le lit, pour ne pas mourir de froid, et, en été, j'aurais été heureux de disputer les glands aux pourceaux. Mais j'étais heureux. J'avais mon art et aussi un ami que j'aimais plus qu'un frère. C'était un Allemand, Karl Rothwald ; nous étudions ensemble la musique à Milan. Il n'avait pas un vrai talent, mais seulement du goût et de la grâce. Moi... eh bien ! Oui, j'avais du génie, que Dieu me protège ! et l'étude la plus acharnée ne pouvait me fatiguer.

« A vingt-six ans, j'eus assez de confiance en mes propres forces pour composer mon premier grand ouvrage ; j'avais choisi pour sujet *Alceste*. J'y travaillai assidûment pendant deux années. Ce furent les deux années les plus heureuses de ma vie. Rothwald et moi, nous habitions la même chambre ; le matin et le soir, nous faisions de longues promenades ; ensuite, nous veillions la moitié de la nuit ; tout le temps, je méditais mon *Alceste*, et je donnais une forme musicale aux créations qui hantaient mon esprit ; je faisais appel à sa sympathie, et je l'invitais à se réjouir avec moi toutes les fois que mon oreille et mon esprit étaient satisfaits.

« Jamais il ne se montrait fatigué ; jamais il ne manquait de se réjouir avec moi. Bien des fois, quand nous errions à travers les champs de millet, au soleil levant, ou quand nous étions dans notre galetas, pendant les longues nuits sans lune, lorsque la puissance musicale qui était en moi se faisait jour au dehors et me remplissait d'une triomphante énergie, lui... mon ami... riait et pleurait comme un enfant ; il se jetait dans mes bras, se récriait sur la beauté de ma musique, et me prédisait que je prendrais place à côté de Bach, de Gluck et de Palestrina.

« Mon opéra était à peine terminé, que Rothwald fut rappelé d'auprès de moi ; quelqu'un de sa famille, je crois, était malade. Je le suppliai de revenir promptement, et je lui donnai ma parole de ne pas présenter mon opéra à la

direction de la Scala avant son retour. « La moitié de la joie du triomphe serait perdue pour moi, si vous n'étiez pas là pour en prendre votre part ! » voilà ce que je lui dis au moment des adieux. Nous étions alors en automne.

« Je trouvais le temps long, car j'aurais désiré voir mon *Alceste* à la scène l'hiver suivant. Mais je ne songeai pas un seul instant à manquer à ma parole.

« Le commencement de l'hiver est dur à Milan ; il fut particulièrement dur pour moi ; mais je recevais de lui des lettres si affectueuses que j'en oubliais mes soucis et mes souffrances. Je m'absorbais dans le travail, et je perfectionnais jusque dans le moindre détail l'œuvre sur laquelle était fondé mon avenir. Personne n'en avait encore entendu une note ; mais, à la Scala, on me connaissait et on m'estimait, et j'étais sûr que mon œuvre serait acceptée. J'avais pour moi le chef d'orchestre, qui m'aimait à cause de mon talent de violoniste.

« Un jour que je grelottais dans mon grenier, il vint me voir et me dit : « Ambrogio, vous avez du génie ; vous ne pouvez donc demeurer sous ma direction toute votre vie. Je sais que vous avez composé quelque chose. C'est vrai, n'est-ce pas ? Laissez-moi voir votre partition ; cela doit être quelque chose de grand ; vous êtes sans égal pour le contre-point. » Il insista si longtemps et avec tant de bonté, que je lui donnai mon œuvre à emporter, pour qu'il en prît connaissance. « Alceste ? Alceste ? me dit-il quand il vit le titre. Est-ce là votre sujet ? C'est fâcheux. Cette semaine, on a représenté sur le théâtre de Vienne un opéra sur le même sujet. »

« Je fus vivement contrarié d'avoir été devancé, et je lui demandai le nom de l'auteur de cet autre *Alceste*. « Ou je l'ai oublié, ou on ne me l'a pas dit, me répondit-il. Mais ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'aller à Vienne et de juger par vous-même. Si c'est une pauvreté et si le public ne goûte pas cet opéra, alors nous pourrons jouer le vôtre ; sinon, il faudra adapter votre musique à un autre libretto. Donc, partez pour Vienne. Non, non, ne soyez pas si fier. Permettez-moi de vous avancer l'argent du voyage. Vous me payerez quand la Scala montera votre opéra. Pas de si ni de mais ; il faut partir. Il faut absolument que vous jugiez vous-même du mérite de votre rival. »

« Quand j'arrivai à Vienne, c'était le soir ; mais la ville étincelait de lumières ; elle était aussi gaie qu'en plein jour. Sans prendre une minute de repos, je me rendis au théâtre où l'on jouait *Alceste*. La salle retentissait d'un tonnerre d'applaudissements. Quand les cris cessèrent, la musique recommença. C'était la mienne. Phrase après phrase, chœur après chœur, solo, septuor, récitatif, j'écoutais tout cela comme un homme privé de sa raison par un coup violent. Tout était de moi. Le rideau tomba ; le public enthousiasmé se mit à crier : « Rothwald ! Rothwald ! »

« Alors je compris tout. Je tombai comme une pierre, à ce que l'on m'a dit, et l'on me releva comme mort. Il m'avait tout volé. Il avait copié en secret toute la partition. Son nom est devenu illustre ; vous avez pu l'entendre citer. Il n'a jamais rien fait de grand depuis ; le monde s'en étonne ; mais il a trouvé moyen d'étendre sur toute sa vie l'éclat de son premier triomphe et de s'en servir pour couvrir toutes ses défaillances.

« Il est difficile de se faire un nom ; mais une fois qu'on en a un, rien de plus facile que de vivre dessus. Quant à moi, j'étais mort. Mon cœur, mon cerveau, mon génie, tout fut tué d'un seul coup. Il n'y a plus que mon corps qui ait continué à se traîner à travers la vie. Je ne l'ai jamais dénoncé, non, car je l'avais aimé. D'ailleurs, quand je l'aurais dénoncé, quelle preuve aurais-je pu fournir ! Je n'aurais trouvé personne pour me croire. »

Comme il prononçait ces dernières paroles, sa tête se pencha sur sa poitrine, ses yeux se couvrirent d'un nuage, et il repensa sans doute aux longues et douloureuses années pendant lesquelles il avait gardé le silence, isolé au milieu des autres hommes.

En vain je m'agenouillai devant lui ; en vain je caressai ses mains flétries ; en vain je lui parlai pour lui demander pardon d'avoir réveillé de si cruels souvenirs.

Il ne me répondit pas un mot ; seulement il regardait fixement la lampe sans la voir, et il murmurait des fragments de mélodies, de son *Alceste* sans doute. Le lendemain, il eut l'air d'avoir tout oublié, et jamais, depuis, ni lui ni moi nous ne fîmes allusion à la confidence qu'il m'avait faite.

Mais, depuis ce jour-là, il fut sacré pour moi ; volontiers, je me serais agenouillée devant lui, et j'aurais baisé par affection, par respect, par pitié, ses pauvres mains flétries. Ce fut pour moi un héros et un martyr, et, tant

qu'il vécut, je ne communiquai son secret à personne, pas même à Raffaelino,

VIII

LA PETITE BOÎTE ROUGE.

L'hiver était rude, cette année-là, par toute l'Italie, mais particulièrement à Vérone. C'était une terrible épreuve pour Mariuccia et pour moi ; nous n'avions pas un sou.

Il y avait plus d'un an que nous n'avions rien reçu de mon père, et la dernière lettre de Florio avait six mois de date. Mariuccia gagnait quelque chose à filer ; mais c'était bien peu de chose, juste de quoi ne pas mourir de faim.

Elle continuait à me tailler des vêtements dans la garde-robe de ma mère ; mais les étoffes en étaient si riches et si éclatantes que j'avais toujours l'air de sortir d'un bal masqué. Heureusement qu'en Italie ces choses-là se remarquent moins que partout ailleurs.

J'avais quinze ans ; j'étais donc en âge de comprendre combien il est terrible d'être sans amis et sans argent en ce monde. Quelle triste chose d'être là à croiser et à nouer sans fin ni trêve les fils de ma dentelle, sans pouvoir débrouiller un seul des fils de ma destinée. Si seulement je pouvais quitter Vérone ! Il me semble que, une fois hors de ses portes, les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes.

Les fêtes de Noël arrivèrent, et les cloches se mirent à sonner du matin au soir ; les gens du peuple étaient en liesse ; ils buvaient, ils mangeaient, ils échangeaient des confetti et des vœux de prospérité.

Pendant ce temps-là, Mariuccia et moi nous étions sans bois, sans pain, absolument isolées.

Nous allâmes à la messe de minuit, A nous voir proprement et soigneusement vêtues, qui aurait imaginé que nous mourions de faim ?

Le jour suivant, nous n'eûmes rien à manger, et nous nous serions couchées sans souper, si la padrona n'eût grimpé notre escalier pour apporter un plat de macaroni et ne nous eût suppliées d'en prendre notre part, pour l'amour de Dieu.

La nouvelle année était déjà loin ; il continuait à faire grand froid, mais la journée était belle. Le soleil brillait, les cloches sonnaient. Il y avait foule dans les rues ; on entendait des pas pressés et des éclats de rire.

Le carnaval était commencé : c'était le premier jour du Corso di Gala.

Mariuccia et moi, nous nous regardions avec des yeux secs et désespérés. Elle alla à une grande armoire de noyer et prit dans un des tiroirs une petite boîte rouge ; elle tira de la boîte quelques menus bijoux, des objets de corail et des mosaïques.

« C'était à votre mère, me dit-elle avec tendresse. Elle avait beaucoup de bijoux lorsque je suis entrée à son service. Après sa mort, votre père les a pris et vendus, j'en suis sûre, car je ne les ai jamais revus depuis. Il n'a épargné que ceux-là ; c'est bien peu de chose ; je les ai gardés pour vous. Je pensais que ce serait mal à vous de les vendre. Mais, maintenant, il faut vous en séparer ou mourir de faim. Vous êtes en âge de prendre une décision ; parlez. »,

Pendant qu'elle me parlait, je tenais les bijoux dans ma main ; il y avait des boucles d'oreilles, des médaillons et un bracelet, le tout en mosaïque.

Ma pauvre jeune mère ! Je n'avais jamais ressenti tant de pitié pour elle ; je ne m'étais jamais sentie si rapprochée d'elle.

Je me jetai en pleurant au cou de Mariuccia.

« Gardez-les aujourd'hui, murmurai-je à son oreille ; seulement aujourd'hui, il m'est venu une idée. Je vais aller trouver Ambrogio. »

Le soleil brillait sur la terre durcie.

C'était le quatorzième jour de la nouvelle année, le premier du carnaval.

Le froid mettait tout le monde en mouvement ; les gens se serraient contre des brasiers allumés et s'enveloppaient jusqu'aux yeux dans leurs

grands manteaux ; il était à peine midi, et déjà l'on voyait apparaître des masques eh brillant costume.

Les cloches sonnaient à toute volée ; on entendait de la musique par échappées ; je vis passer près de moi une bande de Tedeschi en costume tyrolien ; ils étaient drapés dans des étoffes rouges et enveloppés de martre zibeline ; leurs chevaux avaient de grandes housses et des clochettes ; au moment où ils passaient au galop sous un balcon, une femme leur lança en souriant une véritable pluie de violettes et de roses de serre. Là-dessus, les postillons tyroliens exécutèrent une fanfare avec leurs trompes ornées de glands.

Comme c'était brillant et comme c'était gai !

La procession était à peine commencée, et déjà toute la ville était dehors en habits de fête et en humeur de fête aussi.

C'était un mélange des couleurs les plus vives, reliées entre elles par des demi-tons discrets, comme si une peinture habile eût présidé à la composition de ce tableau ; sur cette masse de couleurs se détachait vivement soit la blancheur des coiffes de femmes, soit l'éclair des paillettes.

A chaque instant, la foule s'ouvrait pour donner passage à quelque bande de masques qui portaient sur leurs habits toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, avec un magicien vêtu de rouge qui les touchait de sa baguette.

Au milieu de ce fourmillement commencèrent à paraître les équipages des nobles, que l'on introduisait avec toute la pompe surannée de l'ancien carnaval.

Les enfants des nobles, vêtus comme leurs ancêtres, s'avançaient poudrés à blanc, parés de bijoux et portant l'épée au côté. Les balcons ornés de tentures et les profondes embrasures des fenêtres étaient remplis d'enfants aux yeux brillants, de femmes aux sourcils noirs et de vieillards en cheveux gris dont les traits pleins de noblesse auraient pu servir de modèle à Prospero ou à Bellincion Berti.

Je me précipitai dans les petites rues tortueuses qui conduisaient à la demeure d'Ambrogio. Il n'était pas chez lui ; les gens de la maison me dirent qu'il était à son théâtre pour une répétition.

Je courus à la boutique du père de Raffaelino, avec l'intention de demander l'aumône d'un morceau de pain et d'une tasse de café pour la

pauvre Mariuccia. Là encore, il n'y avait personne.

Tout le monde, même la vieille aveugle, était à la fête.

Je songeai à mon vieil ami Cecco ; mais il était inutile de monter à son atelier : Cecco et ses amis couraient certainement la ville, un jour pareil.

Le cœur brisé, mourant de faim, les joues couvertes de larmes, je me mis à errer au hasard, ne sachant plus que faire et n'osant plus rentrer. Jamais je ne me suis sentie si malheureuse et si seule qu'au milieu de cette foule en gaîté. Tout à coup, une douce voix m'appela.

« Ah ! chère donzella, montez ici, montez. Je vous ai cherchée partout. Ma mère est avec mes grands frères ; je suis allé chez vous pour vous chercher ; vous étiez sortie depuis plus d'une heure, à ce que m'a dit la padrona. Montez ; la place est bonne. On voit tout d'ici, et la cohue devient énorme. »

Celui qui m'appelait, c'était Raffaelino. Il était au sommet d'un perron de marbre, sous une des arcades d'un vieux palais.

Je le rejoignis, et voilà comment ce jour-là je chantai sur la Grande-Place, comment je fis une recette si abondante et comment j'entendis les masques affolés crier :

« Pascarello ! Pascarel ! »

DEUXIÈME PARTIE

LA CITÉ DES LIS

I

DONS DE GALA.

« Qu'est-ce que c'est que Pascarel ? » demandai-je à Raffaelino, lorsque les masques eurent disparu.

Et je me mis à rassembler mes trésors, pour aller rejoindre Mariuccia. Raffaelino ne savait pas ce que c'était que Pascarel ; il me promit de le demander à ses frères. Il pensait que ce devait être le nom de quelque jeu de carnaval nouvellement inventé.

A l'entrée de notre maison, Raffaelino mit dans le pli de ma jupe tout ce qu'il avait ramassé d'argent et de bonbons, et, sans me laisser le temps de le retenir et de refuser, il s'enfuit à toutes jambes.

Il agissait ainsi par générosité et par délicatesse, et aussi parce que, étant Italien, il eût trouvé trop dur de perdre une minute de plus de la fête du carnaval. Il m'aimait : il avait fait pour moi tout ce qu'il pouvait faire ; du moment qu'il ne m'était plus utile, la curiosité reprenait tous ses droits.

La maison était vide ; tout le monde était à la fête, sauf Zoto et Tito, que la padrona n'avait pas emmenés, parce qu'ils étaient trop petits et trop embarrassants.

Ils se consolaient de leur mieux, en grignotant des châtaignes et en jouant avec des copeaux. A ma vue, Mariuccia tressaillit ; j'avais l'air du génie du carnaval, les mains pleines de présents. Hors d'haleine et incapable de parler, j'avais jeté tous mes trésors dans son tablier avant qu'elle eût pu se rendre compte de ma présence.

« En voilà pour des semaines, des semaines et encore des semaines, lui criai-je. Vous n'aurez plus froid, vous n'aurez plus faim. Il a suffi de quelques minutes sur la Grande-Place ! Nous n'aurons pas besoin de vendre les bijoux. »

Mariuccia regarda avec stupéfaction ce monceau de pièces de monnaie, de billets de banque, de gâteaux, de fruits et de sucreries.

Je me mis à genoux devant elle ; je riais de tout mon cœur, et j'avais en même temps envie de pleurer.

« Eh bien, Mariuccia, vous voilà toute stupéfaite ! Vous ne vous seriez jamais imaginé que le monde fût si bon. L'idée est de Raffaelino, pas de moi. Et encore il n'a rien voulu prendre pour lui, pas même un marron glacé. Est-ce que vous n'êtes pas contente, Mariuccia ? Pensez un peu comme nous allons vivre maintenant. Une chanson ou deux dans les rues, et nous voilà riches ! »

Mariuccia tressaillit ; elle jeta sur moi un regard plein de tristesse et de pitié, et laissa échapper une exclamation de chagrin.

« Dans les rues ! reprit-elle ; dans les rues ! pour de l'argent ? à cause de moi ? O enfant ! ô carina ! quelle honte !... »

Quelle honte ?

Je me levai mortifiée et indignée. J'avais usé du seul don que m'avait accordé la nature ; le public m'avait récompensée de lui avoir fait plaisir.

Où était le mal ?

Ma conduite était naturelle, honorable ; encore une fois, où était la honte ?

Voilà ce que je pensais, dans ma tête de quinze ans.

Cependant Mariuccia s'était voilé la face avec un coin de sa jupe et pleurait amèrement en se balançant sur sa chaise.

« Dans les rues ! pour de l'argent ! répétait-elle sans cesse. Oh ! carina, quelle honte ! quelle honte ! »

Je ne répondis rien ; les larmes me montaient aux yeux, mais je ne voulais pas les laisser déborder. Je ramassai mes pauvres trésors, je les transportai sur le palier, et je me mis à les trier.

Je mis l'or, l'argent et les billets à part pour les conserver

Ensuite j'appelai Zoto et Tito, et je leur donnai tout le reste.

« Prenez tout... tout, tout ! » dis-je aux pauvres petits, qui demeuraient là, étonnés, bouche béante, ne pouvant croire à une si bonne aubaine.

Ils ne se le firent cependant pas dire deux fois et dégringolèrent l'escalier en riant, chargés de leurs trésors.

Quant à moi, je demeurai froide, immobile, désolée, auprès de la statue mutilée de Donatello.

Contre mon cœur, je sentais l'anneau où étaient gravées les Destinées. Quand je montrais de l'orgueil, on me disait que j'avais tort ; je venais de triompher de mon orgueil pour un bon motif, j'avais encore tort. Je ne savais comment me tirer de là.

Mariuccia, la pauvre chère âme, vint bientôt me rejoindre : elle posa une de ses mains sur mon épaule et me mit un baiser entre les deux yeux.

« Nella mia, me dit-elle, j'ai eu tort de vous parler si vivement. »

Sa voix tremblait encore.

« Vous avez agi à bonne intention, chérie, et c'est si bon à vous d'avoir seulement songé à moi. Mais n'importe, cela ne doit pas se faire ; vous ne chanterez plus dans les rues, jamais, jamais. »

Je restai assise en silence sur le marbre de l'escalier ; j'étais humiliée, irritée, perplexe.

Mariuccia me parlait comme si j'avais volé cet argent, au lieu de le tenir de la bienveillance et de la générosité de mes auditeurs. Elle laissa sa main sur mon épaule et se pencha pour lire dans mes yeux, que je tenais obstinément baissés.

« Promettez-moi de ne pas recommencer, Nella, dit-elle avec anxiété. Je ne vous en aime que mieux pour ce que vous avez fait, carina. Mais c'est si honteux ! »

Je repoussai sa main, et je me levai.

Mes joues étaient brûlantes de colère, et cette colère, après tout, n'était pas déjà si déplacée, puisque j'avais essayé consciencieusement de bien faire.

« Honteux ! répétais-je. Je n'y vois rien de honteux, moi. Vous parlez de moi comme si j'étais une voleuse. Ce qui serait honteux, ce serait de vous laisser mourir de faim et de froid, et de vivre moi-même des charités de la padrona. Vendez les bijoux si vous trouvez que cela vaut mieux. Seulement, nous ne vivrons pas longtemps là-dessus, et alors que ferons-nous ? D'ailleurs, je ne suis plus un petit enfant. Je sais que nous n'avons pas d'argent et que vous ne connaissez même pas l'adresse de mon père pour lui écrire. Faut-il donc mourir de faim, parce que vous ne voulez pas que les gens à qui je fais plaisir me récompensent du plaisir que je leur fais ? J'ai quinze ans, Mariuccia, et il faut bien que je songe à faire quelque chose pour vivre. Je ne veux pas languir et me consumer dans cette vieille prison. Je partirai comme mes frères. »

J'avais à peine laissé échapper ces paroles, que j'aurais voulu pouvoir les retenir. Mariuccia frémit, comme si elle venait de recevoir un coup violent. C'était pourtant bien dur d'avoir sacrifié toute sa vie pour des enfants qui ne songeaient qu'à la quitter, dès qu'ils se sentaient en âge de le faire.

Elle garda le silence et moi aussi.

Les enfants jouaient bruyamment en bas, avec les joujoux que je leur avais donnés. Dans les rues, on entendait des éclats de rire, et au loin le bruit de la trompette.

« Les entendez-vous ? lui criai-je impétueusement, car j'étais incapable de me contenir plus longtemps. Partout il y a du plaisir et de la richesse, de l'aisance, de la joie ; pourquoi n'en aurais-je pas ma part ? Je suis belle,

vous me le dites tous ; j'ai une belle voix ; je suis intelligente ; je pourrais réussir dans le monde, à ce qu'il me semble. En tout cas, peut-on faire pis que de mourir ici de froid et de faim ? Je partirai comme mes frères sont partis. Ce qui pourra m'arriver de pire ne sera toujours pas pire que ce que je souffre ici. »

Mariuccia devint très-pâle ; elle regarda dans mes yeux qui, sans doute, exprimaient mon désir et ma volonté plus éloquemment que mes paroles.

Je sentis trembler ses mains sur mes épaules, pendant qu'elle me disait :

« Attendez un peu ; attendez, et laissez-moi le temps de réfléchir. Le pire qui puisse arriver à des garçons, c'est de mourir ; mais vous. »

Elle n'acheva pas sa phrase et s'en alla, me laissant sur l'escalier. Assise près du Donatello, je sentis un frisson qui glaçait mon sang dans mes veines. Quel était ce danger, pire que la mort, auquel mes frères pouvaient échapper, mais pas moi ? Le reste du jour, nous ne nous adressâmes pas une seule fois la parole.

Elle filait, car elle appartenait à cette race que les plus grands malheurs et les plus amers chagrins ne dispensent point de sa tâche quotidienne.

Quant à moi, je restai sans rien faire, le front appuyé contre les barreaux de la fenêtre, et contemplant la foule qui s'agitait au-dessous de nous dans la place blanche de neige.

Une fois, au moment du crépuscule, Mariuccia m'appela près d'elle ; sa voix était faible. Je ne pouvais pas bien la voir ; les ombres étaient déjà trop épaisses.

Je me penchai vers elle pour entendre ce qu'elle avait à me dire ; elle avança la main à tâtons, me toucha le front et ensuite me passa la main sur les cheveux par un geste caressant qui lui était familier.

« Bambina mia, medit-elle d'une voix faible, promettez-moi de ne plus chanter dans les rues. Promettez-le-moi ! Qu'est-ce que je dirai à votre mère dans le ciel ?

– Je le promets ! » lui dis-je.

Ses paroles et l'accent avec lequel elle les avait prononcées avaient triomphé de mon obstination.

« Que Notre-Dame soit toujours avec vous, » murmura-t-elle doucement d'une voix éteinte.

Je retournai à ma place, près de la grande fenêtre, où je me torturai le cœur à revenir cent fois sur mes malheurs et mes griefs.

Que les heures étaient lentes, froides et tristes !

Comme nous n'avions pas d'huile pour la lampe, nous demeurâmes silencieuses dans l'obscurité. Par instants, la chambre était subitement éclairée par la lueur d'une pièce d'artifice et retombait aussitôt dans son obscurité.

Il nous faudrait gagner nos lits à tâtons. Ni Mariuccia ni moi ne songions à faire usage de l'argent que j'avais gagné le matin.

Je regardai du côté de Mariuccia. Elle était profondément endormie. A la fin, l'esprit de révolte et le dégoût de ma situation présente l'emportèrent sur tout autre sentiment.

Pourquoi n'irais-je pas m'amuser comme les autres ?

Pourquoi rester là à me ronger le cœur parce qu'une vieille femme pusillanime avait je ne sais quels scrupules à propos du sang qui coulait dans mes veines et des dangers que peut courir une jeune fille ?

Voilà comment, peu à peu, je m'encourageais à la révolte.

Je regardai de nouveau Mariuccia. Elle ne bougeait et ne semblait pas m'entendre. Je me levai sans bruit ; je pris mon capuchon, et je descendis l'escalier.

Je me trouvai aussitôt au milieu de la vie et du tumulte ; des groupes se dirigeaient dans tous les sens, bavardant et riant ; quelques-uns chantaient ; il y en avait même qui dansaient. On préparait les pièces d'un feu d'artifice sur la place de la cathédrale ; toutes les horloges sonnaient dix heures.

II

UNE AVENTURE DE BAL MASQUÉ.

Je trouvai un bon petit coin près du vieux Roland de pierre, et je m'y installai pour bien voir.

Le feu d'artifice était très-beau. Certaines pièces lançaient des torrents de lumière sur l'immense multitude, dont toutes les têtes étaient levées, et éclairaient pour un moment la masse noire et sombre du Dôme.

Moi, je m'abandonnai sans arrière-pensée au plaisir de regarder. J'avais grand'faim et grand froid, mais du moins je m'amusais. Ce n'est pas pour rien que j'étais née en Italie, et j'avais appris de bonne heure à pratiquer la philosophie accommodante des Italiens.

Je riais et je criais comme les autres :

« Bellissima ! Brava ! »

J'oubliais, dans l'excitation de l'heure présente, avec quelle amertume j'avais pleuré au pied de la statue de Donatello ; j'oubliais, hélas ! aussi que la patiente Mariuccia souffrait dans l'isolement et dans l'abandon.

Les musiques militaires des Autrichiens jouaient sur la place pour maintenir les gens de Vérone en belle humeur.

Musique, feux d'artifice, jeux d'ombre et de lumière parmi la foule bigarrée, tout cela contribuait à m'égayer et à m'exalter, d'autant plus que j'avais jeûné plus longtemps.

Je n'étais pas d'humeur à regagner la maison et à me coucher dans mon lit glacé. Il était minuit, je le savais mais cela m'était indifférent. Mariuccia me gronderait, et alors... ne m'avait-elle pas grondée pour avoir essayé de bien faire ? Voilà comment j'endurcissais mon cœur.

Quand la dernière gerbe du feu d'artifice se fut éteinte, la foule se mit en mouvement dans toutes les directions. Je fis comme les autres, et je me mis à la recherche de quelque nouveau plaisir.

Combien cette soirée-là m'a causé de remords dans la suite !

Comme je quittais la place, je me trouvai près d'un petit groupe de curieux, avec des costumes et des capuchons bizarres : ils ressemblaient à des moines, avec cette différence qu'ils valsaient dans la rue en chantant une chanson populaire.

« Pascarello ! Pascarel ! » crièrent-ils du haut de leur tête, en voyant passer un costume rouge sous une vieille arcade. Ils se mirent à poursuivre l'homme vêtu de rouge, et, comme la rapidité de leur course relevait les plis de leurs robes, je m'aperçus que mes masques avaient de petits pieds de femmes avec des souliers à bouffettes.

Ce nom mystérieux de Pascarel me fascinait ; je me mis à courir dans la même direction que les faux moines, mais je les perdais de vue dans un passage obscur. Je jetai les yeux autour de moi ; je me trouvais au milieu d'une foule qui stationnait devant un perron orné de colonnes.

Au-dessus de l'entrée brillaient des lumières, et sur une banderole rouge le mot *Veglione* était écrit en grandes lettres blanches.

La foule entraînait ; tout ce monde me paraissait étrange et me faisait penser à une vieille peinture qui était à la maison et qui s'appelait : *les Portes de l'enfer*.

J'entrai dans le courant, et je suivis la foule ; j'étais dans un état d'esprit si singulier, que le mot *Veglione* ne m'épouvantait pas.

Et cependant j'avais entendu des choses étranges et merveilleuses au sujet de cette saturnale, et mon imagination avait été au delà de ce qu'on m'avait raconté ; ce qui me décida tout à fait, c'est que je vis entrer les moines qui avaient suivi Pascarel.

Je restai là, sans me rendre compte de ce qu'on me disait ; tout à coup, une main d'homme, allongée par dessus mon épaule, donna pour moi l'argent qu'on me réclamait, et quelqu'un me dit à l'oreille en riant : « Si belle et sans masque ? Entrez, entrez, carina. »

Je n'eus pas le temps de délibérer ; une poussée de la foule me jeta au milieu du plus étrange chaos de couleurs et de tumulte, de rires et de musique.

Je m'arrêtai un instant pour regarder, j'étais presque aveuglée par l'éclat des lumières, je n'avais pas de masque, mon capuchon était tombé en

arrière, j'avais les pieds nus, mes mains brûlantes serraient l'anneau d'onyx contre ma poitrine.

Je me trouvais tout en face d'une grande glace où je me vis de la tête aux pieds.

Ma propre vue m'inspira un mélange de honte et de plaisir.

J'étais à la fois effrayée et fascinée : il me semblait qu'il se commettait du mal, un mal horrible autour de moi ; et en même temps il y avait dans cette foule tant de vivacité, tant de gaîté, de pittoresque, que je ne pouvais m'empêcher d'en être charmée.

Je ne découvris pas Pascarel, et, à vrai dire, j'oubliai pour un moment ce mystère. J'allais de surprise en surprise ; aussi je ne remarquais pas combien j'étais bizarre, sans masque et sans chaussures, au milieu de cette foule parée.

Tout ce qui me frappa, c'était de me voir suivre tout le temps par un Florindo florentin, qui portait le costume traditionnel avec une grâce parfaite et qu'il me semblait avoir déjà vu quelque part.

Comme ce Florindo se contenta de me suivre, sans jamais m'aborder, je l'oubliai bientôt au milieu du tourbillon des masques. Comme je me tenais immobile, un danseur, en mousquetaire Louis XIII, passa son bras autour de ma taille et m'entraîna de force dans un cercle de valseurs.

« Cara mia, me cria-t-il à l'oreille, vous avez choisi un étrange costume de bal masqué ; mais qu'importe ? C'est moi qui ai payé votre entrée ; il est juste que vous m'en récompensiez. »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase : de mes deux mains à la fois, je le frappai sur la bouche ; je me dégageai de son étreinte, et je me précipitai dans le dédale des danseurs, sans avoir conscience de ce que je faisais.

Il y eut des cris perçants ; les danseurs se hâtèrent de me laisser le passage libre, quelques-uns même reculaient d'effroi. On disait tout haut que j'étais folle et que je m'étais sauvée de l'hôpital.

Tout à coup, je m'arrêtai et je renversai ma tête eh arrière, comme un cerf aux abois ; je jetai des regards désespérés à travers l'éclat éblouissant des couleurs, comme pour implorer du secours. En face de moi, dans un encadrement de draperies rouges ornées de camellias, il y avait un petit groupe de femmes et d'hommes qui ressemblaient à un groupe tiré du

Décameron ; c'était un mélange de violet et d'or, d'écarlate et de noir, de diamants et de perles.

C'était une loge d'opéra, dans laquelle cinq dominos, dans des poses nonchalantes, riaient, buvaient et plaisantaient. Celui qui était au milieu, seul, se tenait debout ; il portait une plume rouge qui se balançait à la lumière.

Il avait le costume blanc et rouge du Florindo de Florence ; son visage ovale et brun rappelait ceux qu'on voit dans les anciens tableaux ; il avait la main sur la garde de son épée et riait gaiment avec les femmes masquées.

Je ne me souviens plus de ce qui m'arriva ensuite ; une bande de débardeurs m'enveloppa ; un coq hideux s'avança vers moi en lançant son cocorico ; un clown me fit des grimaces, et des masques en costumes noirs se disloquèrent les membres comme des saltimbanques.

Le mousquetaire me saisit de nouveau, m'enleva de terre et m'entraîna dans un galop sauvage et désordonné, semblable à une course de chevaux libres. Je me mis à crier au secours. Mon bourreau me serra encore plus fort.

Puis il y eut un bruit assez violent, un grand cri, un tumulte de masques, et le Florindo à la plume rouge était à mes côtés ; il venait de sauter de sa loge ; il m'arracha aux étreintes du mousquetaire, et je me trouvai tout d'un coup en plein air, sous la douce clarté de la lune.

Sur son passage, on criait : « Pascarello, Pascarel ! » mais personne n'osa le poursuivre ni l'arrêter.

« Eh bien ! mon oiseau chanteur, me dit-il, et pendant qu'il me parlait ses yeux souriaient, que faisiez-vous là ? puis-je vous le demander ? C'est un endroit qui est bon pour les milans, les faucons et les oiseaux de proie, mais pas pour les rossignols. Du reste, vous n'aviez pas l'air de vous y amuser beaucoup. »

C'était bien la voix de celui qui m'avait donné l'onix.

Je fondis en larmes, et je lui racontai comment j'étais entrée au bal masqué.

« Ce que je puis faire de mieux, c'est de vous reconduire bien vite chez vous ; montrez-moi le chemin. Etre dehors une nuit de bal masqué, cela n'est pas convenable pour vous, donzella. Le courage est une admirable

vertu ; mais, dans la vie de ce monde, la prudence est une vertu nécessaire. Dites-moi, pourquoi chantiez-vous dans les rues ce matin ? Vous avez l'air d'une petite princesse, signorina Uccello. Non, ne vous inquiétez pas. Vous me direz cela demain matin, car vous me permettrez bien de vous faire une visite demain matin. Vous dites que vous voulez quitter Vérone ? Fi ! que c'est laid ; ce n'est pas poétique. S'éloigner des Autrichiens, c'est toujours une bonne chose, j'en conviens. Mais, pour sûr, Vérone a bien son charme, quand on veut se donner la peine de le découvrir. Ce n'est pas comme ma Florence, assurément ; il n'a pas été donné à toutes les villes de naître au milieu des champs de lis ni d'en conserver le charme à jamais, comme Florence ; Florence, c'est la senteur des bois au milieu du marbre et de l'or. »

Il se mit alors à faire l'éloge de Vérone, moins pour l'amour de Vérone que pour me mettre à l'aise et me faire oublier l'étrangeté de ma situation.

Il parlait au lieu de me questionner ; je lui sus le plus grand gré de sa délicatesse.

Sa voix était si séduisante, ses yeux si pleins de franchise et de bonté, il y avait dans ses manières un mélange si exquis de distinction et de laisser-aller, que je trouvai tout simple et tout naturel de lui donner ma confiance

C'était pour moi un étranger, rien de plus ; c'était un de ces fous qui m'avaient donné idée d'un mal que je sentais sans pouvoir le définir ; malgré cela, j'avais foi en lui, je me sentais en sûreté à côté de lui, je lui parlais avec autant d'abandon qu'à Raffaellino lui-même.

« Mais c'était très-mal de votre part, me dit-il avec ses yeux souriants, quand je lui eus fait le récit de mes énormités.

– Je ne suis jamais bonne, lui dis-je ; je ressemble à cette Speronella de Padoue dont je porte le nom, à ce qui me dit toujours la vieille Mariuccia. »

Il se mit à rire d'un rire indulgent.

« Oh ! pas si mauvaise, j'en suis sûr. Et puis, avec le temps, vous deviendrez plus sage. Espérons plutôt que vous finirez comme cette bonne Nella, dont son époux a dit, si l'on peut croire les poètes, qu'elle était un trésor sans prix. Mais qui vous a poussée, cette nuit, à aller au bal masqué ? Une boutade, sans nul doute ; mais enfin d'où vient cette boutade ?

– Je voulais voir ce que c’était que Pascarel. Voilà tout, véritablement tout. »

Il s’arrêta une minute dans la rue silencieuse et se mit à rire de bon cœur.

« Bon ! dit-il. Eh bien, avez-vous découvert ce que c’est ?

– Non. Le savez-vous ? Si vous le savez, dites-le-moi ?

– J’ai essayé aussi de le découvrir, reprit-il en riant de plus belle. J’ai essayé toute ma vie, et je n’ai pas réussi.

– Est-ce donc quelque chose de si extraordinaire ?

– Oh ! ma chère, pas du tout ; il n’y a rien de moins extraordinaire.

– Est-ce une énigme alors ?

– Eh bien, oui, un peu. Seulement, le mot de cette énigme n’est peut-être pas plus compliqué que celui de l’énigme du sphinx. Ne vous préoccupez pas de cela ; cela n’en vaut pas la peine.

– Cependant le peuple a l’air de s’en préoccuper. »

Son visage se couvrit d’une ombre de douce mélancolie.

« Le peuple, peut-être un peu.

– Eh bien ! alors dites-moi ce que c’est. »

Le masque prit un peu de neige dans sa main ; en un instant, la neige fondit et disparut.

« Voilà, dit-il, ce que c’est que Pascarel, rien de plus. N’en parlons plus, et parlez-moi de vous-même. »

Mais nous étions déjà à la porte de notre vieille demeure : il s’arrêta à l’entrée et se découvrit.

« Je vais vous souhaiter bonne nuit, donzella, et retourner à mes sottises et à mes folies. Demain, si vous m’y autorisez, je viendrai vous voir. Vous me parlez de reconnaissance. Oh ! cela n’en vaut pas la peine. C’est plutôt moi qui suis reconnaissant aux Destinées. J’aurais voulu pouvoir vous offrir quelque chose de plus joli et de plus gai que ces tristes sœurs. N’y songeons plus. Je vous porterai un bouquet de roses demain. Ce sera une offrande bien plus digne de vous. Le rossignol et la rose ont été faits l’un pour l’autre dès l’époque du paradis. Addio ! »

Il me baisa la main avec une aisance gracieuse et disparut en fredonnant, à demi-voix, un motif de Don Juan.

Je montai lentement l'escalier, me figurant pour un instant que c'était l'escalier des Capulet et que j'étais Juliette au moment où le jour va paraître et où le chant de l'alouette résonne trop tôt.

III

LE DERNIER SOMMEIL.

En cherchant à tâtons une allumette, je m'aperçus que Mariuccia était encore sur sa vieille chaise de chêne, devant le foyer sans feu. Ses mains étaient croisées, et son menton s'était abaissé jusque sur sa poitrine.

C'était son habitude, après les longues journées de fatigue, de s'accorder quelques minutes de sommeil ; je supposai qu'elle avait continué à dormir, sans s'apercevoir ni de mon absence ni de la fuite du temps.

Je me glissai doucement sur le plancher, à ses pieds, afin de ne pas l'éveiller. J'étais heureuse de lui voir oublier dans le sommeil, et la faim et le froid ; j'étais heureuse aussi d'avoir esquivé les reproches que ma conduite méritait.

J'appuyai ma tête contre son genou, comme je l'avais fait si souvent dans mon enfance, et je demeurai silencieuse et immobile, pendant que ses deux mains s'appuyaient lourdement contre mon épaule.

Il faisait un froid mortel ; j'étais glacée ; le jeûne prolongé et l'excitation mettaient quelque confusion dans mes idées ; il faisait tout à fait sombre ; la rue nous envoyait encore le bourdonnement et les cris d'une ville en liesse ; Mariuccia dormait toujours.

J'avais probablement dormi moi-même, ou tout au moins j'avais perdu la conscience du temps qui s'écoulait, car il me sembla que je m'éveillais d'un

mauvais rêve au moment où une des dernières pièces d'artifice de la nuit s'éleva au-dessus du toit, dans la nuit sans lune.

Une vive lumière pénétra brusquement par la fenêtre grillée et tomba sur le visage de Mariuccia. Rien qu'à voir ses yeux fermés et l'expression de sa bouche, je tremblai de terreur.

« Mariuccia ! m'écriai-je, Mariuccia ! Vous me faites peur ! Chère Mariuccia, dormez-vous encore ? »

Assurément, elle dormait.

La pièce d'artifice s'était éteinte, laissant derrière elle cette profonde obscurité qui, en hiver, précède le lever de l'aurore. Sur la figure patiente de ma vieille Mariuccia, il y avait une expression de repos, et ses pauvres mains flétries, sur lesquelles je pleurais, étaient encore tièdes.

Eh bien ! moi qui n'avais jamais vu la mort en face, je reconnus tout de suite que la mort était là ; pendant que Vérone riait pour sa première nuit de carnaval, moi, j'étais seule dans le silence du vieux palais, avec le cadavre de la seule amie que j'eusse encore sur la terre.

IV

OU ALLER ?

Trois jours après, Mariuccia reposait dans sa dernière demeure.

Tout était fini : cette vie forte, pure, honnête, infatigable, s'était éteinte, après s'être écoulée dans l'obscurité et le travail jusqu'au dernier jour, sans avoir jamais reçu sa récompense.

J'étais légère, obstinée, égoïste ; j'avais été toujours indifférente, souvent cruelle. Les sacrifices sans nombre que Mariuccia avait faits pour moi, je

les avais acceptés avec l'indifférence, l'insouciance d'un égoïsme tyrannique ; je me doutais à peine de l'immense dette que j'avais contractée envers elle.

Cependant quelque chose de lourd et de pénible qui ressemblait à du remords pesa sur mon âme. C'était un sentiment bien faible encore, mais d'où il pouvait sortir quelque chose.

Je compris alors tout ce que cette vie, perdue désormais, avait été pour moi, depuis ma naissance ; si pauvre et si humble qu'elle fût, cette fidélité à toute épreuve avait été comme un bouclier placé entre moi et les maux du monde.

Le lendemain de la mort de Mariuccia, je ne revis pas mon Roméo du bal masqué. Même dans l'angoisse de mes egrets et de mes remords, je ne pouvais m'empêcher de songer à lui.

Quand nous revînmes du cimetière, je trouvai un gros bouquet de roses rouges et blanches qui m'attendait. Le petit Gian, qui était sur l'escalier quand le bouquet était arrivé, me dit qu'il avait été apporté par un enfant de son âge qui n'avait pas dit d'où il venait.

Moi, je le savais.

Je plaçai les roses devant moi, près des carreaux de la fenêtre, et je pleurai longtemps en les regardant. Je pleurais surtout la perte de Mariuccia, mais je pleurais aussi un peu le manque de parole du masque florentin.

Qu'allais-je faire ?

Je ne pouvais rejoindre mon père, puisque je ne savais même pas où il était. Je ne pouvais accepter les offres de la padrona, qui voulait me garder auprès d'elle comme un de ses enfants.

Alors mon désir de quitter Vérone s'accrut de toutes ces circonstances. Je n'avais aucune idée de ce que je pourrais faire ailleurs ; mais tout me semblait possible si seulement je pouvais traverser la triste plaine et voir le soleil se lever dans le sud. Mais je ne disais rien de mes projets, de peur que l'on ne songeât à y mettre obstacle..

Dans les journées d'hiver, pendant que tout était gai et bruyant autour de moi, je me tenais dans ma sombre petite chambre, méditant sans cesse de nouveaux projets de délivrance. Mon premier acte d'indépendance fut

d'aller trouver l'écrivain public que Mariuccia avait employé pour correspondre avec Florio.

En faisant cette démarche, je songeais au visage familier de ma vieille Mariuccia, je la voyais filant sa quenouille, je l'entendais me parler pendant que ses mains étaient encore occupées. Je repensais un peu aussi au masque vêtu du costume rouge et blanc, dont les yeux éloquents m'avaient souri à la clarté de la lune.

Pourquoi n'avait-il pas suivi ses roses ?

Ce n'était pas un homme pour moi, ni un étranger ; c'était un poème, un tableau, une incarnation de la grâce du XVI^e siècle.

C'était Sordello, mais moins sombre ; Roméo, mais moins enfant ; Arioste peut-être, le plus gai des amoureux et des poètes ; ou bien encore un de ces improvisateurs patriciens qui passaient la moitié de leur vie à la cour et l'autre moitié sur la place du marché.

Je demandai à l'écrivain public où Mariuccia avait adressé les lettres qu'elle lui faisait écrire pour mon père. Le vieux Maso Sasso secoua les épaules et se mit à chercher dans sa mémoire.

« Les lettres, dit-il enfin, étaient adressées poste restante, quelque part, tantôt à Nice, tantôt à Paris, tantôt à Vienne ; la dernière fois, je crois que c'était à Florence. Oui, à Florence, mais toujours poste restante. C'est tout ce que je sais.

– Êtes-vous bien sûr que c'était à Florence ? lui dis-je d'un ton suppliant.

– Oui, tout à fait sûr. Mais cela date de huit mois. La signorina voudrait-elle bien faire de la place ? Voilà des gens qui attendent, et le soleil va bientôt se coucher. »

Je m'en allai machinalement, et je m'assis, pour réfléchir, sur les marches d'une église, où les mendiants avaient l'habitude de s'asseoir. Florence était bien loin, et la chance bien incertaine ; c'était néanmoins la seule qui me restât.

Vérone, ce soir-là, me parut moins triste que d'habitude. Était-elle vraiment moins triste, ou bien la certitude de la quitter la transfigurait-elle à mes yeux ?

V

LA FÊTE DE FAUSTINO.

Cependant l' *Ave Maria* était sonné ; des lumières commençaient à briller de tous côtés. Je me levai, et je me disposais à regagner le vieux palais, lorsque tout à coup l'attouchement d'une main me fit tressaillir, et une voix prononça à mon oreille les paroles suivantes :

« Très-illustre signorina, les gens de Vérone ont donc perdu la vue, de vous laisser errer seule dans les rues ? »

C'était la voix du mousquetaire Louis XIII ; cet homme avait un très-fort accent étranger. Le frisson de dégoût que me causa sa vue ne lui échappa pas ; une ombre d'impatience et de contrariété passa sur son front.

« Attendez, écoutez-moi un peu, dit-il vivement, comme je lui tournais le dos, en doublant le pas pour quitter la place. Je suis un ami de votre père ; je l'ai beaucoup fréquenté. Vous n'avez rien à craindre. J'ai eu bien souvent pitié de vous, poverina, pendant que vous étiez dans cette mansarde, toute seule, derrière les barreaux de votre fenêtre ; un oiseau si gentil, chanter dans une cage si sombre ! »

Il tenait le bord de mon manteau ; je le lui arrachai des mains.

« Je n'ai pas besoin de votre pitié ; laissez-moi. »

Mais il me suivit pas à pas.

« Voyons, pourquoi êtes-vous si peu aimable avec moi ? dit-il avec un rire grossier qui ne contribua guère à me rassurer. Écoutez, carina ; vous êtes une belle enfant. Ne vous l'a-t-on encore jamais dit ? J'ai vu vos cheveux d'or bien des fois à votre fenêtre, et j'ai eu bien des fois la tentation d'entrer chez vous. Malheureusement, vous étiez sous la garde d'un abominable vieux dragon que vous avez eu le bonheur d'enterrer. »

Je l'écartai de moi du mieux que je pus.

« Respectez au moins les morts, et laissez-moi, » lui criai-je.

Je haïssais le son de sa voix, le regard de ses yeux, et voilà que nous étions dans une rue absolument déserte, et il commençait à faire très-sombre. Il se mit à rire et continua à me harceler.

« Oh non ! cara mia ! Je vous laisse aller ce soir, parce que je vous aime trop pour vous faire une scène en pleine rue. Mais j'espère bien obtenir tôt ou tard ce que je consens à attendre par pure courtoisie. Voyez-vous, ma jolie signorina, vous avez fait des vôtres ; personne ne le savait, naturellement, et c'est moi qui me suis trouvé là pour payer votre entrée au bal masqué. Si vous avez confiance en moi, tout se passera bien ; vous pouvez être sûre de ma discrétion. Sinon, c'est-à-dire si vous me provoquez, si vous relevez aussi dédaigneusement cette jolie tête blonde, alors. »

Je m'arrêtai et je le regardai en face.

« Alors quoi ?

– Quoi ? Eh bien, tout le monde saura que cette petite Tempesta est allée furtivement au bal de l'Opéra avec moi, à minuit, et alors elle sera trop heureuse de m'accorder ce qu'il me plaira de lui demander. »

Il m'entoura de ses deux bras et pencha son visage vers le mien ; mais, de toute ma force, je le frappai sur la bouche, et je lui adressai toutes les épithètes d'injures et de dégoût que je pouvais avoir apprises dans les rues de Vérone.

Ensuite, je me sauvai précipitamment à travers les petites rues qui conduisaient au vieux palais.

Les insultes de cet étranger m'avaient décidée. Je n'osai pas demeurer un jour de plus à Vérone, de peur de le rencontrer encore. Je gagnai ma chambre sans éveiller l'attention ; je fis un petit paquet des quelques vêtements que je possédais, et je comptai mon petit trésor.

J'avais changé contre de l'or tout ce que j'avais gagné le premier jour de gala, avec cette idée puérile que l'or est une valeur plus réelle que les billets. Le public avait été si libéral, que, après avoir fait enterrer Mariuccia et avoir payé mes propres dépenses pendant les dernières semaines, je me trouvais encore à la tête de seize florins d'or.

Je mis cet argent, avec les bijoux de ma mère, dans un sac de cuir que j'attachai à ma ceinture.

J'avais suspendu l'onyx des Destinées à mon cou, avec la persuasion qu'il me porterait bonheur. Je pris, dans le bouquet que le masque florentin m'avait envoyé, un bouton de rose que je joignis à l'onyx. Mon costume pourpre et jaune n'était guère un costume de voyage ; mais c'était le seul qui pût me préserver contre le froid et le vent des montagnes ; je fus bien forcée de m'en contenter.

Je jetai un long regard sur nos grandes chambres désolées, pour en emporter le souvenir. Elles étaient bien laides ; je les avais souvent comparées à une prison ; néanmoins, c'était le seul foyer domestique que j'eusse jamais connu. Avec des sanglots qui m'étouffaient, je m'agenouillai et je priai devant l'image de la Mère des Douleurs qui était suspendue au-dessus du lit de Mariuccia. Ensuite, je mis mon capuchon et je descendis l'escalier.

Je rencontrai Zito et Tito, et je les embrassai. J'entrevis en passant la padrona dans sa cuisine ; elle tordait du linge à la lueur d'une misérable petite lampe sous une image de sainte Sulpitia. Une paysanne de la plaine bavardait avec elle, tout en tressant de la paille.

Mes yeux se remplirent de larmes, et je me hâtai de franchir le seuil. Je jetai un regard en passant dans l'atelier du père de Raffaelino.

Une grande lueur rouge éclairait les chaudrons et les autres ustensiles. La vieille aveugle se chauffait près du feu. Le chaudronnier allait et venait les bras nus. Le petit Raffaelino était assis et lisait une partition ; ses jambes nues étaient croisées sous lui, et sa mandoline était à côté de lui, sur les briques du plancher. Je n'osai pas lui faire savoir que je partais, parce qu'il aurait fait tout son possible pour m'en empêcher.

J'adressai à la Madone une prière muette, pour appeler toutes ses bénédictions sur eux, et je m'engageai dans les passages tortueux qui conduisaient à la demeure d'Ambrogio Rufi. Je grimpai son escalier, et j'entrai sans qu'il m'eût entendue venir. Il était assis, penché sur le petit brasier, sa seule ressource pour se réchauffer un peu par les froids les plus âpres.

C'était la fête du martyr Faustino ; toutes les cloches des églises appelaient les fidèles à l'office du soir. Je m'agenouillai auprès de mon vieux maître, et je lui dis en le touchant doucement :

« Cher maître, est-ce que le bruit de ces cloches ne vous fatigue pas quelquefois ?

– Je suis toujours fatigué, me répondit-il ; qu'est-ce que cela fait ?

– Mais si vous viviez dans un endroit plus tranquille ? A cette hauteur, vous êtes trop près des cloches.

– Cela ne fait rien, me répondit-il d'un air distrait. Elles étouffent la musique dans mon cerveau. Je suis content d'elles quelquefois.

– Mais si vous écriviez cette musique qui est dans votre tête ? »

Il frissonna et reprit :

« Pour allumer le poêle ? Non, non ! »

Je n'osai insister.

Ce désespoir si complet, cette terrible indifférence du génie perdu, qui, toute sa vie, avait médité de belles choses que le monde ne connaîtrait jamais, c'était navrant.

Que pouvais-je répondre à cela, moi, une enfant, pour qui chaque aurore nouvelle était comme un sourire et une promesse de Dieu ?

Je restai quelque temps en silence, agenouillée devant le brasier, à côté de lui. Mon cœur saignait de le quitter, bien qu'il parût si rarement s'apercevoir de ma présence.

« Maestro, murmurai-je, dites-moi quelques paroles. Je suis sur le point de partir.

– Oui, oui, reprit-il tristement. Bien sûr, bien sûr ! Vous partez tous. Pourquoi pas ? »

Je me rapprochai de lui timidement.

« Maestro, repris-je, je n'ai personne au monde, et je pars. Voulez-vous me bénir une fois, une seule fois, car je crains bien de ne plus jamais revoir votre figure. »

Il mit sa main tremblante sur ma tête et me dit :

« Je n'ose pas vous bénir, parce que j'ai douté de Dieu ; mais je fais des vœux pour que vous soyez heureuse, pauvre enfant. En d'autres termes, je

souhaite que vous n'ayez ni cœur, ni âme, ni conscience, afin que vous soyez aussi bien armée contre les hommes qu'ils le seront contre vous. Il

Il laissa retomber sa main ; son menton s'appuya sur sa poitrine, et il retomba dans sa rêverie et dans son assoupissement. Je me levai épouvantée. C'était là une terrible bénédiction pour commencer mon pèlerinage. Je me dirigeai vers la porte sud de la ville, après avoir jeté encore un regard derrière moi.

Que m'apportait de nouveau le soleil du lendemain ?

VI

PARTIE.

Une demi-heure après, je roulais sous la voûte de pierre de la porte qui regarde la Toscane, dans la lourde diligence à rideaux de cuir qui, trois fois par semaine, cahote les voyageurs à destination de Padoue et de Bologne.

Il y avait pour les riches d'autres manières de voyager ; mais je n'avais que seize florins pour toute fortune. Les soldats du poste me regardèrent fixement, mais ils ne me dirent rien. Le conducteur reçut le prix de ma place sans me questionner.

Enfin j'étais en route pour Florence ; c'était bien loin sans doute, mais le nom seul de la cité des lis exerçait sur moi une sorte de fascination.

Il y avait dans ce vieux véhicule, honoré à tort du nom de diligence, trois paysannes qui répandaient une forte odeur d'ail, deux vieux prêtres, un gros fermier, et un jeune Tyrolien dans le costume pittoresque de l'Untcrinnthal.

Comme la voiture était déjà pleine, les voyageurs, sauf le jeune Tyrolien, me firent un accueil assez froid ; néanmoins on me fit place sans trop de

mauvaise grâce.

Les paysannes et les prêtres s'endormirent ; le gros fermier se mit à revoir ses comptes ; le Tyrolien et moi demeurâmes seuls éveillés ; nous étions jeunes, et un voyage tait encore une nouveauté pour nous.

On m'avait dit qu'il fallait encore un jour et une nuit pour atteindre Bologne. Comme Bologne était le point le plus éloigné de Vérone, j'avais pris ma place pour Bologne.

Les autres voyageurs devaient descendre en route, soit à Padoue, soit dans d'autres endroits. J'avais peine, au milieu de l'obscurité, à retenir mes sanglots, en repensant aux grandes chambres désertes qui m'avaient été si familières, à l'humble petite tombe de Mariuccia dans le cimetière des pauvres, à l'atelier du chaudronnier, à Raffaelino, assis auprès de sa vieille mère aveugle, occupé à déchiffrer quelques vieilles partitions.

J'avais tout quitté.... et pour toujours.

En même temps que je me retenais de pleurer, j'éprouvais comme un sentiment de délivrance et un mouvement d'allégresse. Si j'avais été seule, je me serais mise à rire et à crier tout haut.

Les nuits étaient froides, car nous sortions à peine de l'hiver.

A mesure que nous avancions, je me sentais glacée, et mes membres se raidissaient de froid.

Le prêtre d'un côté, une paysanne de l'autre, se laissaient continuellement tomber sur moi. Ces petits ennuis firent que je commençai à songer bien moins à mon indépendance qu'à mon isolement.

Je sentis tout à coup qu'on m'enveloppait les genoux d'une peau de mouton ; et le jeune paysan tyrolien, d'une voix douce, me priait de vouloir bien accepter cette couverture.

« Je suis sûr, disait-il, que la signorina a grand froid. »

Je levai les yeux, et je le remerciai. A la lumière de notre mauvaise lampe, je vis ses bons yeux honnêtes fixés sur moi ; il rougissait encore de sa témérité.

Je pris donc sa peau de mouton. Il s'enhardit jusqu'à me demander si j'étais seule.

« Oui, lui répondis-je, heureuse d'entendre une voix humaine au milieu de l'obscurité et du bruit monotone du galop des chevaux. Et vous aussi ?

lui demandai-je.

– Oui, signorina ; mais, pour un homme, ce n'est pas la même chose. Je vais chez des connaissances à Este, chez un de mes oncles qui s'y est marié et établi. Mais la signorina va-t-elle aussi chez des amis ?

– Oui, » dis-je, trop fière pour répondre le contraire.

Mais, en faisant ce petit mensonge, j'avais le cœur bien gros. Il me régarda d'un air pensif, et je suis sûre qu'il s'aperçut que je ne lui disais pas la vérité.

Il m'adressa encore quelques questions qui me firent monter les larmes aux yeux. Il s'en aperçut, et, avec beaucoup de délicatesse, il fit semblant d'être fort occupé à essuyer les vitres, afin que nous pussions voir fuir les sombres érables dans l'obscurité de la nuit.

« Connaissez-vous mon pays, signorina ? me demanda-t-il, pour me distraire de mes pensées. Non. Ah ! quel malheur !

– Est ce donc un si beau pays ?

– Beau ? Ah ! oui ! Dieu sait comme il est beau. Ce n'est pas un pays plat, comme celui-ci, avec ces misérables oliviers ; c'est grand, superbe, admirable ; partout des forêts de pins et des montagnes à perte de vue, des torrents qui brillent comme la lumière, de beaux nuages autour des montages, la verdure des bois, et, au-dessous, la couleur dorée des champs de millet. Beau ? Ah ! je le crois bien.

– Alors vous ne voudriez pas le quitter ?

– Pour venir à Este ? Que les bienheureux saints m'en préservent ! Je serais un homme mort au bout d'un an, signorina. Vivre loin des montagnes ! Un de mes amis a essayé, et mal lui en a pris. Il était parti pour faire fortune. Il a fait fortune, mais il a eu le mal du pays, et il est revenu trop tard dans les montagnes, juste pour y mourir. »

J'avais quelque peine à le comprendre ; il parlait italien, à la vérité, mais ce n'était pas notre italien ; cependant il y avait dans sa parole quelque chose de si bon et de si honnête, que j'aimais à l'entendre.

Voyant que je l'écoutais, il commença à me faire des confidences sur lui-même. Il s'appelait Marco Rosas ; sa amille était d'origine italienne ; il avait perdu son père, étant encore enfant ; lui et son frère jumeau vivaient du produit d'une petite ferme sur les pentes verdoyantes du Berg ; il avait

vingt-deux ans et pouvait se vanter d'être riche, pour un fermier tyrolien. Il m'énuméra avec une certaine complaisance tous ses trésors : son chalet en bois de pin, son bétail, ses vignes, ses prairies et ses vergers.

Il me parla surtout de sa mère ; si tout ce qu'il disait d'elle était exact, c'était une perfection parmi les femmes ; c'était une bonne ménagère, avec la vie d'une sainte et le cœur d'un héros ; elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle excellait dans toutes les occupations de la ferme.

Ainsi s'écoula la nuit.

La journée qui suivit fut belle : le ciel était clair et pur, semé seulement de quelques flocons de nuages que poussait le vent frais venu des montagnes.

Les vastes plaines qui ont été le champ de bataille de toutes les races et de tous les âges étaient verdoyantes et paisibles, grâce à la culture primitive des paysans.

Partout, au-dessous des longues lignes de la vigne, qui n'avait pas encore ses boutons, l'herbe commençait à poindre, et les fossés étaient pleins jusqu'au bord d'une eau brune qui provenait des inondations du Reno et de l'Adda.

Peu d'accidents sur le fond monotone du paysage : quelques fermes mélancoliques, quelques petites villes endormies.

Le jour avait succédé à la nuit, et la nuit au jour. Je commençais à être horriblement fatiguée du voyage.

Nous passâmes de nuit à Padoue ; je ne m'étais pas aperçue du départ du jeune Tyrolien ; seulement, je trouvai sa peau de mouton, qu'il avait laissée sur mes genoux.

Je fut touchée jusqu'aux larmes d'une attention aussi délicate. Je suppose que je dormis une grande partie de la route ; mais, même pendant mon sommeil, le bruit monotone du sabot des chevaux me martelait le cerveau.

Mes sensations devenaient de plus en plus pénibles et de plus en plus confuses, lorsqu'enfin le lourd véhicule fit halte sous une voûte de pierre ; une sentinelle cria à la garde ; un homme vint regarder dans la voiture avec une lanterne ; les portes s'ouvrirent, puis se refermèrent sur nous, et j'entendis mes compagnons de voyage marmotter, en s'étirant, le nom de Bologne.

Entrer dans Bologne à minuit, c'est se plonger d'un seul coup dans les profondeurs du moyen âge.

Ces rues obscures et désolées, ces arcs immenses et sombres comme le Tartare, ces arcades sans fin, où l'on entend à peine résonner un pas solitaire, ce labyrinthe de marbre, de pierre, de choses antiques ; tout cela vous avertit que vous êtes en pleine antiquité et que le passé plane sur votre tête.

VII

SOUS LA GARISENDA.

Il me semble que je m'éveillai brusquement d'un songe merveilleux lorsque la diligence s'arrêta devant le relais de poste.

On franchissait une arcade profonde, et l'on se trouvait dans une cour pavée ; à l'intérieur, on apercevait la lueur de quelques lampes de fer ; dans la cuisine reluisaient les ustensiles de cuivre ; la *padrona*, en jupon orange et vert, s'agitait beaucoup et expédiait son monde dans toutes les directions, afin d'engager les voyageurs à rester au *Sanglier d'or*. Lorsque je descendis de voiture, les gens de l'auberge me regardèrent avec un étonnement soupçonneux.

Néanmoins, comme le premier mouvement de tout Italien est un mouvement de bienveillance, la *padrona* adoucit sa voix en ma faveur ; son entourage me sourit ; et, lorsque je demandai un petit lit pour y dormir en paix, une servante aux noirs sourcils me conduisit par un escalier de bois jusqu'à une petite chambre nue.

Cette servante avait un sourire si franc et si bienveillant, que le petit galetas en était comme éclairé. Ma chambre était bien petite, bien nue et bien étroite, et elle était carrelée de briques rouges ; la fenêtre donnait sur un pigeonier ; mais j'avais été élevée à me contenter de peu ; de plus, j'étais horriblement fatiguée, et j'avais un impérieux besoin de repos ; comme j'étais jeune, le sommeil vint aussitôt que je me fus étendue sur le dur matelas d'herbes,

Je me réveillai le lendemain, comme les rayons d'un gai soleil pénétraient dans ma chambre ; je ne ressentais plus ni fatigue ni crainte ; j'étais même pressée d'entamer un nouveau chapitre de cette histoire étrange qu'on appelle la vie.

Certes, jamais créature n'aurait pu sembler plus abandonnée et plus digne de pitié que moi ; eh bien ! lorsque je me fus plongé la figure dans l'eau fraîche, lorsque j'eus rejeté mes cheveux sur mes épaules et que j'eus envoyé par la fenêtre un bonjour aux pigeons d'en face, je me sentis disposée à rire ; en voyant l'éclat brillant du jour, toutes mes terreurs s'étaient évanouies.

Il était de bonne heure lorsque je descendis ; mais la padrona était déjà debout et mettait tout son monde en mouvement.

De gros coqs d'Inde se pavanaient dans les passages en hérissant toutes leurs plumes ; il y avait des poules accroupies près des poêles ; un hibou blanc clignait les yeux ; perché sur une baratte ; des lapins gris se jetaient éperdûment dans les jambes des servantes affairées.

Dans la cour, il y avait des citronniers qui avaient été rentrés pendant l'hiver.

Un filet d'eau sortait en murmurant d'une bouche de Méduse et tombait dans une grande amphore de terre ; sur le seuil de la porte, une vieille femme épluchait des carottes ; au-dessus d'elle, encadré dans le linteau sculpté, était un Lucca della Robbia qui valait son pesant d'or.

Tout cet ensemble formait une scène exactement semblable à celle qu'on pouvait voir à l'époque où Guido trempa pour la première fois ses pinceaux dans l'huile.

Comme j'avais toute la matinée devant moi, je résolus de voir la ville. Un passage sinueux me conduisit de la cour même de l'auberge aux deux tours

penchées, dont le pied est entouré de boutiques de chaudronniers et dont la tête baigne dans le ciel bleu de la Romagne.

Il était neuf heures, et c'était jour de marché ; toute la ville était en mouvement ; on ne voyait que gens affairés qui riaient en se hâtant, qui criaient leur marchandise et marchandaient celle des autres ; cette scène animée avait pour cadre de vieux murs dorés par le soleil, des fresques gigantesques, de sombres arcades et des pierres cyclopéennes qui avaient enduré les incendies et la fureur d'un millier d'années de sac et de siège.

C'était un débordement de vie, de joie, de tumulte, d'activité, et l'on voyait s'élever au milieu de tout cela le vieux bâtiment inachevé du Dôme, sombre et triste, les vieux palais avec des haillons de mendiants flottant aux balcons, et les pyramides obliques des deux tours jumelles.

A la lumière d'un gai soleil, c'était beaucoup moins terrible que dans l'obscurité de la nuit ; mais c'était peut-être encore plus mélancolique.

Je restai longtemps en contemplation devant la Garisenda et les Assinelli, qui avaient vu dans leur temps les mains délicates de Properzia dei Rossi orner de sculptures leurs marbres monumentaux, qui avaient entendu appeler le dernier des Bentivoglio de sa boutique pour recevoir une couronne, qui avaient vu passer des étudiants de tous les pays du monde, accourus pour s'instruire auprès de la grande Académie de Bologne.

Je m'attardai longtemps dans les labyrinthes de pierre de la cité de Bentivoglio. J'éprouvais un sentiment d'effroi, d'oppression qui ne manquait ni de charme ni d'attrait.

Les gens du peuple bavardaient gaîment avec moi ; ils m'indiquaient les endroits où je trouverais un Raphaël, un Guide, un Dominiquin, un Tarini, et surtout une toile de l'un des Carrache, qui sont leurs peintres de prédilection.

A Vérone, on ne peut pas dire que la ville ait conservé un génie particulier. Vérone a oublié trop de choses ; le talon de l'ennemi a écrasé la tête ; d'ailleurs son grand Paul Véronèse lui a été absolument volé par cette courtisane de Venise.

A Bologne, il était touchant de retrouver si cher encore et si vivant le souvenir des trois frères. Stendhal était surpris de trouver à Bologne un savetier en état de lui raconter toutes sortes de traits de la vie des Carrache ;

il s'apitoyait encore sur Louis Carrache, qui était mort de chagrin pour avoir trouvé une faute de dessin dans son ange de l'Annonciation.

Stendhal ajoute qu'un savetier parisien aurait eu une chaise dorée dans sa boutique, mais n'aurait pas pu vous dire un seul mot de Greuze ou de Gros.

J'étais au pied de la Garisenda, essayant de me représenter l'ancienne vie universitaire, lorsque j'entendis qu'on parlait autour de moi d'un opéra qu'on avait donné au théâtre de Bologne la veille même. Le nom de cet opéra me fit tressaillir, car c'était l'*Alceste*.

« Un opéra allemand, disait l'un des interlocuteurs en haussant les épaules. Il va falloir avaler cela.

– Avaler ! dit un autre en se récriant ; c'est de la belle musique, de la musique qui est restée à tous les répertoires de l'Europe depuis quarante ans. C'est plutôt italien qu'autre chose ; l'auteur avait fait ses études musicales à Milan.

– Mais qu'a-t-il fait de bien depuis ?

– Rien, et c'est ce que je ne puis comprendre. Et il gagne avec cela un argent fou. Il est plus riche que le Ghetto tout entier. Au contraire, voyez notre Rossini.

– Ces porcs d'Allemands mettent le nez sur toutes les truffes de l'Europe, reprit l'autre avec un soupir. En attendant, voilà ce Rothwald qui est l'hôte du grand-duc, qui sera demain celui du cardinal, que sais-je, moi ? Tandis que nous avons une masse de bons Italiens qui meurent de faim ; et cependant il y a plus de mélodie dans leurs moindres improvisations que dans toutes les œuvres de ce Rothwald.

– Caro, caro, soyons justes, dirent les autres en riant. L'*Alceste* est une œuvre parfaite, ce sont nos pères qui l'ont décidé depuis longtemps ; mais, tout naturellement, c'est une œuvre milanaise, puisque l'auteur a étudié à Milan. Rothwald est un grand homme, il faut l'avouer, et sa musique est aussi fraîche aujourd'hui que s'il venait de l'écrire. Le peuple, ce matin, de bonne heure, a chanté le *Chœur* des dieux sous les fenêtres du palais. Il a été très-ému ; il s'est montré sur le balcon, et il a jeté une poignée d'or pendant qu'on lui lançait des fleurs. »

En entendant ces paroles, je sentis que mes joues devenaient brûlantes et que la haine faisait battre violemment mon cœur. Je repensai à Ambrogio

Rufi tel que je l'avais vu, la dernière fois, penché sur son foyer sans feu.

« Voilà les honneurs que l'on rend à Rothwald ? criai-je tout haut, sans me rendre compte de ce que je disais.

– Ne les mérite-t-il pas ? répondirent gaiement quelques jeunes étudiants qui s'amusaient sans doute de ma vivacité. Est-ce parce que c'est un Tedesco ? La belle raison, vraiment !

– Parce que c'est un traître ! » leur répondis-je.

Je ne pus ajouter un seul mot : la joue enflammée, le cœur gros, je quittai la place. J'aurais été, je crois, capable d'aller droit au palais et de jeter la vérité à la face de cet homme.

« Oh ! pourquoi Dieu permet-il de telles choses ? » m'écriai-je avec un mouvement de violence contre la Providence.

Bologne avait perdu tout son charme pour moi ; et cependant qu'est-ce que cela me faisait, au fond, que mon vieux maître fût seul à son foyer désert, pendant que l'autre était choyé par les cardinaux et acclamé par les nations ? Qu'est-ce que cela me faisait ?

Rien assurément.

Et cependant je sanglotais à me briser le cœur, en quittant la place pour entrer dans une vieille église toute sombre. J'avais honte de laisser voir que mes joues étaient couvertes de larmes.

VIII

LES CHEVEUX DE LA VIERGE.

L'église était vide ; je m'assis sur un banc de chêne, et je me mis à pleurer, d'abord sur l'horrible injustice dont Ambrogio avait été victime, et

ensuite un peu sur mon propre isolement.

J'avais peu de chances de retrouver mon père : si je le retrouvais, daignerait-il reconnaître pour sa fille une misérable petite vagabonde, lui qui m'avait déjà reniée une fois dans l'atelier de Cecco ?

Je redoutais son froid sourire ; je redoutais ses réponses glaciales. Je décidai en moi-même, si je ne le trouvais pas à Florence, de ne pas le chercher davantage et d'aller tenter la fortune à Rome.

En effet, la seule fois que j'avais chanté dans la rue, un vieillard m'avait abordée et m'avait dit qu'il était le directeur de la Coreia ; il m'avait recommandé, si je me décidais un jour à paraître sur un théâtre, de venir le trouver à Rome.

« Pourrais-je vous être bon à quelque chose, illustrissima ? » dit une voix douce et timide auprès de moi.

Je tressaillis, et je vis le jeune Tyrolien debout devant moi, dans son costume pittoresque. J'étais contente de trouver un compagnon, et fâchée d'être surprise dans mon chagrin : je le regardai, sans rien répondre, à travers mes larmes. A la fin, voyant qu'il était plus intimidé que moi, je lui dis :

« Vous ne vous êtes donc pas arrêté à Padoue ? »

– Non, signorina, » répondit-il avec timidité. Et il demeura immobile.

« Alors vous avez affaire à Bologne ? »

– Non. »

Il parlait les yeux baissés et balayait la poussière des dalles avec les longues plumes de son chapeau.

« J'étais inquiet sur la petite Excellence, balbutia-t-il humblement. C'était si terrible de la voir toute seule, si jeune et avec une figure comme la sienne : voilà pourquoi j'ai osé continuer mon voyage avec elle ; j'étais sur le dessus de la diligence tout le temps depuis Padoue. »

Alors il se tut et leva sur moi ses bons yeux bruns, aussi timides et aussi attentifs que ceux d'un chien qui craint d'être battu. J'étais trop habituée à voir de bons camarades dans le Squarcionino et ses amis, pour être embarrassée de la démarche du jeune montagnard. Je n'y vis qu'un acte de bonté et de prévenance, rien de plus.

« Quelle bonté de votre part, lui dis-je en me rassérénant un peu. Et... et... c'est vrai, je suis toute seule. Mais personne ne me ferait de mal ; pourquoi m'en ferait-on ? Je n'ai pas peur.

– La petite illustrissima est presque encore une enfant, murmura Marco Rosas avec un accent de pitié auquel je ne compris rien. Il fait humide et froid dans cette église. La signorina voudrait-elle faire un petit tour dans la campagne ? Il y a, dit-on, une *Madone* célèbre que l'on va voir, et la journée est longue. »

J'hésitai un moment, puis je me décidai. Quel mal pouvait-il y avoir à cela ? Tout valait mieux pour moi que la solitude ; d'ailleurs ce jeune homme était si bon, si simple, si franc, qu'il me faisait l'effet d'un second Raffaelino.

Dans tout autre pays qu'en Italie, nous aurions attiré l'attention, moi avec mon costume, et lui avec le sien ; il était vêtu de velours, avec une large ceinture rouge, et son panache de plumes retombantes d'un vert de myrte.

Nous prîmes donc, en plein soleil, la route qui conduit à la *Madone* de Saint-Luc, sur sa verte colline.

Quand nous fûmes fatigués de marcher, nous nous arrêtâmes à une ferme. Une femme à bonne figure réjouie filait au haut d'un perron, sous un porche obscur tapissé de convolvulus.

Marco Rosas lui demanda si elle pouvait nous donner un peu de lait ; elle y consentit de bonne grâce et nous apporta non-seulement du lait, mais encore du miel, des grenades et un morceau d'excellent pain noir.

Pendant que nous mangions, elle nous raconta son histoire et celle de sa grand'mère, et, tout en parlant, elle regardait les grandes plaines inondées de soleil qui s'étendaient comme un océan de verdure dans le lointain ; du milieu de la brume légère sortait quelque tour blanche qui avait l'air d'une mouette au vol.

Cette paysanne était une excellente créature ; elle vivait sur le plus merveilleux champ de bataille de toute l'Europe et ne s'en doutait même pas. Tout ce qu'elle savait, c'est que ses œufs se vendaient bien au marché de Bologne, que son lopin de terre était fertile, que son mari était un brave homme, quoique un peu négligent, que les gelées avaient fait du tort à ses oliviers et que la récolte serait médiocre.

Nous la quittâmes en faisant des souhaits pour son bonheur ; elle en fit de son côté pour le nôtre, et nous reprîmes le chemin de la ville. Le soleil était sur son déclin. Pendant notre longue promenade, le jeune montagnard avait complété ses confidences sur lui-même et sur son pays.

Comme nous étions déjà sous les murs de Bologne, il reprit ce sujet ; mais sa parole était confuse, hésitante. Je l'écoutais d'une oreille distraite ; mes pensées étaient loin de lui. Après un assez long silence, il sembla prendre une détermination et me dit rapidement, à voix basse :

« Signorina, connaissez-vous une histoire que notre curé nous a racontée un jour ? Il y a eu des choses terribles de l'autre côté des montagnes, chez les Français, je crois ; les paysans s'étaient soulevés contre les aristocrates et les tuaient par tout le pays. Il y a un endroit où les nobles furent noyés par milliers dans la rivière. Vous savez ce que je veux dire ?

– Vous parlez des noyades de Nantes ?

– C'est bien possible... Je ne connais pas le nom. C'était en temps de révolution, et l'on n'épargnait pas même les femmes. Il n'y avait pour les jeunes filles nobles qu'un seul moyen de sauver leur vie : c'était d'épouser un homme du peuple. »

Il s'arrêta brusquement. Moi, occupée à cueillir quelques tiges de capillaires, que l'on appelle aussi cheveux de la Vierge, je me mis à rire, et je lui dis :

« Mieux valait la noyade, à mon avis, n'est-ce pas ?

– Signora, reprit-il d'une voix si tremblante, que je levai les yeux, – je m'aperçus qu'il me regardait d'un air suppliant, – signorina, j'ai réfléchi. Votre condition est presque aussi désespérée que celle de ces jeunes filles nobles de France. Vous êtes seule, vous n'avez ni foyer ni amis ; c'est vous-même qui me l'avez dit ; sûrement, votre père n'est pas vivant ; autrement, il n'aurait pas été si longtemps sans vous donner de ses nouvelles. Moi, je ne suis qu'un montagnard, je le sais bien, un ignorant ; je suis tout à fait au-dessous de vous ; malgré cela, voulez-vous me permettre de vous offrir un abri, aussi longtemps... aussi longtemps que vous n'en aurez pas d'autre. Le monde est dur et méchant pour une jeune fille sans mère. »

Il s'arrêta et devint très-rouge ; ensuite il se hâta d'entrer dans de plus amples explications :

« Voici ce que je voulais dire : vous viendriez chez nous ; ma mère est si bonne ; notre demeure est humble, mais elle est sûre, et l'on n'y manque de rien. Je retournerais tout de suite au pays avec la donzella, et je ne la quitterais que quand elle serait en sûreté dans les montagnes. Et puis je... je sais bien que la donzella ne me regarderait jamais, ne pourrait jamais penser à moi. Je n'oserais même pas songer à cela. Mais si elle voulait seulement me permettre de lui être bon à quelque chose ; de lui offrir l'abri d'un toit, je lui serais si reconnaissant.

Je lui obéirai comme un chien, car... car... aujourd'hui je me suis mis à l'aimer de tout mon cœur ! »

Là, il s'arrêta brusquement et devint tout pâle, et je remarquai qu'il avait la respiration haletante.

J'ai honte de l'avouer, mon premier mouvement fut mauvais. Cruelle comme un enfant gâté, je lui lançai un regard de mépris, et je me mis à rire tout haut.

A peine cet éclat de rire m'était échappé, que je m'en repentis amèrement. Je n'oublierai jamais l'expression de la belle et franche figure de Marco Rosas.

« La demoiselle a raison, et c'est moi qui suis fou, bien sûr ! » dit-il avec une touchante humilité.

Sans ajouter un mot, il se mit à marcher derrière moi, et c'est ainsi que nous franchîmes les portes de la ville.

Tout en marchant, j'éprouvais quelques remords. Ses intentions étaient si honnêtes, que c'était peut-être une grande cruauté de ma part de le blesser ainsi.

J'entendis derrière moi son pas lent et ferme, jusqu'au moment où j'allais franchir la porte du *Sanglier d'or* ; là, il s'arrêta et d'une voix altérée murmura à mon oreille :

« Signorina, je ne vous reverrai plus, jamais. Dites-moi que vous me pardonnez ! »

Je me retournai ; et je le regardai avec plus d'indulgence ; c'était absurde ; mais, malgré tout, je ne pouvais m'empêcher d'être touchée de sa bonté, de sa franchise et de sa sincérité.

Je lui tendis la main, et je lui offris en signe de réconciliation la petite tige tremblante de capillaire.

« Vous avez été bien bon, lui dis-je, moitié riant, moitié pleurant ; je vous remercie de tout mon cœur ; seulement, vous savez, c'était si absurde ; oubliez-moi, je vous en prie ; oubliez-moi, ou j'aurais beaucoup de chagrin. »

Il prit la petite touffe de capillaire et me regarda avec des yeux pensifs, auxquels j'ai bien souvent songé depuis.

« Je ne vous oublierai jamais, chère signorina, jamais, tant que je vivrai. »

Alors, il s'en alla la tête penchée, et de nouveau je me retrouvai seule. J'éprouvai un sentiment de triomphe en voyant quelle était ma puissance et un sentiment de remords en songeant au mal que j'avais fait.

IX

LA FLEUR DE NEIGE.

Je ne sais quel effet a produit sur les autres la première déclaration d'amour. Quant à moi, elle me laissa toute triste ; elle m'avait révélé en moi-même une puissance qui était en même temps un fardeau, et il me semblait que je venais de perdre ma liberté.

J'avais perdu toute mon élasticité d'esprit de la veille ; j'avais perdu la faculté d'espérer. J'étais là, appuyée sur la traverse de ma petite fenêtre, fatiguée, le cœur souffrant. Tout à coup, je fus tirée de ma torpeur par un mot magique.

Le petit garçon de la padrona lui demandait de l'argent.

« Pourquoi faire, Berto ? lui dit-elle en le saisissant par sa longue chevelure.

– Pour aller voir Pascarel, mère. Il est ici, mais pour la soirée seulement ; demain, il part pour Florence. Viens aussi, mère ; allons, viens.

– Au fait, dit la padrona, il n’y a pas beaucoup de voyageurs ; allons-y. Voir Pascarel, c’est comme si l’on gagnait à la loterie. Holà ! Pasqua, Gilla, Marta. »

Ayant distribué les tâches aux servantes, elle partit avec son petit garçon.

Pascarel ! ce nom me mettait hors de moi, et c’était en même temps pour moi une consolation.

Je continuais à me demander ce que ce nom signifiait : un jeu, un spectacle, une danse, ou le nom d’une créature vivante. Était-ce le nom de l’homme qui avait pris pour emblème la neige brillante qui lui avait fondu dans la main ? la fleur de neige qui brillait un jour à la lumière et puis s’évanouissait ?

Quel que fût ce mystérieux Pascarel, il marchait devant moi, vers le sud, vers Florence.

Le lendemain, dès l’aurore, je descendis, et je payai la padrona ; ensuite, je fis mes adieux à tout le monde.

Une heure après, j’étais engagée dans les gorges sauvages où passe la route de Florence.

X

LA REINE DU MOYEN AGE.

Toute la journée et toute la nuit, la lourde diligence roula sur les hauteurs grises et dans les sombres ravins des Apennins.

Je dormais et je rêvais ; je m'éveillais et je regardais, et c'était toujours à recommencer ; ce voyage était pour moi comme un chaos de lumière et d'obscurité, de repos et de fatigue. Vers le soir du troisième jour, je fus réveillée par un choc violent : la diligence venait de verser. Je me relevai avec une vague sensation de douleur ; cependant je n'avais rien de brisé.

Un voyageur dit qu'il faudrait plusieurs heures pour réparer le dégât, mais que Florence n'était qu'à une lieue ; qu'on pouvait s'y rendre à pied. Je me fis indiquer la route, et je me mis à la suivre.

C'était une route raboteuse qui descendait entre des murs de pierre, en pente très-raide, sans aucune beauté, blanche de poussière et rude pour les pieds.

Au-dessus de ma tête, le ciel était admirable, d'un bleu de saphir au zénith, parsemé à l'occident d'un million de petits nuages d'un rose intense semblable à celui de l'œillet.

Tout à coup, après un brusque détour, la route déboucha sur une immense vallée ; elle était toute blanche et grise de bois d'oliviers en pleine floraison. Au milieu de cette mer d'argent s'élevait la plus belle cité de tous les empires du monde.

Le soleil se couchait. Sur tout le val d'Arno flottait une vapeur dorée d'une finesse extrême, qui s'élevait des eaux et des bois. La ville semblait voguer sur cette vapeur comme sur un lac ; ses clochers, ses dômes, ses tours et ses palais plongeaient leur pied dans des vagues ambrées, tandis que leurs sommets s'éclairaient d'une lumière rose.

Les montagnes environnantes prenaient toutes les teintes du soleil couchant, de l'écarlate au violet, et du violet à la blancheur d'opale. La ville était enveloppée d'une atmosphère de parfums, de silence et de charme ; au milieu de ce grand calme, la cloche de la basilique appelait les fidèles à la prière du soir.

Voilà comment Florence m'apparut pour la première fois.

Enfin, mes yeux la contemplaient donc, cette fille des fleurs, cette maîtresse de l'art, cette mère de la liberté et des nobles aspirations ! Je

tombai à genoux, et je remerciai Dieu. Je prends en pitié tous ceux qui, dans un pareil moment, n'ont pas fait comme moi.

Mes yeux étaient humides, mais mon cœur était fort et rempli d'espérance, lorsque je me relevai et que je me mis à descendre le chemin raboteux qui mène aux portes.

Toute la soirée, je parcourus la ville, sans songer un instant à la fatigue, jusqu'au moment où les rues étincelèrent de lumière et fourmillèrent de promeneurs.

Je me ressouvins alors pour la première fois que c'était le dernier dimanche du carnaval de cette année. Les grandes statues des quatre saisons de la Trinité s'élevaient aussi blanches que des statues de neige dans l'atmosphère dorée.

Le mont Oliveto détachait vigoureusement sa sombre masse sur le rose tendre du couchant. Une douce brise de mer rafraîchissait l'air et l'imprégnait d'odeurs aromatiques et de la douce senteur des feuilles nouvelles.

Les boutiques des orfèvres, des mosaïstes et des fabricants d'objets d'albâtre étincelaient de lumière. A chaque pas, on rencontrait quelque beauté, quelque parfum, quelque trésor, et au-dessus de tout cela s'élevait la glorieuse flèche du campanile, qui brillait, comme l'or et l'ivoire, aux derniers rayons du soleil.

Où donc est le secret du charme de Florence, ce charme qui croit toujours et que le temps ne saurait diminuer ?

C'est un charme étrange, doux, subtil, qui fait que ceux qui aiment un peu Florence arrivent à l'aimer d'un amour passionné et à croire fermement que c'est la plus belle chose que les hommes aient jamais bâtie, telle qu'elle est, au milieu de ses prairies toutes blanches de lis.

Peut-être est-ce parce que son histoire est si vieille et sa beauté si jeune. Derrière elle, il y a de tels abîmes de puissants souvenirs ! Sur elle est répandu un tel éclat de lumière et de vie ! Ses pierres sont noires du sang de tant de générations, mais son atmosphère est imprégnée du parfum de tant de fleurs ; les yeux de son peuple ont une tristesse plus profonde que celle des larmes, mais ses lèvres ont le rire le plus gai qui ait jamais fait entendre sa musique à ce monde ennuyé.

A Florence, le passé est tout près de vous ; vous le coudoyez à chaque pas.

Ce n'est pas ce passé mort, que l'on enterre et que l'on oublie ; c'est quelque chose d'aussi vivant et d'aussi beau qu'un de ces colliers d'or exhumés du tombeau de quelque roi étrusque et qui pare le sein de quelque belle femme vivante.

La beauté du passé, dans Florence, peut se résumer dans la beauté de son Dôme.

Autour du Dôme, la vie et le mouvement surabondent ; des multitudes vont et viennent ; des hommes achètent et vendent ; des enfants rient et se battent ; on y voit en pyramides les fruits d'or et de pourpre ; sur les degrés, des gamins jouent aux dominos, des femmes donnent le sein à leurs nourrissons ; les masques du carnaval y viennent rire et gambader.

Au milieu de tout cela, le Dôme ne perd rien de sa beauté ni de sa dignité ; c'est toujours à la fois un poème et une prière, une chose si majestueuse dans sa force et si humaine dans sa tendresse que rien ne peut ni l'altérer ni l'égaliser.

D'autres cités, et encore y en a-t-il bien peu, ont une histoire aussi noble et d'aussi vastes trésors ; mais, dans aucune cité, les trésors ne sont aussi vivants, aussi familiers, tellement rapprochés du passant, que le petit enfant les puisse toucher de sa main et que le passant puisse les fouler de son pied ; c'est ce qui a lieu à Florence.

La foule qui vous coudoie ressemble exactement à celle que coudoyaient Dante et Cavalcanti.

Vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer un objet d'art ou un souvenir historique. Achetez des œufs au marché, vous les achetez à l'endroit même où Donatello acheta ceux qui tombèrent et se brisèrent en tas devant la merveille du Crucifix.

Vous vous arrêtez dans une petite ruelle au milieu d'une foule, vous êtes au Borgo Allegri, baptisé de ce nom par le peuple, pour l'amour du vieux peintre et de l'art nouveau-né. Egarez-vous le soir dans une vieille église obscure, où les paysans disent leur chapelet à l'ombre des marbres, vous êtes à l'endroit où un jour tous les Florentins se rassemblèrent en pleurant, à minuit, pour contempler une dernière fois la face de leur Michel-Ange.

Achetez un bouquet d'anémones de mars ou d'arums d'avril, vous les emportez avec vous dans le même quartier où Ghirlandajo, enfant, jouait un jour avec les guirlandes d'or et d'argent que son père fabriquait pour quelque jeune tête de la Renaissance.

Informez-vous d'un cordonnier, et vous trouverez votre savetier à la même place où le vieux Toscanelli dessinait les cartes qui ont si bien servi à Colomb.

Vous cherchez un chaudronnier au milieu de la saleté de San Nicolao, l'ombre qui tombe d'en haut sur vos épaules est celle du beffroi où le vieux Sacristain sauva pour le monde les deux génies du Jour et de la Nuit.

Levez les yeux pour regarder l'heure ; sombre et tragique se dresse devant vous le palais communal où les images des traîtres furent peintes par le pinceau de Sarto, et aussi la tour de Giotto, aussi belle et aussi fraîche dans sa grâce parfaite que si les anges l'avaient bâtie la nuit dernière.

Qui donc, ayant une fois connu Florence, pourrait jamais l'oublier ou lui ôter son cœur pour le donner à de moins nobles amours ?

XI

LA FOIRE DE MINUIT.

Tout cela était si beau, si étrange, si fantastique ; j'éprouvais à satisfaire ma curiosité un si grand plaisir, que j'en avais tout oublié, ma faim, ma fatigue, mes craintes. J'allais devant moi, sans rien demander à personne, pour le plaisir de voir, de voir et de voir encore.

Il me semblait avoir franchi la frontière qui sépare le passé du présent et me trouver tout à coup transportée en plein seizième siècle. A force de

marcher, j'arrivai à une grande place : je reconnus sans difficulté l'endroit où l'âme de Savonarole s'était envolée au milieu du feu.

L'étendard du peuple flottait sur la tour de la République, et la lumière de la lune s'étalait calme et pure aux pieds du Persée de bronze. L'Hercule et le David se détachaient dans leur blancheur sereine, sur un fond de ténèbres. Les créneaux du palais des magistrats ressemblaient aux dents d'une mâchoire immense qui aurait menacé le ciel ; la belle Judith, du fond de sa loggia obscure, bravait le monde d'un froncement de ses sourcils.

Quel calme à l'endroit où les formes de bronze et de marbre montaient la garde sur le lieu d'assemblée de la République !

A un jet de pierre, Florence tout entière vivait, dansait, tourbillonnait, chantait et jouait dans la galerie des Offices. C'était la foire de minuit du carnaval.

L'arcade, dans toute sa longueur, était remplie par la foule brillante et bigarrée. Sur l'un des côtés, dans les niches qui sont entre les statues, il y avait de jolies petites cantines et de petites boutiques de marchands ; vins et ouvrages en paille, fleurs et lainages, en un mot toutes les marchandises de la campagne s'étalaient à la lumière des lampes de couleur et avec une folle ornementation de devises peintes et de rubans flottants.

Je trouvai un petit coin bien tranquille à l'abri de la figure du vieux Taddeo Gaddi ; je m'y installai aussitôt pour contempler à loisir la scène étrange qui se déployait devant moi, le va-et-vient et les fantaisies de tous ces masques florentins. Il était tard ; toutes les horloges sonnaient minuit.

Les acrobates exécutaient des tours, les musiciens faisaient un bruit épouvantable, les danseurs pressaient de plus en plus leurs mouvements, les pétards couraient sur les dalles comme des étoiles filantes, les marchands et les acheteurs criaient d'une voix de plus en plus perçante, ceux qui avaient gagné à la loterie s'en allaient sautant et bondissant pour célébrer leur triomphe, et brandissaient leurs lots, bouteilles de vin, chapons, foulards et pains de sucre.

Et puis, tout à coup, au milieu de ce vacarme, il y avait un moment de silence, et l'on entendait quelques accords de mandoline, aussi doux, aussi vagues, aussi poétiques que l'embrun qui s'élève au-dessus de la mer ; ou bien encore, à travers la foule, passait, les pieds nus, avec des yeux qui

voyaient le ciel et qui étaient aveugles pour tout ce tumulte, un jeune moine qui avait la tête de Fra Angelico.

Comme je me tenais contre la figure de pierre du vieux Taddeo, je vis accourir de mon côté un homme qui riait, tout en courant avec agilité ; le peuple lui donnait la chasse. Il portait le costume si gai et si éclatant du Polichinelle napolitain, qu'il avait sans doute revêtu d'avance pour le bal masqué ; il avait un fouet de vessies et de clochettes argentées ; chaque fois qu'il se retournait, il en frappait adroitement ceux qui le poursuivaient et leur lançait des lazzis mordants.

La foule le poursuivait en riant, en se bousculant, et criait de toutes ses forces :

« Pascarello ! Pascarel ! »

C'était l'homme qui m'avait donné l'onix. C'était mon Roméo de Vérone, mon Florindo à la plume écarlate ; sans me rendre compte de ce que je faisais, je sortis de mon coin et je me précipitai vers lui pour le toucher.

Hélas !! ce fut en vain.

Il passa près de moi comme le vent, saisit par la taille une jeune fille du Casentino et l'entraîna dans le tourbillon de la valse. Il ne m'avait pas reconnue ; je me sentis glacée, et j'éprouvai une amère déception.

Ce n'était pour moi qu'un étranger, puisque je l'avais vu deux fois en tout ; néanmoins, je me sentis profondément humiliée, et j'éprouvai un vif chagrin en voyant qu'il avait passé devant moi pour aller danser avec cette brune paysanne en jupon rouge. La foire avait perdu pour moi tout son charme et toute sa gaîté.

XII

AU MILIEU DES CROCUS.

Je ne savais où trouver un abri pour la nuit. A tout hasard, je quittai la place par une ruelle obscure. Un homme m'accosta comme je tournais le coin de la ruelle ; je me mis à courir, la figure cachée par mon capuchon ; il était si pressé de se rendre à la foire, qu'il ne me poursuivit pas et me laissa passer mon chemin.

J'aperçus bientôt une petite hôtellerie d'apparence honnête, à l'enseigne du Melon d'argent. Je demandai une petite chambre et un lit, et je m'endormis en pleurant, pendant que les cris et les rires de la foule continuaient à monter jusqu'à moi.

Toute la nuit, ce bruit se mêla à mes rêves. La lumière du matin me rendit le courage et l'espérance. On m'avait dit souvent que j'étais belle : ceux qui me connaissaient me disaient que j'avais une fortune dans le gosier. Après tout, j'étais à Florence, j'avais à moi une douzaine de florins d'or, j'étais une enfant, et je n'avais pas peur.

Je déjeunai sommairement, et, laissant mon petit paquet comme gage de mon retour, je me mis à parcourir Florence. Il était plus de dix heures ; un torrent de lumière inondait le val d'Arno. Baignée par cette douce lumière, je me sentais légère et forte, et je marchais sans ressentir la moindre fatigue.

Toutes les rues étaient pleines de monde. On avait dansé jusqu'au jour ; qu'est-ce que cela faisait ? Je voyais les gens du peuple avaler quelques gouttes de vin rouge, s'attacher à l'épaule de nouveaux rubans en signe de ralliement ; et puis ils s'en allaient par troupes à la lumière du soleil, tout prêts à recommencer la journée de la veille : on entendait des bruits de musique, des notes de mandoline, des éclats de rire et de joyeuses conversations à tous les coins de rues ; on voyait de gros bouquets de roses et de cyclamens, des corbeilles de muscat doré et de grosses figues noires, et la chair rouge des grenades entamées.

Et au-dessus de cette chaleur, de ce brouhaha, de cette joie, de ce tumulte, s'élevait la beauté toute spirituelle des clochers et des tours, telle que les sculpteurs l'entrevoient dans la cité de leurs rêves ; sur des étendards brillait

la croix rouge de Florence, qui, une fois au moins, avait flotté triomphante sur les murs de Rome elle-même.

Il était midi passé quand j'arrivai au bord de l'Arno ; à droite et à gauche, aussi loin que l'œil pouvait voir, s'étendait le cours du fleuve, dont l'eau paraissait brune au soleil ; les oliviers argentaient les collines voisines, sur lesquelles les yeuses et les cyprès faisaient des taches noires.

Plus loin, les lignes de peupliers de la Lombardie, puis une mer de lumière dorée, les ombres pourprées des montagnes, piquées de villages et de villas sans nombre, comme un lac des fleurs du nénuphar.

Accablée de chaleur et de fatigue, je sortis par une des portes de la ville, et je m'assis sur un banc de pierre à un endroit où il y avait beaucoup d'arbres : ces arbres formaient la bordure d'une prairie remplie d'une immense quantité de crocus blancs et rouges.

L'endroit était tout à fait paisible ; un lapin sautillait parmi les crocus et s'arrêtait de temps en temps pour brouter ; derrière les roseaux qui croissaient en grand nombre au bord de l'eau, on entendait un son mélodieux de cloches dans la direction de Monte-Murello.

Je rêvais depuis quelque temps, lorsqu'une vieille femme vint à moi ; elle portait une corbeille de lis et de violettes de Parme. Elle me jeta quelques branches de lis, m'appela sa chère signorina, et conclut en me demandant la charité pour l'amour de Dieu. Je tenais ses lis à la main d'un air indécis, car j'étais trop pauvre pour les acheter.

Elle se méprit sur les motifs qui me faisaient hésiter et, pour m'attendrir, me dit en deux mots son histoire.

Elle avait quatre-vingts ans, personne pour l'aider ; elle ne vivait que de quelques sous qu'elle gagnait à vendre ses fleurs.

« Donnez-moi quelque chose, quelque petite chose, me ait-elle en tendant ses mains flétries ; les lis meurent si vite au soleil, et je viens de Perretola, sans avoir rien bu ni rien mangé. Il

A tort ou à raison, je me sentis touchée ; je glissai donc ma main dans le petit sac de cuir qui était suspendu à ma ceinture. Quel moment horrible ! la bourse était vide !

Je me levai avec un cri terrible, et, détachant le sac de ma ceinture, je le retournai avec violence.

Il était vide ! Le fond était traversé par une fente droite qui semblait avoir été faite au couteau.

Il n'y avait pas à en douter, j'avais été volée la veille dans la presse du carnaval. Je connaissais trop bien le sens du mot pauvreté pour ne pas comprendre d'un seul coup l'étendue de mon malheur.

La vieille paysanne demeurait immobile, épouvantée sans doute du désespoir qu'elle pouvait lire sur ma physionomie et dans toute mon attitude.

« La signorina n'a rien ? balbutia-t-elle d'une voix tremblante.

– Rien, » lui répondis-je.

Et je fus prise d'un accès de rire nerveux. Mon rire me faisait horreur, et je ne pouvais m'empêcher de rire.

A la fin, épuisée par l'émotion, je me jetai à terre au pied du banc de marbre.

Seule au monde, sans un sou pour acheter du pain ! Celui qui m'avait volée aurait été moins cruel s'il m'avait enfoncé son couteau dans la gorge.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais là, écrasée et frappée de stupeur, lorsque la vieille femme se pencha et me toucha doucement.

« Vraiment, signorina, vous n'avez rien ? On vous a volée peut-être ? Ne restez pas ainsi étendue à terre ; vous me faites peur.

– J'en suis fâchée pour vous, lui dis-je, mais on m'a volée ; je n'ai rien au monde.

– Cela ne fait rien, me dit-elle avec bonté, cela ne fait rien, chère signorina ; vous aviez l'intention de me donner quelque chose. Notre-Dame s'en souviendra tout de même. Et vous aimez les lis ? »

Elle me tendit un autre bouquet de lis en s'en allant.

Pauvre âme, je suppose qu'il lui aura été tenu compte aussi de cet acte de charité.

En promenant autour de moi des regards désespérés, je – vis venir de mon côté un chariot attelé de buffles et, derrière le chariot, un petit groupe de promeneurs qui semblaient fort gais. Instinctivement, pour les éviter, j'entrai dans le bois qui bordait la prairie. Comme il était composé – d'yeuses et de pins, il y faisait sombre, même en plein midi.

Je regardai autour de moi avec des yeux d'effroi, pleine de terreur, sans savoir ce que je craignais. A la fin, je me couchai au pied d'un pin, et, la tête appuyée sur les mains, je me mis à sangloter comme si mon cœur allait se briser.

Un petit chien blanc, qui gambadait en avant de la troupe, vint rôder de mon côté ; mais les promeneurs s'arrêtèrent plus loin de moi. Ils causaient et riaient gaîment ; j'entendais le murmure de leur conversation, sans distinguer leurs paroles. Ils avaient avec eux trois chiens et un singe.

Ils s'étendirent sur le gazon et tirèrent des provisions et du vin d'une corbeille ; l'un d'eux alluma du feu.

Pendant tous ces préparatifs, les hommes riaient, les chiens gambadaient, et la femme chantait des fragments de chansons nouvelles ; leur entrain et leur gaîté faisaient un horrible contraste avec mon désespoir.

Us semblaient aussi gais que les grillons dans l'herbe ; leurs vêtements étaient légers et de couleur claire ; les chapeaux de paille des hommes étaient ornés de longs rubans écarlates.

Ils n'avaient pour leur déjeuner que du pain, des herbes et un peu de vin rouge ; mais cela ne les empêchait pas de – s'amuser et de rire de bon cœur : ils avaient l'air de croire que la plus belle chose du monde, la seule qui soit désirable, c'est, dans le délicieux val d'Arno, d'oublier le jour à l'ombre de l'yeuse.

Ils avaient une mandoline avec eux ; celui qui semblait le chef de la bande chantait en s'accompagnant. Sa voix avait ces vibrations claires, sonores et puissantes qu'on ne trouve que dans les voix italiennes.

Il était donc dit que le soleil luirait pour tout le monde, excepté pour moi ; qu'il y aurait de la joie pour tout le monde, excepté pour moi. Je pense qu'ils finirent par s'apercevoir de ma présence, car ils se mirent à chuchoter.

La femme qui était avec eux se leva et se dirigea de mon côté. C'était une jolie petite créature, rondelette, légère, gaie, qui marchait en sautillant légèrement et dont la figure brune s'encadrait dans un mezzaro de dentelle, à la manière génoise. Elle vint donc à moi avec une grâce charmante et s'arrêta près de moi.

« La signorina ne semble pas heureuse, dit-elle avec quelque hésitation. Il y a donc quelque chose qui va mal ? »

Je ne pus prendre sur moi de lui répondre ; j'avais honte, et j'étais pleine, de fierté ; j'aurais voulu lui cacher les larmes dont mes joues étaient couvertes.

« Je suis sûre qu'il y a quelque chose qui va mal, reprit-elle avec insistance. La donzella pleure ; elle est seule ; si elle voulait nous dire ce qu'il en est, nous pourrions peut-être lui venir en aide. »

Je détournai la tête ; mais je ne pus lui dissimuler un sanglot qui me fit tressaillir de la tête aux pieds. Elle en fut peut-être effrayée, car elle garda le silence, sans bouger de place toutefois. Enfin, elle se détourna un peu et appela ses compagnons.

J'entendis un pas d'homme qui frôlait les herbes et s'arrêta près d'elle.

« Parlez-lui, caro mio, dit la jeune fille à voix basse ; elle a quelque chose, j'en suis sûre, et puis elle est si jeune ; c'est presque une enfant !

– Si la signorina ne veut pas parler, nous ne pouvons rien pour elle, » dit la voix de l'homme.

Cette voix était riche et douce ; c'était celle qui avait chanté en s'accompagnant de la mandoline. Cette voix triompha de mon orgueil ; je me déterminai, et je lui répondis sans le regarder :

« Je n'avais que douze florins d'or au monde, et on me les a pris tous... tous.

– Qui vous les a pris ?

– Un voleur, que sais-je ? à la foire, la nuit dernière ; c'est là sans doute que cela s'est fait. Je les avais en arrivant à Florence, et maintenant voyez... »

Je me retournai tout à fait et leur montrai le petit sac de cuir et la fente qui était au fond.

– Je ne voyais pas la figure de mon interlocuteur, parce que j'avais comme un voile de larmes devant mes yeux. Il prit le sac et se mit à l'examiner.

« Fendu avec un couteau ; il n'y a pas l'ombre d'un doute, dit-il enfin, et vous avez bien du chagrin d'avoir perdu cet argent, signorina ? Il y a sans doute quelqu'un qui vous grondera de l'avoir perdu : est-ce cela ?

– Oh non ! non ! m'écriai-je avec un redoublement de désespoir... Si ce n'était que cela... C'est tout ce que j'avais au monde, vous dis-je, tout, tout, tout...

– Mais vos amis ?

– Je n'en ai pas.

– Comment, vous étiez abandonnée, seule au monde avec douze florins, vous ?

– Sans doute, je n'ai personne qui puisse me donner quoi que ce soit. J'avais gagné cet argent honnêtement ; il était bien à moi, il m'aurait suffi pour aller jusqu'à Rome. Maintenant, je n'ai pas un sou au monde, pas un. Je ne chante pas mal, mais j'ai promis à Mariuccia de ne plus chanter dans les rues. Je ne puis violer ma promesse, car Mariuccia est morte. Me voilà seule à Florence, où je ne connais pas une âme. Tous mes frères sont morts, et personne ne sait où est mon père. Mais rien de tout cela ne me décourageait tant que j'ai eu mon argent ; mais, maintenant, j'ai peur. Oh ! Mère de Dieu, il me faudra mourir de faim ! peut-être ne voudra-t-on pas me croire ; peut-être me prendra-t-on pour une voleuse à l'hôtellerie, quand on saura que je n'ai pas un sou. Ah ! si seulement j'étais à Bologne ! »

L'homme se mit à rire, mais d'un rire sympathique et qui n'avait rien de blessant.

« Mourir de faim ! dit-il, quelle sottise ! Prenez courage, signorina ; venez manger avec nous. Peut-être, après tout, avez-vous laissé vos florins d'or à l'hôtellerie où vous avez couché. Vous pouvez vous tromper, ou le voleur peut se repentir, ou on peut le découvrir, ce qui revient au même. Venez voir mes chiens et goûter mon vin, s'il en reste. N'ayez pas peur de nous ; nous ne sommes peut-être pas une compagnie bien recommandable, mais nous ne vous ferons pas de mal. »

Il me sembla que je reconnaissais sa voix, et aussitôt l'espérance rentra dans mon cœur. J'essayai mes larmes ; je le regardai : c'était lui.

« Et vous n'êtes pas venu le lendemain ? lui dis-je avec le ton du plus vif reproche, et vous ne m'avez pas vue la nuit dernière ? Est-ce que vous ne me reconnaissez pas maintenant ? J'ai gardé une des roses, voyez ! »

Il rougit d'abord profondément ; ensuite il se mit à rire ; mais il me sembla remarquer que ses beaux yeux étaient humides.

XIII

LE GRAND MAGICIEN.

Je remis le bouton de rose dans sa cachette.

La jeune fille aux yeux noirs me regardait la bouche ouverte de surprise. Il y avait un peu de jalousie dans l'expression de son regard.

« Vraiment, repris-je en m'adressant au chanteur, vous ne m'avez pas reconnue la nuit dernière ? Et cependant je vous ai presque touché.

– La nuit dernière, non, je ne vous ai pas reconnue, répondit-il franchement. Quand je vais faire le fou à la foire du carnaval, je ne connais plus rien, ni personne ; mais aujourd'hui, donzella, je vous ai reconnue aussitôt que j'ai vu votre figure. Vous avez évidemment le génie des aventures. Comment avez-vous fait toute cette longue route de Vérone à Florence ? »

Au lieu de répondre à sa question, je poursuivis mon idée, et je lui dis :

« Vous n'avez pas tenu votre promesse : vous n'êtes pas venu. Vous vous êtes contenté d'envoyer des roses.

– J'avais de bonnes raisons pour ne pas venir, me dit-il avec un sourire. Ce jour-là, je prononçai des paroles séditeuses, du moins à ce qu'ont prétendu les Tedeschi. Oui, au bal masqué, après votre départ, j'ai fait un discours que les Autrichiens ont médiocrement goûté ; ils prétendaient que cela sentait la haute trahison. Aussi, vers le matin, comme je rentrais en chantant, sans songer à mal, ces braves gens m'ont arrêté et m'ont conduit

hors de la ville, sans me laisser le temps de faire mon paquet ni d'envoyer un mot à mes gens. Il m'ont mis à la porte par le plus beau froid et le plus beau grésil du monde. Ils étaient cinquante contre un ; c'eût été une folie de résister. Juste à la porte de la ville, je vis une boutique de marchand de fleurs qui s'ouvrait ; je demandai à mes gardiens la permission d'y entrer pour allumer ma cigarette. Une fois dans la boutique, je choisis le plus beau bouquet de roses, et je vous le fis envoyer. Je suis content que ma commission ait été faite aussi fidèlement. Il faisait grand froid à parcourir la Lombardie à la queue d'un cheval, dans ce costume de Florindo qui faisait assez piteuse mine au milieu de la neige, car il neigeait, et la tramontane soufflait à vous fendre la figure ; mais ce qui me tracassait le plus au milieu de tout cela, c'était de vous laisser croire que j'avais manqué à ma parole. »

Quelque chose dans son accent fit que je levai les yeux sur lui et que je le regardai en face ; j'étais si heureuse et si émue que ma respiration était haletante.

« Alors, m'écriai-je, vous ne m'aviez donc pas réellement oubliée ? Je le croyais, surtout la nuit dernière. »

Il se mit à rire.

« Certainement non ; je vous répète qu'aujourd'hui je vous ai reconnue tout de suite ; vous avez trop bien chanté à Vérone, pour qu'il me fût possible de vous oublier. Et puis, avec votre costume éclatant, vos mains pleines de roses, et votre chevelure abondante, vous faisiez un trop joli tableau. Je serais resté à Vérone rien que pour vous retrouver ; mais vos amis les Tedeschi et moi, nous ne nous aimons pas beaucoup. Ils prétendent que j'excite le peuple ; voilà pourquoi j'ai été obligé de quitter Vérone sans faire votre connaissance, signorina.

– On ne m'a pas volé l'onyx, » criai-je d'une voix haletante.

Et je tirai de mon sein l'anneau qui était suspendu à un cordon de soie.

Une vive rougeur couvrit sa physionomie expressive.

« Ah ! ah ! dit-il, sans pouvoir cacher le plaisir que lui avaient fait mes paroles. Vous avez conservé cette chose absurde ? C'est trop large et trop grossier pour vos doigts délicats. Cela ne peut vous servir à rien. Qu'avez-vous fait de vos autres trésors ? Votre tablier en était plein ce jour-là.

– Je les ai jetés, » lui répondis-je sans trop savoir ce que je disais.

La petite, avec ses yeux noirs si perçants, regarda par-dessus mon épaule et vit l'anneau des Destinées.

« Hé ! Pascarel, c'est votre onyx, dit-elle, cet onyx que vous avez perdu à Vérone le premier jour du carnaval, quand je n'étais pas avec vous ; vous vous en souvenez ? »

Pascarel parut un peu impatienté.

« Vous ai-je dit que je l'avais perdu ? En tout cas, c'est la donzella qui l'a trouvé ; et il est à elle maintenant de la façon la plus légitime. Cara mia, ces vieilles Parques immuables sont peu faites, ce me semble, pour disposer de l'avenir d'une personne comme vous.

– Est-ce que vous désirez le ravoir ? » lui demandai-je, m'apercevant qu'il ne portait plus d'anneau.

Il repoussa ma main avec un geste d'impatience plein de courtoisie.

« Voudriez-vous m'insulter parce que je suis pauvre ? Gardez-le, signorina, quoique ce soit un triste cadeau à vous faire. »

Je remis l'onyx à sa place, en murmurant :

« Comme c'est étrange !

– Peut-être la destinée, » me répondit-il à voix basse.

Comme je me demandais avec étonnement qui il pouvait être, il sembla lire dans ma pensée et me dit :

« Nous sommes des comédiens ambulants à votre service. »

Il riait, de son rire joyeux ; tout en riant, il se jeta sur l'herbe à côté de moi :

« Cette jeune fille à qui vous avez fait une si belle peur s'appelle Brunotta ; ce petit bonhomme à tête ronde est le petit Tocco ; l'autre répond au nom vénérable de Cocomero. Les trois caniches s'appellent Pepito, Pepita et Toto. Le singe répond au nom de Pantagruel. Toto est le personnage le plus distingué de ma troupe. Maintenant, vous nous connaissez tous ; quant à moi, je suis Pascarello ou Pascarel. Si vous n'êtes pas trop effrayée de vous voir dans une compagnie si peu respectable, voulez-vous nous raconter quelque chose de votre histoire, signorina ? »

Je lui racontai mes malheurs en détail.

Aussitôt que j'eus terminé, il envoya Cocomero prévenir la police et faire des recherches à l'hôtellerie. Ensuite, il se recoucha sur le gazon. Je me

demandai s'il prenait part à mon chagrin : il n'en avait rien témoigné. Toutes les exclamations de compassion et de sympathie étaient venues de Brunotta.

Le récit que je venais de faire m'avait excitée. Quand il fut terminé, je retombai dans mon abattement. Je ne vis plus que sujets de tristesse de tous côtés. En particulier, j'en voulais un peu à Pascarel, l'objet de mes rêveries romanesques, de n'être après tout qu'un comédien ambulante.

« Ainsi, vous êtes absolument seule, cara mia ? me dit Pascarel en me regardant de ses beaux yeux lumineux.

– Toute seule, oui.

– Et si nous ne découvrons pas ce voleur, vous n'avez pas un sou au monde ?

– Je vous l'ai dit déjà, repris-je, un peu irritée d'avoir à répéter l'aveu de ma dégradation.

– Altro ! dit-il en prononçant avec douceur ce merveilleux explétif qui résume en lui-même toutes les nuances de l'émotion humaine. Savez-vous bien que c'est la position la plus désirable que d'être seule au monde et de n'avoir pas le sou ? »

Il disait cela lentement, avec une intention cruelle, à ce que j'imaginais. J'allais me remettre à sangloter.

« Si je ne fais pas de mal, peut-on m'en faire ? » lui demandai-je en le regardant bien en face.

Il fit entendre un petit rire de compassion.

« Ah ! si l'on ne fait pas de mal, on court de grands risques dans le monde : on est suspecté... toujours. »

L'ironie de cette réponse était trop fine pour moi.

« Alors, repris-je vivement, on a raison de faire le mal. »

Je songai tout à coup que, dans l'histoire d'Ambrogio, c'était Rothwald qui avait fait le mal et qui avait réussi.

Comme notre conversation devenait trop philosophique au gré de Brunotta, elle fit valser les chiens et se mit à valser elle-même, en fredonnant un air.

Pascarel bondit sur ses pieds et, saisissant Brunotta par la taille, se mit à valser avec elle. Celui des deux garçons qui avait un violon se mit à jouer

une valse ; peu à peu, il en accéléra le mouvement, et bientôt les valseurs, hors d'haleine, se jetèrent en riant sur le gazon.

« Quelle bonne chose d'être pauvre ! s'écria Pascarel. Si nous étions des ducs et des duchesses, nous ne pourrions pas folâtrer dans un bois. Nous irions masqués à la lueur du gaz ou au bal de l'Opéra. »

Tout en parlant et en riant, il éventait Brunotta, et il s'éventait lui-même avec des feuilles de marronnier. Et moi, assise toute seule à l'ombre, je les regardais, et je leur enviais leur joie et leur contentement sans les bien comprendre. Brunotta, me voyant isolée et dans mon coin, se leva, vint à moi et me dit gentiment à l'oreille :

« Pascarel prétend qu'il n'y a rien de si bon que la pauvreté pour ceux qui s'aiment. »

Je frissonnai légèrement ; mon malheur était double : j'étais pauvre sans avoir personne pour m'aimer et m'aider à supporter ma pauvreté.

« Si tous les deux sont contents, peut-être, » répondis-je tout haut.

Mais je conservai là-dessus bien des doutes.

« Il l'est, lui, reprit Brunotta ; quant à moi, je ne puis pas dire que je sois tout à fait de son avis. »

En parlant ainsi, elle se coucha près de moi et se mit à tresser des herbes : elle reprit en gazouillant comme un oiseau :

« Nous sommes pauvres, extrêmement pauvres, mais nous sommes si gais ! Pascarel n'a pas toujours été aussi pauvre ; c'est un grand comédien ; seulement il ne veut jouer que pour le peuple et ne s'inquiète guère d'être grand. Le père de Tocco était arlequin dans une troupe de saltimbanques, et il n'avait pas le sou. Cette troupe était toujours en voyage, comme nous maintenant. Tocco gagnait déjà sa vie à danser quand il n'avait encore que trois ans. Devenu plus grand, on en fit un acteur ; aujourd'hui, il a dix-huit ans ; Pascarel a du talent, un très-grand talent ; moi, je n'en ai pas du tout. Il y a trois ans, je n'avais encore fait autre chose de ma vie que traire les chèvres, débarrasser les vignes des insectes, tresser de la paille et filer. Ce que je sais le mieux, c'est folâtrer. Nous avons voyagé avec trois ou quatre troupes, mais Pascarel ne pouvait jamais s'entendre avec les directeurs : le premier me faisait la cour ; le second avait été cruel pour le pauvre petit Toto ; le troisième fit de mauvaises affaires et décampa sans nous payer, et

ainsi de suite. Depuis, nous sommes devenus ce que vous voyez, et nous menons joyeuse vie. Les garçons et les animaux nous aiment, et nous allons où il nous plaît. Pascarel fait rire le peuple, et nous gagnons toujours de quoi vivre ; et cela vaut bien mieux que d'être à la merci d'un tyran ; de temps à autre, nous faisons une partie de plaisir dans les bois, comme aujourd'hui. L'hiver, c'est plus dur, naturellement, et encore les petites villes nous donnent l'hospitalité, et les gens ne demandent qu'à venir rire à notre théâtre : à peine a-t-on eu le temps de faire ses folies de carnaval, presto, voilà l'hiver fini. Quand on rit de bon cœur, on oublie qu'on pourrait, sans inconvénient, manger un peu plus de macaroni ; quand on a les pieds froids dans la neige, il suffit de danser pour les réchauffer. Quelquefois, je suis fâchée que Pascarel ne veuille rien faire pour devenir illustre ; nous aurions tant de bonnes choses à manger tous les jours, et de beaux habits et de vrais bijoux ! Mais il prétend qu'on ne doit pas songer à ces choses-là ; et, de fait, il ne s'inquiète guère de savoir si ce qu'il mange est un gâteau ou un concombre, un cygne ou un moineau ! Mais combien je suis égoïste de bavarder comme cela, pendant que vous êtes si malheureuse.

– C'est vrai, lui dis-je ; mais qu'est-ce que cela fait ?

– Cela fait beaucoup. D'un temps pareil, personne ne devrait être malheureux. Si vous êtes malheureuse, c'est parce que vous êtes seule. Voulez-vous venir avec nous ? Je suis sûre que cela ferait plaisir à Pascarel. Cela vaudra bien mieux ; et nous ne vous tourmenterons pas pour savoir ce que vous ne voudrez pas dire.

– Mais vous ne me connaissez pas. »

Elle se mit à rire.

« Ah ! bah ! nous ne sommes pas de ces grands seigneurs qui ne daignent manger une poire que quand ils savent sur quel arbre on a pris la greffe. Nous sommes de pauvres comédiens ; nous n'avons rien à perdre, et si une figure nous plaît, nous n'avons pas honte d'être vus en sa compagnie. On est si libre quand on est pauvre ; vous voyez ! »

Je ne voyais pas du tout.

Pascarel vint à son tour et m'empêcha de continuer mes réflexions sur ce point.

« Il y a, dit-il, entre la richesse et la pauvreté, la même différence qu'entre une vieille chemise et une chemise neuve. La chemise neuve est brodée, peut-être ; elle est toute blanche, elle est magnifique, oui, mais elle est raide, et les coutures écorchent ; c'est une chemise respectable, admirable et bonne pour qui aime les palais ; mais commode, non ! La vieille est peut-être laide et a mauvais air ; elle ne vous fera pas inviter à la table d'un noble ou d'un évêque ; mais elle est si commode, elle rappelle tant de souvenirs, cette chère vieille chemise. Vous l'avez mise en gage à tel endroit, vous avez dansé avec à tel autre ; cette reprise a été faite par de si jolis doigts ; cette pièce a été mise par une blanchisseuse qui avait les joues si roses ; elle est pittoresque, elle est vénérable, c'est un nid de souvenirs ; par-dessus tout, elle n'écorche pas. Voilà...

– Cela ne vaudrait-il pas mieux, dit Brunotta en l'interrompant sans cérémonie, cela ne vaudrait-il pas mieux pour la signorina de venir avec nous pour quelque temps ?

– Peut-être ; seulement, Brunotta, il y a une chose que vous oubliez. La signorina est de haute naissance ; ; elle a été bien élevée : ce serait pour elle un triste genre de vie que le notre.

– Mais que peut-elle faire ? » cria la petite Brunotta.

Je m'adressai intérieurement la même question ; et je me jetai la face contre terre, dans un véritable paroxysme de désespoir.

Pascarel, après avoir jeté un regard de compassion sur moi, se mit à se promener sous les arbres en réfléchissant. Il appela Brunotta, et ils semblèrent tenir conseil. Je pleurais pendant ce temps-là, je souhaitais de mourir, je regrettais amèrement tout ce que j'avais dédaigné autrefois à Vérone.

« Levez-vous, cara mia, me dit Pascarel en me touchant légèrement. Rester là étendue, ce n'est pas le moyen de ravoir vos florins ou d'en gagner d'autres. »

Je me levai.

« J'ai été bien folle, lui dis-je, et vous, vous avez été bien bons ; vous êtes des étrangers, et vous ne pouvez pas vous inquiéter de moi. Je vous remercie tous. »

Je lui tendis la main en signe d'adieu ; ses yeux étaient si beaux, et il avait été si bon ! C'est à peine si je pouvais – m'empêcher de pleurer. Pascarel me prit les deux mains et les baisa avec sa grâce habituelle : il semblait troublé et un peu embarrassé.

« Pas si vite, donzella, dit-il doucement ; attendez un peu. Cocomero n'est pas de retour. Et même, s'il retrouve vos florins, il n'est peut-être pas bon que vous parcouriez le pays toute seule. Voyez, nous ne sommes pas de votre rang, nous ne sommes que des bohémiens et des vagabonds ; avec cela, nous sommes pauvres comme le diable. Altro ! cependant, si vous voulez rester avec nous, comme... comme Brunotta vous le disait, cela vaudrait mieux pour vous, que d'errer à l'aventure à travers toute l'Italie. C'est une pauvre société que nous vous offrons ; mais peut-être cela vaut-il encore mieux que rien du tout. D'ailleurs, je suis mieux en état que vous de retrouver votre père. Allons, voulez-vous demeurer quelque temps avec nous ? »

Comme j'allais répondre, Cocomero arriva tout essoufflé à force d'avoir couru.

« Pas de nouvelles, dit-il tristement. A l'hôtellerie du Melon d'argent, on ne sait rien. La police dit qu'il y a eu beaucoup de voleurs étrangers ici, la nuit dernière ; il y a eu quantité de vols de cette nature, cet hiver. »

Pascarel haussa les épaules et leva ses deux mains avec ce geste indescriptible dont se servent les Italiens pour exprimer l'excès du dégoût et la résignation.

« C'est la destinée ! murmura-t-il en attachant sur moi un regard que je ne compris pas. Voyons, signorina mia, voulez-vous rester avec nous ?

– Je ne demanderais pas mieux ! répondis-je avec un sanglot mal réprimé ; c'est si horrible d'être seule !

– Naturellement, c'est horrible. »

En prononçant ces paroles, il se mit à mes genoux par un de ces mouvements si abandonnés, si naturels et si gracieux dont la race italienne a le secret.

« Vous resterez, reprit-il en gardant une de mes mains dans les siennes. C'est bien ; en tout cas, ce sera bien pour vous, je le jure. Vous savez ce que nous sommes. Nous ferons de notre mieux.

– Vous êtes trop bon, lui dis-je, sachant à peine que lui répondre.

– Attendez de nous mieux connaître pour nous louer, reprit-il avec quelque impatience. Nous ne sommes pas bons à grand'chose. Par exemple, je puis vous promettre que vous rirez quelquefois. C'est déjà bien quelque chose en ce monde.

– Mais si je reste avec vous, je ne voudrais pas vous être à charge. Que pourrais-je faire pour gagner mon pain ? J'ai do la voix...

– Oui, vous chantez comme un ange. Mais vous êtes si jeune.

– Pas trop jeune pour chanter ; seulement, j'ai promis à Mariuccia... mais je ne veux pas rester avec vous si vous ne m'indiquez pas quelque moyen de gagner mon pain.

– Votre pain ! quelle plaisanterie ! Vous mangez à peu près autant qu'un oiseau. D'ailleurs, si vous y tenez absolument, engagez-vous dans notre troupe.

– Une actrice ! moi ? »

Il y avait autant de plaisir que de dédain dans mon exclamation. Mon orgueil se révoltait ; mon imagination était séduite.

« Pourquoi pas ? dit Pascarel. Savez-vous bien ce que c'est qu'un acteur ?

– Certainement, lui répondis-je ; est-ce que je n'ai pas vu, cent fois, des acteurs à Vérone ? L'acteur n'est plus un homme, c'est une marionnette de bois qui danse et meurt, qui fait le fanfaron ou qui crie, au signe de son maître, pour faire rire le public et gagner un sou. Une belle chose, vraiment ! »

Pascarel lâcha mes mains et se remit debout ; ses joues avaient rougi ; ses yeux expressifs lançaient des flammes.

« C'est là tout ce que vous en savez ? s'écria-t-il d'une voix éclatante. Écoutez-moi, ma jeune dame, et instruisez-vous. Voici ce que c'est qu'un acteur : une chose méprisée et rejetée de tout le monde, une chose à laquelle, il y a à peine un siècle, on refusait la sépulture chrétienne. Une actrice est déshonorée ; un acteur est dégradé ; c'est une chose muette, excepté quand elle répète les paroles des autres, comme un perroquet, avec un sourire faux ou des larmes feintes. C'est une poupée de bois, que l'on applaudit dans sa fraîcheur, que l'on siffle à son déclin. C'est une chose

artificielle, composée de pièces d'étoffe et d'une barbe de filasse ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus ridicule au monde. Voilà ce que c'est qu'un acteur. Et cependant, sans lui, le rire et la plaisanterie seraient morts ; la vie de la populace serait morne et triste ; c'est lui qui, répétant les paroles de feu du poète, les fait pénétrer profondément jusque dans les plus humbles intelligences et enflamme tous les cœurs ; c'est un magicien qui évoque le rire ou les larmes, à sa volonté, qui tient le peuple en suspens, silencieux, et qui éveille en lui la gaîté ou la terreur ; les rois lui envient sa grâce, et les grands hommes lui volent son esprit ; grâce à son débit, le pauvre parcourt pendant une heure les domaines charmants de la fantaisie et abandonne la triste prison de la vie réelle pour le brillant paradis où habite le génie. Voilà aussi ce que c'est qu'un acteur ! »

Un peu honteux de la chaleur qu'il avait mise à répondre à ma définition de l'acteur, il pirouetta sur ses talons et se mit à jouer avec Pepito et Pépita.

Je l'avais écouté, honteuse de moi-même, émue sans savoir pourquoi, et fâchée de songer que je l'avais blessé. J'attendis quelques minutes ; ensuite, j'allai à lui, et, posant mes doigts sur son bras, je lui dis :

« J'ai parlé sans réfléchir ; je ne pensais pas ce que je disais. Et... et... j'essayerai de devenir une actrice, moi aussi.

– Altro ! C'est une fatalité. Venez avec nous ; quant à vous faire actrice... attendez et voyez. Il ne faut pas décider si précipitamment de votre avenir. »

Il me pria de chanter ; je lui obéis. Tocco m'accompagna sur le violon, et Pascarel lui-même chanta la moitié au moins des chants populaires de l'Italie.

La gaîté m'était revenue. Par moments, je tressaillais et je me demandais si vraiment j'avais été si près du désespoir, à la même place, quelques heures auparavant. Était-ce donc un magicien que ce Pascarel ?

J'étais ingrate envers le suprême magicien... la jeunesse.

TROISIÈME PARTIE

LA FILLE D'HERCULE

I

SOUS LE LIS ROUGE.

Il commença à faire froid de bonne heure, car on n'était encore qu'au commencement du printemps.

Il me semblait avoir toujours connu mes nouveaux compagnons ; quant aux caniches, ils me faisaient autant d'amitiés qu'à Brunotta.

Elle, cette bonne petite brunette, n'en témoignait aucune jalousie ; elle avait environ six ans de plus que moi ; c'était, sans aucun doute, une fille du peuple, mais avec quelque chose de si bon, de si confiant, de si gai, qu'on

ne pouvait s'empêcher de l'aimer ; elle aimait beaucoup son frère, cela se voyait de suite ; on voyait aussi qu'elle en avait un peu peur.

C'est qu'aussi il était si différent d'elle, par la tournure de son esprit et par ses manières : quoiqu'il ne fût, selon sa propre expression, qu'un acteur ambulant, il avait le ton et les habitudes d'esprit d'un homme instruit. Brunotta m'avoua ingénûment qu'elle ne savait pas la première lettre de l'alphabet. Mais que m'importait ?

Au moment où le froid envahissait notre retraite, Pascarel donna le signal du départ. Il me demanda en chemin :

« Avez-vous vu de bons acteurs ? »

– J'ai vu cent fois les marionnettes et les acteurs aussi dans le mélodrame, » répondis-je, fière de mon expérience, que je devais à Cecco et à ses amis.

Pascarel refit ce geste si charmant qui lui servait à exprimer un ineffable dédain.

« Les Fantoccini et le mélodrame ! Oh, cara mia ! combien vous avez à apprendre, et aussi à désapprendre, ce qui est la tâche la plus pénible des deux. Je ne m'étonne pas que vous ayez mauvaise opinion du théâtre. »

Comme nous traversions un pont pour pénétrer dans le cœur de la cité, un vieux savetier qui nous vit passer s'écria :

« Est-ce vous, Pascarel ? Vous êtes aussi bienvenu que les figues en été. »

Quelques gamins qui flânaient près de là, ayant entendu le nom de Pascarel, le répétèrent, et bientôt toute la rue retentit de cris :

« Pascarel ! Pascarel ! Voilà le Pascarello ! »

Aussitôt, chacun quitta sa maison, sa boutique, son échoppe, et nous fûmes entourés d'une foule énorme accourue pour rendre hommage à Pascarel.

Avec qui souperait-il ? Où accepterait-il à boire ? Jouerait-il le soir ? Beppe et Pippo s'étaient battus dans le Sdrucchiolo : que n'était-il là ? Il les aurait séparés. En avait-il entendu parler ? Qu'est-ce que c'était que cette petite chose en rouge et en jaune qu'il avait avec lui ? Une nouvelle danseuse ? Et cent autres questions.

Il se dégagea de son mieux, et nous gagnâmes la petite auberge où il était descendu ; elle était encore plus petite que celle du *Sanglier d'or* ; mais elle

était très-propre, et les gens de la maison adoraient Pascarel, je le vis bien à leur accueil.

Nous fîmes un dîner frugal, comme il convient à des Italiens. A six heures et demie, Pascarel se leva, et nous quittâmes l'auberge pour faire une promenade, à ce que je croyais.

« Jouez-vous ce soir, caro mio ? » lui criaient au passage les forgerons et les tisserands.

Quelques-uns laissaient là leurs affaires pour nous suivre et causer avec Pascarel. D'après ce qu'ils disaient, je conclus que l'habitude de Pascarel était de courir le pays, au hasard de sa fantaisie, s'arrêtant non-seulement dans les grandes villes, mais encore dans les petites et dans les villages.

Il dressait lui-même un théâtre de toile sur châssis dans un bois, dans un pré, sur une colline, n'importe où. A en juger par l'enthousiasme qu'on lui témoignait, il devait avoir le don de charmer, ou tout au moins d'amuser le peuple.

A mesure que j'en apprenais davantage, je me laissais séduire, comme tant d'autres jeunes têtes, par l'attrait de cette vie nomade, changeante, insouciant et aventureuse. D'après leurs discours et les confidences de Brunotta, je compris que Pascarel était toujours bohémien, quelquefois mendiant ; il menait une vie oisive, vagabonde, qu'il préférait à toute autre.

C'est lui-même qui écrivait les pièces de son répertoire, de façon à y faire entrer les chiens et le singe. Il savait rarement, le soir, où il coucherait le lendemain. Souvent il soupait sans avoir un sou dans sa poche, comptant sur son habileté pour payer son écot.

Quand il gagnait un peu d'argent, ce qui lui arrivait souvent, car il était aimé de tout le monde, excepté des directeurs de théâtre, il le dépensait royalement, moitié en folies, moitié en œuvres de charité ; le lendemain, il se retrouvait aussi pauvre que la veille.

« Il n'étudie rien ; il outrage toutes les traditions ; il viole tous les précédents, toutes les règles, » disaient les directeurs de théâtre, avec lesquels il se querellait.

Le peuple ne s'inquiétait guère de ces reproches. Tout ce que savaient ses spectateurs habituels, c'est qu'il avait le don de les faire rire ou pleurer, haïr ou aimer ; qu'il les faisait souffrir, qu'il les ravissait en extase à sa volonté.

C'était un très-grand artiste, ils le sentaient bien, et son nom était devenu comme un charme ou un talisman.

A un jet de pierre du bois des Cascine était un espace ouvert, que la lune éclairait en plein. Une grande tente de toile, tendue sur une charpente, occupait le centre de cet espace ; la toile flottait à la brise froide du soir.

« Voilà mon théâtre, donzella, » dit Pascarel.

Qu'il y avait loin de là aux pluies d'or et de fleurs de Lillo !! Le drame en plein vent perdit un peu dans mon estime.

Cependant les spectateurs arrivaient de tous côtés, gens de tous les commerces et de toutes les industries : savetiers, forgerons, chaudronniers, ouvriers en albâtre, mosaïstes, conscrits, carabiniers, femmes du marché, muletiers, et Dieu sait quoi encore, sans compter les gens des villages du val de Grève, les paysannes qui arrivaient en tressant la paille, et les contadine qui s'étaient planté une fleur derrière l'oreille en manière de toilette de soirée.

Sur la tente flottait gaiement l'étendard au lis rouge de Florence, et au-dessus de la porte on lisait en lettres de couleur claire : « Dell' arte. »

Pascarel me quitta pour aller se costumer.

Nous entrâmes dans la baraque, au moment où les horloges de Florence sonnaient sept heures moins un quart.

Il y avait déjà foule autour de la tente, et Pascarel ne put se soustraire aux souhaits de bienvenue des spectateurs qu'en leur rappelant que plus on le retiendrait, plus le spectacle serait retardé.

Il me mit derrière un rideau, où, sans être vue du public, je pouvais voir à la fois les spectateurs et les acteurs. Tocco avait la charge d'allumer les quinquets.

Au bout de quelques minutes, tous les acteurs bondirent sur la scène, Brunotta en jupe courte, pailletée, blanche et rose, Cocomero en Arlequin et les chiens en brillants costumes.

L'orchestre, c'était Tocco, qui jouait du violon et, de temps à autre, battait de la grosse caisse avec son pied.

Ils commencèrent par une de ces jolies pantomimes, parfaitement inintelligibles d'ailleurs, mais qui sont en grande faveur auprès du public italien. Brunotta dansait avec une agilité et une vivacité singulières.

Cocomero était un Arlequin à la fois comique et infatigable ; les prouesses de maestro Toto sont au-dessus de toute description.

Le rideau tomba.

Toto, en sa qualité de premier rôle, fut rappelé trois fois et fut couvert d'une pluie de friandises ; il goûtait fort cette façon d'applaudir.

Alors s'élevèrent des clameurs impérieuses :

« Pascarel !... Pascarel !... il Pascarello !... »

Il apparut au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

La petite pièce qu'il jouait avait pour titre : *Aventures merveilleuses et Amours attendrissantes du cordonnier et du comte*.

Il l'avait écrite en vue des ressources, restreintes de sa troupe ; c'était leste et gai ; il y jouait à lui tout seul les deux principaux rôles, celui du savetier et celui du comte.

Ce n'était qu'une bluette, mais une bluette pleine d'esprit et étincelante d'ironie ; elle contenait des épigrammes dignes du bon temps de Pasquin, et de temps à autre, au beau milieu des accès de la plus folle gaîté, apparaissait le sentiment, un sentiment discret, exquis.

Sans la moindre prétention, la pièce était construite de telle sorte que jamais les deux rivaux, l'un vieux, l'autre jeune, ne se trouvaient en présence. Comme Pascarel jouait les deux rôles, ses transitions de la vieillesse à la jeunesse et de la jeunesse à la vieillesse étaient si soudaines, si merveilleuses, si parfaites chacune dans leur genre, qu'on n'aurait su dire, à moins de connaître Pascarel d'avance, si l'âge qu'il paraissait avoir était celui de son rôle ou le sien.

Il aurait été impossible de dire lequel des deux rôles plaisait le plus au public, tant ils le charmaient tour à tour.

Le rôle du jeune homme était charmant, plein d'une adorable insolence, de généreuses impulsions et d'aisance audacieuse ; il montrait une assurance irrésistible mêlée à une bonne grâce remplie de belle humeur.

Le vieillard avait de l'esprit naturel, une ironie un peu triste : il avait des moments de solitude rêveuse, et une crainte touchante de prêter à rire ; sa tendresse était timide et osait à peine paraître. Ce n'était pas une caricature, c'était la peinture de la vieillesse.

Il n'y avait pas le moindre artifice de décoration ; tout le succès de la pièce était dû à l'exquise délicatesse de la touche, à la surprenante vérité des caractères, à l'instinct théâtral d'un grand génie. Le succès fut complet, et Pascarel, rappelé à la fin, parut au milieu d'une véritable tempête d'applaudissements.

Alors, il s'approcha de l'endroit où j'étais et me dit en souriant :

« Eh bien ? »

– Je me sentis tremblante devant lui, sans haleine, charmée, émerveillée.

Il y avait dans son jeu quelque chose de si merveilleusement beau, que je me serais presque jetée à ses pieds pour adorer la divine puissance de l'art qui était en lui. « Eh bien ? » dit-il une seconde fois.

Il souriait toujours, mais sa voix tremblait un peu quand il ajouta :

« Est-ce meilleur que les marionnettes ? »

Il me fut impossible de lui répondre ; je fondis en larmes.

A notre retour, nous fûmes escortés par une foule de gens du peuple qui chantaient, riaient, comme seuls les Italiens savent crier, rire, chanter quand la lune est au ciel et qu'une mandoline fait résonner ses accords devant leurs pas.

Il était tard ; la nuit était belle, brillante et froide, toute parfumée de l'odeur du printemps nouveau et de la brise qui avait passé sur la campagne en fleur.

Un jeune homme, avec une guitare en sautoir, se joignit à notre escorte ; un homme avec un violon sortit de l'ombre d'une arcade, prit l'accord de la mandoline et de la guitare et se mit à faire des gambades grotesques devant nous ; du haut d'un balcon éclairé, on nous lança des violettes et des asphodèles ; le clair de lune se reflétait par larges plaques blanches sur l'Arno ; toutes les tours et tous les clochers s'élevaient en pleine lumière vers les étoiles ; la musique continuait, claire et gaie comme la chanson du dieu Pan.

Voilà comment nous rentrâmes à Florence.

II

LA ROSE ET LES FLORINS.

Quand nous fûmes arrivés à notre petite hôtellerie, notre escorte refusa absolument de laisser entrer Pascarel.

C'était fête pour les ouvriers en albâtre ; ils devaient se réunir à un cabaret, où Pascarel fut invité à se rendre.

Il consentit en riant ; mais, avant de partir, il me fit un grand salut jusqu'à terre et adressa tout bas quelques recommandations à sa sœur.

Ma présence les avait un peu gênés, ces braves ouvriers ; ils emportèrent Pascarel sur leurs épaules, toujours avec la musique en tête et en chantant à pleine voix. Ce n'étaient pas précisément là les honneurs qu'on avait rendus à Lillo ; pourtant c'était aussi un hommage sincère et spontané.

Longtemps encore, les voix résonnèrent dans le lointain, et le dernier écho qui arriva jusqu'à moi fut celui-ci :

« Vive le Pascarel !... Pascarel !... Pascarel ! »

Combien de temps demeurai-je là, perdue dans un songe, rêvant à cette vie étrange et merveilleuse qui s'ouvrait devant moi ? Je ne saurais le dire.

Brunotta me toucha doucement, non sans un petit mouvement d'impatience.

« Ne rêvez pas comme cela au clair de lune, signorina ; on dit que cela rend fou. J'ai là un peu de soupe chaude ; mangez-la, et montons nous coucher.

– Quand rentrera-t-il, lui ? demandai-je en la suivant.

– Pascarel ? Oh ! pas avant le jour. Il est quelquefois absent toute la nuit. Venez ; ne laissez pas refroidir la soupe. Ainsi, vous l'avez trouvé admirable, n'est-ce pas ? Ne vous avais-je pas dit la vérité ? »

Pendant que je mangeais, elle s'assit devant moi, les pieds sur une chaufferette de terre ; elle avait encore sa jupe rose et blanche et sa couronne d'étoiles sur la tête. Elle était gaie, rose, charmante, et pourtant je ne pouvais me faire à l'idée qu'elle fût de la même race que Pascarel.

« Je n'aurais jamais imaginé chose pareille, » lui répondis-je à voix basse, car j'avais été trop profondément remuée par son jeu pour en parler de mon ton ordinaire. « Mais toute la terre devrait le connaître ; il devrait jouer devant des rois.

– Il aime mieux être ce qu'il est. Il est si libre ! Vous voyez, il fait tout ce qu'il veut. S'il avait une réputation dans le monde, cela serait pour lui un esclavage. Voilà ce qu'il dirait certainement ; il a raison. Je crois d'ailleurs qu'il se soucie de la réputation et des richesses à peu près comme ce pot de terre brune que voilà. Il aime sa liberté, et il aime le peuple.

– Mais c'est lui qui a écrit la pièce ?

– Oui ; tout ce qu'il joue est de lui.

– Mais c'est du génie.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Il est intelligent, sans doute, merveilleusement intelligent ; il n'a pas son pareil. Mais c'est un savant : il a pris ses degrés à Pise.

– A Pise ? Et vous ne savez pas même lire ? m'écriai-je, oubliant un peu, dans l'excès de mon étonnement, les lois les plus élémentaires de la politesse.

– Non, je ne sais pas lire, répondit Brunotta avec un petit rire embarrassé. J'ai toujours été paresseuse, et la seule chose à laquelle je me sois jamais appliquée, c'est la danse. Tandis que Pascarel, ah ! vous ne vous imaginez pas tout ce qu'il est capable de faire. Il aurait un nom, un grand nom, s'il voulait. Mais il n'a pas d'ambition, c'est-à-dire qu'il veut être absolument libre.

– Mais peut-on être libre quand on est pauvre ?

– Assurément, signorina, répondit en riant Brunotta avec cette philosophie qui lui venait de Pascarel, c'est-à-dire, à condition de ne vouloir pas être riche, vous savez. Naturellement, si vous êtes toujours à vous travailler pour être ce que vous n'êtes pas, vous ne serez jamais heureux, que vous soyez riche ou pauvre. »

Il y avait sans doute dans ces paroles une sagesse profonde, mais elle était trop profonde pour moi.

La petite danseuse continua :

« Pascarel aurait gagné énormément d'argent, sans aucun doute, mais il n'a jamais voulu s'enchaîner : c'est là son faible ; on ne vous paye bien que si vous vous mettez pour tout de bon sous le harnais ; il est plus heureux comme il est, ne jouant que quand il lui prend fantaisie de jouer. Et vous n'avez pas idée du bien qu'il fait avec son air insouciant. Notre pauvre Tocco était le fils d'un des brigands de Pæstum. On en a tué quelques-uns, on en a envoyé quelques autres aux galères ; pauvres malheureux ! Tocco fut abandonné au milieu de la rue ; il n'avait que douze ans, et l'on n'avait pas de preuves contre lui. Naturellement, il fût devenu avec le temps un voleur comme son père ; Pascarel le prit avec lui et s'en chargea. Maintenant, c'est la meilleure créature de toute l'Italie, et je suis sûre qu'il se ferait couper en morceaux pour Pascarel. Et le jour de la grande inondation en Toscane, il y a deux hivers de cela, c'est là qu'il fallait voir Pascarel ! Nous étions en sûreté, nous, sur une colline ; mais au lever du soleil, quand il sut ce qui était arrivé, il monta dans une barque et alla, à travers les torrents débordés, partout où il y avait quelqu'un à sauver. Il faisait honte aux couards qui n'osaient pas bouger et qui étaient là à regarder, par centaines. Que de fois, ce jour-là, il a été à deux doigts de la mort sans avoir l'air seulement de s'en douter ! Il ne prit pas un moment de repos jusqu'à la nuit tombante, quand les eaux avaient déjà baissé. Vous ne voudriez pas me croire si je vous disais combien d'hommes, de femmes et d'enfants il a sauvés, sans compter le bétail. On parla beaucoup de lui décerner une récompense publique pour le courage et le dévouement qu'il avait montrés. Il y a des villes qui se proposaient de donner de grandes fêtes en son honneur, de célébrer des jubilés dans les églises, de lui donner de l'argent. Savez-vous ce qu'il a fait, lui ? Il s'est sauvé comme s'il avait la mort à ses trousses ; il est allé en France par la Corniche, et il n'est revenu que quand il a pensé que tout était oublié. Mais voilà qu'il est minuit, donzella mia. Pascarel m'a recommandé de vous faire coucher de bonne heure et de vous laisser dormir tard, parce que vous devez être fatiguée et que vous n'êtes pas habituée à notre genre de vie. »

Ma chambre était pauvre et nue, mais propre ; sur le petit lit, qui était fort dur, il y avait un manteau de fourrure.

« C'est le manteau de Pascarel, dit Brunotta ; il a pensé que vous auriez peut-être froid, et il m'a recommandé de le mettre sur votre lit. »

Avec beaucoup de gentillesse, Brunotta me rendit tous les petits services qu'elle put imaginer.

Après m'avoir souhaité le bonsoir, elle s'arrêta encore, sa lumière à la main, pour me regarder, pendant que j'ôtai mon corset, que je dénouais mes cheveux et que je les laissais tomber sur mes épaules.

« La signorina est belle, dit-elle d'un ton pensif ; quels jolis petits pieds pour une personne si grande ! quelle peau blanche ! c'est merveilleux ! Je voudrais que Pascarel put vous voir en ce moment. Il prétend qu'il n'a jamais rien vu de pareil à vous. Il dit que vous lui rappelez Angélique, dans je ne sais quel poème qu'il aime tant, vous savez ?

– Vous êtes une flatteuse, Brunotta, » lui dis-je en riant.

Cela ne m'empêcha pas de mettre une certaine coquetterie à lui montrer l'épaisseur de ma chevelure, qui plaisait tant aux Italiens, parce qu'elle était d'un blond doré.

« Je ne dis que la vérité ! » répondit l'honnête petite créature en refermant ma porte derrière elle.

Je ne m'endormis qu'au jour, tant j'étais excitée, et, dans mon sommeil fiévreux, je rêvai de torrents débordés, de troupeaux qui se noyaient, d'arlequins qui dansaient ; puis ce fut le tour de l'onyx des Destinées, de notre vieux palais à Vérone, et enfin de Pascarel.

Il était dix heures quand je m'éveillai, comme je pus le voir à un cadran solaire qui était en face de ma fenêtre.

J'entendis une voix bien connue qui disait avec un rire insouciant :

« Ah ! bonne petite amie, qu'est-ce qui vous a pris d'aller dans le bois hier ? Nous étions si heureux comme nous étions. Mais les femmes ne sont jamais contentes : il faut toujours qu'elles gâtent leur bonheur, Quelle idée d'associer cette rose de serre chaude avec des fleurs sauvages, comme nous !

– Vous l'aviez déjà vue avant moi, répondit la voix de Brunotta ; et, si cette fleur de serre chaude ne vous avait pas plu, vous ne lui auriez pas

donné votre onyx.

– C’était par pur amour de la musique, carina ; vous ne me croyez pas ? Oh ! la petite sceptique ! Je ne veux pas qu’elle soit un objet de discorde entre nous ; je vais vous dire toute ma pensée. La donzella est trop noble pour nous, voilà ce qui me trouble. Elle n’est pas faite pour notre genre de vie, et nous n’en avons pas d’autre à lui offrir.

– Alors, dit tranquillement Brunotta, qu’elle suive sa voie et nous la nôtre.

– Non, par le ciel, non, reprit Pascarel avec une certaine vivacité. Quoi ! laisser une enfant si belle, si innocente, livrée à elle-même dans le monde ! Fi ! petite Brunotta ! »

Brunotta se mit à rire ; mais il me sembla que son rire était un peu forcé ; elle dit ensuite à Pascarel qu’elle souhaitait qu’il n’eût pas à se repentir de sa bonne action.

Les voix se turent ; alors j’entendis qu’on fermait une fenêtre ; ils avaient eu cette conversation dans une chambre voisine de la mienne.

Je sautai à bas de mon lit, moitié indignée, moitié touchée ; j’en voulais à Brunotta de me croire capable de faire repentir Pascarel de sa bonté pour moi.

Je m’habillai à la hâte, et je descendis aussitôt dans la salle commune.

Pascarel y était seul, debout près de la fenêtre ; il regardait le ciel d’un air pensif. Toto était à ses pieds.

C’était le jour du mardi gras ; la ville était déjà en rumeur.

Il se retourna vivement et me salua avec sa grâce et son aisance habituelles.

« Ah ! bonjour, donzella mia ; j’ai de bonnes nouvelles à vous donner pour votre réveil. Nous avons retrouvé vos florins.

– Mes florins ! répétai-je, doutant démon bonheur. Mes florins ! Comment ? quand ? où ?... Est-ce possible ?

– Très-possible ! reprit-il gaîment, – et il se mit à compter sur la pierre de la fenêtre une douzaine de florins autrichiens, tout neufs et tout luisants. –

Vous demandez où ? Ne vous en inquiétez pas ; c’est toujours une vilaine histoire, une histoire de voleur. Vous voyez que la police a bien fait les

choses. Seulement, vous ferez bien de mieux veiller sur votre argent une autre fois. »

Je l'écoutais à peine ; il aurait pu me raconter toutes les histoires du monde que je les aurais crues, tant j'étais heureuse d'avoir retrouvé mon argent.

Ses beaux yeux m'observaient avec une certaine mélancolie.

« Vous voilà maintenant libre comme l'air, me dit-il ; vous pouvez nous quitter si vous voulez, cara mia ; que dites-vous ? Douze florins, même douze florins d'or, ne sont pas une bien grande fortune pour parcourir le monde. Et cependant ils ont suffi pour vous donner l'audace téméraire de quitter Vérone. »

Ses paroles jetèrent un nuage sur mon bonheur retrouvé.

J'avais commencé par baiser mes florins ; par moments, je riais, et puis j'avais envie de pleurer en les voyant. Comme il parlait, je cessai de m'occuper de mon argent, et je le regardai bien en face.

« Signor mio, lui dis-je, je dois vous avouer que j'ai entendu votre conversation de ce matin avec Brunotta. »

Une rougeur brûlante couvrit son visage.

« Parle ciel, vous l'avez entendue ? De quoi parlions-nous alors ? Dites-le-moi vite.

– Vous me compariez à une rose de serre chaude, et votre sœur souhaitait que vous n'eussiez pas à vous repentir de votre bonté. »

Il se mit à rire ; ses joues étaient encore rouges ; mais il paraissait soulagé d'un grand poids.

« C'est bien tout ?

– Absolument tout. Mais vous paraissiez fâché qu'elle fût venue à moi dans le bois. Vous paraissiez craindre que je ne fusse pour vous un embarras ou un fardeau. S'il en est ainsi, dites-le-moi franchement ; je m'en irai. »

Il demeura une minute sans parler ; à la fin, il me dit :

« Alors, signorina, vous n'avez pas envie de vous en aller, maintenant que vous avez retrouvé vos florins ?

– Non, je n'ai pas envie de m'en aller ; je veux faire partie de votre troupe et apprendre votre art. »

Ma voix tremblait, tant je redoutais maintenant de me trouver seule au monde avec mes florins, qui me paraissaient, le matin encore, une sauvegarde suffisante.

Pascarel attira devant moi une petite table recouverte d'une nappe blanche, sur laquelle il y avait des petits pains et du café.

« Commencez par déjeuner, cara mia ; ensuite, nous causerons. La fumée de tabac ne vous gêne pas ? Non. Très-bien. »

Il s'assit nonchalamment sur la pierre de la fenêtre et se mit à envoyer des bouffées de tabac dans l'air pur.

Tantôt il regardait dans la rue des masques qui commençaient à courir ; tantôt il jetait les yeux de mon côté. Je déjeunai avec plaisir, sachant que j'avais de quoi payer. Quand il eut fini sa cigarette et moi mon déjeuner, il traversa la salle, se mit à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le dossier, et me regarda longtemps d'un air grave.

« Qu'est-ce que vous désirez le plus au monde, caria mia ? me dit-il à la fin.

– De l'argent, naturellement, lui répondis-je en ouvrant les yeux et en riant de sa question. N'est-ce pas ce qui m'a manqué toute ma vie ?

– Alors, vous n'avez pas de génie, » me dit-il d'un ton assez méprisant.

Ma réponse avait offensé tous ses instincts d'artiste. Il devait voir dans mes sentiments quelque chose de bas et de puéril en même temps.

« Peut-être, lui répondis-je, un peu blessée à mon tour. Mais. »

Je jetai un regard vers le petit miroir qui était suspendu à la muraille entre un enfant Jésus de cire et le portrait du dernier brigand connu dans le val d'Arno.

Il suivit mon mouvement et se mit à rire.

« Oh ! vous avez bien le génie de la femme ; je n'en doute pas. Mais j'avais espéré que vous auriez peut-être un peu de l'autre aussi.

– C'est un bien grand mot, lui dis-je humblement, et il me semble qu'on remploie sans bien savoir ce qu'il signifie.

– Non. Selon quelques-uns, c'est une torche que vous portez à la main et qui éclaire le chemin des autres, mais pas le vôtre.

– Peut-être. Mon vieux maître de musique disait qu'avoir du génie, c'est être fou.

– Cela, je le nie. C’est être seul parmi des fous, ce qui est plus pénible. Et quels fous ! Mais laissons cela, et parlons de vous. Vous voulez de l’argent, dites-vous : ce n’est pas au théâtre que vous en gagnerez, du moins d’ici longtemps. Beaucoup de gens, presque tous n’arrivent jamais à en gagner ; quant à moi, que l’argent vienne ou non, ce m’est tout un.

– Mais l’argent, c’est tout ! c’est tout ! lui criai-je, moi qui savais si bien par expérience tout ce qui manque quand on n’a pas d’argent.

– Vraiment ? Evidemment, pour ceux qui pensent ainsi, l’argent est tout ; moi, je ne suis pas de ceux-là. Mais vous êtes-une femme, enfant, et moi je suis un homme. Voilà pourquoi nous ne serons jamais du même avis sur ce sujet. Quant à mon art, l’art du théâtre, il demande de longues études, bien que les amateurs s’imaginent qu’il n’y a rien de plus facile que de débiter un rôle. On naît acteur, comme on naît poète, peintre, sculpteur ; mais il faut que l’étude développe la nature. Le geste, le regard, l’intelligence, la passion, la diction, l’effet, sont les parties mécaniques de l’ensemble que l’on acquiert par une longue application et de longues études. »

Il s’étendit longuement sur son art, parlant plutôt pour lui-même que pour moi.

Quand il cessa de parler, il tomba dans une profonde rêverie.

Je pensai alors à ce que Brunotta m’avait dit de lui, qu’il avait approfondi plusieurs sciences à l’Université de Pise. Et, avec cela, il n’avait pas d’ambition ; cela me paraissait bien étrange.

« Vous êtes certainement un grand artiste, lui dis-je, et malgré cela vous ne jouez que pour le peuple. »

Il leva les yeux ; il y avait un peu de dédain dans son regard.

« Seulement pour le peuple ! Altro ! Sperone n’a-t-il pas dit, et la meute des critiques après lui, qu’Arioste était bon pour la vile multitude ? Dante lui-même n’a-t-il pas été appelé lauréat des savetiers et des boulangers ? Sacchetti ne nous apprend-il pas que ce grand homme prit la peine de discuter avec un ânier et un forgeron qui récitaient mal ses vers ? S’il n’avait pas écrit « seulement pour le peuple », nous en serions encore aux purismes de Virgilio et aux imitations cicéroniennes de Bembo. Dante aujourd’hui est devenu le poète des savants de tous les siècles ; mais, de son temps, les demi-savants jugeaient que c’était un bien petit personnage de

s'être servi de sa langue maternelle. « Seulement pour le peuple ! » voilà l'erreur. « Seulement ! » c'est bien d'une femme ce que vous dites là. Le peuple peut bien se contenter de vos rebuts ; voilà une idée moderne. En musique, de plates roulades ; en peinture, des crudités voyantes ; en littérature, du galimatias à bon marché : c'est bien assez bon pour le peuple. Voilà ce qu'on dit de nos jours. Le beffroi, que nous voyons d'ici, est-il fait pour un jardin ducal ou pour une place publique ? Le chef-d'œuvre de Cimabüe a-t-il été couvert d'un voile, dans un palais, ou porté en triomphe dans les rues parmi la populace ? Je suis Florentin, donzella, et j'ai encore dans les veines assez du sang de mes pères pour savoir que plus l'art est élevé et vrai, mieux il est fait pour le peuple. Si Florence est si grande et si belle, c'est pour avoir compris cette vérité et l'avoir mise en pratique. Pardonnez-moi ma véhémence, carina mia, dit-il en allumant une autre cigarette. Comme je vous l'ai déjà dit, je suis de race florentine.

– Qu'étaient vos parents ? lui demandai-je, m'attendant à lui voir citer quelques-uns des plus grands noms de la République.

– Mon père était chaudronnier, me dit-il brusquement, mais avec un sourire au coin de la lèvre.

– Un chaudronnier ! Impossible ! »

Cette fois, il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

« Pas impossible du tout. Un chaudronnier italien, songez donc, c'est bien autre chose qu'un chaudronnier quelconque. Vous nous connaissez ; vous savez que nous ne sommes jamais vulgaires.

– Mais un chaudronnier ! » repris-je avec un désappointement que je ne pus cacher.

Pascarel continua de rire, d'un rire joyeux et inextinguible, tout en roulant une cigarette.

« C'est pour cela, je suppose, que Brunotta ne sait pas lire ? » dis-je après une pause, essayant de maîtriser le désappointement que m'avait causé sa révélation.

Il se leva alors et se mit à marcher de long en large.

« Naturellement, dit-il enfin, il faut qu'un pauvre diable de chaudronnier répare des millions de casseroles avant de pouvoir acheter un alphabet à ses enfants. Je suis allé à Pise, dites-vous. Oui ; qui est-ce qui vous l'a dit ?

Pauvre vieille Pise ; je crois qu'elle a été bien contente d'être débarrassée de moi. J'y ai gagné tous les honneurs, c'est vrai ; mais j'y ai joué de bien mauvais tours. Mais revenons à vous, mia bella. Est-il vrai que, à défaut d'autres amis, vous voulez bien vagabonder un peu avec nous ? Non, pas de compliments ; disons la vérité. Si vous aviez un autre refuge, vous ne voudriez pas vivre avec des comédiens ambulants. Mais vous n'en avez pas d'autre. En conséquence. »

Là-dessus, il se leva et jeta sa cigarette, et, debout près de la table, il se mit à me regarder : son regard était devenu presque mélancolique, et c'est d'une voix grave qu'il me dit :

« Voyez-vous, donzella, vous n'êtes qu'une enfant, pour ainsi dire, et vous ne connaissez rien du monde ni de la vie. Mon devoir est de vous avertir ; cela pourrait vous nuire un jour, d'avoir monté sur les planches avec nous pour amuser le peuple. Je vous l'ai dit hier, nous ne sommes pas des gens respectables. Nous sommes honnêtes, et nous ne faisons de mal à personne, c'est vrai ; nous pouvons même, de temps à autre, faire un peu de bien à notre manière ; mais, en somme, on ne peut pas nous prendre pour des personnages respectables. Nous ne le serions pas, quand même nous le voudrions, et je dois vous avouer que nous ne le désirons pas. Eh bien ! tout cela peut vous faire du tort dans l'avenir ; je n'ose pas affirmer que non. En tout cas, je ne fais que mon devoir en vous prévenant. Vous êtes bien au-dessus de nous, je vous l'ai déjà dit ; d'un autre côté, isolée comme vous l'êtes, il pourrait vous arriver pis que de vivre avec nous. Vous n'entendrez rien de mal, vous ne verrez rien de mal, autant que cela dépendra de moi, je vous le jure. Nous ne devons rien à personne, et nous faisons de notre mieux pour que personne ne sorte de notre baraque de toile moins honnête qu'il n'y est entré. Nous sommes pauvres, mais nous n'en sommes pas plus tristes pour cela ; il y a bien des riches qui ne voient pas la vie d'un œil si satisfait que nous. Dans la situation où vous êtes, votre sort est terrible pour une personne de votre âge et de votre sexe. Choisissez maintenant vous-même ; j'ai dit tout ce que j'avais à dire sur ce sujet. »

Je demurai un instant incertaine, retenue par mon orgueil et attirée en même temps vers lui par la séduction incroyable de ses paroles et de ses manières.

« Si je reste avec vous, pourrai-je gagner assez pour payer mon voyage ? » lui demandai-je brusquement.

Il fit un geste d'impatience.

« Certainement. Vos douze florins dureront une éternité, avec une vie aussi simple que la nôtre ; s'ils ne suffisaient pas, nous trouverions certainement une place pour vous.

– Alors, je reste ! » lui dis-je, sous la vive impulsion d'un mouvement que je ne saurais définir.

Et je me souviens que je lui tendis les mains avec un petit rire de triomphe. Sa figure expressive s'éclaira d'un charmant sourire ; il prit mes deux mains et les effleura de ses lèvres, comme on effleurerait les feuilles d'une rose ou les boucles d'un enfant.

« Altro ! ainsi soit-il, s'écria-t-il avec un rire qui cachait, je crois, une plus profonde émotion. Ah ! chère donzellina, ne vous avais-je pas donné les Destinées ? C'est peut-être tant pis pour moi ; mais ce sera tant mieux pour vous, si la volonté d'un homme compte pour quelque chose en ce monde.

– Est-ce qu'elle ne compte pas pour beaucoup ? » lui demandai-je.

Il me répondit d'un air attristé :

« La vie m'a appris à croire que non, car, dans ce monde, il y a la femme. »

III

LA CHÉLIDOINE D'OR.

Mon avenir étant ainsi décidé, Pascarel n'ajouta pas un mot ; c'était une chose faite et réglée. Il avait un si heureux caractère, qu'il secoua bien vite sa mélancolie cf, selon son habitude, se mit à jouir du présent, sans souci et sans arrière-pensée.

Ce jour-là, il s'amusa du carnaval avec nous ; le lendemain, il flâna à travers Florence, avec moi. Brunotta était restée à la petite auberge pour réparer son costume.

Il s'était mis dans la tête de me rendre heureuse, et il y réussit. Cette journée a laissé dans ma mémoire des traces profondes. L'air était doux et pur ; à tous les coins des rues, on vendait des anémones des bois ; les gens étaient tous sur leurs portes, heureux de voir que l'hiver était parti pour neuf bons mois.

Pendant cette journée, Pascarel me parla de toutes sortes de choses faites pour m'intéresser ; il me parla souvent du passé de la cité, dans un langage si éloquent, si coloré, si pittoresque, si rempli de la poésie de l'histoire, que je l'écoutais avec ravissement, sans oser respirer.

Lelio Pascarello, que l'on appelait partout Pascarel, était artiste dans tous les sens de ce mot, passionné, sensible comme une femme aux influences extérieures, plein de pensées et d'aspirations poétiques ; il joignait à cela l'énergique volonté et l'entrain d'un Florentin.

Il y avait en lui de la verve et de l'esprit de Buffalmaco et de Bramante, de l'amour du plaisir et de la plaisanterie de Giorgione et de Léonard de Vinci.

Lié à une compagne incapable, il se serait débarrassé de ce fardeau avec autant d'habileté et d'esprit que Brunelleschi ; enfermé dans son atelier par un maître exigeant, il aurait sauté par la fenêtre pour jouir des plaisirs de la rue, avec l'ardeur et l'amoureuse audace de Fra Lippi.

Il semblait sortir à l'instant de cette époque savante, hardie, gaie et tumultueuse, où les grands sculpteurs allaient, en riant, acheter eux-mêmes leurs œufs et leur fromage au marché ; où les grands peintres se provoquaient à des duels au pinceau et même au ciseau, car les peintres étaient souvent sculpteurs, et les sculpteurs étaient peintres ; où tous les grands artistes excellaient à manier la rapière aussi bien que le pinceau ; où les hommes travaillaient, aimaient, se battaient et savaient plaisanter,

renfermant tous les arts dans le cercle magique de leur génie universel, avec cette aisance dans la force qui semble une incroyable merveille à notre siècle dégénéré.

Il aimait la lumière, l'indolence et la gaîté : la seule sensation de vivre suffisait à lui procurer une sorte de satisfaction voluptueuse dont les peuples du Nord ne peuvent se faire aucune idée.

Il aimait à rêver, couché sur un talus de gazon, et à contempler les bras bronzés et souples d'une jeune fille occupée à laver du linge dans un ruisseau ; à chanter par un brillant clair de lune avec une douzaine de camarades et à éveiller les échos des vieilles rues de marbre ; à rire et à jouer autour des brasiers pendant une veillée d'hiver, ou, par une belle nuit d'été, couché sur le blé des aires ; à vider un verre de vin derrière le feuillage épais d'une treille, pendant que deux yeux brillants lui souriaient et que le soleil posait sur lui un de ses rayons d'or à travers le feuillage

Tels étaient les goûts de Pascarel.

Un jour, pendant que nous nous promenions, il lui arriva plus d'une fois de s'arrêter devant l'échoppe d'un savetier ou le réchaud d'un marchand de marrons, pour échanger avec le savetier ou le marchand, des plaisanteries d'une fantaisie et d'une drôlerie inimaginables.

Quelquefois, rencontrant une brouette chargée de lainages et de foulards de soie, ou un haquet d'oranges ou de citrons, il prenait la place des marchands et débitait leurs marchandises avec quelques-unes de ces bouffonneries toscanes, si fines et si spirituelles, qui vous faisaient pouffer de rire.

A un autre moment, il entrait dans une église obscure où brillait quelque une de ces merveilles du pinceau qui sont connues du monde entier ; debout devant le tableau, il formulait, sans avoir l'air d'y songer, les aperçus les plus profonds sur le sens de l'art et sur les mystères de l'histoire. C'est alors qu'il s'abandonnait à cette méditation abstraite qui est le plus grand plaisir des gens instruits.

« Est-ce que vous êtes vraiment le fils d'un chaudronnier ? lui demandai-je le soir, comme nous étions étendus sur l'herbe des Cascine.

– Tout bonnement et tout simplement le fils d'un chaudronnier. Mais pour vous consoler, je vous avouerai que nous venons d'une race qui ne le

cède à aucune autre pour l'antiquité et pour la noblesse. Je crois même que le vieux Malispini parle de nous et nous cite parmi ceux qui, au sortir de l'arche après le déluge, n'eurent rien de plus pressé que de bâtir Fiesole. Dans les temps les plus reculés, mes ancêtres étaient de cette noblesse territoriale, auprès de laquelle les Médicis ne sont que de méchants parvenus d'hier. Nous étions Gibelins, et nous avons été tout naturellement entraînés dans la chute des Gibelins. Notre ruine, toutefois, ne fut complète qu'à l'époque où l'un des nôtres, pour payer un palais bâti par Orcagna, fut obligé de vendre tout ce qu'il possédait au monde, comme ce malheureux Luca dei Pitti. Le peu qui restait vint avec le temps entre les mains des juifs de l'Oltrarno. Les vieilles races ont la vie dure, malgré le poids des dettes qui les écrasent, mais enfin elles finissent par mourir. Pendant deux siècles, les Pascarel furent pauvres, mais là ! pauvres comme le diable. A la fin, ils travaillèrent pour gagner leur vie. Il y a de vieilles familles qui ont tourné plus mal. Mon grand-père était portefaix, dans le pays même où l'un de ses aïeux avait envoyé un cartel à Charles de Valois et avait moissonné les bourgeois autour du Caroccio, dans cette terrible journée qui teignit l'Arbia en rouge. De portefaix à chaudronnier, ce n'est pas une chute ; peut-être est-ce un commencement de restauration ; un chaudronnier possède quelques petites choses nécessaires pour son métier ; le facchino n'a que ses deux bras. Quoi qu'il en soit, mon père, que Dieu ait son âme ! était chaudronnier ; c'était même un chaudronnier de beaucoup d'esprit. Je sais bien qu'il avait gravé une couronne de prince sur son pot à fondre l'étain. Après tout, on a vu des couronnes plus mal placées. Il avait la faiblesse, j'ai honte de le dire, d'être toujours fier de son haut lignage ; et, quand j'étais tout petit, il me nourrissait d'une foule d'histoires tirées de Dino Compagni et de Villani. Cela ne m'empêchait pas de courir, les jambes nues, sur tous les chemins de la Toscane, et je ne m'inquiétais guère de savoir si je ne foulais pas quelquefois aux pieds les tombeaux de mes ancêtres. En tout cas, cela valait mieux que de courir le pays l'épée nue à la main, comme les Pascarel du temps jadis. C'était bizarre, peut-être, d'entrer par hasard dans l'église de quelque petite ville de la montagne ou de la plaine et d'y trouver une grande statue blanche avec une inscription qui parlait de quelque haut et puissant Pascarel. Après tout, on était un Pascarel aussi, quoique l'on ne

fût qu'un malfaisant petit drôle, en haillons et affamé, courant le pays en quête de casseroles à raccommoder. Cela donne à réfléchir, sans nul doute. Mais, après tout, qu'est-ce que cela fait ?

– Cela m'aurait brisé le cœur, » m'écriai-je.

Pascarel se mit à rire.

« Ce n'est pas mon cœur, c'est ma tête qui courait risque d'être brisée. Comme j'étais un étourdi et fort pour mon âge, je me battais avec la moitié des gamins que je rencontrais, en l'honneur de la couronne qui était sur le pot à fondre l'étain. Ils trouvaient cette couronne ridicule à cette place, et ils avaient raison ; mais moi, j'avais mis dans ma tête de faire respecter le pot et la couronne, puisque tous les deux appartenaient à mon père, et je n'avais peut-être pas tort non plus. C'est stupide d'avoir une mauvaise cause à défendre ; mais peut-être, après tout, l'essentiel dans tout cela n'est pas la cause que l'on défend, mais la manière dont on la défend. Je me moquais bien de la couronne, moi, mais je défendais ce que mon père avait gravé sur le pot ; s'il y avait mis une tête de chat, c'eût été pour moi la même chose, et je me serais regardé comme engagé d'honneur à défendre la tête de chat.

– Avez-vous jamais travaillé avec lui ? lui demandai-je, en regardant ses mains allongées, souples et brunes.

– Altro ! naturellement, j'ai travaillé. Que de vieux chaudrons m'ont passé par les mains ! Mais je n'ai jamais eu la vocation. J'étais né pour faire des trous et non pas pour en boucher. On m'appelait Marchesino, par dérision, à cause de la fameuse couronne ; mais, quand j'eus troué un certain nombre de têtes, il ne fut plus question du Marchesino. Maintenant tout cela est oublié. J'ai mis le pot dans le cercueil de mon père, et j'ai enterré toutes ces vieilles folies avec lui. J'avais quinze ans à sa mort.

– Et vous êtes le dernier Pascarel ?

Absolument le dernier ; grand bien me fasse ! Les gens ont oublié les têtes cassées d'autrefois et ont appris à m'aimer. Je ne suis pas bien sûr que les Pascarel Gibelins, qui sont en marbre dans les églises, en puissent dire autant,

– Et vous êtes heureux de cette affection ?

– Eh ! dio ! je rougirais de ne l'être pas. »

Son visage s'assombrit pendant qu'il parlait.

« Oh ! cara mia, quand on a vagabondé avec les outils de chaudronnier sur le dos, qu'on a vu la vie des pauvres, leur misère, l'inutilité de toutes choses, la peine horrible, intolérable, perpétuelle, de tout ce qui respire, on arrive à croire que, dans ce mystère indéchiffrable qui s'appelle la vie, un peu de gaîté et un peu d'amour sont les seules choses qui puissent nous préserver de cette folie qui consisterait à maudire Dieu et à mourir. »

Un peu de gaîté et un peu d'amour !

A travers les brillantes fantaisies de mon ignorance d'enfant, ces mots prenaient un sens qui me troublait.

Etait-ce donc là, en réalité, tout ce que ce vaste monde peut nous offrir ?

Etait-ce donc la peine d'aller si loin pour chercher si peu de chose ?

« Oui, cara mia, me dit Pascarel, devinant ma pensée avec sa promptitude habituelle. Oui, il n'y a que cela de bon au monde. Et dire que tous les deux sont si souvent près de nous et que nous leur tournons le dos, faute de le savoir, et que nous n'aurons peut-être plus jamais la chance de les rencontrer. Car nous aurons beau les rappeler, ce n'est pas ce qui les fera revenir.

– Comment donc alors mettre la main sur l'un ou sur l'autre ? » lui demandai-je.

Il sourit.

« Il y avait une fois un jeune berger qui était seul dans le monde, et triste. Aucun homme ne s'attachait à lui, aucune femme ne le trouvait de son goût. Une fée eut pitié de lui ; cueillit une branche de chélidoine et la lui mit dans la main. « Soufflez sur cette fleur, lui dit-elle, et faites trois souhaits ; tous les trois seront accomplis. » Il souffla une première fois sur la fleur d'or, pouvant à peine croire à sa bonne fortune. « Je souhaite, dit-il, de rire comme les autres. » Aussitôt il se mit à rire sans fin ni trêve, devant un flacon qui n'était jamais vide ; mais il riait sans plaisir, et il fut bientôt fatigué de rire. Il souffla une seconde fois sur la fleur d'or. « Je souhaite d'aimer comme les autres hommes. » Immédiatement une belle jeune fille le baisa sur la bouche ; il badina avec elle ; mais il n'était pas encore content ; il lui semblait que les lèvres de la jeune fille étaient froides et que ses yeux étaient sans éclat. Alors, il souffla pour la troisième fois sur la fleur d'or et la jeta par terre en criant simplement. « Que les autres rient et

aiment. La joie n'est pas faite pour moi. » Alors, chose étrange à dire, tout d'un coup son cœur devint léger : il était content ; dans son ravissement il chantait tout haut ; et la jeune fille souriait à côté de lui, et les baisers de ses lèvres étaient aussi chauds et aussi doux que ceux d'un soleil d'été. La fée reprit la fleur d'or. « Vous saurez maintenant, lui dit-elle, ce que c'est que la gaîté et ce que c'est que l'amour. Le souhait que vous avez fait n'était pas un souhait égoïste, puisque vous souhaitiez pour les autres et pas pour vous. » Savez-vous ce que signifie mon histoire ? Non ; vous venez de cueillir la chélidoine d'or, et vous avez à peine soufflé dessus. »

Mais je compris assez bien son apologue pour reconnaître que, s'il soufflait lui-même sur la fleur d'or, c'était pour le bonheur des autres, toujours.

IV

AUPRÈS DES FEUX ÉTEINTS.

Grâce à Pascarel, mes florins semblaient devoir durer éternellement. Je ne paraissais pas encore sur son théâtre, mais il faisait mon éducation avec le plus grand soin.

Nous étions complètement heureux ; Brunotta était une bonne petite créature, bien douce et bien humble, légère comme une souris, gaie comme un oiseau, et honnête comme le jour, à ce que je pensais. Cocomero et Tocco adoraient la trace des pas de Pascarel et auraient donné volontiers leur vie pour lui faire plaisir. Pascarel lui-même, la vie et l'âme de la troupe, avait une manière de commander qui donnait à l'obéissance tout le charme de la liberté.

Il s'informait partout de mon père et de Florio. Ou bien les gens ne savaient rien, ou bien ceux qui savaient quelque chose, avaient reçu la consigne de ne rien dire. A la poste, on lui montra des lettres adressées au nom de Tempesta et qui n'avaient pas été réclamées. C'étaient sans doute les lettres de Mariuccia.

Par amitié pour moi, Pascarel cherchait de son mieux, mais il n'avait pas l'air triste de ne rien découvrir.

La fin du carême était arrivée. Avant de quitter Florence pour commencer ses courses du printemps, Pascarel se rendit à Vérone, afin de voir s'il y pourrait apprendre quelque chose sur le compte de mon père. Je sus, longtemps après, qu'il y avait couru de grands dangers et qu'il avait été obligé de se déguiser, à cause de la haine des Autrichiens contre lui ; mais il ne m'en dit pas un mot. Je fus surprise de voir quel vide faisait pour moi son absence. Le ciel avait perdu toute sa lumière, et la ville de Florence, toute cette beauté idéale qui la transfigurait.

Il me plaça, pour le temps de son absence, chez un de ses bons amis qui habitait de l'autre côté de l'Arno ; c'était un mosaïste nommé Orfeo Orlanduccio.

Orlanduccio était veuf ; il avait une charmante petite fille qui s'appelait Bice. On était très-bon pour moi dans cette vieille maison sombre, qui avait des barreaux de fer aux fenêtres comme une prison ; les chambres, qui étaient immenses, étaient ornées de riches sculptures et exhalaient cette odeur aromatique voisine de celle de l'encens qui remplit les rues de Florence.

Orfeo Orlanduccio était un brave homme, grave, sérieux et mélancolique. Il avait été estropié pendant les guerres de Charles-Albert, et on le tenait en suspicion, à cause de ses idées avancées en politique ; il avait une belle tête grise, comme on en trouve beaucoup dans les œuvres de Lucca della Robbia. Il me semblait voir un tableau quand je le regardais, dans le demi-jour de l'atelier, occupé à placer les petits fragments qui lui servaient à faire les arabesques les plus délicates et les fleurs les plus fraîches, avec ses doigts souples et allongés, qui avaient autrefois manié le sabre. Brunotta ne vint pas avec moi, chez Orfeo ; il n'avait pas même l'air de se douter de son existence.

J'étais chez lui depuis quatre jours à peine, lorsqu'il fut arrêté en revenant du marché : il était accusé d'avoir conspiré. Ce furent les apprentis qui apportèrent cette triste nouvelle à la maison. La petite Bice, après avoir beaucoup pleuré, beaucoup demandé son papa, se laissa emmener par sa nourrice qui était une paysanne du Casentino. On pensait qu'Orfeo en serait quitte pour quelques mois d'emprisonnement.

Je ne me suis jamais sentie si isolée sur terre, si complètement abandonnée, que lorsque la pauvre petite Bice vint, souriant au milieu de ses larmes, écouter les clochettes du mulet, lorsque les apprentis ôtèrent leur bonnet et me regardèrent avec de grands yeux stupides, lorsque la femme de ménage, ayant lavé toute sa vaisselle et nettoyé sa cuisine, vint à moi et, le poing sur la hanche, me dit d'un air profond :

« La signorina va-t-elle se retirer chez ses amis ? Les ap— prentis couchent dehors, et alors je voudrais bien fermer la porte à clef. C'est la seconde fois qu'Orfeo se trouve dans cette situation embarrassante. Les hommes sont si fous ! ils se cassent la tête pour une foule de choses qui ne les regardent pas. La signorina voudrait-elle bien partir ? Il faut que je ferme la porte à clef ; voilà qu'il est tard. »

Je lui demandai quelques minutes de répit. J'avais promis à Pascarel de ne pas quitter cette maison avant qu'il vînt me chercher lui-même, et rien au monde n'aurait pu me contraindre à lui désobéir. Rebelle depuis mon enfance à toute autorité, je me faisais un plaisir d'obéir à un regard, à un geste de cet étranger.

La femme de ménage, touchée de mon isolement et émue par mes supplications, alluma une lampe et me laissa, promettant de venir dans une heure. Alors il me faudrait partir, parce que, ayant servi Orfeo pendant vingt ans et plus, elle ne voudrait pas laisser sa boutique ouverte aux voleurs pour toutes les signorinas blondes de la chrétienté !!

La maison était déjà triste dans le jour, et quand elle était habitée ; le soir, c'était un vrai tombeau. Je commençais donc à m'abandonner aux idées les plus tristes, lors que tout à coup mon cœur bondit d'allégresse : sur l'escalier, un pas vif et alerte se fit entendre, et une voix connue, une voix amie, prononça les paroles suivantes ;

« Mia donzella, êtes-vous donc seule ici ? »

Je m'élançai vers Pascarel ; je ne remarquai qu'après l'avoir amené près de la lumière que sa figure était abattue et fatiguée.

« Oui, Orfeo est en prison, dit-il avec impatience. Il n'y a rien à faire. Il est connu pour un des confidents de Mazzini, et on a trouvé des papiers. Mais ne parlons pas de cela. Son enfant est en lieu sûr, et il reviendra chez lui peut-être avant un an. C'est un brave homme et un homme sûr. Il faut prendre patience. »

Il ajouta après un moment de silence :

« Je suis fâché de cela pour lui, et aussi pour vous. Je pensais, chère signorina, qu'il vaudrait mieux pour vous demeurer avec la petite Bice que de rôder avec nous. Orfeo était peut-être le seul homme à qui je pusse me fier. J'ai bien des amis parmi le pauvre peuple, mais ils sont trop pauvres ; ce sont d'honnêtes gens, mais insouciantes et adonnés à d'étranges métiers. Ils n'auraient pu vous faire aucun bien.

– Mais je vais m'en aller d'ici avec vous, n'est-ce pas ? » criai-je, frappée d'épouvante à l'idée d'être encore séparée de lui.

Il sourit doucement, mais sa physionomie exprima un peu d'impatience. Il demeura silencieux, occupé, du moins en apparence, à arranger la mèche de la lampe.

« Il me semble qu'il le faut bien, dit-il avec un embarras et une hésitation qui ne lui étaient pas ordinaires. Je ferai de mon mieux pour vous. Que Dieu me soit en aide et nous pardonne, à nous autres pauvres pécheurs ! Néanmoins, si Orfeo n'avait pas été arrêté, cela n'en vaudrait que mieux.

– Si je suis pour vous un embarras. »

Il m'arrêta par un geste affectueux.

« Ne dites jamais cela ; ce n'est pas cela que je veux dire. Une retraite sûre et paisible vaudrait bien mieux pour vous. Mais puisque le destin en décide autrement, oh ! cara mia, croyez-moi, vous serez aussi sacrée pour moi que si ma mère vivait encore pour veiller sur vous. »

Je levai les yeux avec surprise, ne comprenant rien à son émotion ; ses pensées n'étaient pas bien claires pour moi.

« Je n'ai rien appris à Vérone, me dit-il avec un ton de tristesse qui me blessa ; – il me sembla qu'il regrettait de ne pouvoir se débarrasser de moi. – Personne n'a vu votre père ; personne n'a pu me donner de ses

nouvelles. Ils n'ont pas l'air d'en savoir sur son compte et sur le vôtre plus que vous n'en savez vous-même. Mais il y a une triste nouvelle qu'il faut que je vous apprenne : elle concerne votre vieux maître. »

Je me levai vivement, cherchant à deviner ce qu'il voulait dire ; il me fit avec la main un geste qui m'épouvanta.

« Il est mort le soir même où vous avez quitté Vérone. Ce sont les enfants qui l'ont trouvé, le matin, en allant prendre leur leçon. »

Ces simples paroles me percèrent le cœur. Mon pauvre vieux maître ! Je revoyais la mansarde désolée, la fenêtre sans rideaux, le rouge-gorge chantant sur l'appui, les sombres toits et les montagnes couvertes de neige, dans l'éloignement ; les cendres grises et le feu éteint dans la chaufferette de terre ; je me figurais les enfants à la porte entr'ouverte, le regardant avec des figures pâles et effrayées, se le montrant du doigt, et tenant conseil entre eux. Je voyais tout cela en écoutant Pascarel.

Je me laissai tomber sur un banc, et je pleurai aussi amèrement que si le malheur d'Ambrogio m'avait touchée personnellement. Pascarel me laissa sangloter et ne chercha pas à me consoler ; dans mon chagrin, je lui racontai tout ce que je savais de l'histoire du vieux maître.

« Il ne faudra révéler ce secret à personne, mon enfant, dit-il, quand j'eus terminé. Ce secret est celui du mort. Il a voulu le garder toute sa vie ; vous devez le garder en souvenir de lui, maintenant qu'il est mort. Rothwald est riche et célèbre, dites-vous ? Oui ! mais pourquoi pas ? la justice n'est pas de ce monde. Votre maître a remis sa vengeance entre les mains de son Dieu ; nous devons faire de même. Et maintenant, donzella mia, voilà que vous frissonnez dans cette grande chambre froide. Sortons ; réparaissons à la lumière et à la chaleur, et oubliez tous ces tristes sujets de méditation. Décidément, vous vagabonderez avec nous ; ainsi le veulent les Destinées de l'onyx. Eh bien ! je vous jure, carina, que vous n'aurez jamais à vous repentir d'avoir eu confiance en moi. »

Nous retrouvâmes Brunotta à la petite auberge. Elle nous accueillit avec force exclamations ; un joyeux feu de bois éclairait sa figure rondelette et faisait étinceler ses boucles d'oreilles d'argent.

Le théâtre était fermé ce soir-là, parce que c'était le dimanche de la Passion.

Brunotta avait préparé un bon petit souper ; elle était gourmande et s'occupait volontiers de cuisine.

Pascarel et moi, nous étions silencieux ; il pensait à son ami Orfeo, et moi à la mort de mon vieux maître. Néanmoins nous étions heureux, je crois, à l'idée de ne plus nous séparer. Pendant que Brunotta et les deux garçons jouaient aux cartes, je regardais par instants le profil délicat et pur de Pascarel, et je n'éprouvais plus ni trouble ni crainte pour l'avenir.

V

PRINTEMPS, JEUNESSE DE L'ANNÉE.

Nous demeurâmes à Florence tout le carême. Quand Pâques ramena le printemps, les grands lis blancs, bleus, pourprés, commençaient à fleurir tout autour de la ville. On commença à voir dans les rues aussi bien que dans les bois la neige sans tache des anémones.

Il n'y a rien sur la terre, à mon avis, d'aussi beau que le sourire de l'Italie au réveil du printemps. Le printemps du Nord est beau et verdoyant ; mais il n'a ni l'éclat, ni l'extase, ni la rêverie du printemps du Midi.

Le printemps du Nord est pâle comme la primevère ; le printemps italien est comme un arc-en-ciel : c'est une folle profusion d'anémones de toutes nuances répandues par millions au pied des anciens remparts et au bord des torrents.

Le printemps, dans le Nord, est un enfant qui se réveille d'un songe de mort ; le printemps, dans le Midi, est un enfant qui se réveille d'un rêve

d'amour.

Le premier est sans doute le bienvenu ; mais il sort de la tombe ; le second arrive du ciel sur un rayon de soleil.

VI

LE VIEIL OBSERVATOIRE.

Je me souviens d'un soir où nous allions franchir une des portes de la ville pour errer dans la campagne.

Il y avait là un groupe de soldats qui buvaient ; quelques ânes chargés de paille à tresser, se rendaient au marché pour le lendemain ; un moine, pieds nus, en froc brun, traversait le groupe des soldats ; on voyait monter le long des collines la route bordée d'yeuses et de cyprès ; un vieux cheval blanc, conduit par un enfant en chemise jaune, descendait la route, avec une charge de fruits ; quelques enfants jouaient au pied des statues brisées de Pétrarque.

« C'est bien peu de chose que tout cela, s'écria Pascarel, et pourtant cela fait un tableau. C'est une pitié de travailler en Italie ; le pays est fait exprès pour qu'on s'étende sur l'herbe et que l'on rêve, le corps à moitié endormi, l'esprit bien éveillé, mais perdu dans la fantaisie. L'Italie nous endormirait dans ses bras, comme une mère endort un enfant capricieux, si nous voulions seulement la laisser faire ! Mais si nous luttons contre son influence naturelle, si nous perdons notre vie à lui résister, alors son soleil nous brûle, sa poussière nous aveugle, elle perd pour nous tous ses charmes. »

En parlant ainsi, il prit le chemin de l'observatoire de Galilée.

C'était le plus beau moment du printemps. Partout, au pied des vignes, le blé nouveau pointait, avec cette couleur d'un vert si vif et si tendre que l'on ne revoit jamais deux fois la même année. Entre les sillons, les mottes de terre étaient couvertes de tulipes sauvages d'un rouge éclatant, et çà et là d'une touffe d'asphodèles jaunes comme de l'or. Au pied des oliviers s'étendait un tapis bleu de jacinthes et de pimprenelles, et le long des vieilles murailles grises croissaient des feuilles d'arums.

Les arbres fruitiers étaient en pleine fleur. Les buffles avaient des fleurs au frontail, les paysannes, derrière l'oreille ou à la ceinture ; des femmes, assises au bord du chemin, chantaient en tressant de la paille ; des enfants, comme une troupe de jeunes lapins, jouaient sous les érables en bourgeons ; sur le vert paysage, les pruniers en fleur faisaient de grandes taches aussi blanches que la neige ; çà et là, au milieu du gris pâle des oliviers, un amandier montrait ses fleurs roses ; à chaque pas, on enfonçait jusqu'à la cheville dans les violettes.

Au pied de la tour de Galilée croissaient le lierre et la verveine, l'herbe de la Madone, les étoiles blanches de la fleur de Bethléem ; des pigeons se promenaient, tout fiers de leur beau plumage ; un pêcher s'étalait en pleine floraison.

La scène a dû peu changer, depuis l'époque où les pieds du grand homme usaient le bois de l'escalier, où le savant à la belle chevelure, qui avait voyagé pour venir des îles de la mer du Nord, monta à travers les bois d'oliviers pour regarder du côté de Vallombrosa. Visiteurs étrangers, montez doucement la colline à travers les oliviers nouveaux ; ne faites pas de bruit le long du sentier où la jacinthe sauvage balance au vent ses clochettes bleues ; montrez un peu de respect, s'il est encore possible d'en montrer à notre époque, et, à travers les arceaux de la tour, regardez à l'ouest : là est la mer ; regardez au sud : là est Rome.

Soyez respectueux au moins quelques minutes ; c'est ici que Galilée a appris l'histoire du soleil ; c'est ici que Milton, regardant le Val d'Arno, a rêvé de son paradis.

VII

DEUX AMOURS.

« Regardez comme Florence est belle ! me dit Pascarel, quand nous fûmes au sommet de la tour. J'ai vu un peu le monde ; eh bien ! je ne connais rien qui soit capable de me la faire oublier. »

Elle était belle, en effet, ce soir-là, la reine des lis ; elle ressemblait à une galère antique, à l'ancre, au milieu d'un lac éclairé par la lune.

Nous restâmes longtemps à la contempler ; le soleil s'était couché ; la tranquillité du soir régnait sur les collines et la plaine, lorsqu'un petit hibou grisâtre passa en volant devant nous.

« Vos pères ont vu Galilée, dit Pascarel à l'oiseau ; ils se sont dit, sans nul doute, qu'il était fou de passer des nuits, la face tournée vers les étoiles, au lieu de chasser les papillons de nuit, au grand air, et de tuer les mulots au pied des oliviers. Le monde devait être du même avis que les hiboux, au sujet de Galilée. Quand il y a un bon petit mulot bien gras à tuer dans un guéret, quelle folie de rester là à regarder les étoiles ! Qui n'aimerait mieux dix fois être hibou plutôt que d'être Galilée ?

– Parlez-vous sérieusement ? » lui demandai-je, pendant qu'il demeurait appuyé sur la balustrade. Je n'avais pas encore appris à dégager sa vraie pensée des paradoxes de son langage.

« Altro s'écria-t-il, qui ne voudrait être hibou ? Echapper aux tracas et à la chaleur du jour, en dormant dans un lierre bien épais et bien frais ; sommeiller tout le temps, et ne se réveiller que pour tuer et manger ; pouvoir jurer en toute sécurité de conscience que ce qu'on appelle soleil n'existe pas, uniquement parce que l'on est trop aveugle pour le voir ; peut-

il y avoir de plus belle condition ? Voilà un type mille fois plus populaire que celui de Galilée ! »

Pendant qu'il parlait, je regardais son fin profil qui se découpait vigoureusement sur le fond clair du paysage. Il m'intéressait bien plus que Galilée et les hiboux. Je ne pouvais concilier sa grâce, son esprit et l'expression de sa physionomie, avec son genre de vie, qui ne s'élevait pas beaucoup au-dessus de celui des vagabonds et des saltimbanques.

« Qui est-ce qui a pu vous décider, lui demandai je, à choisir le genre de vie que vous menez ?

– J'étais tombé amoureux, me répondit-il sans hésitation. Je ne puis pas dire que ce fût la première fois, ni même la cinquième. Il suffit de savoir que cela a décidé de mon sort. Une troupe de comédiens français étaient venus pour secouer un peu la torpeur de la vieille Pise. C'étaient de bonnes gens, pauvres, gais et aventureux, qui avaient voyagé en jouant la comédie, tout le long de la Rivière. Intelligents, avec cela ; les acteurs français le sont toujours. Parmi eux, il y avait une jeune fille que l'on appelait Zinzara (moustique), parce qu'elle avait la langue bien affilée. Je ne jurerais pas qu'elle fût jolie, mais elle avait le diable au corps, vous savez, ou plutôt vous ne savez pas ; peu importe.

Ce fut une révélation pour moi de voir la Zinzara jouer Phèdre au commencement d'une représentation et danser le cancan à la fin. J'avais toujours soutenu que les femmes ne peuvent avoir de génie : je fis amende honorable devant elle. C'était une merveille que sa manière d'interpréter Racine : ses soupes et ses salades étaient des merveilles aussi. C'était une véritable Française que cette Zinzara ; je n'ai jamais vu sa pareille. C'est elle qui a fait de moi un acteur ; j'avais toujours eu du goût pour cette profession ; mais, aussitôt que je vis ce moustique parisien, le dé en fut jeté.

J'avais fini mes études à l'Université et remporté tous les succès possibles. On m'offrait à ce moment une chaire de mathématiques. Ne me dites jamais que je n'ai pas rejeté les grandeurs ! J'avais alors vingt-deux ans ; j'étais Italien ; je m'appelais Pascarel, et l'on imaginait de m'installer dans une chaire de professeur, pour passer toute ma vie à Pise, comme un hibou dans un beffroi, et y devenir aussi gris, aussi vieux, aussi taciturne, aussi oublié des dieux et des hommes que Pise elle-même.

Mais leurs intentions étaient bonnes ; seulement ils n'avaient nulle idée de la convenance des choses : les académiciens sont tous comme cela. Si j'avais eu l'idée de rester, la Zinzara aurait bien su m'en empêcher. J'avais une chambre que j'aimais beaucoup, au haut d'une tour dont le pied était baigné par la rivière. C'était un vrai nid de toiles d'araignée, de légendes et d'apparitions ; mais dans ce temps-là, je dormais trop profondément pour m'inquiéter de tout cela.

J'avais des milliers de livres, mes tubes, mes prismes et mes télescopes ; j'ai passé là sept années à la manière du docteur Faust, avec cette différence pourtant que j'avais encore toute la vie devant moi. Comme j'étais jeune, j'interrompais mon travail et mes études par des nuits de folie et des journées de plaisir qui n'avaient pas besoin de l'élixir du diable. J'aimais ma chambre : il m'en coûtait de la quitter ; je fus même un instant tenté de me fixer à Pise. Mais un matin, comme je relisais mon Platon pour la centième fois, j'entendis que l'on riait au pied de ma tour. Je regarde, et je vois une petite bande équipée comme pour un voyage et disposée à l'entreprendre gaîment. C'était la Zinzara avec ses frères, qui se préparaient à retourner en France. La lumière du soleil donnait sur eux ; ils avaient de gros bouquets de cerises à la main ; ils mangeaient sans cesser de rire et de chanter. Ils étaient déjà couverts de poussière, mais qu'importe ? Ils s'en allaient, à travers la verte campagne, vers la mer bleue, vers le charme du changement, vers le tumulte, l'amusement, la variété. Toutes ces idées agirent sur moi comme un charme, sans compter que j'étais sérieusement amoureux de la Zinzara.

Une heure après, j'avais cédé ma chambre, mes livres et mes instruments à mon meilleur ami, Orfeo Luceone. Je rejoignis la Zinzara et ses amis, vers midi, sur la route de Livourne. Dès ce jour-là, j'étais comédien.

Je restai deux ans avec la troupe presque tout le temps sur la Rivière ou dans les petites villes montagnardes de la Savoie. La Zinzara m'avait appris tout ce qu'elle savait. J'avais bien décidément trouvé ma vocation, qui assurément n'était pas de parler en public, du haut d'une chaire. C'était moi qui écrivais les comédies et les revues que jouait la troupe.

Non, je n'ai pas conservé un mot de tout ce que j'ai écrit dans ce temps-là. Quand on a conscience d'avoir un talent sérieux, on ne s'inquiète guère

des rogatons que l'on peut semer par les chemins. Si d'autres les ramassent, eh bien ! qu'ils les ramassent. C'est un bien léger service qu'on leur rend, mais c'est ce qu'on peut espérer de mieux en ce monde. Au bout de deux ans, la troupe se divisa ; ce qui est étonnant, c'est qu'une troupe d'acteurs ait pu rester si longtemps unie. Je m'en allai tout seul à Paris, où je parus sur le théâtre. Mais, à peine à Paris, je regrettai l'Italie ; on ne respire bien qu'en Italie.

Ce qu'est devenue la Zinzara ? Ma foi ! ce que deviennent toutes les Zinzare. Elle m'aima sérieusement d'abord ; en suite, elle s'éprit d'un marquis à Monaco... quelque marquis de Truffaldino, j'en ai bien peur pour elle, la pauvre fille ; et elle me lança un saladier à la tête. La pauvre Zinzara, je n'ai pas idée de ce qu'elle est devenue. Elle avait certainement le génie de la tragédie et de la cuisine. Elle ne s'est pas fait un nom, quoiqu'elle eût en elle l'étoffe d'une Rachel et d'un Vatel. La paix soit avec elle ! elle a embelli ma vie pendant deux étés ; elle m'a enseigné la pratique du théâtre ; elle n'a cassé qu'un saladier, après tout —, mais elle ne m'a brisé ni la tête ni le cœur. »

Je gardai le silence quand il cessa de parler. Je n'avais que des notions fort vagues et fort innocentes sur l'amour qu'avait pu lui inspirer la Zinzara. Néanmoins, j'éprouvais comme une sorte d'impatience sans motif à l'entendre parler de son amour pour n'importe quelle créature.

Il regardait à l'ouest, du côté du couvent Sainte-Marguerite.

« Ne vous semble-t-il pas, me dit-il, voir d'ici Fra Filippo rassemblant les plis de son froc de moine, pour monter jusqu'au couvent et échanger un regard avec Lucrezia à travers les grilles, si le hasard le favorisait ? Quelle grâce il devait y avoir dans ce carme échappé, dans ce Rabelais de la peinture, dans ce Falstaff des beaux-arts, pour qu'une femme jeune, riche et belle ait tout quitté pour lui et se soit fidèlement attachée à lui ! Oui, il devait avoir de l'âme et du cœur.

« La cité ne voyait en lui qu'un moine débauché, un fou, plus digne d'adorer Silène que le Christ. Mais il y avait une âme en lui, tendre, charitable, spirituelle, profonde. Autrement, est-ce qu'il aurait pu peindre ce saint Etienne qui tirait des larmes aux hommes les plus durs du siècle ? Autrement, il n'aurait pas aimé ces paysages si verts et si riants qui ont fait

de lui un plus grand peintre que Mazaccio et le premier paysagiste de Florence. Cette âme-là, peut-être que la jeune religieuse l'avait vue. Pouvons-nous être mieux connus que par ceux qui nous aiment le mieux ? On dit vulgairement que l'amour est aveugle ; non, la vérité, c'est que l'amour voit comme Dieu voit, avec une sagesse et une miséricorde infinies. »

Ce second amour qu'il semblait désirer et appeler de tous ses vœux, je ne le comprenais pas mieux alors que je n'avais compris l'amour vulgaire de la Zinzara.

Florence était tranquille, ce soir-là, quand nous entrâmes dans son enceinte, en descendant de la tour de Galilée. C'était la semaine sainte. Çà et là, par l'entre-bâillement d'une porte, on entendait les notes lugubres du Miserere ; çà et là, dans l'ombre, la silhouette d'un moine se dessinait sur la blancheur des marbres.

Mais Florence ne peut jamais être complètement triste ; chez elle, le rire est près des larmes.

C'était pourtant carême, cette nuit-là ; néanmoins, une mandoline envoyait ses notes par la fenêtre la plus élevée d'un vieux palais ; sous un vieux portail obscur, on voyait la robe blanche d'une jeune fille et la brillante cuirasse d'un soldat ; du haut d'un balcon sculpté, une femme drapée dans une mantille noir et or, jetait un bouton de rose à un cavalier qui se cachait dans l'ombre ; dans le lointain, un chœur de chanteurs tournait en dérision les lamentations du temps de pénitence ; des hommes et des jeunes filles revenaient des prés avec des gerbes de lis ; ils dansaient tout en marchant au clair de lune ; un jeune garçon jouait du violon devant eux.

Pascarel, après avoir regardé et écouté, se remit en marche avec un sourire.

« Est-ce que ma Florence n'est pas parfaite ? murmura-t-il. On me reproche d'en parler comme d'un pays féérique. Eh bien ! oui, c'est un pays féérique pour l'amoureux et pour le poète. N'a-t-elle pas été bâtie en une nuit par Hercule, pour servir de joyau à Vénus et à Flore ? N'est-elle pas construite avec les pierres tirées de l'Arno aux flots d'or et située au milieu des lis ? Hercule lui donna la force ; elle l'a donc par droit de naissance.

Flore, satisfaite, toucha son sol et dit : « Tout le long de l'année, cette terre sera fleurie. » Vénus, aussi satisfaite que Flore, appela son fils et lui dit : « Quand tu tireras tes flèches de ce côté, enguirlande-les de roses, et empenne-les avec les plumes de l'aigle et de la colombe. »

VIII

LA REINE DES LIS.

Il aimait Florence avec tendresse, avec passion.

« Paris est l'Aspasie des cités, Florence en est l'Héloïse ; sur l'éclat de son génie et de sa beauté se projettent toujours l'ombre du cloître, et ce quelque chose de divin qui vient de tous les grands sacrifices.

« Tout homme qui a une âme, aime Florence jusqu'à la vénération ; elle a beau rire aujourd'hui d'un rire bruyant et grossier ; les étrangers des îles du Nord et des contrées de l'Ouest ont beau intriguer grossièrement dans ses lieux de plaisir et marchander basement ses trésors dans ses rues, Florence ne peut être ni changée ni avilie, car, à son heure, elle a beaucoup souffert ; si elle a souvent failli, elle a eu de grandes aspirations, et de sa main pure et sans tache, elle a mis son sceau sur ce que le monde a produit de plus beau et de plus noble. »

Pour Pascarel, ce n'était plus une chose, c'était une personne vivante. Pas une pierre qui n'eût un langage pour lui. Pas le moindre petit recoin noir dans la rue la plus abandonnée où il ne découvrit quelque figure du passé, vivante et idéalisée par la tradition. Il riait de lui-même et de son amour pour Florence, parce qu'il affichait la prétention d'être un citoyen du

monde ; mais, au fond, son cœur appartenait à la reine des lis. Si vagabond qu'il fût, il y revenait toujours.

« Ses richesses ! me dit-il un jour en réponse à je ne sais quelle parole en l'air que je venais de prononcer ; non ! ce ne sont pas ses richesses qui ont fait sa puissance ; c'est sa manière de les dépenser, ce qui est tout autre chose, cara mia. Au milieu de son trafic, de ses guerres, du travail de ses métiers, de son habileté à gagner l'argent, Florence a toujours été dominée et spiritualisée, même à ses plus mauvais jours, par le tour poétique et pittoresque de son imagination. La vie florentine a toujours un côté idéal. Le Florentin était citoyen, banquier, ouvrier, cardeur de laine, tisseur de soie ; mais il a-toujours été amoureux et batailleur, c'est-à-dire à moitié poète. Il avait son Caroccio et sa Ginovra, aussi bien que ses outils et ses sacs de florins. Il avait son épée aussi bien que sa navette. Son lis écarlate était aussi bien une fleur d'amour qu'un blason de bataille sur son étendard, qu'une empreinte pour la monnaie de la République,

Elle a amassé de l'argent, dit-on. Sans doute ; elle en a amassé, mais c'était pour le jeter à deux mains dans les fonderies de Ghiberti et en faire le ciment des marbres de Brunelleschi. Toujours, elle l'a dépensé pour de grands desseins et de nobles usages. Le secret de Florence, c'est la grandeur de ses aspirations. C'est ce qui donnait aux citoyens la force de vivre pauvres et simples, afin de prodiguer leurs florins par millions pour léguer à la postérité des merveilles de pierre, de métal et de couleur. C'est ce qui a purifié son sol, rouge de carnage, noir du feu de l'incendie, piétiné sans relâche par les mercenaires et les assassins, au point que de ce sol a pu sortir, dans toute sa pureté et sa perfection, la fleur d'Eden de la vie nouvelle.

« Nous travaillons pour l'idéal, » disaient les Florentins du temps passé, en élevant vers le ciel leur fleur de lis écarlate. Et, depuis lors jusqu'à nos jours, l'Europe s'est inclinée devant ce qu'ils ont fait sans pouvoir jamais l'égaler.

– Mais elle a eu de si grands hommes, des maîtres si puissants ! » lui dis-je un jour.

Il sourit et, me jetant un regard un peu dédaigneux, me répondit :

« Croyez-vous que ces grands hommes soient nés tout armés comme Minerve ? Ou bien suffisait-il de la pureté et de l'élasticité de l'atmosphère pour donner à de simples mortels la force des immortels ? L'idéal des gouvernements modernes, c'est d'aplatir tous les hommes sous un commun niveau, de sorte que, si quelque originalité arrive à se manifester pour un instant, c'est au prix des plus violents efforts et quelquefois des plus grandes catastrophes. Au lieu que, dans la République de Florence, tout homme qui naissait avec du génie, puisait, dans l'air même qu'il respirait, la force et l'audace de faire de grandes choses.

« Que dis-je ? Ce ne sont pas seulement les grands hommes qui l'ont faite ce qu'elle est. Ce furent par-dessus tout les hommes qui savaient qu'ils n'étaient pas grands, mais qui avaient la patience et le désintéressement de travailler pour elle avec zèle et de mettre dans leur travail toute la perfection possible. Ce n'est pas seulement Orcagna, traçant le plan de la Loggia, qui mit toute sa tête et tout son cœur au service de son œuvre ; tous les ouvriers qui sculptèrent les moindres détails y mettaient aussi toute leur intelligence et tout leur cœur. Ce n'est pas seulement Michel-Ange dans son atelier, c'étaient encore jusqu'aux pauvres peintres, qui apprenaient en pleine rue l'A, B, C de leur art à leurs disciples, qui faisaient avec puissance et avec respect le travail qu'on voulait bien leur confier.

« Dans ce temps-là, les serviteurs, aussi bien que les rois de l'art, étaient pénétrés de sa sainteté. Cette masse patiente, intelligente, poétique et sincère de serviteurs de l'art, au lieu de se ronger le cœur par envie et par jalousie, cultivaient jusqu'à la perfection le seul talent qu'ils eussent ; aussi la médiocrité de cette époque aurait pu être l'excellence de toute autre. Ce n'est pas seulement des grands ateliers que la lumière rayonnait sur le peuple. Elle venait de partout : de tous les échafaudages, où l'on peignait à fresque le plafond d'un palais ; de la moindre boutique, où les enfants des pauvres apprenaient à broyer et à mélanger les couleurs ; de l'humble cellule, où quelque moine rêvait pour arriver à produire une offrande digne de son Dieu ; de chaque coin de rue, où les jeunes gens se rassemblaient pour voir élever et mettre en place, dans les murs de la cité, quelque Annonciation ou quelque Ecce Homo. La lumière venait de partout, elle était partout. »

Quand il parlait ainsi, je l'écoutais avec avidité : peu à peu, j'en vins à partager cette affection si tendre, si filiale, si extraordinaire qu'il avait pour la cité des lis.

QUATRIÈME PARTIE

PÉRÉGRINATIONS

I

IL BIANCO ASPETTO.

Connaissez-vous les délices d'une matinée de printemps en Italie ? Par matinée, j'entends quatre ou cinq heures du matin, et non pas les heures chaudes d'entre dix heures et midi que notre époque languissante appelle la matinée.

L'air est frais, presque froid, et transparent comme le cristal. On entend un bruit perpétuel de chants d'oiseaux et de battements d'ailes ; au loin dans la campagne, une cloche de village sonne la première messe. Les grandes

ombres sont si fraîches, si graves, si calmes, que la poussière même de la route leur emprunte une sorte de calme et de poésie.

Doucement, le soleil se lève, frappant d'abord les arbres les plus élevés, les magnolias en fleur, atteignant peu à peu les vignes ; en haut, tout est éclat et lumière ; en bas, tout dort encore dans la fraîcheur et l'ombre.

Le ciel est souvent d'un beau bleu de mer ; de grandes vapeurs flottent çà et là, avec des tons d'iris et de neige. Tout est clair, tranquille, frais, comme les roses baignées par la pluie.

Par une de ces belles matinées, nous franchissions la porte qui fut pratiquée autrefois pour livrer passage à la mule du vicaire de Jésus-Christ.

Par goût et par habitude, Pascarel était trop vagabond pour demeurer longtemps à la même place, cette place fût-elle entourée des collines qu'il aimait. Dès que le printemps paraissait, on l'attendait avec impatience dans les villes et villages de la Toscane et de l'Ombrie, de la Romagne, le pays des fleurs, et de la triste Maremme, baignée par la mer.

Son théâtre, très-industrieusement agencé, se transportait facilement, à dos de mulet, ou sur des chariots de paysans, sur des voitures de foin ; partout où il passait, la vue de son étendard au lis rouge excitait les plus vives démonstrations de joie et d'enthousiasme. Quant à nous, nous allions à pied, passant toujours aux endroits où il y avait quelque chose de beau à voir, tantôt le long d'une rivière, tantôt à travers les champs et les vignes, tantôt contre le flanc des collines brunes, tantôt le long de la mer, sur le sable jaune, ou à travers la plaine, d'une petite ville à une autre.

Nous nous arrêtions où la fantaisie nous prenait de nous arrêter. La troupe avait ainsi parcouru toute l'Italie et la moitié de l'Europe ; quant à moi, je goûtais fort cette façon de voyager. Nous partions au lever du soleil, et notre course du jour était achevée avant la chaleur. Ou bien, quand la troupe n'avait pas joué le soir, nous partions au lever de la lune et nous marchions de nuit.

C'est dans ces pérégrinations perpétuelles, en compagnie de Pascarel, que j'appris à connaître toute la beauté de l'Italie. Jusque-là, je n'en avais eu aucune idée. Les plaines, quand elles sont vertes, ont toutes une certaine ressemblance, soit en Belgique, soit en Bavière, soit en Angleterre. Une allée de peupliers qui frissonnent dans la lumière, a le même aspect en

Flandre et en Normandie. Un bois touffu, étincelant de pourpre et d'or au coucher du soleil, offre le même spectacle sur les bords du Rhin et dans le Devonshire.

Mais l'Italie a une physionomie qui lui est propre ; elle ne ressemble à rien autre chose. Ses aspects sont, pour certains esprits, tristes, étranges, désolés, pénibles même. D'autres les trouvent beaux, consolants, délicieux comme des rêves. Dans tous les cas, ce qu'ils ont d'absolument particulier ne se retrouve nulle part ailleurs. Ils vous font sourire, ou ils vous font soupirer ; à côté de ces paysages, ceux des autres pays paraissent muets et sans âme.

Ce n'est pas l'intensité, c'est la transparence de la couleur qui en fait le charme, car ce que Dante appelle *bianco aspetto* reflète toutes les couleurs sans en avoir aucune qui lui soit particulière.

II

ÉTOILE QUI FILE

Nous allions donc devant nous, au hasard de la fantaisie.

Quelquefois, dans la montagne, nous logions avec les paysans, faute d'auberge, et nous vivions d'oignons et de pain noir. Quelquefois, dans les villes, les lois sévères qui étaient encore en vigueur rognaien les ailes aux improvisations de Pascarel ; quelquefois même, on l'expulsait brutalement, sans lui laisser le temps de recueillir la recette du jour. Quelquefois, nous nous égarions, et alors nous campions sous une touffe de châtaigniers, en ayant soin d'allumer un feu de feuilles sèches pour chasser les moustiques.

La vie me semblait bien belle, et elle aurait paru telle, je suppose, à quiconque aurait eu en lui du caractère de l'enfant et de celui du poète. On nous aimait tant, ou du moins on aimait tant Pascarel, que, tout le long de notre route, nous étions l'objet des prévenances les plus délicates et les plus touchantes.

De pauvres vieilles femmes en grossiers chapeaux de paille, avec de bonnes figures ridées et souriantes, nous apportaient de petits fromages et des rayons de miel enveloppés de feuilles de vigne. Des jeunes filles aux yeux tendres et rêveurs comme ceux de la Madone nous offraient des œufs soigneusement emballés dans des feuilles de rose et recouverts de l'herbe de la Madone, qui porte bonheur.

Quelquefois, à notre approche, les cloches des villages carillonnaient en notre honneur. Nous étions avec le peuple ; Pascarel ne jouait que pour le peuple. L'entrée ne coûtait pas cher, naturellement, et encore l'offrait-il gratuitement à ceux qui n'avaient pas de quoi payer.

« Entrez, entrez, disait-il, vous me payerez de vos rires, si la pièce en vaut la peine. Vous n'avez pas un sou dans la poche ? Oh ! mon ami, vous devez être le plus grand fou ou le plus honnête homme du monde. Entrez, entrez, applaudissez ou sifflez, comme il vous conviendra ; mais entrez toujours. »

Ils entraient par milliers : c'était son public de préférence.

« Ainsi, décidément, vous n'avez pas d'ambition ? lui dis-je un jour pour la centième fois.

– Pas l'ombre, me répondit-il en riant.

– C'est étrange. Où en serait le monde si tous les hommes raisonnaient comme vous ?

– Absolument où il en est, me répondit-il, moins les horreurs de la guerre. Si vous croyez que le monde doive quoi que ce soit à une passion aussi personnelle, vous vous trompez complètement. Jamais un véritable artiste n'a travaillé par ambition. Il fait ce qu'il est en son pouvoir de faire, en vertu d'une force bien supérieure à la sienne. Les premiers fruits du génie d'un homme sont toujours purs de tout égoïsme. Plus tard, le monde se tourne vers lui pour le tenter, et, si ce n'est pas un homme fort, le monde le séduit et l'énerve. C'est une des raisons pour lesquelles la maturité d'un

artiste ne porte pas toujours les fruits que sa jeunesse avait promis. Ce n'est pas l'ambition qui a élevé les monuments de Brunelleschi, qui a ciselé les portes de Ghiberti, qui a créé l'Enfer ou l'Hamlet, qui nous a donné le concerto en *ut* mineur de Félix Mendelssohn.

– Mais pourtant, lui dis-je, ces hommes n'ont certainement pas ignoré qu'ils faisaient une chose destinée à perpétuer leur souvenir à travers les siècles ?

– J'en doute, répondit Pascarel ; le vrai artiste ne travaille pas même pour l'amour du travail, mais parce qu'il ne peut s'empêcher de le faire. Croyez-vous que l'architecte de la cathédrale de Cologne aurait déchiré ses plans s'il avait pu se douter que son nom serait oublié un jour ? Et puis, l'ambition d'un comédien ! dit Pascarel en riant, sans attendre ma réponse ; pourquoi ne dites-vous pas à ce chiendent qui pousse là de grandir et de devenir un jour un pin ? « Ci-git le bruit du vent, » voilà notre épitaphe. Le duvet du chardon, les bulles de savon, les étoiles qui filent et disparaissent, voilà nos emblèmes. On nous reproche de ne vivre que pour rire et pour aimer. Pourquoi pas, puisque nous n'avons pas de lendemain ? Le comédien ne laisse rien derrière lui, pas même un souvenir. « Ah ! si vous l'aviez entendu, disent les vieilles gens aux jeunes en parlant du comédien qui est mort. Ah ! si vous l'aviez entendu ! c'était un grand artiste ! » Que voulez-vous que les jeunes gens en pensent ? Il n'y a pas de preuves.

– Mais il y a eu de grands acteurs ? m'écriai-je, ne sachant que lui dire. Il y en a qui ont eu une grande existence, qui ont été riches ?

– Riches, oh ! oui, répondit-il. Vous parlez de ceux qui gagnent un million de francs par semaine, qui reçoivent de la main des princes des tabatières enrichies de diamants. Ah ! oui, si c'est là de la grandeur. Grand Dieu ! Vous êtes à peine une femme, et c'est bien un cœur de femme qui bat dans votre poitrine.

– Mais alors qu'entendez-vous par la grandeur ? » lui demandai-je avec une certaine impatience.

Il tenait ses regards attachés sur le ciel, qui était teinté d'un rose tendre à l'occident. Quand il tourna les yeux de mon côté, ils étaient rêveurs et tout pleins de cette mélancolie et de cette beauté immatérielle qui est celle de l'Italie même.

« Il y a une vieille légende, me dit-il enfin, une vieille légende de moine, qui raconte ceci. Du temps du roi Clovis, une femme, vieille et misérable, rebutée de tout le monde et sur le point de mourir, se mit à parcourir les forêts mérovingiennes. A force de hanter les bois, d'écouter les oiseaux, de les aimer, de les entendre parler de Dieu, elle redevint jeune sans y avoir songé. Elle vécut plus de cent ans encore, toujours jeune et toujours belle. Pendant tout ce temps-là, elle ne manqua jamais de retourner dans les bois, au lever du soleil, pour entendre chanter les créatures auxquelles elle devait son bonheur. Quiconque peut faire à l'âme humaine, à quelque degré que ce soit, ce que les oiseaux avaient fait pour la vieille femme dans les forêts mérovingiennes, celui-là, selon moi, possède la véritable grandeur. Mais je suis un déclassé, vous le savez, et ma sagesse n'est pas de ce monde. »

III

LE RUBAN DE LA MANDOLINE.

Quelques semaines plus tard, la vieille cité de Pise se trouvant presque sur notre passage, Pascarel éprouva le désir d'y passer quelques jours.

Je vis donc la rivale ruinée de Florence, la cité sans foi, qui a été l'entrepôt du monde et qui n'est plus qu'un désert. Je vis aussi l'ami de Pascarel, le savant Luceone ; c'était un homme affectueux, avec des yeux pleins de douceur, le front de Ghiberti et la bouche de Fra Giovanni. Je vis la vieille chambre qui faisait penser au docteur Faust, et les hiboux qui hantaient les ruines, et l'Arno baignant la tour, et la petite rue obscure où les comédiens mangeaient leurs cerises, le jour où se décida si brusquement le sort de Pascarel.

Luceone habitait l'ancienne chambre de Pascarel, et il s'y trouvait très-heureux, très-content de son sort, ne demandant rien de plus aux dieux et aux hommes que de passer sa vie au sein de la vieille cité académique, au milieu de ses tristes plaines de sable et des moustiques qui prolongent leurs bourdonnements aigus toute la nuit autour des vieux remparts. Il ajouta au portrait que Pascarel m'avait tracé de lui-même quelques touches lumineuses, et je vis que le peintre avait été bien loin de se rendre justice.

« Je suis si heureux ici, si heureux ! me disait cet aimable philosophe, pendant que je me tenais accoudée à la fenêtre d'où Pascarel avait aperçu la Zinzara. Et dire que c'est à lui que je dois tout ! Il était bien plus savant que moi. Je venais après lui en mathématiques, mais je n'ai pu l'égaliser. Vous ne voudriez pas croire cela, vous, en le voyant fumer sa cigarette après avoir joué ses petites comédies, ou cueillir des haricots avec une jolie paysanne dans un jardin d'auberge ; c'est pourtant la vérité. Pascarel avait la science infuse.

« Il n'est pas de mauvais tour qu'il n'ait imaginé dans son temps ; il était la terreur de la vieille Académie ; eh bien ! malgré cela, on a fait tout ce qu'on a pu afin de le garder, pour la plus grande gloire de Pise, et on lui a offert la chaire de mathématiques. Voyez-vous, qu'il vous conte ce qu'il voudra : il aurait aimé à être professeur de mathématiques, ne fût-ce que pour garder la vieille chambre qu'il aimait tant. Je ne dis pas qu'il ne se fût pas ennuyé du métier et qu'il ne serait pas parti un beau jour, sans dire où il allait ; mais il était passionné pour-la science, et nulle part ailleurs il n'aurait eu plus de ressources pour poursuivre ses études.

« Il savait que j'étais pauvre, que j'avais à soutenir ma mère et ma sœur ; il savait que je me privais de pain et d'huile et que j'étais heureux de manger les restes des jeunes étudiants. Devinez ce qu'il fit ? Il alla trouver les autorités et leur dit avec son aisance habituelle : « Illustrissimi, je vous remercie de votre offre ; mais ne m'en voulez pas si je vous dis que vous avez commis une grande erreur. Vous savez ce que je suis, c'est-à-dire pas grand'chose de bon, un bohémien dans l'âme et un viveur ; Vos Excellences savent bien que j'ai été mis plusieurs fois à la porte de l'Académie et que j'ai toujours eu de mauvaises notes. Ne me donnez pas la chaire vacante ; mais donnez-la à quelqu'un qui est aussi bon mathématicien que moi, aussi

instruit que moi, et qui vous fera, par la simplicité et l'honnêteté de sa vie, beaucoup plus d'honneur que moi. Donnez-la à Ezio Luceone, et moi, Pascarel, j'en serai aussi obligé à Vos Seigneuries que si j'occupais la chaire moi-même. »

« Voilà comment Pascarel a renoncé à cette chaire en ma faveur. Il vous a dit qu'il y avait renoncé pour suivre cette comédienne française. Cela lui ressemble bien. Sachez donc qu'il a renoncé à la chaire au mois de mars et que la troupe de la Zinzara n'est arrivée ici qu'à Pâques ; or, je m'en souviens très-bien, Pâques, cette année-là, tombait vers le milieu d'avril. Cette chaire fut pour moi une bonne aubaine. Le traitement me suffit amplement pour soutenir ma mère et ma sœur. Aussi je travaille de tout mon cœur et je ne demande ni à Dieu ni aux hommes une autre vie que celle que je mène. C'est à Pascarel que je dois tout ; seulement ne lui en parlez jamais : il ne me pardonnerait pas de vous l'avoir dit. Je l'ai su moi-même d'un des illustrissimi ; et il en a été très-fâché. Il m'avait laissé croire que je ne devais ma place qu'à mon seul mérite.

« N'importe, j'éprouvai un grand chagrin quand je le vis partir le sac sur le dos, la mandoline retenue à l'épaule par un ruban écarlate que la Zinzara venait d'y attacher. Vous demandez si c'est la même mandoline ! Oui, c'est la même. Il ne sait pas ce qu'est devenue la Zinzara, c'est possible. Mais il en était fou à cette époque-là ; une belle femme du reste, avec de grands yeux noirs pleins de flammes et de jolis pieds. Elle faisait de Pascarel ce qu'elle voulait, et je crois que, sans elle, le monde aurait entendu parler de lui, car il avait de l'ambition alors, et vous savez ce qu'est le dernier des Pascarelli. Étaient-ce vraiment des princes ? Mais oui ; vous pouvez lire cela tout au long dans Malespini et dans Villani. »

Je l'écoutais en regardant l'endroit où la Française avait attaché ce ruban écarlate au manche de sa mandoline, pendant que Pascarel, sans doute, tenait ses regards brillants attachés sur elle.

Cette pensée me faisait mal. Je n'aimais pas ce passé d'insouciance et d'amourettes, où je n'avais eu aucune part. Toute femme, si jeune et si innocente qu'elle soit, aurait éprouvé la même répugnance si elle avait aimé comme j'aimais. Pascarel était entré dans la chambre sur les dernières paroles de son ami. Il vint à moi et me dit d'un ton doux et triste :

« Ah ! oui ! cara mia, bien des mains ont attaché bien des rubans au manche de cette mandoline ; j'ai honte de l'avouer. Ce que ces rubans sont devenus, Dieu seul le sait. Les uns s'en sont allés au ruisseau, les autres au bal masqué, les autres à d'autres mandolines, quelques-uns à la hotte du chiffonnier. Mais, après tout, qu'est-ce que cela fait ? Ces rubans n'ont jamais touché les cordes de la mandoline ; ils ne servaient que pour les foires, les fêtes et les folles équipées ; il faut quelque chose de plus fort et de meilleur qu'un ruban pour faire résonner les cordes. »

Le peu que je compris de son discours suffit pour que mon cœur redevînt plus léger et plus gai.

IV

LE PAYS DES POÈTES.

Notre séjour ne fut pas long à Pise : nous reprîmes bientôt le chemin du val de Grève. Si vagabond et si inconstant que fût Pascarel, il y a un endroit où il revenait toujours : c'est celui où les crénaux du Vecchio se profilent comme les dents d'un lion sur le fond du ciel.

Pendant tout le mois de mai, qui fut très-doux, nous parcourûmes à pied la Toscane.

Y a-t-il rien de plus beau au monde que le printemps d'Italie ?

Le blé vert déploie ses feuilles au pied de la vigne, qui bourgeonne. L'herbe, qui vous monte jusqu'à la poitrine, est teinte de pourpre et d'or par les fleurs qui foisonnent. Les champs de millet sont pleins de glaïeuls cramoisis et de rouges coquelicots. On croirait voir des bandes d'étoffes roses étalées sur le flanc des collines quand les lupins sont en fleur ; les plumets gris des roseaux de l'année se balancent au bord des ruisseaux.

Les feuilles de l'arum sortent de tous les joints des murs ou du bassin de quelque fontaine à sec. Les touffes de roses, brillantes comme des flammes, envahissent tous les coins déserts et escaladent la crête des vieux murs et le toit des vieilles maisons. L'arbousier se balance, léger comme une vapeur marine ; l'acacia ressort en blanc, comme une tache de neige, sur le feuillage sombre du cyprès. Les jeunes pousses de l'yeuse, d'un beau vert de mer, ressortent en lumière sur le fond de bronze et de pourpre de l'ancien feuillage. Le bleu des iris, ce beau bleu qui fait rêver, se montre sous les oliviers et à la marge des champs.

Que de scènes charmantes et paisibles ! Que de tableaux tout faits ! Le faucheur abat par larges brassées l'herbe mélangée de roseaux au bord des ruisseaux ; par les portes ouvertes des villas, on voit le soleil qui s'étend en longues bandes obliques, à travers les sentiers pleins d'herbe, au pied des vignes grimpantes ; assises dans l'ombre des porches, les femmes tressent la paille, tandis que la campagne, inondée de soleil, s'étend devant elles, toute animée par le chant des grillons ; les murs menaçants d'une tour s'élèvent sur une pointe de rocher, au-dessus du vert délicat des jeunes chênes et des éventails mobiles du figuier ; dans ce chaos si vert et si frais de feuilles, de fleurs et de branchages, les enfants sont couchés pêle-mêle avec les chèvres sur le thym sauvage et le trèfle fleuri ; la petite églantine montre sa fleur blanche dans les champs de maïs ; la proue aiguë des barques, qui ressemblent à des galères, se profile en noir sur l'eau jaunâtre du courant ; les grands filets carrés sont étendus à l'endroit où l'on voit trembler dans l'eau l'ombre des grands peupliers. Ces images se présentent à chaque pas quand on voyage à pied en Toscane par une belle journée de mai.

Ce sont là comme des aspects intimes et familiers de l'Italie. Les poètes et les peintres nous ont décrit ou dépeint les autres jusqu'à la satiété. Il n'y a peut-être pas un voyageur sur mille qui se soucie de ceux-là ou qui les connaisse.

Tout le temps, nous marchions au caprice de Pascarel, des eaux bleues de la Spezzia aux vertes campagnes du Casentino, des clochers de Milan aux ombres de Saint-Marc.

Nous parcourûmes de long en large cette contrée historique que les Apennins enserrant de leur ceinture de marbre et de feuilles de vigne, le pays des poètes, qui a entendu « leurs doux chants » pendant tant de siècles, depuis les chants d'amour de Catulle jusqu'aux derniers soupirs du Tasse.

Pascarel connaissait l'histoire et les légendes des petites villes et des moindres villages, et, chemin faisant, il me les racontait avec un charme infini.

Un jour, nous étions assis à l'ombre d'un figuier, dans un petit village de la plaine : des bœufs blancs passaient d'un pas lent dans les vignes en fleur, et tous les petits cours d'eau avaient une bordure bleue de jacinthes et d'iris ; Pascarel me dit :

« S'il m'avait absolument fallu être un personnage fameux, je crois que j'aurais aimé à être Boiardo. Du premier jour au dernier, sa vie a été digne d'envie, dans cette charmante et trois fois fameuse contrée de Reggio, toute verdoyante de pampre ; c'était une belle vie, hardie, libre, gracieuse, toute employée par lui à aimer et à se laisser aimer ; une vie remplie d'exploits comme celle d'un soldat et de rêveries comme celle d'un poète ; une vie douce et fraîche, passée au grand air, ennoblie par les passions et par la lutte, mais surtout absorbée dans l'idéal ; n'est-ce pas lui qui fit sonner les cloches de Scandiano, au point que le peuple s'imagina que l'on venait de canoniser un nouveau saint, et tout cela parce qu'il venait d'imaginer pour son héros un nom qui lui plaisait. Boiardo est digne d'envie, d'abord pour avoir eu l'idée du Roland, mais surtout pour avoir mérité que son nom devînt synonyme de « Fortuné ». « Que le ciel envoie chez vous Boiardo » ; voilà ce que les gens du district de Reggio vous disent encore aujourd'hui quand ils veulent vous souhaiter bonne chance. Faut-il qu'un homme ait été adoré de ses concitoyens pour que son nom soit ainsi conservé par la tradition ! »

Voilà comme il parlait de Boiardo, sans songer que lui-même était adoré aussi dans son pays natal.

Sa renommée ne se répandait pas, comme celle du poète courtisan, auteur du « Roland amoureux », dans les palais des grands, ni à la cour des rois ; mais il n'y avait pas une méchante cabane entre les deux mers où l'on ne se sentît le cœur plus léger et plus heureux en entendant le bruit de ses pas sur

le seuil ; il n'était pas un paysan des Alpes aux Abruzzes, qui ne fût prêt à servir, en l'honneur de sa venue, son dernier quartier de chair de chèvre et son dernier flacon de vin rouge.

Il n'avait pas d'argent à leur donner, mais il leur prodiguait les richesses qu'il avait : la gaîté, la musique, le bon vouloir, un bras vigoureux pour les séparer dans leurs querelles, une tendresse patiente pour les aider dans leurs besoins, et un esprit plein de gaîté pour les charmer dans leurs chagrins.

Je commençais à comprendre comment et pourquoi il aimait tant la vie qu'il menait, et pourquoi, il n'aurait pas voulu l'échanger contre une autre ; liberté complète et variété ; mais ce qui, je pense, le touchait le plus, c'était l'affection profonde qu'on lui témoignait partout où il passait.

Il avait une grande influence sur moi, et je me trouvais meilleure à mesure que je le connaissais davantage ; je crois qu'il avait la même influence sur tous ceux qui vivaient avec lui. Une fois, dans un hameau de la plaine où sévissait le choléra, j'ai vu les pauvres gens bénir son arrivée comme s'il eût été un ange du Seigneur et qu'il eût apporté pour eux le salut sur ses ailes. Une autre fois, dans une sorte de petite émeute à Vicence, par le seul ascendant d'un courage indomptable et par le seul effet d'un mot heureux dit à propos, il calma une populace furieuse et menaçante.

Je crois que l'on ne rend pas justice aux qualités sérieuses qui se cachent sous l'indolence et sous la légèreté de l'Italien.

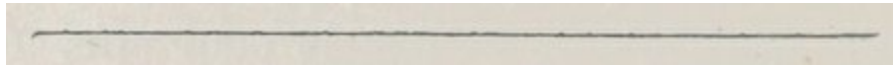
Voyez l'Italien en temps d'inondation, de maladie contagieuse, d'incendie ; il est héroïque ; le mal de l'un devient le mal de tous. L'action est si unanime, l'émotion est si puissante, qu'elles ne peuvent naître l'une et l'autre que d'un caractère national plein de tendresse et de force ; les nations du Nord, par exemple, n'ont rien de comparable à l'esprit de sacrifice de la *Misericordia*. Dans aucun autre ordre de l'Europe, on ne trouverait une union si étroite, un dévouement aussi absolu au devoir, ni des sentiments de charité aussi purs et aussi profonds.

Où trouverez-vous ailleurs que dans toute la Toscane, le noble prêt à quitter son bal masqué, l'amoureux sa maîtresse, l'artisan son labeur, l'ennemi le soin de sa vengeance, pour accourir au son du tocsin et venir en aide au pauvre, au malade et au mourant.

Ce sérieux se retrouvait toujours au bon moment, sous la légèreté, le scepticisme et les plaisanteries de Pascarel.

Bien souvent, quand nous étions à la ville, il disparaissait au moment même où il riait avec moi dans un cabaret et où nous jouions aux dominos devant quelque restaurant, pour obéir à la cloche de la *Misericordia*.

Souvent, quand nous traversions un village désolé par la maladie ou ravagé par l'inondation, il allait s'asseoir au lit des malades ou à côté des pauvres paysans que l'inondation avait ruinés, et il déployait une bonté ingénieuse, délicate, affectueuse, qui faisait plus de bien aux affligés que l'or ou le secours de la science. Il n'était jamais plus gai, plus amusant que quand il était venu en aide à quelque étranger sans ressource, qui serait mort sans secours et sans confession si le comédien ne se fût trouvé là.



V

FUMEE DE GLOIRE.

Cette vie errante me convenait de tous points, comme elle aurait convenu à toute autre créature saine de corps et dont l'âme n'avait pas été corrompue par le monde.

Quant au peuple, ce cher peuple ! plus je le voyais de près, plus je l'aimais. Quelle idée fausse et incomplète les voyageurs vous donnent de lui, et encore quand ils daignent en parler.

La vivacité et l'aisance des Français sont passés en proverbe ; mais en réalité, comparé à l'Italien, le français est un peu apprêté, et il ne s'abandonne jamais complètement. L'Italien est certainement la créature la plus simple et la plus naïve de la création.

On peut lui reprocher de n'entendre pas toujours la plaisanterie et de prendre souvent la raillerie en mauvaise part ; il est parfois aussi entêté que ce petit animal qu'il ne désigne jamais que par ce délicat euphémisme : « le petit monsieur noir ». Il a des accès de colère pendant lesquels il frappera sans raison, à propos de noyaux de cerises, d'un balai cassé ou de tout autre *casus belli* de même nature.

Oui ! mais comme il est gai, sociable, obligeant ! comme il est prévenant et gracieux dans sa courtoisie ! comme il est bon et vif dans son empressement ! comme il est poétique dans ses plaisirs, dans ses chansons, dans ses danses, dans ses spectacles ! comme il est facile à contenter ! comme il est naturellement et invariablement porté à préférer le plaisir, de l'œil et de l'oreille à celui de la bouche et de l'estomac.

Il y a toujours en lui quelque chose de l'artiste et du gentilhomme.

Il acela d'instinct. Prenez-moi un Italien aussi pauvre que vous voudrez, mal vêtu, affamé, ignorant jusqu'aux lettres qui forment son nom ; il marche nu-pieds dans la poussière de la rue ; le vent de la montagne le glace à travers sa chemise déchirée ; ce sera, si vous voulez, le plus parfait vaurien et le plus grand pécheur de la terre. Eh bien ! il portera ses haillons avec grâce ; il offrira une fleur à une femme avec un salut digne d'un roi ; il ressentira un affront d'un air auquel ni la pourpre ni le linge fin ne pourraient ajouter un atome de dignité.

Pendant toute cette douce saison du printemps et de l'été, je fus heureuse avec le peuple ; il n'est sorte d'attention dont on ne s'avisât envers la donzella, pour complaire à Pascarel.

Pascarel tenait fidèlement sa parole. Je ne vis ni n'entendis jamais rien qui eût pu choquer ma vieille Mariuccia. Quand nous nous trouvions par hasard dans une société dont les gestes et les chansons tournaient à la grossièreté, Brunotta, sur un signe de Pascarel, me prenait par la main, m'emmenait dans quelque coin et se mettait à m'énumérer, sans jamais me fatiguer, les perfections de Pascarel.

A ses yeux, j'étais toujours la donzella ; il y avait de la timidité et de l'humilité dans ses manières avec moi.

« Tanta bellina ! Tanta bellina ! » murmurait-elle souvent en me regardant d'un air pensif et surpris ; je ne pus jamais obtenir qu'elle se mît sur un pied

d'égalité avec moi. Au contraire, elle semblait ressentir, chaque jour davantage, la différence qu'il y avait entre elle et moi ; elle me traitait avec une sorte d'admiration respectueuse. Ma vanité naturelle me faisait trouver cet arrangement tout simple. Cette vanité, d'ailleurs, s'était amendée. Je me consolais de savoir que Pascarel était fils d'un chaudronnier en songeant aux souvenirs de la race glorieuse dont il descendait.

Quant à lui, ses souvenirs ne lui causaient jamais ni souci, ni regret, ni envie.

Il disait souvent d'un ton de badinage, quand je le pressais sur ce sujet :

« Eh bien ! oui, c'était évidemment une puissante race ; du moins, mon père aimait à le dire, Malespini l'affirme, reste à savoir si l'on en peut croire ce vieux menteur. On en trouve des traces dans une foule de vieux endroits bizarres : ici un tombeau, là une forteresse, plus loin un chevalier de bronze auquel les gamins jettent des pierres pour s'amuser, ailleurs un manuscrit que quelque vieux moine tire des archives par désœuvrement. Oui, oui, je pense que c'est vrai et qu'il y a eu de puissants Pascarelli, il y a bien longtemps ; mais je suis bien content de n'être pas un de ces Pascarelli.

« Cependant j'aurais assez aimé à donner un ou deux bons coups d'épée en faveur de Guido Cavalcanti et à troubler la tête de ces misérables drôles qui l'envoyèrent mourir de la fièvre de marais. Grand ! Non, certainement non, je ne voudrais pas être grand ; le métier de grand homme consiste à toujours désirer quelque chose que l'on n'a pas, à baiser les mains du monarque et à lécher les pieds du peuple. Etre grand ! qui a jamais été plus grand que Dante ? et cependant n'a-t-il pas déclaré lui-même que le pain mendié est amer et que l'escalier d'un palais étranger est dur à monter. D'ailleurs, à supposer qu'un homme ait tout le génie nécessaire pour arriver à la grandeur, la vie a de tels hasards qu'il peut mourir sans y être parvenu. Voyez Machiavel.

« Il établit des règles infaillibles pour le succès d'une société, d'un peuple ; sa clairvoyance fut telle, que son nom est devenu synonyme de politique infaillible. Et, malgré cela, Machiavel passa toute sa vie sous la dépendance et le bon plaisir de Rome, de Florence, de Charles, de Léon, de Clément. Il était né dans un temps favorable entre tous pour les brusques changements de fortune. Il suffisait d'avoir de l'audace et de l'énergie pour

arriver aux rangs les plus élevés. Eh bien ! Machiavel, que le monde regarde encore comme le plus grand des hommes d'état en théorie, ne s'est jamais élevé, en fait, au-dessus de la condition de valet de la tyrannie civile et de la tyrannie papale ; quand son heure fut venue, il mourut dans l'obscurité, presque dans l'indigence.

« En théorie, Machiavel pouvait gouverner l'univers ; en pratique, le plus beau résultat qu'il obtint, ce fut de changer de maître avec plus ou moins d'avantage. Au lieu de se donner tant de mal pour atteindre un si petit résultat, ne semble-t-il pas qu'il vaut mieux vivre obscur, content et sans souci ? Fumée de gloire ne vaut pas fumée de pipe. Moi, à défaut d'autre, je suis profondément convaincu de cette vérité des vérités. »

Je l'écoutais avec chagrin ; car, à mes yeux ignorants, ce feu follet qu'on appelle la gloire était une étoile, et il me semblait que cette étoile aurait pu présider aux destinées de Pascarel.

« Il n'y a donc pas, lui dis-je tristement, un seul genre de gloire qui vaille la peine qu'on la recherche ?

– Pardon, il y en a un peut-être. Mais on n'y peut atteindre qu'environ une fois en cinq siècles. Vous connaissez Or San Michele ? Ce monument serait une des merveilles du monde, s'il était seul et sans entourage ; mais il a de si glorieux rivaux, que c'est à peine si le monde daigne lui rendre justice. Là où le jaspe de Giotto, le marbre de Brunelleschi, le bronze de Ghiberti, le granit d'Arnolfo s'élèvent en pleine lumière, provoquent l'attention et forcent l'admiration, le pauvre San Michele ne reçoit pas des hommes la récompense qu'il mérite. Et pourtant, dans toute l'enceinte de Florence, il n'y a pas de plus noble monument. C'est comme un immense coffre d'argent, oxydé par le temps.

« Je n'entends rien aux règles de l'architecture ni au langage des architectes, mais voici mon opinion. Ce monument carré et puissant comme une forteresse qui élève son front jusqu'aux nuages, qui reçoit toujours les derniers rayons du soleil couchant sur les sculptures de sa balustrade, qui est partout bosselé et enrichi de feuillages, de broderies, de figures de saints, où l'on voit le contraste des arcades massives et sombres et des niches légères enrichies d'étoiles d'or et remplies de formes divines, tout cet ensemble est un présent si riche que l'artiste a fait à l'univers, que l'on

ne devrait jamais passer devant sans dire une prière pour l'âme du grand Taddeo.

« L'autre jour, j'étais devant San Michele, occupé à regarder ce saint Georges qui se repose sur son bouclier, si calme, si jeune, la tête nue, le regard paisible. « C'est de notre Donatello ! » dit une voix derrière moi ; je me retournai ; celui qui venait de me parler était un homme du peuple, un loueur de chevaux.

« Il s'arrêta en faisant claquer son fouet pour me raconter l'histoire que voici : « Donatello a fait cela, et cela l'a tué. Est-ce que vous ne le savez pas ? Quand il eut fait ce saint Georges, il le montra à son maître. Le maître dit : « Il ne lui manque qu'une chose ». Notre Donatello prit cette remarque à cœur, et il eut d'autant plus de chagrin que son maître ne voulait pas lui expliquer où était le défaut ; cela le frappa tellement qu'il en tomba malade, malade à en mourir. Alors il fit appeler son maître auprès de lui : « Cher et illustre maître, avant que je meure, dites-moi cette chose qui manque à ma statue. » Le maître sourit et dit : « La parole ! – Alors, je meurs heureux, dit notre « Donatello. » Et il mourut, c'est sûr, au moment même.

« Je ne puis pas dire que cette histoire soit vraie, continua Pascarel ; il est même sûr qu'elle n'est pas vraie, puisque Donatello mourut à quatre-vingt-trois ans ; et c'est lui-même qui cria à sa statue : « Parle ! mais parle donc ! » pendant qu'on la portait à travers la ville. Mais qu'importe que l'histoire soit vraie ou fausse ; il y a du moins un point qui est vrai : c'est qu'un peuple est grand et noble lorsqu'un pauvre loueur de chevaux parle avec tant d'affection d'un sculpteur mort il y a cinq cents ans, qu'il s'arrête en plein soleil pour raconter l'anecdote, et qu'il est capable de sentir tout ce que cela a de beau et d'émouvant. « Notre Donatello ! dit encore le peuple de Florence, notre petit Donato, que nous aimons tant et dont nous sommes si fiers. » Ils disent cela comme s'il vivait et travaillait encore au milieu d'eux ! Voilà de la gloire, si vous voulez, et même quelque chose de plus beau que la gloire : voilà de l'amour. »

VI

GWYN ARAUN.

Les manières de Pascarel me déconcertaient complètement ; il n'aurait pas remué un doigt pour arriver à la gloire ni à la fortune ; néanmoins il lui échappait parfois, au moins à ce qu'il me semblait, un mot, un geste, une intonation qui montrait que son genre de vie ne le satisfaisait pas entièrement.

« Quelle vie aimeriez-vous réellement ? lui demandai-je un jour.

– La vie de Gwyn Araun, me répondit-il sans hésiter ; je crois que c'est la seule vie terrestre qui ait jamais été parfaite.

– Gwyn Araun ? lui demandai-je avec surprise. Ce n'était pas un Florentin.

– Non, ce n'était pas un Florentin. Il venait en droite ligne d'un pays qu'on nomme la Fable. Généralement, ceux de sa race reçoivent un médiocre accueil chez nous. Ils aiment l'ombre et non la lumière, et sont comme les fougères, qui poussent dans les endroits humides et obscurs. Ils appartiennent aux âges primitifs du monde. Gwyn Araun, pour en revenir à lui, avait un cheval qui pouvait le transporter en un instant n'importe où, dans la lune s'il le désirait.

Il pouvait converser avec les étoiles, les fleurs, les nuages et les arbres, les dieux et les papillons, tour à tour ; il pouvait se rendre invisible, ou prendre telle forme qu'il lui plaisait. Il avait la science absolue et n'usait de son pouvoir que pour sauver des hommes, améliorer leur condition et leur faire plaisir ; il avait un cor d'ivoire, et, aussitôt qu'il en sonnait, la plus noire mélancolie se trouvait dissipée.

C'est la seule existence parfaite dont j'aie jamais entendu parler ; il existait à l'époque de l'âge d'or, des mythes, dans la profondeur des bois scandinaves ou teutons, je ne me rappelle pas très-bien lesquels. Vous me demandez ce qu'il est devenu ? Il a disparu. C'est encore une des perfections de la race de Gwyn Araun, de disparaître au lieu de mourir. Si nous finissions de même, ce serait plus agréable et plus poétique.

Gwyn Araun disparut pour avoir rencontré un sage d'esprit prosaïque. Gwyn Araun l'avait invité à un festin d'ambroisie et de nectar servi dans des plats enrichis de diamants et dans des coupes d'or ; le sage d'esprit prosaïque ne vit les choses qu'avec les yeux du corps et soutint avec entêtement qu'il ne voyait ni nectar, ni ambroisie, ni vaisselle d'or, ni diamants, mais seulement des feuilles d'arbre et de l'eau claire.

Gwyn Araun en fut si indigné, qu'il disparut pour toujours de la surface de la terre. Seulement, il revient de temps en temps et paraît encore quelquefois sous la forme d'un poète ; mais les hommes ne le voient pas : il monte un cheval qui peut faire le tour du soleil en cinq secondes. Il sert encore le même festin qu'autrefois ; mais le sage d'esprit prosaïque, qui s'appelle le monde, se moque de lui comme le sage d'autrefois. Alors Gwyn Araun s'enfuit encore de chagrin et de dédain. Le monde a une formule pour indiquer cela : il dit que « le poète est mort le cœur brisé. »

Voilà comment Pascarel m'expliquait ses secrètes pensées et ses aspirations ; ses imaginations bizarres, fantasques, amusantes et capricieuses agissaient sur moi comme un charme. Je m'étais habituée à l'idée de vivre pauvre et obscure, moi qui avais toujours rêvé l'éclat d'un grand nom et d'une grande fortune !

VII

QU'EST-CE QUE LE GÉNIE ?

Pascarel croyait au génie ; c'était là sa religion. La médiocrité lui inspirait un mépris sans bornes.

Il avait lui-même du génie, et un génie de l'espèce la plus rare. Les petites pièces qu'il écrivait pour le peuple, et qu'il oubliait aussitôt après les avoir jouées deux ou trois fois, étaient des chefs-d'œuvre d'esprit, d'observation, de grâce et de profondeur.

Quand il m'arrivait de dire que je croyais sentir en moi un peu de génie, il rabattait mes prétentions avec un indicible mépris, qu'il adoucissait dans la forme par des plaisanteries et où il entraînait encore une certaine tendresse pour moi.

« Du génie ! s'écriait-il. Cara mia, le jour où vous chantiez sur la place du marché à Venise, vous faisiez un tableau charmant, je vous en répons. Mais un chien qui avait les pattes sales sauta après vous ; et vous, vous vous êtes arrêtée au milieu de votre chant pour essuyer votre dupe. Si vous aviez eu du génie, chantant comme vous chantiez, vous ne vous seriez pas interrompue, quand bien même cinquante chiens crottés auraient sauté après vous, car vous ne les auriez pas même remarqués.

« Du reste, tant mieux pour vous ! est-ce qu'une femme a besoin de génie quand elle a une figure comme la vôtre ? Vous êtes comme une belle mandoline ; mais vous n'êtes et ne serez jamais qu'une mandoline, incapable de créer la moindre chanson. Tout dépendra du musicien entre les nains duquel vous tomberez. Vous avez de l'esprit, de la voix, une fort belle voix ; mais vous ne savez pas ce que vous chantez, et cela parce que vous n'avez pas de génie.

« Vous me demandez ce que c'est que le génie ? Ma foi ! c'est un mot bien difficile à préciser et à définir. Ce qu'il y a de certain, c'est que quiconque a du génie doit s'attendre à en souffrir. Le génie a le regard si perçant, qu'il voit le fond des cœurs, en dépit des sophismes et de la feinte ; son propre cœur souffre de honte, en y lisant ce qu'il y découvre. Il a un si long et si fidèle souvenir des existences antérieures, oubliées par les autres

hommes, que toutes les choses de la terre lui semblent pauvres et misérables, à côté de l'éclat et de la beauté de ses souvenirs. Les hommes appellent cela imagination, idéalisme ; le nom ne fait rien à la chose ; que ce soit un désir ou un regret, cela revient toujours au même ; en effet, le génie va toujours plus loin que la chose qu'il a sous les yeux : il aspire toujours à quelque chose de plus élevé qu'il a perdu ou qu'il ne peut atteindre.

« Aussi, à ses yeux, l'art, l'humanité, les créations, les affections, qui semblent aux autres des choses si exquises, paraissent imparfaites et à peine supportables.

« Le monde que hante le génie, c'est le ciel du Phèdre, où l'on trouve non plus des femmes, mais la femme, non plus des amis, mais l'amitié, non plus des poètes, mais la poésie, c'est-à-dire chaque chose à son dernier degré de perfection ; aussi n'y a-t-il plus de place ni pour le désir ni pour le regret. En ce bas monde, il n'y a qu'une chose qui puisse le satisfaire : c'est la musique, parce que la musique n'a rien à démêler avec les choses de la terre et qu'elle soupire après des mondes qui sont situés bien plus loin que le soleil. Le génie est toujours à moitié enfant ; il s'amuse des bonds capricieux d'un chevreau, des jeux d'un enfant, du frissonnement des eaux agitées par le vent, des amours des oiseaux dans les arbres en fleur. Il est toujours à moitié enfant ; mais, chez lui, les larmes sont voisines du rire, et ses désirs non satisfaits introduisent l'idée de la mort dans tous ses rêves. Non, vous n'avez pas de génie, cara mia. Remerciez-en la première Madone que vous rencontrerez. »

J'écoutais ces paroles avec un sentiment d'humiliation, car elles me faisaient cruellement sentir ma petitesse.

Lui, il avait du génie, et cela donnait un charme d'originalité et de poésie à tout ce qu'il disait et à tout ce qu'il faisait.

Et j'avais osé, un seul moment, comparer au génie ce misérable petit don de chanter, que je partageais avec le merle perché sur la branche.

VIII

MES NOUVEAUX MAÎTRES DE CHANT.

Ce don, si faible qu'il fût, me gagna beaucoup de sympathies parmi le peuple. On me désignait souvent sous mon ancien nom, et l'on m'appelait l'Uccello. Quoique Pascarel ne me permît jamais de jouer sur son théâtre, il me permettait quelquefois d'y chanter. Quand il m'accordait son consentement, ce qui d'ailleurs était rare, je me présentais sur le théâtre avec une sorte de ravissement, et je regardais cette multitude de têtes brunes, attentives, enthousiastes, avec un mélange d'enfantillage et de vanité.

C'étaient d'excellents maîtres pour moi que ces artisans italiens, si prompts à saisir la moindre imperfection, à applaudir aux bons endroits. Ils me donnaient de l'émulation et de la force ; cela me piquait au vif d'être sifflée par un chaudronnier ou un garçon d'auberge. Ils me forcèrent à avoir de l'oreille, et ils m'amènèrent à une grande facilité d'exécution. Mes nouveaux maîtres achevèrent ainsi ce qui avait été si bien commencé par Ambrogio.

Quelquefois, je réussissais si bien à leur gré, qu'à la chute du rideau ils envahissaient brusquement la scène, m'emportaient en triomphe, me couvraient de fleurs et troublaient de leurs vivat les petits villages endormis.

Ces succès me donnaient le plus vif désir de paraître sur le théâtre, dans les grandes villes ; mais Pascarel n'y voulait jamais consentir.

« Non, donzella, disait-il ; ce n'est pas votre affaire. »

Je savais qu'il était inutile d'insister, car Pascarel était entêté comme un Italien. Je me hasardai cependant, un jour que nous nous trouvions à Pistoie.

Pistoie n'est pas grande, mais enfin c'est une ville ; un mois ou deux auparavant, la foule s'était amassée sous les fenêtres de notre auberge pendant que je chantais pour m'exercer ; on avait crié et applaudi pendant près de la moitié de la nuit.

Je demandai à Pascarel de me laisser paraître sur le théâtre ; mais il s'y refusa avec son obstination habituelle.

« Vous le permettez bien à votre sœur, lui dis-je avec un peu d'irritation ; pourquoi me le défendez-vous à moi ? »

Il rougit et se promena quelque temps de long en large sans me répondre.

« Quel rapport y a-t-il entre vous et Brunotta ? reprit-il enfin. Brunotta est une petite étourdie qui a toute son intelligence dans les pieds ; elle ne sait pas lire, elle ne court aucun risque, et elle est heureuse dans son humble situation. Mais vous, plus tard... devenez une grande cantatrice, si vous voulez. Rien ne vous en empêchera alors. Mais je ne vous permettrai pas de compromettre votre avenir, en vous laissant paraître sur mon théâtre, à un âge où vous ne pouvez comprendre à quels risques vous vous exposeriez et quel tort vous vous feriez. D'ailleurs, votre père est vivant, sans aucun doute, quoique nous n'ayons pas de ses nouvelles. Je ne veux pas courir le risque d'être blâmé par lui un jour, pour avoir permis à sa fille de paraître dans une baraque parmi des comédiens ambulants, alors qu'elle n'était qu'une enfant et ne pouvait comprendre la gravité de ce qu'elle faisait. »

Une enfant, moi ! Je dévorai d'abord cet affront en silence, puis, avec cet instinct de coquetterie qui vient si naturellement aux jolies femmes, je le regardai en face par-dessus mon épaule.

« Une enfant ! repris-je. J'ai la tête de plus que Brunotta, et vous, il y a des jours où vous me traitez comme une femme ! »

Ses yeux plongèrent dans les miens avec un regard si soudain, si pénétrant et si ardent à la fois, que j'en fus profondément troublée. Il demeura immobile un instant, puis, saisissant mes mains, il les couvrit de baisers ; les siennes étaient brûlantes. Ensuite, il marcha à côté de moi sans rien dire.

Quelle heureuse époque ! Combien j'aime à me la rappeler ! Ce fut la plus brillante de ma vie.

Se lever à l'heure où la teinte rosée de la première aurore se répand doucement sur tous les objets ; courir dans les blés qui vous montent jusqu'à la poitrine, pendant que les coquelicots écarlates s'enlacent autour de vos pieds ; voir la pluie projeter son ombre sur les collines argentées ; voir les rayons et les ombres se poursuivre vers la pourpre des montagnes ; sentir les vibrations de la lumière dans un ciel sans nuage ; marcher la nuit à la lueur des lucioles qui donnent à la terre l'apparence d'une mer phosphorescente ; respirer cet air merveilleux qui est aussi doux qu'un premier baiser d'amour et aussi enivrant que le vin, à cause du parfum de tout un monde de fleurs : ce furent là mes joies à cette époque, joies de l'esprit aussi bien que des sens.

IX

LA FÊTE DE SAINT JEAN.

La petite Brunotta m'avait toujours paru aussi innocente, aussi insouciant et aussi heureuse que la luciole, qui passe sa vie à danser dans les branches des magnolias ou sur un champ de maïs.

Quand elle nous voyait nous attarder sur la route pour contempler un beau coucher de soleil, elle haussait les épaules et entraînait à l'auberge pourvoir si l'on mettait assez d'oignons dans notre soupe et si l'on n'affaiblissait pas le vin de notre bouteille de cuir en y introduisant de l'eau.

Quand Pascarel et moi nous parcourions quelque vieille église négligée ou même oubliée du monde, pour examiner des peintures de Rozzi ou de

Girolano qui s'écaillaient peu à peu dans l'ombre et dans l'humidité, Brunotta restait à la taverne pour repasser ses jupons, ou bien elle allait à la fontaine se faire raconter toute la chronique de la ville, au milieu des jeunes gens et des vieilles mères.

Brunotta, malgré son respect pour Pascarel, était un peu trop sensible aux grossiers compliments des jeunes gens. Bien souvent, lorsque nous survenions à l'improviste, nous la voyions tourner brusquement le coin d'un mur avec une timidité inaccoutumée et un empressement suspect. Et alors nous nous trouvions nez à nez avec elle et quelque grand gaillard en manteau brun et en chemise rouge qui, pour se donner une contenance, faisait claquer son fouet au-dessus de la tête de son mulet.

Pascarel ne la grondait pas. Il avait pour elle cette sorte d'indulgence que l'on montre à un enfant, trop jeune pour être réprimandé, trop ignorant pour être considéré ou consulté. Elle continuait à me traiter avec le plus grand respect et refusait absolument, sous prétexte que j'étais une donzella, de se rendre familière avec moi.

Elle me rendait toutes sortes de petits services et me réservait toujours à table ce qu'il y avait de meilleur et de plus délicat. Lorsque quelqu'un de ses nombreux adorateurs lui faisait quelque petit présent de fruits ou de fleurs, elle me pressait d'en accepter ma part, en me disant :

« Ce n'est rien, signorina, rien du tout ; acceptez uniquement pour me faire plaisir. »

Alors, je faisais semblant d'être charmée de son présent, qui était d'ordinaire quelque hideux collier de strass, quelque mouchoir de couleur voyante dont je ne savais que faire. Mais c'était offert de si bon cœur et si honnêtement, que je ne pouvais m'empêcher d'aimer la petite danseuse par pure reconnaissance.

Un jour, elle m'offrit un cadeau moins vulgaire que d'habitude : c'était un filet d'argent à la mode de Sicile ; je m'en servis pour retenir mes cheveux par derrière, comme font les Siciliennes.

C'était très-joli, et je ne manquai pas de le lui dire.

« Oh ! gardez-le, signorina ! me répéta-t-elle pour la vingtième fois. Gardez-le, je vous en prie ; j'ai tous ces bijoux de corail, et c'est du vrai corail. Ils me vont bien mieux. Ce filet d'argent est beaucoup trop délicat

pour moi. Mes gros cheveux noirs le rompraient, et il est si joli avec vos cheveux blonds. »

C'était le jour de la Saint-Jean, la fête du grand patron de Florence.

Au lever du soleil, les cloches commencèrent à carillonner ; les grands autels étaient parés de roses et de lis ; toute la ville se réveillait par un de ces jours de liesse et de tumulte si chers au peuple italien.

Le théâtre *dell'Arte* se dressait sur une verte prairie, et, ce jour-là, il avait de nombreux rivaux. Sous les bois des *Çascine*, il y avait des baraques de saltimbanques et de montreurs de curiosités, sans compter les nombreuses tentes des marchands de rafraîchissements et de friandises.

Nous employâmes notre journée à flâner, à rire, à bavarder, à chanter des chansons, à boire et à manger sous les arbres, et à nous amuser de l'amusement des autres.

Il y avait bien une petite teinte de paganisme dans les amusements que les Florentins avaient choisis pour célébrer la fête de leur patron ; mais Florence est toujours un peu païenne de cœur.

Pascarel, qui était complètement païen, jouit plus qu'aucun de nous des amusements du jour ; il ne cessa pas un instant de rire ; il s'amusait et il amusait les autres. Il disait la bonne aventure, vendait à la place des marchands, provoquait les gamins en leur lançant des confetti et des gimbettes, jouait des airs de danse sur la mandoline, conduisait les chœurs à l'ombre des arbres, près d'un tonneau de chianti mis en perce, tandis qu'une moitié de chevreau rôtissait à un feu de bohémien ; pendant ce temps-là, les prunes violettes et les cerises de Prato tombaient des grandes corbeilles de jonc ; et Sa Seigneurie Cavolo (le chou), arrondi et bienveillant, cuisait tout doucement dans une grande marmite, avec sa cour autour de lui, composée de gousses d'ail et de haricots.

Depuis quatre mois et plus que je vagabondais avec Pascarel, je ne l'avais jamais vu hors de lui ; le jour de la Saint-Jean me montra ce que c'était que sa colère.

« On aimerait le nom de la Saint-Jean, dit Pascarel pendant que nous nous promenions autour des baraques, on aimerait le nom de la Saint-Jean rien qu'en souvenir d'Arioste. C'est le jour de la Saint-Jean qu'il vit Alessandra Benucci, la robe ornée de feuilles de vigne, un laurier dans ses

cheveux d'or. Le cher Arioste était un hardi cavalier et un fier amoureux, un peu inconstant aussi. Mais aurait-il pu ne pas l'être, après avoir vu en imagination Angélique endormie sous un berceau de roses sauvages ? Elle devait faire pâlir toutes les femmes, cette créature parfaite, qui attira Sacripant des collines de la Circassie, et Agrican des bords de la mer Caspienne, et qui fit perdre la raison au grand paladin lui-même.

– A quoi bon parler d'une créature qui n'a jamais existé ? » dit Brunotta.

Elle avait si peu d'imagination, qu'on eût pu croire qu'elle n'était pas Italienne.

« Nous aussi, Pascarel, c'est le jour de la Saint-Jean que nous nous sommes rencontrés, vous en souvenez-vous ? Il y a trois ans, vous en souvenez-vous ? »

Il ne répondit pas. Elle reprit alors :

« Quelle belle soirée ! quelle foule sous le pont ! J'avais peur, à cause des fusées qui sifflaient. Vous êtes venu derrière moi ; vous m'avez saisie par la taille et vous m'avez enlevée dans votre barque. Moi, je vous prenais pour quelque grand seigneur, vous en souvenez-vous, Pascarel ? Vous parliez si doucement ! vos vêtements blancs étaient si neufs et si propres !

– Je m'en souviens, » dit Pascarel avec vivacité.

Et il abattait les feuilles des arbres avec sa canne, tout en marchant.

« Comment ! vous l'avez pris pour un seigneur ? m'écriai-je aussitôt. Vous ne le connaissiez donc pas alors ? ou du moins vous ne le reconnaissiez donc pas ? Comment cela se fait-il ? »

Brunotta se mit à rire.

« Ma foi, dit-elle, c'était la première fois que je le voyais. »

Alors, s'arrêtant, elle se mit à nous regarder tous les deux, les yeux à demi fermés, avec beaucoup de malice.

Pascarel étouffa au moins une demi-douzaine de jurons dans l'épaisseur de ses moustaches.

« J'avais vagabondé si longtemps, dit-il froidement, et Brunotta n'avait jamais quitté sa nourrice, qui habitait dans le Casentino ; elle ne savait rien au monde que le nom de ses chèvres et l'art de tresser de la paille. Marchons plus vite, donzella, ou nous manquerons le commencement des courses. »

Je me hâtai à le suivre, et j’entendais Brunotta qui murmurait quelques paroles de repentir à l’oreille de Cocomero. Je supposai qu’il y avait entre eux quelque secret, concernant le jour de la Saint-Jean. Brunotta nous suivait en boudant, comme un enfant qu’on a réprimandé ; d’après l’expression de ses regards, je crus comprendre qu’elle avait conscience d’avoir commis sciemment une sottise. Mais j’étais moi-même trop honteuse pour m’embarquer dans les conjectures. Qu’est-ce que cela me faisait, après tout ? Le soleil de Florence brillait au-dessus de ma tête, et Pascarel riait à mes côtés.

Les bijoux de Brunotta brillaient au soleil ; mon filet d’argent étincelait sous le mezzaro génois que je portais, comme d’habitude, pour complaire à Pascarel. Il s’aperçut tout à coup qu’il y avait quelque chose de nouveau dans notre toilette.

« D’où vous vient ce bijou, donzella ? » me demanda-t-il, en s’arrêtant brusquement.

Ses yeux étincelaient de colère.

« C’est Brunotta qui me l’a donné ce matin, » répondis-je sans attacher aucune importance à ma réponse.

Il se tourna brusquement du côté de Brunotta.

« Et qui vous l’a donné, Brunotta ? Et ces colifichets que je vois à votre cou et à vos oreilles, de qui les avez-vous reçus ? »

Brunotta rougit et parut embarrassée. Enfin elle se décida à répondre à demi-voix :

« C’est Rossello Bruni qui me les a donnés.

– Rossello Bruni ? qu’est-ce que c’est que Rossello Bruni ?

– Le frère d’Annunziata Bruni, un marin. J’ai vu sa sœur hier, pendant que vous regardiez je ne sais quelle vilaine poterie avec la signorina. Rossello est un brave garçon, un honnête homme ; il arrivait justement de Sicile, et il en avait rapporté ces bijoux. Il avait vu la donzella dans la rue avec nous, et il l’avait trouvée jolie ; il y a je ne sais combien de temps que nous sommes amis. Les bijoux de corail étaient pour moi, et le filet d’argent pour la donzella. Où est le mal ? Je suis sûre qu’il n’y a pas de mal. Les autres femmes prennent tous les cadeaux que.

– Et depuis quand les imitez-vous ? » demanda Pascarel.

Je n'aurais jamais cru que sa voix pût prendre un ton aussi sévère, ni que ses yeux pussent étinceler d'une pareille colère.

« Avez-vous déjà reçu d'autres cadeaux ? » demanda-t-il à Brunotta, qui tremblait et gardait le silence.

Brunotta mit son doigt dans sa bouche comme un petit enfant pris en faute et se décida à dire tout bas : « Pas souvent » ; mais il était aisé de voir qu'elle mentait et qu'elle éprouvait de la difficulté à mentir, sous le regard inquisiteur qui s'appesantissait impitoyablement sur elle.

Elle regardait de tous côtés, n'osant regarder Pascarel en face.

Tout à coup, elle parut se rassurer ; elle venait de trouver quelqu'un sur qui elle espérait faire tomber la colère de Pascarel pour la détourner de sa propre tête.

« Voici le pauvre Rossello, dit-elle aussi froidement que si elle n'était pas en train de commettre une trahison. Allez le gronder ; c'est sa faute et non la mienne ! »

En vraie femme, elle livrait son complice pour opérer une diversion en sa propre faveur.

L'homme qu'elle désignait du doigt était grand et fort ; il portait le costume de marin. Il faisait partie d'un groupe de badauds qui regardaient un acrobate ; le marin faisait semblant de ne songer qu'à l'acrobate, mais ses regards rapides et inquiets se dirigeaient comme malgré lui vers l'endroit où nous étions arrêtés.

Pascarel, sans dire un mot, détacha légèrement les bijoux de Brunotta ; il me fit signe en même temps d'ôter mon filet et de le lui donner. Tenant serrés ces ornements dans ses mains, il traversa le bout de la prairie et se dirigea vers le groupe où était le marin.

Nous étions restées immobiles à le regarder faire. Brunotta, qui pleurait toujours facilement, se mit à sangloter. « Il le tuera, dit Cocomero. Vous souvenez-vous, Brunotta, de ce comte à Ravenne ? il l'a à moitié tué, pour vous avoir embrassée à la foire et lui avoir jeté, à lui, une pièce d'or en paiement. »

Brunotta, tout en continuant de sangloter, déclara qu'elle ne s'en souvenait que trop bien, que le comte n'avait voulu que lui faire une

politesse, que c'était terrible de vivre avec un homme qui prenait feu comme la poudre pour un mot de travers.

Pascarel se fraya un passage à travers la foule, marcha droit au marin et lui jeta les bijoux à la figure. Un moment, le marin demeura stupéfait, mais bientôt, reprenant ses sens, il tira de sa ceinture un long couteau. Nous vîmes briller la lame ; les voisins du marin ne voyaient rien ; ils regardaient l'acrobate et discutaient entre eux avec vivacité sur les chances qu'il avait de se rompre le cou.

Brunotta poussa un cri, se cacha les yeux et tomba à genoux ; moi, je ne dis rien. Pascarel saisit le bras du matelot et le maintint d'une seule main ; de l'autre bras, il saisit Rossello par la taille et le précipita sur le sol. Alors, il lui arracha son couteau, dont il cassa la lame sur son genou.

Cela fait, il revint vers nous. Sa physionomie était calme et ne montrait aucune trace d'effort. Toute sa colère s'était évanouie, et même, il fredonnait, en marchant, le refrain d'une de mes chansons.

« N'acceptez plus de cadeaux, Brunotta, dit-il doucement ; cela tourne mal pour ceux qui vous les offrent.

– Mais vous auriez pu le tuer ! » murmurai-je à son oreille, en m'attachant à son bras avec un mélange de terreur et de sécurité.

Il se pencha vers moi en souriant.

« Altro ! Certainement, je l'aurais pu ; et j'aurai peut-être à me repentir de ne l'avoir point fait. Que voulez-vous ? nous autres Florentins, nous avons toujours été magnanimes ; c'est bien connu. »

Personne n'était intervenu dans la querelle. Pour un Italien, tout dissentiment un peu vif doit se terminer par un combat. Le mot de « jalousie » avait couru dans la foule et avait suffi pour tout expliquer, à la satisfaction générale.

Jalousie !

En entendant passer ce mot de bouche en bouche, je sentis que mes joues devenaient brûlantes et que mon cœur battait plus vite. Un homme n'est pas jaloux de sa sœur ; donc c'est à cause de moi qu'il s'était mis en colère ! J'étais heureuse de le penser, et à mon bonheur se joignait un trouble délicieux qui me fit paraître la fête dix fois plus brillante.

Pour consoler Brunotta de la perte de ses bijoux, Pascarel lui acheta un magnifique collier d'argent et de perles d'ambre, terminé par un médaillon de la Madone qui étalait les plus magnifiques couleurs. A moi, il m'acheta une simple fleur de magnolia, blanche comme l'ivoire.

Il me dit en me l'offrant :

« C'est la coupe du roi de Thulé. »

Et je n'aurais pas donné mon magnolia pour tous les trésors de Golconde.

X

SUR LES COLLINES.

Quelquefois on venait, des châteaux perchés sur les collines, demander à Pascarel de monter avec sa troupe pour divertir Sa Seigneurie qui s'ennuyait à mourir au fond de sa solitude.

« Sa Seigneurie peut bien descendre, » répondait-il au messenger.

Et le messenger s'en retournait comme il était venu.

Brunotta aurait été d'avis qu'il fallait accepter ; le seul mot de château lui donnait des visions de bonne cuisine et de bon vin, car notre Brunotta n'était pas d'une nature éthérée et poétique : elle croyait avec le géant Morgan que, s'il y a quelque chose de sérieux dans la vie, c'est le dîner.

« Dio ! répondait Pascarel, ce n'est pas moi qu'on y prendra ! Grimper cette côte en plein soleil, pour aller courber l'échine devant don Antonio ou Ser Lorenzo, qui se réveille de sa sieste, après avoir mangé trop de cailles ! S'échauffer et se travailler avant le coucher du soleil pour débiter des drôleries françaises ou des pantalonnades florentines devant Son Excellence qui vous récompensera d'un bâillement et daignera peut-être vous dire

qu'après tout ce n'est déjà pas si mal pour un comédien ambulant et qu'il est étonnant qu'on n'ait pas tenté la fortune sur un grand théâtre ! Non, non, bien grand merci ! Si les illustrissimi veulent crever de rire, qu'ils entrent dans ma baraque pour voir ce que je sais faire. Ce n'est pas moi qui les irai trouver, voilà qui est bien certain. »

Il n'y allait jamais, car il était obstiné, et puis, tout républicain qu'il était, en sa qualité de Florentin, il lui répugnait sans doute d'aller, lui le dernier des Pascarel, amuser des gens dont ses aïeux auraient été ou les égaux ou les supérieurs.

Quelquefois les « illustrissimi » prenaient la chose du bon côté et descendaient de leurs collines pelées ou de leurs bois d'olivers, pour venir rire dans le théâtre de Pascarel, à côté des paysans qui n'étaient pas toujours charmés du voisinage.

Ils s'ennuyaient tant les malheureux, perchés sur leur hauteur, qu'ils ne faisaient pas trop les difficiles ; assis à côté des tailleurs de pierre, des vigneron et des bergers, ils souriaient aux pasquinades de Pascarel et criaient aussi fort que les autres pour le rappeler quand la toile était tombée.

Parmi ces ennuyés, il se trouvait parfois quelques jeunes gens qui ressemblaient à quelque miniature d'Attavante ou à quelque jeune Sordello. Ils trouvaient toujours moyen de pénétrer dans les coulisses et ne manquaient pas d'adresser à Brunotta des compliments un peu lestes, et à moi quelques phrases gracieuses. Ils ne s'en tenaient pas toujours là, et nous voyions souvent arriver le lendemain des flacons de montepulciano et de gros bouquets de camellias et de magnolias.

Pascarel donnait le vin au premier rustre venu, sans en vouloir toucher une seule goutte. Il n'acceptait jamais de présents du monde des villas et des châteaux.

« Qu'ils nous laissent en paix ! disait-il un jour ; ils ont payé leur place et ne nous doivent rien. Je ne bois de vin que celui que je paye, et, quand je n'ai pas d'argent, je trouve toujours sur mon chemin quelque fontaine, Dieu merci !

– Vous n'avez pas toujours été si farouche, répliquait Brunotta avec surprise. Autrefois, quand il venait de jeunes nobles, ils étaient les

bienvenus, et il vous est arrivé de rire et de boire avec eux aussi bien qu'avec les autres. Pourquoi leur faites-vous la mine maintenant ? »

Pascarel s'amusait à jeter en l'air et à rattraper une grenade.

« Vous demandez ce que cela signifie ? reprit-il enfin. Cela ne signifie rien du tout. Les bonnes gens de Bergame ont coupé la gorge à une centaine de pauvres diables de la Calabre parce qu'ils ne découpaient pas les ailes des volailles comme il convient, à souper. Nous autres Italiens, nous sommes un peuple inexplicable. Nous aimons ou nous détestons au pied levé. Ni Dieu ni diable n'y pourront jamais rien changer. »

Ayant proféré cette énormité, il se mit à sucer la grenade pour se rafraîchir.

Une fois cependant, il manqua à la règle qu'il s'était imposée. On vint le prier de monter à un château, parce que le fils de la maison, un enfant, était estropié, et qu'on ne pouvait le faire descendre. Après avoir résisté longtemps, Pascarel céda à un mouvement de compassion et consentit.

Nous nous mîmes en route quand la chaleur du soleil commença à diminuer. Pascarel avait d'abord manifesté l'intention de me laisser dans la maison de paysans où nous logions. Mais j'insistai tellement, qu'il n'osa refuser de m'emmener. Nous marchions tous les deux devant ; Brunotta et les deux garçons nous suivaient le long du petit sentier qui serpentait sur la croupe des collines.

Pascarel avait sa mandoline ; nous chantions des chansons de paysans et des refrains amoureux, ceux que chantent les paysans quand ils conduisent leur attelage de bœufs ou qu'ils cherchent les pucerons dans les vignes.

Le ciel était, ce soir-là, d'une beauté surprenante ; à mesure que nous le regardions à travers l'entrelacement des branches de cistes, d'yeuses et de figuiers, nous songions aux ciels des tableaux de Raphaël, nos pensées s'élevaient, et nous passâmes, presque sans nous en apercevoir, de l'allégre joyeux des chants populaires à la musique pensive du grand Palestrina et aux vieilles symphonies de Lasso. Nous avions le cœur à la joie, parce que la terre était belle, parce que l'air était doux et que nous pouvions vagabonder à notre fantaisie.

Il n'y a pas de paysage dans le Nord qui puisse donner idée de cette variété de couleurs que l'on trouve en été, en Italie, au milieu de ce mélange

de champs cultivés et de collines lointaines. Ici, c'est le feuillage vert de la vigne qui se suspend, se contourne, grimpe et trace les plus fantastiques et les plus gracieuses broderies. Là se dressent les hautes tiges du millet avec leurs plumes, qui rappellent les panaches des casques, tandis que les lézards dorés se glissent entre les tiges. Plus loin, c'étaient de grandes jonchées de foin coupé au-dessus desquelles voltigeaient des papillons de toutes les couleurs. Au bord d'un petit ruisseau se balancent de véritables forêts de roseaux. Des champs de blé mûr, dorés comme l'ambre, ondulent au souffle de la brise, tandis que le vent promène sur leur vaste étendue les ombres des nuages. Les oliviers nouveaux brillent au soleil comme des arbres d'argent. A la marge des champs de blé et au pied des érables qui soutiennent la vigne, courent de petits sentiers pleins d'herbe, bordés de buissons d'égantier, d'acacias qui tremblent, de liserons blancs qui brillent de l'éclat de la neige ; et au milieu de cette profusion de verdure apparaissent dans le lointain les lignes adoucies des montagnes.

Le château était assez haut dans la montagne ; c'était un grand bâtiment sombre et croulant, avec un air de désolation à l'extérieur. A l'intérieur, au contraire, il vous causait une sensation difficile à exprimer, mais pleine de charme. Il vous donnait des idées de liberté, d'espace, d'antiquité et de calme.

Un étranger, qui aperçoit pour la première fois un de ces châteaux, ne remarque d'abord que le plâtre qui s'écaille, la pierre qui se décolore, les cours désolées, les dalles verdies, les statues brisées, les vignes qui traînent, tous les signes enfin de l'abandon et de la décrépitude.

Mais ceux qui les connaissent, les aiment et en conçoivent une tout autre idée. Ils sentent le charme infini des grandes salles silencieuses, des longs corridors, des chambres battues du vent et baignées de soleil, de ces loges pleines d'ombre, où la fleur du laurier-rose brille comme une flamme dans l'obscurité des arcades ; de ces immenses fenêtres sculptées, où s'encadrent les oliviers d'argent, les neiges des montagnes et les horizons sans bornes ; de ces grandes nappes de soleil, de ces cours blanches, de ces jardins qui sont de vrais fouillis, de ces portes ouvertes par où souffle la brise, de ces églantiers qui grimpent le long des statues, et de ces eaux claires et fraîches

qui tombent à travers des feuilles d'acanthé dans leur conque de marbre rouge.

Ce château appartenait à une ancienne famille ; les vieilles chambres étaient pleines d'antiquités précieuses, tandis que les murs extérieurs s'effritaient sous l'action du soleil et des vents, et que les mauvaises herbes poussaient en toute liberté autour des lauriers-roses et des camellias de la terrasse de pierre.

XI

L'OR ET L'ART.

On nous servit à boire et à manger dans la grande loggia, ouverte à la brise, où les feuilles du figuier s'enroulaient autour de l'or sombre de la corniche.

La lune se leva ; ; tout le monde riait et plaisantait en mangeant ; les vieux domestiques regardaient, bavardaient et riaient aussi : la brise, en passant sur les magnoliers ; apportait de grandes bouffées de parfums.

Voilà la vie italienne on se remue, on parle, on flâne, on rêve toujours parmi les fleurs, on trouve toujours quelqu'un prêt à appuyer ses deux bras sur le chaperon d'un vieux mur pour bavarder, pendant que les lézards sortent de leurs trous et y rentrent à chaque minute, et que le rossignol chante dans le feuillage d'une yeuse.

On nous introduisit dans la grande salle, où l'estrade destinée d'ordinaire aux musiciens devait nous servir de théâtre. Quand tout fut prêt, nous nous aperçûmes que si l'enfant de la maison était réellement un infirme que l'on portait sur une chaise longue, le château était plein d'un monde fort gai, qui

devait venir des stations d'eaux voisines, de Lucques ou des bains de mer de la Spezzia et de Livourne.

Quand Pascarel vit cela à travers le trou du rideau, sa figure s'assombrit ; il comprit qu'on l'avait trompé en le faisant venir pour amuser une bande de désœuvrés. Mais il n'y avait pas à reculer ; il avait promis de jouer. Il joua deux de ses pièces les plus courtes, les plus spirituelles, les plus gaies, celles qui contenaient les morceaux les plus étincelants et aussi les plus satiriques.

« Mais, par exemple, me dit-il en réprimant un juron qui allait lui échapper, vous ne chanterez pas pour eux, donzella ; non, vous ne leur chanterez pas une seule note, je le jure bien ! »

Moi qui étais fière de mon talent et qui m'étais fait une fête de le montrer en si brillante compagnie, j'éprouvai un vif désappointement. Si j'avais moins aimé Pascarel, je, crois que je me serais révoltée contre sa décision.

Je me soumis, mais de mauvaise grâce, et j'allai m'asseoir dans un coin d'où je pouvais tout voir sans être vue. Les invités occupaient la partie de la salle la plus voisine de l'estrade ; les baies des portes étaient remplies de figures curieuses et attentives, celles des domestiques ; les fenêtres étaient ouvertes, et la pâle clarté de la lune argentait les dalles de marbre.

Peut-être, dans la solitude de ces bois de châtaigniers et de ce vieux château, nos désœuvrés n'avaient-ils plus le jugement aussi sévère qu'à la ville ; peut-être le génie et la verve de Pascarel dissipèrent-ils leur apathie et leur langueur, comme les rayons du soleil dissipent le brouillard..

Quoi qu'il en soit, leur enthousiasme fut presque aussi grand et aussi démonstratif que celui de notre auditoire de vigneron, de chaudronniers et de savetiers. Pascarel s'était montré d'abord dans une petite comédie, d'une ironie mordante, ensuite dans une petite pièce bouffonne, dans laquelle il faisait paraître toute sa troupe ; il improvisait chaque fois des vers piquants, selon l'inspiration du moment, avec autant d'habileté et de sel qu'en aurait pu mettre Lorenzo Cavelli lui-même, lorsque, coiffé du chapeau toscan, il bafouait les Tedeschi.

Ce soir-là, ses vers furent plus mordants que jamais. Était-il irrité d'avoir été pris pour dupe ? Lui déplaisait-il de jouer dans ce château, qui lui

remettait en mémoire le passé des Pascarel ? Avait-il un autre motif d'irritation ? Je ne saurais le dire.

« Un drôle bien intelligent ! » dit un des invités.

Un autre lui répondit à demi-voix :

« C'est tout à fait Beaumarchais et Frédérick Lemaître. Quelle idée de courir le pays avec sa baraque de bois ! C'est un fou, car il pourrait gagner ses cent francs par soirée à Paris. »

Quand la représentation fut terminée, on le rappela je ne sais combien de fois. Ensuite on le fit prier par un domestique de venir dans la salle, parce qu'on voulait lui parler à lui, en personne.

Il refusa tout net.

« Allez dire à vos illustrissimi que je les salue quand je suis sur les planches, parce que j'appartiens à mon public tant que je suis acteur. Mais, au moment où je cesse de jouer, je ne suis plus un artiste, et ils n'ont pas plus affaire à moi personnellement qu'à notre très-saint père le pape. »

Quand le valet eut transmis la réponse, après l'avoir quelque peu adoucie, je suppose, les spectateurs revinrent deux fois à la charge, sans rien obtenir. Ils prirent alors le parti de venir à celui qui ne voulait pas aller à eux ; leur curiosité était excitée ; ils voulaient voir de près cet acteur qui savait si bien les charmer sans recourir aux artifices et aux illusions de la mise en scène, ce bohémien assez audacieux pour refuser de se rendre à une invitation qu'il aurait dû considérer comme un ordre.

Pascarel les reçut avec cette nonchalance aisée, à laquelle il ne changeait jamais rien, pas plus pour un prince que pour un paysan. En sa qualité de Florentin, il était un peu plus sec et un peu plus froid avec le prince qu'avec le paysan, voilà tout.

Les grands personnages du château eurent beau recourir aux moyens les plus ingénieux pour connaître son histoire et pour savoir quelles raisons il avait de courir le pays comme un saltimbanque quand il avait assez de talent pour être accueilli sur tous les grands théâtres de l'Europe, Pascarel était trop Italien pour ne pas montrer autant de réserve dans certaines circonstances qu'il savait montrer de franchise dans d'autres.

« Les yeux toscans peuvent tout dire ou ne rien dire. » C'est un proverbe bien vrai. Pascarel était Toscan dans toute la force du terme.

Tout en parlant avec lui, les hôtes du château me regardaient. Par vanité, malgré la chaleur, j'avais mis mon ancien costume de satin couleur d'ambre et de velours pourpre, que je gardais d'habitude pour les grandes fêtes.

Un des invités qui était jeune et beau, et qu'il me semblait avoir déjà vu quelque part, me fit les plus gracieux compliments et sut tirer de moi plus de renseignements que tous les autres n'en avaient obtenu de Pascarel. Apprenant que je chantais quelquefois sur notre théâtre et que l'on m'avait surnommée l'Uccello, il alla chercher la mandoline dans un coin et me pria vivement de chanter au moins un morceau.

Je regardai du côté de Pascarel ; son visage était sombre.

« Vous chantez bien pour des paysans, pourquoi ne chanteriez-vous pas pour nous ? » dit le jeune étranger avec insistance.

De plus en plus, je me figurais que je l'avais déjà vu.

« Il me semble que votre impresario garde la plus belle étoile de son ciel d'histrion pour lui tout seul ; ce n'est juste ni pour le public ni pour l'étoile elle-même. »

La hardiesse de son regard et l'insolence de son accent donnaient un sens tout particulier à ses paroles. Pascarel, qui entendait tout sans avoir l'air d'écouter, se retourna avec des yeux étincelants et courroucés et répondit à ma place :

« Mon ciel d'histrion ne s'ouvre pas pour de l'or. Je suis venu ce soir, uniquement parce que je voulais faire plaisir à un enfant malade. Je vois que j'ai été dupe, puisque je n'ai servi qu'à faire passer une heure ou deux à une bande de désœuvrés. Je vous ai donné ce qu'il m'a convenu de vous donner ; il ne me plaît pas de vous donner autre chose. Mettez l'argent que vous comptiez m'offrir dans le tronc des pauvres de votre chapelle, et apprenez une bonne fois, illustrissime personnage, que, nous autres Florentins, nous n'avons jamais reçu d'ordres de personne. »

Là-dessus, ayant donné ainsi cours à l'indignation et à la colère qui s'amassaient en lui depuis qu'il savait qu'on l'avait trompé, il me reprit la mandoline et fit signe aux deux garçons de le suivre. Ayant salué le maître du logis, il me prit la main avec la grâce la plus respectueuse et m'emmena hors de la salle.

Un domestique courut après nous, apportant une assez forte somme dans un coffret d'argent aux armes du comte. Pascarel rejeta l'argent et la cassette avec un geste si dédaigneux et des paroles si emportées, que le domestique épouvanté prit la fuite, criant à haute voix qu'il n'aurait jamais cru vivre assez longtemps pour voir un Florentin refuser son salaire.

Ensuite, nous continuâmes notre chemin en silence ; nous descendîmes les marches de marbre blanc de la terrasse, et nous suivîmes les avenues d'yeuses et de cyprès. Brunotta marchait derrière en haussant les épaules ; nous aurions eu un si bon souper, si Pascarel n'avait pas été si vif. Le repas était tout préparé dans la loggia, elle l'avait vu, et cela sentait si bon !

Pour la première fois, Pascarel ne fit rien pour la consoler et continua de marcher à grands pas à travers les jardins. Il ne ralentit pas sa marche et ne prononça pas une parole, jusqu'au moment où nous retrouvâmes le petit sentier, sur la colline.

Alors seulement il se tourna vers moi, avec une brusquerie qu'il ne m'avait jamais montrée.

« Pourquoi preniez-vous tant d'intérêt, donzella, à ce sot impertinent qui vous priait de chanter ? Vous étiez à moitié décidée à faire ce qu'il vous demandait, n'est-ce pas ?

– Il avait quelque chose de mon père dans le regard, répondis-je toute pensive, encore préoccupée de cette vague et fugitive ressemblance.

– Vraiment ! ce n'était que cela ? » dit Pascarel en riant.

Et sa voix avait un ton joyeux.

« Que cela ! » Il me semblait à moi que c'était beaucoup.

J'étais sans cesse poursuivie par l'idée que peut-être, un jour ou l'autre, cette grande famille à laquelle mon père appartenait donnerait signe de vie et viendrait me réclamer. Autrefois, cette pensée me souriait ; maintenant, elle m'effrayait un peu. Nul genre de vie ne me plaisait plus que celui que je menais. Je craignais maintenant, plus que je ne le désirais, de rencontrer mon père lui-même.

« Pourquoi étiez-vous si fâché contre eux ? lui demandai-je, en lui renvoyant question pour question. Ils n'avaient pas de mauvaises intentions, je pense ; et j'en ai entendu un qui disait qu'avec votre génie vous pouviez gagner cent francs par soirée, à Paris. »

A la clarté de la lune, je vis qu'il souriait avec dédain.

« Quand même j'en gagnerais mille, ne perdrais-je pas ma liberté ?

– Mais vous seriez illustre.

– Illustre ! oui... comme le bœuf du mardi gras, que l'on couronne de fleurs, que l'on promène en musique et que l'on mange en beefsteaks. L'illustration de l'acteur dure juste autant que celle du bœuf gras. Cependant, peut-être, si vous le désirez, donzella, peut-être...

– Peut-être quoi ?

– Peut-être un jour me résignerai-je à être le bœuf gras, au risque d'être égorgé et oublié le lendemain, pourvu que vous daigniez toucher mes lauriers de clinquant de vos blanches petites mains. Peut-être ! Qui sait ? »

Nous continuâmes notre route. Pascarel avait recouvré toute sa sérénité, et nous recommençâmes à chanter la musique de Pergolèse et les vers du Tasse, à la lumière de la lune, pendant que le parfum de la vigne en fleur montait vers nous de la plaine.

Il était minuit quand nous arrivâmes à la maison des paysans qui nous avaient donné l'hospitalité.

En passant auprès du théâtre *dell'Arte*, Pascarel jeta un regard du côté de son pavillon au lis rouge et me parla ainsi :

« Je vous l'avais bien dit, donzella, lorsque je vous ai vue pour la première fois, que l'art, alourdi par le poids de l'or, est semblable à ces entraves que l'on met aux pieds des ânes. Comme l'âne entravé, vous pouvez paître à votre aise, mais c'est tout ce que vous pouvez faire. Malheureusement, les femmes aiment toujours mieux paître que voler. La femme d'Andrea del Sarto a beaucoup de sœurs. »

XII

LA LÉGENDE DE MENIGHELLA.

Il est évident que Pascarel avait pris le bon parti, puisqu'il vivait content ; dans ses courses vagabondes à travers le pays, il était aussi libre que l'hirondelle. Mais il avait raison, la femme d'Andrea del Sarto a beaucoup de sœurs. Un jour qu'il venait de charmer jusqu'au ravissement son auditoire habituel par une de ses plus charmantes improvisations, je ne pus m'empêcher de désirer que le monde le connût tel qu'il était. Je lui souhaitais pour auditeurs les grands personnages des grandes villes, au lieu de ses chaudronniers et de ses savetiers. Je repris donc la vieille histoire dont je l'avais si souvent ennuyé depuis que je le connaissais. Pourquoi ne deviendrait-il pas riche, illustre ? Il secoua la tête, se mit à rire et refusa absolument de se laisser convaincre.

« Que voulez-vous ? me dit-il à la fin presque avec impatience. Je ne suis pas le grand génie que vous croyez. Je ne suis qu'un désœuvré et un vagabond. J'ai de la verve et de la malice, mais la moitié de nos paysans en ont autant que moi ; j'ai avec cela une improvisation de drôleries qui ne valent peut-être pas mieux que les vieilleries d'une boutique de curiosités.

« Vous dites que je vous ai promis, hier soir, d'essayer d'atteindre ces fameux lauriers de clinquant ? Non, je ne vous ai jamais fait de promesse. J'ai dit que je pourrais peut-être me risquer pour vous faire plaisir. Mais jamais, même pour vous faire plaisir, je ne pourrais prendre sur moi d'endosser un harnais, Il n'y a que la vie nomade qui me convienne. Les femmes ne voient pas la beauté de cette vie, non ! Elles sont toujours prêtes à briser tous les liens et à vagabonder en imagination, mais il faut que ce soit dans une région où coulent des ruisseaux de lait et de miel et où abondent toutes les aises de la vie.

« Même ma divine Angélique n'a jamais oublié son banquet. Moi, je me soucie peu des banquets, mais je me soucie beaucoup de ma liberté. Vous ne pourrez pas me changer, donzella. La nature m'a jeté dans le moule du vagabond, bien longtemps avant votre naissance. Je vais peut-être vous

scandaliser ; mais, entre nous, je crois fermement que la vie de Menighella a été beaucoup plus heureuse que celle de Michel-Ange. Vous le connaissez, cet homme bon et simple, ce joyeux vagabond que Michel-Ange aimait tant ! Il courait le pays avec des esquisses, qu'il vendait aux paysans les jours de foire et de marché avec de petites statuettes de saints en carton et des christs en cire dont son illustre ami lui dessinait les modèles.

« Songez que de fantaisies et de plaisirs il y a eu dans sa vie, quand il courait le pays, avec sa charge légère de saints en terre cuite et de martyrs en carton-pâte, toujours le bienvenu aux baptêmes et aux noces, aux fêtes et aux foires, soupant ici, buvant là, riant avec l'un, s'affligeant avec l'autre, selon qu'on lui achetait une sainte Anne pour porter bonheur à un enfant nouveau-né, ou un saint Pierre pour garder le tombeau d'une mère.

« Je vous en donne ma parole, ce rôdeur, cet homme si humble, ce joyeux Menighella a été beaucoup plus heureux que son puissant ami. Vous savez comme Michel-Ange a été pourchassé par le pape et le concile et poursuivi de ville en, – ville par ses protecteurs. Tenez pour certain d'ailleurs que Menighella ne devait pas être un sot et qu'il y avait quelque chose en lui ; sans quoi, il n'aurait jamais été si cher à Michel-Ange.

– Mais les hommes que vous honorez n'ont pas dédaigné la gloire ? lui dis-je timidement, car il m'inspirait toujours une crainte qui ne manquait ni de charme ni de douceur, cette crainte qui n'est presque plus de la crainte et sans laquelle l'amour d'une femme ou d'une jeune fille ne vaut pas la cosse d'une châtaigne tombée. Voyez notre Arioste ! vous êtes aussi grand poète que lui ; seulement vous ne voulez jamais écrire un mot. »

Il se mit à rire doucement.

« Un si grand poète qu'Arioste, parce que je sais improviser quelques vers corrects ! Oh ! mon enfant, si je vous écoutais, vous me rendriez aussi vain que ce barbouilleur de Niccolo Sogge, quand il osa provoquer del Sarto. Tous les Italiens sont des poètes et des Roméo quand la lune se lève. Ils ne savent pas lire, mais ils savent aimer. Ils ne savent pas raisonner, mais ils savent cadencer un vers. Ils ne savent pas écrire leur nom, mais ils conservent précieusement dans leur cœur le nom des hommes qui ont fait la grandeur de leur pays. Ils croient à la vertu d'un haillon rouge au bout d'un bâton pour préserver leurs champs, mais ils conservent avec tendresse le

souvenir des héros et des prophètes d'un autre âge. Ils ignorent toutes les lois de la musique et de l'acoustique, mais quand ils reviennent chez eux le soir, à la clarté de la lune, à travers les champs de maïs illuminés par les lucioles, ils ne font pas une fausse note et ne manquent à aucune des règles de l'harmonie dans leurs chansons amoureuses. »

Au moment où il cessait de parler, et comme en réponse à ses paroles, une voix d'homme se mit à chanter dans le silence du soir. Au-dessous de nous, un groupe de paysans traversait un champ de maïs ; ils portaient de grandes brassées de roseaux verts sur leurs épaules ; les voix chantaient doucement un de ces chants qui font le tour du monde, sans avoir été jamais écrits par une main humaine, mais qui passent de bouche en bouche, d'âge en âge, racontant la seule histoire qui soit éternelle.

Nous écoutâmes quelque temps en silence. Alors Pascarel se tourna de mon côté et me dit en souriant :

« Est-ce que toute poésie a besoin d'être écrite pour être vivante ? Ah ! non, cara mia, du moins tant que les hommes aimeront ! »

Un trouble à la fois étrange et doux s'éleva en moi, avec un sentiment de quiétude infinie. Je portai la main à ma poitrine, et je touchai la pierre des Destinées. Mes yeux se remplirent de larmes, larmes de joie et de bonheur ; je n'aurais pu dire d'où elles venaient, ni ce qui les faisait couler.

« Ah ! vous avez raison, vous avez raison, murmurai-je ; qu'est-ce que la gloire après tout ? Votre vie est si belle comme elle est !

– Ah chère donzella ! dit-il avec un soupir, peut-être ; mais c'est beaucoup dire, j'en ai peur. Une belle vie, c'est si rare et si difficile à rencontrer, surtout à notre époque. Il n'est pas difficile d'acquérir des richesses. Le succès, on y arrive sans peine, pourvu qu'on ne soit pas trop difficile sur les moyens. Le luxe n'a jamais été si répandu. Mais la beauté... Tenez, il n'y a peut-être jamais eu de vie aussi réellement belle que celle de l'improvisateur au moyen âge, celle de Boiardo Accolti par exemple. Quelle vie ! D'un bout à l'autre, elle a été illuminée par le soleil. Il errait de place en place, à sa fantaisie, et il y était l'hôte de ce qu'il y avait de plus brillant et de plus gracieux dans chaque cité.

« Partout, les rues étaient tendues de guirlandes de fleurs, et les boutiques se fermaient à son approche ; partout, le peuple tout entier, depuis les

princes jusqu'aux mendiants, se rassemblaient sur les places publiques, en plein soleil, silencieux comme des écoliers devant leur maître, pour écouter les moindres paroles qui sortaient de ses lèvres. A la bonne heure, voilà ce qu'on peut appeler une belle vie. Je ne suis pas sûr de ne pas préférer cette vie à celle de Boiardo. Il est bien vrai que, quand nous le lisons maintenant, nous le trouvons ennuyeux, et nous cherchons en vain le charme qui tenait Rome tout entière attentive à ses moindres paroles.

« Tout se compense. Boiardo a joui de sa vie, vie parfaite, si l'on peut compter pour quelque chose les applaudissements de tout un peuple, et des années, qui ne furent qu'une longue suite de fêtes. En revanche, le nom de Boiardo n'est plus qu'un vain mot, excepté pour quelques érudits qui regardent l'auteur comme un fou prétentieux. Quel est l'enfant, au contraire, qui ne connaît le nom de celui qui mourut, usé par les fatigues de la guerre, triste, exilé, seul, dans la gothique Ravenne ? »

XIII

LA TOMBE DU ROI.

Depuis le jour de la Saint-Jean, Brunotta me traitait avec une froideur voisine de l'aversion. Elle cessa de se montrer prévenante et de me faire des cadeaux ; rien de ce que je pouvais faire ne parvenait à lui arracher un sourire.

J'avais déjà remarqué que, quand Brunotta était avec nous, Pascarel me traitait avec plus de déférence que quand nous étions seuls, mais aussi avec moins de tendresse. En présence de Brunotta, il ne me baisait jamais les mains ; ses yeux n'exprimaient pas la même affection, et il évitait de me

donner les petits noms caressants qu'il me prodiguait quand elle était loin de nous.

Quelquefois, elle me jetait des regards perçants pleins de défiance, ou bien elle s'éloignait de nous avec un mot qui aurait voulu être blessant et qui n'était que maussade, parce qu'elle n'avait pas assez d'esprit pour être mordante.

Elle rechercha davantage la société de Cocomero, qui était un brave garçon, un petit niais, aimant à rire, à qui Brunotta inspirait un effroi comique quand elle le prenait d'un peu haut avec lui. Pascarel et moi, nous n'en étions que plus libres d'errer à l'ombre des vignes dans la campagne et sous les arcades obscures dans les anciennes cités. J'étais trop heureuse du résultat pour en rechercher la cause.

On peut dire que Brunotta et Cocomero faisaient la paire ; ils aimaient autant l'un que l'autre à se chamailler pour un poulet maigre, à bavarder à la fontaine, à acheter des bijoux à bon marché dans les foires, à se quereller avec les aubergistes, et à tromper les gens de l'octroi en passant en contrebande une bécasse ou un melon d'eau.

C'étaient là leurs plaisirs journaliers, tandis que Pascarel et moi, nous passions pour des fous à leurs yeux, parce que nous rêvions dans les champs, heureux d'entendre le chant d'un oiseau, parce que nous errions pendant des heures dans quelque endroit plein d'herbe, mais qui était sacré pour nous parce qu'il avait été le lieu de naissance de quelque homme illustre.

« Sans moi, vous n'auriez ni à boire ni à manger, » criait souvent Brunotta.

Elle nous montrait alors le butin qu'elle rapportait de quelque ferme lointaine. Elle l'avait passé en fraude, à la barbe des gardiens, et il lui paraissait dix fois plus précieux par les mensonges et les périls qu'il lui avait coûtés.

« Quelle belle volaille ! c'est un mets de roi, sans compter les épinards et autres herbes pour la garnir, et tout cela pour trois sous ; cela vaut bien la peine de faire quatre milles tous les jours ; tout est si cher au marché ! Vous dites que Spinello a vécu et est mort ici ? et vous avez rêvassé sur lui et sur Pétrarque toute la journée ? Dieu nous bénisse ! que les gens intelligents

sont donc sots ! Et qu'était-ce au bout du compte ? Un barbouilleur ? Oui, je sais, ses peintures sont dans la petite église ; une bonne couche de chaux vaudrait mieux, et cela tuerait les insectes. Il faut avoir une Madone, naturellement ; mais Notre-Dame se contente très-bien d'une figure de cire, avec de jolies fleurs en papier et des cierges de couleur ; cela est bien plus joli que des fresques. Regardez donc comme cette volaille est grasse, et tout cela pour trois sous, Pascarel ! »

Pascarel haussait les épaules avec un ineffable dédain, sans répondre un mot ; il s'en allait sous le porche de la maison et envoyait en l'air la fumée de sa cigarette d'un air impatient et préoccupé. Il y avait entre eux la distance d'un pôle à l'autre. Ils voyageaient, vivaient, jouaient et riaient ensemble, sans que leurs âmes fussent en communication un seul instant. Ce jour-là, la volaille tant vantée devint ce qu'elle put, pendant que Pascarel et moi nous parcourions les vieilles rues d'Arezzo, en parlant de Mécène et de Pétrarque.

Pascarel était triste ce jour-là. Le contact de la petite âme de Brunotta semblait l'avoir profondément blessé. Il n'était pas souvent mélancolique ; mais quand il était triste, c'était d'une tristesse profonde. Quelquefois cette tristesse se manifestait par quelque chose de sec et de méprisant dans sa manière. Ce jour-là, ses manières étaient affectueuses, et les regards qu'il attachait sur moi étaient pleins de tendresse et de mélancolie.

Après avoir cherché en vain la tombe de Spinello, nous nous étions assis sous un vieil olivier. C'était au milieu de l'été. Le soleil de Toscane brillait dans un ciel sans nuages. Une bande d'hirondelles volaient, avec des reflets d'argent à la lumière. La teinte des montagnes était aussi douce que celle d'une feuille de rose. Dans toute la plaine, les cigales chantaient leur bruyante chanson d'amour. Pardessus les murs gris apparaissaient, comme des taches de feu, les touffes de fleurs des grenadiers, autour desquelles bourdonnaient les insectes.

« Quel beau livre un vrai savant pourrait écrire sur Arezzo, dit Pascarel, sans cesser de contempler le paysage. Cette ville est à elle seule un abrégé de la vie étrusque, de la vie romaine et de celle du moyen âge. Que de types variés de la Renaissance seulement : Tarlati, ce belliqueux homme d'Eglise ; ce Redi, si gai et si fin ; notre Pétrarque, si idéal ! Bon Dieu ! on

pourrait citer, au compte d'Arezzo, des grands noms, du lever au coucher du soleil. On m'a dit qu'on vient de découvrir un nouveau tombeau étrusque dans ce verger d'oliviers où vous voyez plusieurs personnes assemblées. On prétend que c'est la tombe d'un roi, à cause de la beauté des ornements.

« J'aimerais bien à savoir quelque chose sur les artistes qui travaillaient ces ornements : Quels hommes étaient-ce que ces artistes d'un autre âge, dont toutes les œuvres font le désespoir des orfèvres modernes ? Travaillaient-ils au soleil en écoutant le chant de la cigale ? Travaillaient-ils par amour de l'art ou par amour de l'or ? Quelle grâce douce et triste il y a dans tout ce qui rappelle cette antique Etrurie ! Voilà une nation qui a été balayée tout entière de la surface de la terre et qui n'a laissé comme souvenirs que quelques morts qui tombent en poussière dès qu'on les touche, et quelques poignées de chaînes d'or que ni la rouille ni le temps n'ont pu ternir. Leurs temples, leurs palais, leurs lois, leurs armées, leur histoire même, tout a péri ; ces bijoux seuls leur survivent et brillent à la lumière du soleil. Ah ! Dio mio ! que ce monde est rempli de merveilles ! seulement toutes ces merveilles sont enfants de la Mort, et leur seul contact nous fait frissonner.

« Nous irons voir ce tombeau étrusque quand les ombres s'allongeront, ajouta-t-il en s'amusant à prendre un petit lézard dans le creux de sa main. Nous ne retrouverons pas le tombeau de Spinello, quand même nous le chercherions toute une semaine :

« A peine les traces
De ses ruines s'aperçoivent-elles sur le rivage.
Les cités meurent, les royaumes meurent aussi.
Le sable et l'herbe couvrent le faste et la magnificence,
Et l'homme se plaint d'être mortel,
Oh que notre âme est avide et superbe !

« Sa tombe même a disparu, dit-il en baissant la voix. Et les bœufs foulent aux pieds, quelque part, sous les mottes de terre, cette grande inscription latine qu'on y avait gravée ! Qu'est-ce que cela fait ? Il a été heureux ici pendant quatre-vingt-dix ans. Quelle vie ce devait être que la vie d'un peintre à cette époque primitive de l'art ! Imaginez quel bonheur ! Les peintres modernes n'en peuvent avoir aucune idée.

« A l'époque où l'on entrevoyait à peine le plaisir délicat que peut donner la dégradation des plans et l'observation des distances ; quand on ne faisait encore que rêver le modelé de l'ombre et de la lumière ; quand la perspective aérienne apparaissait pour la première fois à l'esprit émerveillé, qui en comprenait toute la puissance ; quand c'était une merveille, presque une témérité d'oser dessiner naturellement d'après nature ; imaginez quel était le bonheur du peintre dans ces temps reculés. A chaque pas, une nouvelle découverte ; à chaque minute, un progrès nouveau ; à chaque coup de pinceau, une tentative hardie et une beauté inconnue. Le peintre, à cette époque, avait les angoisses et les joies d'un explorateur ; sans quitter le lieu de sa naissance, il connaissait les sensations de Christophe Colomb.

« Et le respect dont on l'entourait ! C'était un homme qui glorifiait Dieu au milieu d'un peuple qui croyait en Dieu. Son œuvre était une création vivante à ses yeux et aux yeux de ceux qui l'entouraient. Spinello s'évanouit devant le Satan qu'il avait peint lui-même, et Angelico aurait cru commettre une impiété en changeant un seul trait aux anges qui l'avaient visité et qu'il voulait faire vivre pour les regards des autres hommes. De tous les hommes, l'artiste était le plus voisin des cieux ; aussi était-il regardé comme béni entre tous. Lorsque François de Valois se baissa pour ramasser le pinceau d'un artiste, il personnifiait l'esprit de son époque.

« C'est ce que font les rois quand ils sont sages. C'est leur seule manière d'avoir du génie. Aujourd'hui, que peuvent les artistes ? Rien. Tout a été peint, chanté, écrit. Il n'y a plus de découvertes à faire ; c'est triste, profondément triste. Car tout a été dit et fait avec une excellence à laquelle nous ne saurions atteindre : on porte envie à ces hommes qui ont cueilli en boutons les fleurs du paradis et qui ont pu les voir éclore.

« L'art ne vit que de foi, et quelle foi avons-nous ? Au lieu de la foi, nous avons la science ; mais c'est une chose bien triste que la science, car elle doute de tout et veut tout prouver, car le doute n'a pas de limites ; quant à l'expérience, qui a la prétention d'être un terrain solide, ce n'est qu'une fondrière, une onde mobile et changeante. »

« Décidément, reprit-il après un assez long silence, j'aurais mieux aimé être Spinello que Pétrarque. Les sonnets de Pétrarque, il est vrai, vivront aussi longtemps que l'on aimera, et les peintures du vieux Spinello

s'écaillent et disparaîtront un jour. Mais on ne peut rien imaginer au-dessus de la vie que Spinello mena sur cette colline pendant plus d'un siècle, peignant, puisqu'il aimait à peindre, jusqu'au jour où la mort vint le prendre. Quelle vie que celle des peintres, même des peintres de second ordre !

« Dans de petits coins tranquilles comme Arezzo et Volterra, Modène et Urbin, Cortone et Pérouse, grandissait un bel enfant qui aimait à regarder sur les genoux de sa mère les enluminures des missels, ou bien quelque tableau de la Cène, dans le réfectoire du couvent ; quand il avait atteint l'âge de douze ans, ses parents cédaient à ses désirs et l'envoyaient à quelque atelier pour y apprendre le maniement des couleurs. Puis il devenait homme ; la ville était fière de lui et lui confiait ses grands travaux dans les églises et dans les couvents ; tous ses jours étaient ainsi remplis sans qu'il eût à perdre de vue le clocher de son village. Il demeurait au cœur de la ville, à l'ombre de la cathédrale ; il avait autour de lui une petite troupe d'élèves dociles qui ouvraient des yeux émerveillés à tout ce qu'ils lui voyaient faire, à tout ce qu'ils lui entendaient dire.

« Quand il avait besoin d'une Madone, il faisait poser sa femme, et ses enfants lui servaient de modèles pour ses petits anges. Tout en se promenant dans la campagne, il cueillait ici une branche d'olivier, là une tige de blé, plus loin des fruits d'or. Rentré chez lui, il les peignait sur de beaux fonds d'or et d'azur, comme symboles de ces choses célestes dont parlent les cloches à ceux qui ont des oreilles pour entendre. Par les belles nuits lumineuses, il regardait le ciel, assis sous sa vigne, et plaignait ceux qui n'avaient pas la vie aussi douce que lui ; quelquefois un cavalier arrivait à bride abattue à travers les collines, pour annoncer la nouvelle d'une grande défaite, d'une ville perdue ou reprise. Le peintre courait sur la place du marché avec le reste du peuple pour apprendre les nouvelles ; puis il s'en retournait pensif, à la clarté de la lune, en se disant qu'on est bien heureux de créer des images saintes, devant lesquelles le rustre le plus dur et le plus farouche lansquenet abaissent la pointe de leur épée et font le signe de la croix.

« C'était donc là une bonne vie, bonne jusqu'à la fin, jusqu'au jour où l'on transportait l'artiste dans la crypte de la cathédrale. Et que de peintres

ont vécu ainsi en Italie, dans les petites cités, moitié monastères, moitié forteresses, qui étaient éparpillées sur les collines ou dans les plaines, le long de la mer et des rivières, dans les marais et les montagnes, depuis l'aurore de Cimabue jusqu'au crépuscule des Carrache. Leurs œuvres leur survivent ; les petites villes sont grises, muettes, à moitié dépeuplées ; l'iris croît sur leurs remparts et les roseaux dans leurs fossés ; les ombres silencieuses ont l'air de dormir sur la place du Marché ; les grands couvents n'abritent qu'une douzaine de moines ; la sombre majesté des églises est humide et désolée : elle a comme une odeur de sépulcre.

« Mais là, au-dessus des autels, la femme du peintre rit toujours sous les traits de la Madone, et ses enfants sourient sous la figure des anges ; la branche d'olivier et la tige de froment n'ont pas pâli sous leur fond d'or et d'azur. Et, dans la crypte de la cathédrale, le vieux sacristain vous dit avec respect : « C'est là qu'il repose, lui ! » C'est ainsi qu'on le désigne encore parmi ses concitoyens. Que peut-on demander de plus à la vie ou même à la mort ? »

Comme les ombres s'allongeaient, Pascarel se leva et me cueillit une branche de grenadier, et nous longeâmes les vieux murs, pour nous rendre à l'endroit où un paysan qui creusait ses fossés, en vue des pluies d'hiver, avait donné un coup de pioche sur la sépulture du roi étrusque.

Du roi étrusque, il ne restait qu'une poignée de fine poussière ; le paysan s'était avidement saisi des bijoux d'or ; quelques curieux regardaient ; nous nous mêmes à regarder aussi, et, quand notre curiosité fut satisfaite, nous regagnâmes la ville en suivant la marge d'un champ de maïs.

Le roi mort avait régné sur ces collines, des siècles avant celui où Horace chanta le Soracte, où les chars d'Auguste roulèrent à travers les flots dorés des moissons ombriennes ; avant celui où les marais de Trasimène, là-bas, au sud, derrière ces campagnes, furent rougis du sang du consul et de ses légions, et jonchés d'aigles romaines et de faisceaux consulaires.

Oui, le roi mort avait régné sur tout cela ; et, après deux mille ans, sa poussière sans nom était violée par l'avidité d'un paysan et délaissée sans respect à l'ombre d'un olivier.

En rentrant à l'auberge, nous eûmes à subir les reproches et les criailleries de Brunotta. Nous avions été si longtemps dehors, que sa

volaille était trop cuite et gâtée pour avoir attendu.

XIV

L'OR D'ÉTRURIE.

Pascarel jouait ce soir-là à Arezzo ; mais il lui prit tout à coup une étrange fantaisie.

Au moment d'entrer en scène, il quitta son travestissement comique et se revêtit du grave lucco florentin ; c'est ainsi qu'il apparut aux spectateurs, sa mandoline à la main.

Il commença par quelques accords qui firent taire aussitôt le public de Toscans et d'Ombriens qui remplissait le théâtre.

Il se mit alors à leur parler d'abord lentement, d'un ton calme ; puis le feu de l'improvisation s'empara de lui, et il parla en vers, car le vers est aussi naturel et aussi facile à un Italien que le rire à un enfant.

Il prit pour thème le tombeau étrusque que l'on venait de découvrir et fit revivre pour un instant les anciens âges de l'ancienne Etrurie.

« Il y avait une fois, dit-il, un ouvrier en bijoux d'or dans la ville étrusque d'Arezzo ; le métal précieux sortait de ses doigts tissé aussi fin que la toile de l'araignée. Il était pauvre et isolé ; et néanmoins il était heureux. Il y avait à sa porte un vieil olivier, et c'est à l'ombre de cet olivier qu'il travaillait toute la journée ; l'or était entre ses doigts comme une chevelure de jeune fille ; il lui parlait, il le tissait et il l'aimait.

« Un jour, la fille du roi passa près de sa maison et abreuva son cheval à la fontaine de l'artiste. Elle repartit sans l'avoir remarqué ; mais, de ce jour-là, l'olivier ne fut plus pour lui l'arbre de la paix. Il se mit à hanter les

temples où elle allait et les péristyles de ses palais ; les gens du roi finirent par le chasser en le battant de verges Il ne pouvait plus travailler pour ses maîtres ; aussi tomba-t-il dans une affreuse misère ; l'olivier, pour compatir à ses peines, se flétrit et blanchit comme la barbe d'un vieillard mort.

« Alors il arriva qu'il y eut une famine en Etrurie ; oui, dans ces vastes plaines de Toscane et d'Ombrie, où roulent les vagues dorées des moissons, il y eut une famine ! Et tout le peuple se mit à supplier la Bonne Déesse, dont la malédiction s'étendait sur la terre nue et improductive. Alors l'oracle du temple parla et dit : « Que l'on tresse une feuille de blé avec douze mille fils d'or plus fins que celui de l'araignée, et aussitôt la terre fleurira et se couvrira d'une abondante moisson. »

« L'Etrurie était pleine de bons ouvriers en or ; des centaines de mille tentèrent l'épreuve, et tous échouèrent. Car qui aurait pu filer un fil d'or plus fin et plus délicat que celui de l'araignée ? Alors celui qui s'était épris de la fille du roi sortit de son abattement et dit : « Qu'on me donne de l'or, et j'essayerai. » On commença par se moquer de lui ; lui, un pauvre vagabond tout nu, qui pouvait à peine se traîner au soleil. Mais la famine allait croissant ; jour et nuit, la cité était pleine de lamentations ; il y avait des femmes qui tuaient leurs enfants pour ne plus entendre leurs cris perçants.

« Le roi, tristement, descendit de son trône et dit : « Qu'on essaye ; nous ne pouvons pas être en plus triste état s'il échoue, puisque nous mourons de faim. » Alors on lui remit de l'or, et il s'enferma pendant six jours ; le septième jour, il ouvrit sa porte et apparut au milieu de la multitude, qui n'osait respirer ; dans sa main, il tenait la feuille de blé, tressée avec douze mille fils auprès desquels ceux de l'araignée auraient paru grossiers.

« Le peuple gardait le silence, partagé entre une grande joie et une grande crainte ; par centaines de mille, ils traînèrent à sa suite leurs membres amaigris vers le temple de la Bonne Déesse. La nielle avait tout envahi ; la terre en était malade et devenait toute noire ; le peuple, affamé, regardait avec des yeux injectés de sang. Le tissu serait-il assez fin ? La déesse daignerait-elle accepter l'offrande ? Le silence le plus profond régnait dans le temple ; le soleil brillait sur la feuille tissée de douze mille fils.

« Alors l'oracle parla et dit : « Par cet or, l'Etrurie vivra. « Que la terre se réjouisse et devienne féconde ! » Aussitôt, sur toute la terre soumise à l'Etrurie, les feuilles vertes du blé percèrent le sol durci : elles poussèrent, et le blé mûrit en un instant dans toutes les vallées et sur toutes les collines. Alors la multitude s'écria tout d'une voix : « Portons-le au palais : couronnons-le à la droite du roi ! » Qu'on lui accorde tout ce qu'il voudra dans tout le pays, car c'est lui qui nous a délivrés des liens de la mort. »

« Mais lui, encore agenouillé sur le seuil du temple, leva les yeux et dit : « Non, je n'ai besoin de rien. A-t-elle seulement daigné sourire ? » Là-dessus, il étendit doucement la main vers le soleil et mourut. La fille du roi ne sut jamais que la feuille d'or avait été tissée pour l'amour d'elle. Mais les dieux le surent et dirent : « Que l'Etrurie vive du travail de ses ouvriers en or ! Car l'amour de cet homme était grand, et il en restera un témoignage quand la nation tout entière aura disparu de la terre et que son souvenir même se sera dissipé comme les vapeurs du matin. » Aussi, jusqu'à cette heure, dans la terre d'Etrurie, on retrouve, pour toute trace du peuple disparu, des chaînes d'or dans les tombeaux ; l'or d'Etrurie est sans défaut, sans tache, sans égal ; mais, de temps à autre, il sort des tombeaux, là où les oliviers frémissent à la brise d'été, là où flottent les panaches du maïs, sur les cités ensevelies. »

Je gâte son improvisation en la racontant ; mais, à l'heure où il parlait, tandis qu'un ciel d'un bleu profond s'étendait au-dessus de nos têtes, que la fraîche senteur de l'acacia nous arrivait par les portes ouvertes, que sa voix tantôt s'abaissait jusqu'à un murmure semblable à celui qu'on entend dans un coquillage, tantôt s'élevait vibrante comme un défi du clairon, que cette vieille terre d'Etrurie s'étendait autour de nous, argentée par la lune, que le Tibre puissant roulait ses flots à l'ombre des bois de chênes, que la poussière du roi mort était à deux pas de nous, cet ensemble de circonstances donnait une étrange poésie et un pathétique émouvant à l'improvisation de Pascarel.

L'auditoire passionné qui l'écoutait en était touché jusqu'aux larmes.

S'animant de plus en plus, il s'élança du passé dans le présent et se mit à parler de l'Italie vivante, héritière de la grâce étrusque et de la puissance latine, fille de ces morts si puissants, dont la noblesse créait pour elle de

nobles devoirs ; et avec la foi d'un poète et l'inspiration d'un prophète, les bras étendus, pendant que ses yeux lançaient des éclairs, il dit que les trésors du passé devaient être les armes de l'avenir, que les enfants divisés de la grande nation devaient s'unir entre eux par des liens aussi étroitement noués que les chaînons des bijoux étrusques ; alors il se transfigura ; ce n'était plus un comédien : c'était un grand poète et un grand patriote.

Les spectateurs se retirèrent en silence : bien des yeux étaient mouillés de larmes. On ne l'entoura pas, comme d'habitude ; on ne chercha pas à l'entraîner ou à le porter en triomphe ; on respecta sa solitude comme celle d'un maître tout-puissant.

Seulement quelques jeunes gens dont les pères étaient morts aux côtés de Charles-Albert, avec Ugo Bassi, s'approchèrent timidement et baisèrent le bord de ses vêtements.

Lui-même ne dit pas un mot ; il nous quitta à la porte de l'auberge et retourna dans les champs, où la lune argentait les bois d'oliviers.

XV

LE SCEPTRE DE PLUMES.

Je me la rappelle encore, cette nuit, cette nuit tiède d'août.

Je m'étais assise à ma fenêtre ouverte, pour voir rentrer Pascarel. Les heures passaient lentement, et il ne revenait pas. La vieille rue était silencieuse comme un tombeau ; au-dessous de moi, devant l'entrée, deux Italiens s'étaient arrêtés à causer. Il semblaient de haute condition et parlaient l'italien pur et classique.

« Quel génie que ce vagabond de Pascarel ! dit l'un des deux, et quelle influence il exerce sur le peuple ! quelle facilité de parole ! quelle puissance ! Au quatorzième siècle, il aurait été à la tête de la Toscane.

– Oh ! altro, dit l'autre d'un ton approbateur. Mais, à notre époque, ce ne sont pas les hommes de génie qui conduisent le monde, ce sont les hommes de talent. Sur toute la surface de la terre, le succès est pour les combinaisons sages et prudentes. C'est ce qui répugne le plus aux hommes de génie ; ils sont trop nerveux, trop impétueux, trop faciles à émouvoir ; c'est là leur force et aussi leur faiblesse. Ce Pascarel aurait mené toute la Haute Italie quand elle était un groupe de cités aristocratiques que l'on pouvait réunir et jeter soit sur l'Empire, soit sur l'Eglise, à condition d'avoir une main ferme. Mais quelle place y a-t-il dans l'Empire moderne pour un homme d'une inspiration aussi capricieuse et d'un tempérament aussi poétique ? Ce que l'Europe couronne maintenant, ce sont des sergents instructeurs ou des teneurs de livres. »

Là-dessus, les deux amis se quittèrent.

Au moment où ils disparaissaient, Pascarel traversait la rue d'un air pensif. Les horloges d'Arezzo sonnaient quatre heures ; du côté de l'est, le ciel commençait à s'éclairer d'une lumière tremblante. En levant la tête, il m'aperçut à ma fenêtre, où sur le balcon croissait dans une grande conque un ciste qui était tout blanc de fleurs.

« Ah ! donzella, levée do si bonne heure ? me dit-il. Quoi ! vous dites que vous ne vous êtes pas couchée ?

– Vous non plus, lui répondis je. Qu'avez-vous donc trouvé dans les champs ? Je croyais que vous ne reviendriez jamais.

– C'est pour cela que vous avez veillé ? Je serai tout à fait fâché si vous risquez de vous rendre malade pour de pareils enfantillages. »

Il n'avait pas l'air bien fâché, car il y avait un sourire sur ses lèvres, et je voyais dans ses yeux le doux éclat que j'aimais tant.

« Enfin qu'êtes-vous allé faire dans les champs ? lui criai-je. Est-ce que vous êtes retourné à la tombe du roi ? »

Avant de me répondre, il regarda s'il n'y avait personne dans la rue.

« Eh bien, non ! donzella, dit-il en hésitant un peu et en rougissant. J'aime autant vous dire tout... cela ne peut que vous faire plaisir. Vous vous

êtes apitoyée hier sur ce paysan, avec ses vieux parents malades et ses sept enfants, qui n'avaient rien eu à manger de tout l'été, parce que les vers avaient rongé son blé et qu'il avait affaire à un propriétaire exigeant. Je lui ai porté la moitié de ma recette. Elle avait été abondante, et je pouvais faire ce petit sacrifice sans nous gêner. J'y suis allé la nuit, parce que j'aime mieux marcher la nuit que le jour dans cette saison. Je pensais aussi trouver ce pauvre malheureux dans ses champs stériles ; je l'y ai trouvé en effet. D'ailleurs, la pauvre vieille femme aurait été morte de faim avant midi. Ce ne serait pas la peine de parler aux gens d'une chaîne d'or qui relierait toute l'Italie si l'on n'était pas disposé à faire quelque chose pour forger un des chaînons.

– Que je suis heureuse ! m'écriai-je, sans songer à autre chose qu'au plaisir qu'il venait de me faire. C'est si généreux de votre part ! cela vous ressemble si bien ! Et que vous a dit le paysan ? N'a-t-il pas été heureux ?

– Ne parlons pas de ce qu'il a dit, murmura Pascarel d'un ton léger. Quand on est dans une pareille misère, naturellement, le plus faible secours vous réjouit le cœur, et vous en dites sur votre gratitude et sur tout le reste plus qu'il n'est nécessaire. Mais couchez-vous, *bambina mia* ; l'air de ces vieilles rues est malsain au clair de la lune. Bonne nuit, et rêvez de Pétrarque. »

Mais je rêvai de Pascarel.

Ainsi, il aurait pu être à la tête de la Toscane du temps de Gian della Bella ou des Uberti. Voilà ce que l'on disait de lui, et c'était vraisemblable ; mais sa condition présente n'était-elle pas préférable ?

Je ne crois qu'il y eût au monde une vie plus libre et plus heureuse que la sienne. Elle me faisait songer à mon sceptre de plumes de paon que Mariuccia avait placé à côté des palmes saintes.

Le monde aurait méprisé, comme mon père, le pauvre sceptre de plumes. Mais qu'est ce que le monde aurait pu me donner en échange ? Rien. Voilà ce que je me disais en m'endormant, lorsqu'il faisait déjà grand jour.

C'était un or bien pur et bien précieux que celui qu'on avait trouvé dans la tombe du roi ; mais il me semblait que fout l'or d'Etrurie ne valait pas le mouvement généreux qui avait poussé Pascarel à revenir sur ses pas pour consoler le pauvre paysan.

Après avoir vagabondé dans l'Ombrie, nous retournâmes en Toscane pour l'époque des vendanges. Nous employions nos journées à travailler et à rire avec les vendangeurs, et le soir le théâtre *dell'Arte* était rempli de paysans plus disposés que jamais à rire et à applaudir, attendu que la journée avait été bonne. Toute la Toscane était en joie, surtout dans le val de Grève, le Mugellino, le val de Chiana et plusieurs autres cantons voisins de Florence. Les occupations et les plaisirs de la vendange nous conduisirent jusqu'au commencement d'octobre. Avant de rentrer à Florence pour y passer l'hiver, en attendant le carnaval, Pascarel eut la fantaisie de donner des représentations à quelque distance de Fiesole.

Le jour de la Toussaint, le ciel était sans nuages et radieux. On pouvait prévoir qu'on jouirait un peu de la chaleur et du parfum de l'été, lorsque le froid un peu vif du matin aurait été dissipé par les rayons du soleil. Je me souviens, et pour cause, de tous les incidents de cette journée. Nous entendions sonner les cloches du matin dans la profondeur obscure où était Florence. Nous regardions les vapeurs blanches se dissiper peu à peu, à mesure que le soleil montait sur l'horizon. Le libeccio soufflait avec violence quand nous traversâmes la place de Fiesole ; mais, à mesure que nous descendions la colline, il se transformait en une douce brise. Nous descendions en zigzag, à la suite des mules qui portaient le théâtre sous la conduite d'un jeune garçon. Pascarel et moi, nous marchions en avant. Il avait sa mandoline et en tirait de temps en temps des accords qui ressemblaient au cri d'appel de la caille.

Brunotta nous suivait à quelque distance, s'entretenant avec Cocomero d'une querelle qu'elle avait eue avec la paysanne chez laquelle nous avions logé, à propos d'œufs de canards. Le petit Tocco courait à sa fantaisie, tantôt pourchassant un lézard, tantôt cueillant une rose qui se balançait au-dessus d'un mur de jardin, tantôt s'arrêtant pour bavarder avec des femmes qui tressaient de la paille.

Nous descendions la colline, le cœur léger et content, à l'air frais du matin ; nous nous arrêtâmes avec respect pour laisser passer le Saint-Sacrement que l'on portait à un malade ; le prêtre était précédé d'un chantre en surplis qui faisait tinter une petite sonnette le long des sentiers paisibles. Cette rencontre nous rendit graves et silencieux pour quelques minutes ;

ensuite, Pascarel et moi, nous nous remîmes à parler, avec cette douce entente de gens qui s'aiment, de l'hiver que nous allions passer à Florence et de notre première rencontre dans la cité des lis.

Assis à l'ombre d'une treille où pendaient encore quelques grappes de raisin, nous déjeunâmes d'un morceau de pain et d'un peu de lait écumant, pendant que la vache, dans son enclos, tout près de nous, nous regardait avec ses grands yeux de Junon par-dessus un gros tas de trèfle encore humide de rosée. Après avoir bavardé et ri le plus gaîment du monde, nous reprîmes la mandoline pour chanter toutes sortes de folies et de fantaisies. Nous descendîmes ensuite pour chercher l'emplacement de notre théâtre.

Oh ! oui, je me souviens de tous les détails de cette journée, car elle fut la dernière journée de notre vie si heureuse, si poétique, si pleine de fantaisie et si libre de soucis, destinée à être brisée aussi vite qu'une branche de grenadier est brisée par le mistral.

CINQUIÈME PARTIE

LA FÊTE DES MORTS

I

LA FONTAINE DES PINS.

Donc, dans cette journée si belle et si pure de la Toussaint, rien ne pouvait me faire prévoir que j'entendais pour la dernière fois ce rire si doux de Pascarel, de mon amoureux ! oui, il l'était, non pas qu'il eût jamais prononcé une parole d'amour, mais son amour se trahissait de toutes les façons par un charme d'accent, une éloquence de regard qui est le langage le plus vrai, le plus subtil et le plus dangereux de l'amour.

Nous étions tous les deux, dans un champ derrière la Solitude, étendus au milieu des anémones, près d'un tout petit ruisseau. Le petit Tocco flânait à droite et à gauche, suivant son habitude ; Cocomero était resté avec Brunotta, pour l'aider, du moins à ce qu'il disait, à laver et à battre du linge dans le Mugnone.

Il était de bonne heure ; l'air avait encore toute la fraîcheur du matin.

Nous étions au milieu d'un paysage des plus agrestes : les collines se dressaient, sombres et escarpées ; leurs flancs étaient couverts de noirs cyprès ; le ruisseau se précipitait à travers une gorge profonde, surmonté d'un vieux pont original, tout bizarre et tout gris ; comme les eaux de l'hiver n'avaient pas encore gonflé le ruisseau, il avait peu de profondeur, et un homme le traversait en ce moment à gué, avec un filet sur l'épaule.

Au sud s'élevaient les vieilles collines de l'Etrurie, ainsi que les murs et les tours de la cité, qui avait, péri pour avoir osé aspirer à être la rivale de la cité des lis.

A l'ouest, nous avons le grand bâtiment des Salviati au milieu de ses vignes et de ses oliviers ; au-dessous, nous voyions une villa moins importante, dans une mer de rosiers, de saules, de citronniers et de magnolias, où les hauts seigneurs venaient dans le calme des nuits à leurs rendez-vous d'amour. Juste à nos pieds, nous avons la mélancolique Solitude ; plus bas encore, au centre des collines, Florence s'étalait comme un cygne qui étend ses ailes pour dormir au bord d'un ruisseau.

« Jamais théâtre n'a été mieux placé, dit Pascarel, couché à mes pieds à l'ombre des oliviers. Non, jamais, pas même quand les Latins, les pieds dans le thym jusqu'à la cheville, riaient des grosses plaisanteries de Plaute. C'est peut-être un peu profane, j'en ai peur, un théâtre si près de la Badia, quand on songe combien de fois les grands yeux tristes de Dante ont regardé le Dôme, à travers le brouillard des feuilles d'oliviers. Décidément, c'est un peu profane, j'en ai peur, quand on songe à tous ces moines de San-Marco in Urbe, qui venaient ici à leur Badia de la montagne pour reposer leurs âmes et leurs yeux du tumulte de la cité ; quand on songe à Savonarole, qui dans sa vie de luttés et de prières, de triomphes et de tortures, avait le temps d'aimer une rose de Damas ; quand on songe à

Domenico, l'âme la meilleure entre les meilleures, celui que l'on aime le mieux, je crois, de tous ces saints et de tous ces héros !

« Fra Bartolomeo doit avoir aussi travaillé ici, quoiqu'il n'ait point laissé de traces sur ces murs ; et le divin Angelico quittait quelquefois le sombre couvent de Florence afin de venir ici peindre pour la Solitude. Ces jours ont dû être, pour lui, bénis entre tous les autres quand il était ici seul avec la pureté de ses pensées et de ses visions, sa palette toute prête, autour de lui la paix des cloîtres, et le silence de la campagne sur les collines. Combien il fut sage de rejeter la mitre pour le présent et peut-être la tiare pour l'avenir ! Chaque pouce de cette terre est sacré, quoique les bœufs et les vendangeurs la foulent aux pieds. Songez-vous quelquefois à ces moines artistes qui ont semé l'Italie de leurs retables d'autels et de leurs miniatures, avec une telle profusion que la moindre petite ville est riche de leurs œuvres ?

« Y pensez-vous quelquefois ? Moi j'y pense souvent. Il y a eu une grande beauté dans leurs vies, oui, une grande beauté ; et cependant il leur a manqué beaucoup : il leur a manqué plus qu'ils ne l'ont su ou rêvé, du moins il faut l'espérer. Dans leurs visions de la Madone, ils ne comprenaient pas le sens d'un sourire de femme, et, quand ils plaçaient le nimbe lumineux de leurs couronnes d'oliviers d'or sur la tête de leurs saints, ils ne jouissaient pas du rire des enfants sous les oliviers, à leur porte. Mais c'est un noble ouvrage que celui qu'ils ont fait à leur époque, et c'est posséder un vrai trésor que d'avoir du temps pour la méditation ; il est vrai que le monde moderne ne compte pas ce trésor au nombre de ses joies. »

En prononçant ces dernières paroles, sa voix avait quelque chose de plus doux et de plus grave. Il changea un peu d'attitude ; sa main se jouait parmi les anémones ; l'ombre et la lumière allaient et venaient sur son visage selon le mouvement des feuilles et des branches qu'agitait une fraîche brise de mer.

« J'ai quelque idée, continua-t-il, que si j'étais né à cette époque, j'aurais été moi-même un moine artiste. Seulement, j'en ai bien peur, j'aurais porté la cuirasse comme ce soudard de Fra Benedetto, et j'aurais escaladé les murs comme ce libertin de Fra Lippi. Fra Angelico eût éprouvé peu de sympathie pour moi. Ne serait-il pas fâché de voir notre petit théâtre si près

de la Solitude ? Et Dante ? Et Savonarole ? D'autant plus que les paysans de Marco-Vecchio ont de vigoureux poumons et rient assez fort pour troubler le silence de ce lieu sacré.

« Bah ! ils ont vu et entendu bien pire dans leur temps que le petit bonnet à plumes de Tocco et que le rire sans malice d'un auditoire de villageois. Ecoutez, donzella ; je vous ai parlé légèrement des acteurs ; eh bien ! je ne sais si nous n'avons pas fait plus de bien en ce monde que la moitié des prédicateurs et des poètes. D'ailleurs, les poètes et les acteurs ont été de tout temps amis ; et, sans nous, Shakespeare et Racine, Calderon et Goldoni auraient été lettres closes pour leurs nations. Quant aux prédicateurs, Savonarole était un brave homme, un homme sincère ; saint François d'Assise est béni de tous les peuples, et le nom de saint Bruno est grand à jamais ; eh bien, en somme, je ne sais si aucun d'eux a mieux réussi à faire passer une brise fraîche et pure à travers ce lazaret du monde, que nos pauvres pantomimes si calomniés. »

Il garda le silence pendant quelques minutes ; quand il reprit la parole, ce fut avec un mouvement d'impatience.

« Le grand diamant autrichien, le Citron, fut acheté deux sous à notre Mercato-Vecchio à l'étalage d'un colporteur. Si j'avais une pareille chance, donzella ?... »

Il s'arrêta brusquement ; il me semblait qu'il y avait peu de liaison dans ses idées : Dante d'une part, le diamant ducal de l'autre.

« Si vous l'aviez ? répétais-je. Eh bien, que feriez-vous, si vous l'aviez ? Dites-le-moi. »

Il se mit à rire.

« Rien. Seulement la face du monde serait changée pour moi, voilà tout.

– Changée ! Est-ce que vous en avez besoin ? N'êtes-vous pas heureux comme vous êtes ?

– Il y a six mois, je l'étais ; toute ma vie, je l'avais été, oui. »

Mes yeux se remplirent de larmes qui me cachèrent la vue de Florence. Pour la première fois, je le trouvais cruel.

« Cela veut dire que vous étiez heureux avant de m'avoir rencontrée ! Si je suis un tourment pour vous, laissez-moi partir. Et pourtant, quelquefois, vous semblez si heureux de m'avoir près de vous. »

Je n'étais qu'une enfant, et je parlais en enfant ; mais la flamme qui brilla dans les yeux de Pascarel me força à me taire brusquement.

Quant à lui, il saisit mes mains et les baisa avec une tendresse inquiète et tremblante, comme cela lui arrivait souvent.

« Ne plaisantez pas sur ce sujet, s'écria-t-il ; vous êtes la vie de ma vie. »

Après avoir prononcé ces paroles, il garda le silence.

« Mais, lui dis-je d'un ton pensif, car j'étais dans une étrange perplexité et je ressentais comme une vague appréhension ; mais si ma présence vous cause du plaisir, pourquoi êtes-vous moins gai depuis que nous nous connaissons ? Au commencement de notre connaissance, vous étiez content de tout ; on vous voyait rire, et rien ne vous troublait. Maintenant, vous semblez soupirer après quelque chose que vous n'avez pas, vous qui n'auriez pas voulu changer de condition avec Boiardo ou Bernardo ! »

Il évitait de me regarder pendant que je lui parlais, et il paraissait agité en m'écoutant. Il essaya de tourner la chose en plaisanterie et de parler avec sa gaîté habituelle, mais il était facile de voir que sa gaîté était forcée.

« Cara mia, vous avez lu ou je vous ai récité bien souvent l'*Orlando Innamorato*. Vous rappelez-vous le passage où Renaud se trouve dans les Ardennes et où le lis le renverse à terre... tout paladin qu'il était... où les coups des roses rouges et blanches le laissèrent plus mort que vif, et où sa bonne épée Fusberta ne lui fut pas d'un meilleur usage qu'un simple brin de paille ? Tout homme vient tôt ou tard à ce combat inégal contre les fleurs, dans la forêt enchantée ; l'armure qui l'a protégé contre les dragons, le bouclier que les géants n'ont pu entamer ne lui servent plus de rien, une fois qu'il est au bord de la fontaine des Pins. »

Mes joues devinrent brûlantes, et je ne répondis rien, tant mon cœur battait violemment. Je me sentais heureuse. Car ce lis qui frappa Renaud, n'est-ce pas cette arme de la jeunesse que l'on appelle l'amour ? Et la fontaine des Pins, n'était-ce pas celle où Rinaldo s'abreuva après avoir été blessé par le lis, ce qui lui ferma les yeux sur les deux mondes de la vérité et de la magie et ne lui laissa plus voir que « la douce vue du visage serein » de la sœur du Lion, de la Rose de la Pentecôte.

Après en avoir tant dit, pourquoi n'ajoutait-il pas le mot décisif ? Quoi qu'il en soit, j'étais heureuse de savoir que je lui étais chère.

« Voyons, dit-il avec une certaine impatience dans la voix, parlons de ce que nous ferions si nous trouvions le fameux diamant. Ah ! vous voilà honteuse pour moi de me voir soupirer après les richesses, au moins de cette façon. Moi aussi, je suis un peu honteux de moi-même. Cependant, si je trouvais le diamant, je ne sais pas trop si je saurais le conserver jusqu'au soir. Tout ce que je gagne un jour est toujours dissipé avant le jour suivant. »

Il reprit son thème et le développa avec tant de verve qu'on aurait pu le prendre au sérieux.

Je l'écoutais, toute surprise. Pascarel, celui de tous les hommes à qui les richesses étaient le plus indifférentes, celui qui avait résisté à toutes les tentations, qui avait refusé de transformer son génie en or, rêver ainsi de trésors condensés dans un cube de charbon ! Je le frappai sur les lèvres avec un brin d'herbe, et je le grondai pour cet accès d'avarice.

« Chère donzella, me répondit-il de sa voix caressante, en rougissant très-fort, vous avez lu les mille et un contes de l'Orient dans votre enfance. Vous rappelez-vous ce berger qui était le plus heureux des hommes, jusqu'au jour où la fille du roi vint à passer à cheval et où son ombre s'interposa entre le soleil et lui. Depuis, il ne fut plus jamais heureux, jamais. Ne connaissez-vous pas ce conte ?

– Mais je ne suis pas la fille du roi ! » m'écriai-je.

Je n'osai ajouter un seul mot.

Il se mit à rire d'un rire plus triste et plus touchant que les larmes.

De quoi riait-il ? Sans doute de la naïveté avec laquelle je m'étais prise pour la fille du roi. Il m'attira plus près de lui sur le gazon et me dit :

« Vous venez d'une grande famille, je le suppose, d'une famille qui serait humiliée de vous voir dans la baraque d'un comédien ambulante. Et puis, vous êtes en possession d'un royaume auprès duquel tous les autres ne sont rien, le royaume de l'innocence, dans lequel je n'ai pas le droit de pénétrer. »

Il garda le silence, et l'on n'entendit plus pendant quelques instants que le son des cloches de Fiesole qui appelaient les fidèles à l'église.

« Vous avez entendu parler d'Alaran, me dit-il sans transition. Vous savez, Alaran d'Acqui, celui qui enleva la fille de l'empereur Othon.

N'ayant au monde que deux chevaux, il garda l'un pour emmener la princesse et vendit l'autre pour acheter une hutte dans la forêt, où il se fit charbonnier. La légende dit que la princesse Alaxia fut aussi heureuse dans sa hutte que l'oiseau dans les bois. Un jour, le puissant empereur chassait en grande pompe, juste après avoir été appelé à l'empire romain. Il demanda une tasse d'eau à une paysanne, et voilà qu'en regardant cette paysanne il reconnaît la figure d'Alaxia, plus heureuse et tout aussi fière que quand il la voyait dans son palais impérial. Que dites-vous de cette histoire ? Etes-vous surprise de voir la princesse heureuse dans une hutte au milieu d'une clairière de chênes ? »

Ses yeux cherchaient les miens avec une attention inquiète.

J'étais si contente, que je me mis à rire, car je croyais bien savoir pourquoi elle avait été si heureuse dans la hutte d'un charbonnier.

« Non ! je n'en suis pas surprise, lui répondis-je avec douceur. Il y a eu un temps où je l'aurais été ; mais maintenant... je comprends. »

Il ne me demanda pas pourquoi, mais il posa sa main sur la mienne et l'y laissa longtemps.

« Ah ! mia donzella, dit-il avec un mélange de douceur et de tristesse après une pause d'un instant, vous pensez ainsi parce que vous n'êtes qu'une enfant. Mais vous pourriez vous repentir. Voyez ! je suis content de ma vie : elle est assez bonne dans son genre ; j'ai peur seulement qu'elle ne manque un peu de dignité et d'utilité. Mais je ne puis me dissimuler que ce n'est pas une vie convenable pour vous. Vous êtes réellement une donzella. Vos mains, vos pieds, vos manières, jusqu'à vos charmants caprices, tout trahit votre haute naissance. Vous dites qu'on vous a élevée durement ? Oui, je le sais ; mais, malgré tout cela, vous avez les instincts d'une petite princesse. Sauriez-vous toujours vous contenter d'aller à pied en toute saison, de coucher dans les gîtes les plus humbles, de manger les mets communs que nous mangeons, de vivre avec le peuple ? Il est vrai que c'est le peuple italien ; mais enfin c'est toujours le peuple. Voilà pourquoi je souhaitais de trouver le diamant ducal. Comprenez-vous maintenant ? »

Je riais et je pleurais à la fois, pendant qu'il tenait ma main serrée dans la sienne.

Notre sceptre n'était qu'un sceptre de plumes de paon, je le savais ; mais il me semblait préférable au sceptre ailé d'or et d'ivoire qui est le symbole de l'empire du monde.

Je lançai une pluie d'anémones au-dessus de nos têtes en criant :

« Je ne comprends pas, je n'ai pas besoin de comprendre. Je serai contente de tout, partout, toujours, pourvu que je sois avec vous ! à

Il laissa aller mes mains avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle et se leva vivement.

Il se mit à marcher rapidement de long en large, les bords de son chapeau rabattus sur ses yeux. Il foulait les anémones aux pieds sans y faire attention ; je ne savais quel sentiment l'agitait, si c'était de la peine ou du plaisir.

Je l'aimais bien assurément ; je l'aimais avec l'ardeur et la simplicité d'une enfant qui n'avait jamais ressenti une affection profonde pour aucune créature vivante ; mais je manquais de cette finesse dans la sympathie, de cette perfection dans la passion, de cette patience qui fait qu'une âme ressent chaque joie ou chaque douleur d'une autre âme.

Je ne comprenais rien aux brusques changements de son humeur ; par exemple, à ses accès d'impatience et de découragement.

Je ne comprenais pas ce que je pouvais avoir dit de mal ; l'idée m'était venue qu'il était fatigué de moi, et cette idée m'attristait ; jamais, dans les premiers temps de notre connaissance, il n'avait été capricieux avec moi, comme il venait, de l'être ; aussi, au lieu d'aller le rejoindre, je demeurai à l'écart.

Ah ! Dio mio ! si j'étais allée lui demander pourquoi il était si grave, il aurait peut-être parlé !... qui sait ? et la face de l'univers aurait été changée pour nous ! Que ne lui aurais-je pas pardonné, s'il m'avait demandé pardon ?

Au bout d'un certain temps, ayant maîtrisé son émotion, il revint vers moi. Sa parole était redevenue douce et caressante, un peu plus froide peut-être et un peu moins gaie.

« Cara donzella, me dit-il, vous êtes bien bonne de songer à courir le pays avec moi ; votre horoscope, je le crains, vous destinait à quelque chose de mieux. Mais, altro ! voilà assez et trop longtemps que nous bavardons

sur ces graves questions ; quelque jour nous en reparlerons sérieusement, et je dois... mais pas maintenant. C'est la Toussaint, c'est peut-être la dernière journée d'été. Il y a eu de la gelée blanche ce matin. Soyons heureux pendant que nous le pouvons, carina. Rapprochez-vous pour être à l'ombre de cet arbre, et laissez tranquillement votre main dans la mienne. Bien ! »

Je fus vite consolée, car, quand il était gai et bon pour moi, il n'y avait pas de nuage qui eût le pouvoir de m'assombrir longtemps.

II

LA NUIT DE LA TOUSSAINT.

Ce soir-là, Pascarel ne donna pas de représentation, et nous allâmes à Florence vers le coucher du soleil.

Brunotta ne vint pas avec nous, parce qu'elle avait des chemises à repasser, à ce qu'elle prétendit ; elle devait ensuite souper avec la femme d'un forgeron, à Marco Vecchio. Cocomero n'était pas là au moment de notre départ. Le petit Tocco seul nous accompagna, jouant à la toupie tout le long du chemin avec autant de plaisir que s'il avait eu six ans au lieu d'en avoir seize.

C'était une belle soirée, tiède, brillante d'or et de pourpre ; elle présageait un orage pour le lendemain matin ; mais, en attendant, elle était splendide. On sentait partout la bonne odeur des pressoirs et celle des foins nouvellement coupés.

Tous les paysans étaient sur leurs portes ; la vendange avait été bonne ; tout le monde était content ; à l'entrée de la ville, les soldats riaient en percevant les droits : le vin nouveau les mettait en belle humeur.

Toutes les cloches sonnaient ; il y avait de la musique partout. Des femmes s'appuyaient aux rebords des fenêtres, avec des roses à la main.

Tous les Florentins étaient dehors, se rendant par groupes aux églises, aux théâtres, aux endroits où l'on faisait de la musique ; beaucoup entraient dans les cafés ; d'autres jouaient aux dominos en pleine rue ou bien encore à la morra.

Après avoir soupé d'une poignée de figues violettes et d'une tasse de café, il nous prit fantaisie d'entrer au petit théâtre des Logge, et nous rîmes de tout notre cœur aux joyeuses mélodies de don Bucefalo. Nous avons perdu Tooco à un coin de rue où l'on tirait une loterie.

Comme nous errions dans les rues à la sortie du théâtre, Pascarel me dit :

« Demain, c'est le jour des Morts ; on n'entendra dans Florence que le chant du *Miserere*. Pas une ville n'a de si bonnes raisons de prier pour ses morts, car pas une n'a des morts aussi illustres. Quelqu'un priera-t-il pour Ginevra ? Je pense que vous, du moins, vous prierez pour elle, gioja mia. Ne la voyez-vous pas d'ici en imagination fuyant par cette rue même où nous sommes ? »

Nous étions dans la rue della Morte... « Il n'y a pas d'histoire qui approche de la légende de Ginevra : son isolement et sa terreur, quand elle se réveilla sous la grande voûte sombre ; le silence de la ville, que son imagination peuplait de fantômes ; de place en place, la lumière blanche de la lune ; la tristesse des vieilles rues désertes à l'heure de minuit ; les ombres noires des arcades béantes, qui ressemblaient à des portes de tombeaux ; la pauvre créature tremblante, pourchassée, souffrante de cœur, qui blessait ses pieds nus aux pierres du chemin ; le suaire qui glissait de ses épaules tremblantes ; le désespoir de ne rencontrer partout où elle frappait que des refus, de n'inspirer que de l'incrédulité, de l'horreur, des terreurs superstitieuses, car partout on refermait le guichet avec des cris d'effroi comme à l'apparition d'un fantôme ; puis, à la porte de celui qu'elle aimait, le timide appel du désespoir, la porte qui s'ouvre, le bienheureux instant de la réunion. Là, pas un doute, pas une question, pas un instant de crainte. Que lui importait à lui qu'elle fût vivante ou morte, qu'elle vînt du ciel ou de la terre ? Elle était là ; c'est tout ce qu'il demandait. Elle était la

bienvenue, comme les fleurs en mai, bienvenue et bien aimée, car c'était son visage qu'il voyait. »

Sa voix avait une vibration passionnée qui semblait aussi douce à mon oreille, dans le silence de la nuit déserte, que le chant du rossignol, dans les yeuses, par une belle nuit d'été. Je m'imaginais, sans trop savoir pourquoi, que ce n'était pas seulement à Ginevra qu'il pensait.

Nous continuâmes notre route en silence jusqu'à la porte de San Gallo, qui était sur notre chemin pour retourner à nos collines.

Pascarel me dit en riant :

« Notre soirée nous a coûté juste quatre sous. Figs, café, musique, nous avons eu tout cela pour le prix qu'un homme riche de Paris met à un cigare. A quoi nous servirait le diamant ducal ?? Si nous l'avions trouvé, nous boirions notre café dans de la porcelaine de Chine, et nous aurions au théâtre des fauteuils de velours rouge ; mais serions-nous réellement plus heureux ? Voyons, donzella, le serions-nous ?

– Comment pourrions-nous être plus heureux ? » lui répondis-je toute songeuse.

Il n'ajouta pas un mot. En levant les yeux sur lui, je vis que son visage avait pris subitement une expression d'inquiétude, tandis qu'il me regardait dans l'obscurité. C'était la même expression que je lui avais déjà vue une fois ; nous gardions le silence, et nous étions embarrassés.

« Ah ! cara mia, vous ne savez pas, vous ne savez pas. » murmura-t-il doucement.

Quelle était donc cette chose que je ne savais pas ?

La seule expression de sa physionomie faisait battre mon cœur avec violence ; je n'osai plus lui faire de questions.

Nous continuâmes à marcher en silence, en montant la colline, avec les étoiles au-dessus de nos têtes. Pascarel passa son bras autour de ma taille pour m'aider à franchir un passage difficile, et il prit ma main dans la sienne.

Jamais reine d'Orient, foulant de ses sandales une jonchée de roses, n'a trouvé son chemin plus doux que moi ce rude chemin pierreux.

La route était déserte ; les rayons de la lune argentaient la poussière. Nous nous reposâmes un instant dans un jardin clos de murs. Nous nous

tenions serrés l'un contre l'autre ; l'air était doux et frais et rempli de l'odeur des grappes écrasées et des feuilles mortes. Dans la demi-obscurité, ses yeux brillaient, attachés sur les miens ; ses bras me tenaient enlacée ; il couvrait de baisers mes mains, mes bras et mon cou.

Nous ne disions rien ; qu'avions-nous besoin de parler ?

Quand nous rentrâmes à Marco Vecchio, toutes les lumières étaient éteintes, même dans la cabane qui nous servait de logement.

Je montai à ma petite chambre, sur le plancher de laquelle les rayons de la lune tombaient par la fenêtre ouverte.

Pascarel resta dehors à se promener sous les noyers. Je ne songeais même pas à dormir ; mon esprit était rempli de ces rêveries qui naissent du souvenir, rêveries bien plus douces que celles qui naissent de l'imagination.

En levant les yeux, Pascarel m'aperçut à ma fenêtre. Il réfléchit un instant ; alors, léger comme un daim, il s'élança dans les branches d'un gros figuier et monta jusqu'à la hauteur de ma fenêtre. Les grandes feuilles sombres l'entouraient ; sa figure était éclairée par la lune. Il passa ses deux bras autour de son cou et murmura à mon oreille les plus douces paroles d'amour qui soient dans la langue de Tasso, de Romeo et de Francesca.

III

AU LEVER DU SOLEIL.

Le bonheur m'empêcha de dormir cette nuit-là ; je me levai aussitôt que le soleil apparut au-dessus des collines et commença à lancer ses rayons à travers les feuilles du figuier. —

Je m'élançai joyeuse, tête nue, à travers la campagne, qui était charmante, rafraîchie par la rosée et éclairée par le soleil levant.

Je jouissais de mon bonheur en enfant ; je n'avais de pensées que pour le présent, aucune pour l'avenir ; je ne raisonnais pas ; je ne réfléchissais pas ; je n'avais qu'un désir : c'est de lui entendre dire qu'il m'aimait.

La vie n'était pas plus réelle à mes yeux que si nous avions été des génies comme Gwyn Araun, auquel il portait envie. Je me sentais disposée à rire, et puis les larmes me venaient aux yeux ; quelles larmes délicieuses ! Alors je m'arrêtais et je me demandais si jamais créature humaine avait été aussi heureuse que moi.

Autour de moi, le feuillage avait les teintes d'or et de pourpre de l'automne ; mais dans la vallée s'élevait un brouillard épais qui me cachait Florence.

Je m'assis sur un banc, dans le verger d'oliviers de la petite maison, et je me mis à rêver en guettant le bruit des pas de Pascarel. Mais tout était silencieux autour de moi. Cela me fit quelque chose. J'avais pensé qu'il serait aussi impatient que moi de voir poindre le jour.

Au bout d'un certain temps, les cloches de Florence se mirent à sonner dans le brouillard. Le son en était voilé et un peu triste.

Une femme passa près de moi pour traverser le pont San-Marco. Je remarquai qu'elle pleurait. Je la regardai avec une sorte de stupeur. Quoi ! dans ce monde, si beau, si merveilleux, si féérique pour moi, était-il donc possible que l'on eût du chagrin ?

En réponse au regard que je lui jetai, elle me dit doucement

« Je vais prier pour mes enfants que j'ai perdus ; c'est la fête des Morts. Puissiez-vous ne jamais connaître le chagrin, ma jolie signorina ! »

J'avais oublié que c'était le jour des Morts. J'accordai une pensée et un souvenir aux pauvres tombes sans nom que j'avais laissées derrière moi à Vérone. Je frissonnai sans savoir pourquoi ; qu'était-il arrivé ? Rien. Et pourtant ma joie, si parfaite il y a un instant, s'était transformée en une crainte vague.

IV

AU COUCHER DU SOLEIL.

Tout était tranquille sur la colline. Quelques paysans se rendaient à l'office à la chapelle du couvent. Le son des cloches me semblait encore plus triste et plus sourd à travers le brouillard.

Le petit Tocco accourut de mon côté, sa toupie à la main. Il me remit un petit morceau de papier en me disant :

« Il est parti avant le jour pour Florence ; voilà ce qu'il m'a laissé pour vous. »

Voici ce que Pascarel avait écrit :

« Je suis forcé d'aller à Florence, mais je serai de retour avant le coucher du soleil. »

Il me semblait que j'étais subitement plongée dans les ténèbres et que les cloches sonnaient un glas funèbre.

Ce n'était qu'un jour d'attente, après tout. Mais j'avais compté passer cette journée avec lui, à lui entendre dire qu'il m'aimait, sans jamais me lasser de le lui faire répéter.

Une fenêtre s'ouvrit brusquement, et une voix perçante se mit à crier :

« Il est parti pour la ville sans me prévenir, et j'avais tant de commissions à lui donner, car on ne trouve rien à acheter dans ce misérable endroit. Tocco, courez jusqu'au village, et voyez si l'on peut y trouver à manger. Cela lui serait bien égal, à lui, de nous voir vivre de glands. »

C'était Brunotta qui commençait ses jérémiades quotidiennes. Je me levai et j'allai m'asseoir plus loin. Le son de cette voix, cette volubilité triviale m'étaient insupportables.

J'arrêtai Tocco, au moment où il passait près de moi pour aller faire sa commission.

« Savez-vous ce qui l'a obligé à partir ? » lui demandai-je avec inquiétude.

Tocco secoua sa tête bouclée. « Je n'en sais rien ; mais je pense... du moins, c'est le vacher qui le dit, il avait l'air troublé en partant, avant le jour. Peut-être est-il allé prier pour quelque mort. C'est le jour des Morts, vous savez. Mais il faut que je me dépêche, signorina ; autrement Brunotta me donnerait des soufflets, bien sûr. »

Je le laissai aller, et je me mis à errer parmi les oliviers, aimant mieux me passer de manger que de m'exposer à entendre les odieuses criailleries de Brunotta.

Sous les murs de la Villa de Mario, une laitière me vendit un peu de lait et de pain, et je continuai à errer, rêvant toujours de lui, de lui seul.

Allait-il donc prier pour quelqu'un qu'il avait aimé ? Cette pensée me brisait le cœur. J'étais jalouse même d'un souvenir qui avait pu lui rester cher ; mais cela ne dura pas longtemps. C'est moi qu'il aimait maintenant : que m'importait le reste ? Tant de mains avaient touché l'mandoline, oui, sans doute. Mais j'avais un secret et doux instinct qu'une certaine corde n'avait jamais été touchée que par moi seule.

Quand la première moitié du jour fut passée, je commençai à sentir renaître mon courage. Il avait dit qu'il serait de retour avant le coucher du soleil. Je pouvais m'attendre à tout moment à le voir reparaître.

Je revins sur mes pas à travers les champs et les vergers, la joie dans l'âme ; le brouillard s'était dissipé avant midi.

Les gens du village, après avoir prié pour leurs morts, étaient sortis en habits du dimanche ; ils causaient gaîment de la vendange, qui avait été bonne ; quelques-uns dansaient sous les feuilles rougies de la vigne, au son de la flûte et du violon.

Je vis de loin Brunotta en corsage blanc et en jupe rouge ; elle dansait gaîment une saltarelle avec un forgeron de San-Marco. Elle paraissait aussi heureuse qu'un grillon dans les herbes.

Je me réfugiai dans le jardin de la cabane où nous avions logé, et je me postai dans un coin d'où je pouvais voir le pont et la route blanche par où

l'on venait de. Florence. Je ne voyais plus les danseurs ; mais, en revanche, je pourrais apercevoir Pascarel aussitôt qu'il paraîtrait et me précipiter à sa rencontre si personne n'était à portée de me voir.

Le petit jardin était égayé par toutes sortes de fleurs d'autonne, car la fille de la maison était une des bouquetières de Florence. Il y avait des longues plates-bandes de sauge en fleur, et aussi des gourdes et des citrouilles.

Un berceau de vigne s'étendait depuis la porte de la maison jusqu'à l'entrée du jardin ; il y avait encore des raisins qui pendaient à cette treille. C'est là que je m'assis, cachée par un rideau de feuilles de vigne.

Je voyais de là le mur blanc de la maison et la fenêtre ouverte de la cuisine. La fermière passait et repassait devant cette fenêtre, en coiffe blanche et en corsage rouge, avec des ustensiles de cuivre à la main. Un chat gris marchait délicatement entre les citrouilles.

Les cloches sonnaient l'*Ave Maria* dans le val d'Arno ; il pouvait être cinq heures de l'après-midi.

Dans le fond du jardin, deux petits enfants ramassaient des poires à côté d'un apprentis ; tout en riant et en mangeant des poires, ils remplissaient des corbeilles de jonc. Un pigeon blanc déployait ses ailes d'argent sur le ciel d'un bleu pur. Le soleil dorait les joubarbes du toit. La fermière fredonnait tout en vaquant à ses occupations.

Pourquoi le souvenir de toutes ces choses me revient-il avec tant de précision ? Je ne saurais le dire.

Ma tristesse du matin s'était évanouie avec le brouillard. L'avenir se présentait à moi sous les plus brillantes couleurs. Je me mis à penser à cette douce musique de la voix de Pascarel, qui était capable de donner à la phrase la plus simple, à la politesse la plus banale, tout le charme et toute l'éloquence d'une caresse.

Pour la dernière fois de ma vie, j'étais heureuse de ce bonheur parfait qui semble n'être fait que pour l'extrême jeunesse. C'est un bonheur qui a à peine conscience de lui-même et qui fait qu'on ne songe point à se demander si l'on est sage d'être heureux ou si on le sera encore demain.

Tout à coup, j'entendis un bruit de pas ; il y eut un bruissement de feuilles, et Brunotta m'apparut ; elle avait chaud et semblait fatiguée.

Elle s'arrêta court en m'apercevant.

« Je croyais que vous étiez sur les collines, signorina, » me dit-elle d'un air contraint, presque boudeur.

Je lui souris. Ce jour-là, je me sentais portée à aimer toute créature vivante. D'ailleurs si, dans les derniers temps, elle avait été capricieuse et irritable avec moi, je n'oubliais pas combien elle avait été bonne et complaisante lorsque Pascarel m'avait recueillie.

« Vous êtes-vous bien amusée à la danse, Brunotta ? Je vous ai vue dans le village avec ce grand brun, Domenico.

– Il n'y a pas de mal à se dégourdir un peu les jambes de temps en temps, me répondit-elle sèchement, comme si je l'accusais de quelque faute. Je suis allée à la messe, naturellement, le matin ; on prie toujours pour les morts, et alors ils ne reviennent pas vous hanter. Oui, je prie pour eux, car ils peuvent faire beaucoup de mal quand ils veulent. J'ai toujours peur de voir revenir mon vieux père quelque nuit ; nous avons eu une querelle pour quinze sous, le jour même où il a eu une attaque ; il venait de recevoir l'extrême-onction, lorsqu'il m'a dit : « Si je sors de ma tombe, je me ferai bien rendre ces quinze sous, mauvaise fille. » Ce sont les dernières paroles qu'il ait prononcées. »

Je fus très-surprise de ce que j'entendais ; c'était la première fois qu'elle me parlait de son père, bien qu'elle m'eût souvent raconté les mauvais traitements que lui avait infligés sa nourrice, dans le Casentino. Cette préoccupation d'un mourant à propos d'une misérable somme de quinze sous me semblait bien étrange, lorsque je la rapprochais du portrait que Pascarel m'avait fait de son père.

De plus, si Pascarel n'avait que quinze ans à la mort de son père, comment Brunotta avait-elle pu en conserver le moindre souvenir, puisqu'elle était beaucoup plus jeune que lui.

« Vous voulez parler du mari de votre nourrice ? lui dis-je, tout en tenant mes regards attachés sur la route par où Pascarel devait revenir.

– Je veux parler de mon père, » répondit Brunotta.

Je la regardai, surprise du ton de sa voix, qui était sec et provoquant ; ses yeux avaient cette expression que je leur avais vue le jour de la Saint-Jean.

Cependant je ne m'arrêtai pas à ces circonstances, et je continuai à tenir mes regards attachés sur la route.

Lorsque je me retournai de son côté, elle avait l'air d'un enfant qui a été grondé et qui s'obstine dans sa mauvaise humeur et ses mauvaises intentions.

« Eh bien ! Brunotta, pourquoi me regardez-vous ainsi ? n'écriai-je, un peu gênée par la fixité de son regard. Est-ce que j'ai quelque chose d'étrange aujourd'hui ? »

Pour toute réponse, elle allongea la lèvre inférieure, haussa les épaules et se mit à sangloter tout haut.

Je devins muette de terreur ; mon cœur cessa de battre, mon imagination se représenta vivement tout ce qui avait pu arriver de funeste à Pascarel.

« Qu'y a-t-il ? m'écriai-je haletante.... quelque accident, quelque chagrin... pour lui ? »

Brunotta se jeta brusquement à mes pieds, dans la poussière.

« Lui, murmura-t-elle, il va bien ! »

Alors, prenant à deux mains les plis de ma robe, elle se cacha la figure et recommença à sangloter.

« Non, non, il va bien. Il s'agit de vous, signorina. Voulez-vous vous en aller, pour que nous soyons heureux comme auparavant ? Nous étions si heureux avant votre arrivée. Je le lui ai dit combien de fois, mais inutilement. Vous l'avez ensorcelé ; il ne se soucie plus de moi. Voulez-vous être assez généreuse pour nous quitter ? Vous êtes si belle, et les hommes vous regardent tant. Vous vous tirerez d'affaire partout, vous !

– M'en aller ! » dis-je sans savoir ce que je disais.

Il me semblait que je n'étais pas bien éveillée.

« Vous m'avez fait tant de peine dans le bois, vous savez ! »

En prononçant ces paroles, elle lâcha ma robe et continua avec une véhémence passionnée, pendant que ses yeux noirs étaient baignés de larmes :

« Ah ! saint Jésus, le bien qu'on fait se tourne toujours contre vous. Il en coûte de faire le bien en ce monde, il en coûte beaucoup. Ah ! je vous aimais bien, donzella ! oui. Je vous aimerai encore, pourvu que vous consentiez à vous en aller. Je prierai pour vous soir et matin devant la

Madone. Elle vous protégera ; d'ailleurs, vous, telle que vous êtes, vous êtes sûre de ne manquer de rien, n'importe où vous irez. Vous ferez tout ce que vous voudrez des hommes, et il n'y a pas de puissance pareille à celle-là. Je ne vous l'envie pas. Oh ! non, je ne voudrais pas vous le laisser croire.

– Croire quoi ? lui demandai-je, au comble de l'étonnement et de la stupeur, et à mille lieues de soupçonner la vérité.

– Que je suis jalouse de vous. Oh ! non je ne suis pas jalouse. Oh ! si seulement vous vouliez vous en aller ! Le premier soir, c'est lui qui était sage, et moi qui étais folle : il ne voulait pas vous garder. Et moi, comme une folle, je lui ai ri au nez. J'aurais dû penser que cela finirait mal. Il me tuera, pour vous avoir parlé. Il le fera. Oh ! que je voudrais mourir ! »

Je me levai en la repoussant ; et jetant sur elle un regard d'étonnement et d'incrédulité :

« Etes-vous folle, Brunotta ? Qu'est-ce que cela signifie ? Ne pouvez-vous me dire clairement et simplement ce que vous voulez de moi ? »

Elle jeta un regard craintif autour d'elle pour voir si on pouvait l'entendre, et me dit tout bas avec une sorte de fureur concentrée :

« Je vous demande de vous en aller, de le laisser ; ne pouvez-vous me comprendre ?

– Non, je ne vous comprends pas ; quel intérêt avez-vous à me faire partir ? Vous avez été la première à me demander de rester. Vous avez quelque autre idée, Brunotta ; parlez.

– Je le sais bien que j'ai été la première à vous le demander, cria-t-elle en sanglotant. N'ai-je pas dit que le bien que nous faisons se tourne contre nous ? C'est toujours ainsi. Je parle aussi clairement que possible. Je vous demande de vous en aller. Il me tuera, bien sûr, il me tuera. Dès le commencement, vous l'avez ensorcelé. J'aurais dû m'en douter. Un homme aussi pauvre que Pascarel ne sacrifie pas douze florins d'or, sous prétexte que le voleur a été découvert, sans que l'amour y soit pour quelque chose. Il a durement travaillé chez les chaudronniers pour les rattraper, ces douze florins, et vous ne vous en êtes pas doutée. Vous étiez si heureuse de les retrouver, qu'il vous a fait croire tout ce qu'il a voulu. Il vous a aimée dès le premier jour, j'en suis sûre. Le jour où il a presque tué le marin, c'était à cause de vous, non à cause de moi. Du reste, regardez-le. Comme il était gai

autrefois ! comme il est triste maintenant ! Il ne soupe plus avec les hommes, il ne regarde plus les femmes. Quand il est seul, je veux dire quand vous êtes absente, il est là à rêver, à rêvasser, sans dire un mot. »

Elle était haletante d'avoir parlé avec cette violence, et moi j'étais haletante d'émotion : mes joues étaient rouges, mon cœur battait, mon cerveau se troublait. Etonnement, ressentiment de l'injure et de l'offense, tout se fondait en une sensation délicieuse : il m'aimait.

Je ne pensais même pas à répondre. Je songeais à cette parfaite sympathie qui liait ma vie à la sienne avec des cordes d'argent.

Un comédien ambulant ! J'avais envie de rire de mon ancien orgueil, qui était mort. Le fils d'un chaudronnier ! Et puis ? criait mon cœur ; je le reconnaissais pour un roi parmi les hommes.

La petite voix criarde de Brunotta résonnait âmes oreilles, mais il me semblait qu'elle venait d'une grande distance.

« Il me tuera, s'il le sait ! criait-elle. Le soir du jour où nous vous avons trouvée dans le bois, il m'a dit : « Pas un mot, Brunotta, pas un mot, si vous tenez à mon amour et à votre vie... » Je lui ai juré de ne jamais dire un mot, je l'ai juré par tous les saints. J'irai en enfer pour cela. C'est mal de violer une promesse ; mais j'ai supplié Pascarel de vous renvoyer, et il ne veut pas. Il faut donc bien que je parle, et je parlerai. Il y a eu trois ans, le jour de la Saint-Jean, qu'il m'a dit : « Piccinina, voulez-vous courir le monde avec moi ? » C'est le jour où les fusées du feu d'artifice m'ont fait peur et où il m'a prise dans sa barque. Il y avait là plusieurs autres jeunes gens, du vin, des lanternes de couleur ; tout cela était si gai, si animé, que j'ai cru que ma vie allait être une fête perpétuelle. Depuis ce jour-là, j'ai été fidèle à Pascarel, tout à fait fidèle, je le jure ; si j'ai accepté par-ci par-là un mouchoir ou des boucles d'oreilles, qu'est-ce que cela fait ? Je n'ai jamais rien donné en échange que de belles paroles, je le jure par tous les saints, et Pascarel est terrible. D'ailleurs, on ne peut pas vivre au théâtre comme dans un couvent. Si l'on ne peut plus rire et causer, ce n'est pas la peine de vivre. J'ai pourtant passé par où il a voulu ; j'ai supporté le caractère de Pascarel, et vous avez pu voir, par l'affaire du pauvre Rossello Bruni, que son caractère est horrible. J'ai toujours pris soin de lui préparer un bon souper, quoiqu'il sache à peine distinguer un chapon d'un corbeau. Malgré tous

mes services, on n'entend plus parler que de la donzella par-ci, la donzella par-là, et l'on se voit mise de côté pour une étrangère qui n'a rien à elle, pas même une épingle d'argent pour ses cheveux. Si vous voulez vous en aller, tout s'arrangera. C'est votre figure qui l'ensorcelle, et puis vos petites manières orgueilleuses. Si vous vous en allez, il ne pensera plus à vous dans deux mois, car il oublie très-vite. »

J'étais trop surprise et trop heureuse de savoir qu'il m'aimait pour bien saisir le sens des paroles de Brunotta. « Mais, Brunotta, il m'est impossible de vous comprendre ! murmurai-je. Pourquoi n'auriez-vous pas suivi votre frère le jour de la Saint-Jean ? Et pourquoi me demandez-vous de m'en aller, maintenant qu'il. »

Je m'arrêtai brusquement, j'allais dire : « maintenant qu'il m'aime ; » mais je me souvins à temps que je n'avais pas le droit de trahir son secret.

Brunotta serra convulsivement les plis de sa jupe ; elle pâlit, et, après avoir regardé de tous côtés pour voir si personne ne pouvait l'entendre, elle me dit à demi-voix :

« Signorina, Pascarel n'est pas mon frère !

– Pas votre frère ? » répétai-je, sans comprendre encore toute la portée de cette révélation.

Personne ne m'avait jamais trompée ; dire la vérité me paraissait, je ne dirai pas une loi de la vie, mais une chose aussi naturelle que de respirer.

Je n'avais que des idées très-vagues sur le mal en général. Il y avait dans le monde des femmes perverses, mais je ne me figurais pas du tout en quoi pouvait consister leur perversité.

« Non, reprit-elle. Il faut être enfant comme vous l'êtes pour avoir cru une pareille folie. Je ne puis pas comprendre comment vous vous êtes imaginé un seul instant que cela pût être. Il y a mille petites circonstances qui vous auraient révélé la vérité, si vous n'étiez pas aussi aveugle qu'un hibou en plein jour. Si vous vouliez seulement vous en aller, tout irait bien. Mais ne lui dites pas que j'ai parlé, il me tuerait. Partez sans rien dire.

– Ainsi, il n'est pas votre frère ? repris-je machinalement, pendant que je suivais des yeux le chat, qui continuait à marcher au milieu des citrouilles. Alors vous n'êtes que sa sœur de lait. Cela ne me surprend pas.

– Il n'est pas mon frère du tout. Je vous répète que nous ne sommes pas parents le moins du monde. Je l'ai vu pour la première fois, il y a trois ans, le jour de la Saint-Jean. Vous auriez dû le deviner tout de suite, mais vous êtes si enfant. Je ne vous l'aurais jamais dit, Si je ne m'étais aperçue que vous l'aimez et qu'il vous aime. »

Je ne comprenais pas encore tout, et cependant mon émotion était si forte, qu'il me semblait voir tourner tous les objets autour de moi.

Un homme, même un homme avili, aurait eu pitié de mon effarement et de mon innocence. Mais une femme jalouse est sans pitié.

Elle se mit à rire d'un petit rire forcé, où il y avait de la dureté, de la malice et de la cruauté.

Elle était jalouse, elle voulait se venger.

« Quelle figure étrange vous faites, signorina. Je n'aurais jamais pensé que vous crussiez seulement la moitié de cette histoire. Il suffisait d'avoir des yeux pour deviner tout de suite qu'il n'était pas mon frère.

– S'il n'est pas votre frère, qu'est-il donc alors ? »

Comme je prononçais ces paroles, un froid mortel me serra le cœur, et cependant je ne savais que craindre ni que penser : seulement il me semblait qu'un grand malheur était suspendu sur ma tête.

Brunotta se jeta de nouveau à mes pieds. Elle se mit à sangloter et à pleurer, comme saisie de repentir.

A J'avais juré de ne jamais vous le dire, et maintenant je l'ai dit, et il me tuera. Quand nous vous avons rencontrée et que j'ai été assez folle pour lui dire de vous recueillir, il m'a prise à part et m'a dit : « Sait-elle ce que nous sommes l'un pour l'autre ? » Vous vous étiez mis dans la tête que nous étions frère et sœur, je le lui dis ; mon seul tort était de ne vous avoir pas révélé la vérité. Alors, il me dit à son tour : « Soit. Retenez bien mes paroles. Ne souillez jamais ses oreilles en lui révélant ce que nous sommes. Elle est l'innocence même. Si elle vient avec nous, il faut qu'elle ignore toujours la vérité. C'est une triste protection que la nôtre, mais elle pourrait tomber encore plus mal... C'est alors qu'il me fit jurer de garder le secret ; j'ai essayé, et j'ai réussi jusqu'à l'affaire de Rossello. Ce jour-là, j'ai commencé à vous en vouloir. Je m'étais dit d'abord : « C'est une donzella ; elle retrouvera sa famille ; elle est pour peu de temps avec nous. »

J'éprouvais une sorte d'affection pour vous, oui. Vous étiez si différente de moi ! Mais quand mes yeux se sont ouverts, et que j'ai vu que c'était vous qu'il aimait, je me suis dit : « Si elle reste plus longtemps, il finira par ne plus me remarquer. Pourquoi donc être si timide avec elle et ne pas lui dire la vérité, quand il est bien évident pour moi qu'elle ne demanderait pas mieux que de me prendre ma place ? » Tout le monde parle de vous et de lui ; tout le monde sait bien ce que signifie une *amitié* comme la vôtre, si vous l'ignorez, vous ; et je fais un joli personnage, quand il me faut entendre les plaisanteries que l'on débite sur mon compte. Et puis est-ce supportable de n'entendre parler que de la donzella, comme si c'était une princesse du sang, lorsqu'au fond elle est inférieure à vous ; car, je vous le demande, que faites-vous pour payer le pain que vous mangez ? Moi, au moins, je lave son linge et je le raccommode ; je lui fais la cuisine, sans compter l'argent que je gagne à danser sur son théâtre, tandis que vous vous pavanez et que vous faites la fière, comme un paon sur la terrasse d'une villa. Tout le monde sait que Pascarel dépense la moitié de ses recettes à vous entretenir et à payer votre chambre. Hier, je l'ai vu vous lancer un de ces regards qui suffisent à m'ensorceler, et je me suis dit : « Je n'attendrai pas plus longtemps ; dès demain, elle saura tout ; sans cela, elle m'évincera et prendra ma place. »

Je l'écoutais, immobile.

V

A LA TOMBÉE DE LA NUIT.

Les mêmes objets m'entouraient, mais combien ils me parurent changés. Le monde était mort pour moi ; je restais immobile, je ne disais pas un mot.

Brunotta rampait, tremblante, avec des sanglots, âmes pieds ; je la voyais à peine, j'avais le vertige, et pour la seconde fois il me sembla que tout tournait autour de moi. Bien longtemps après, toutes les fois que je me rappelais cette scène, la nuit, les yeux fermés, je la revoyais dans ses moindres détails.

« Vous ne le lui direz pas, donzella ? murmura cette pauvre petite créature, si perfide, si misérable et si lâche. Vous ne savez pas ce que c'est que sa colère. Il me tuera, pour sûr, il me tuera. Si vous ne l'aimez pas, allez-vous-en, et je pourrai encore être heureuse ; il oublie si vite ! Mais si vous l'aimez, comme je le crois, dites-le-moi franchement. J'en finirai avec la vie, n'importe comment ; cela ne fait pas grand mal. Je ne pourrais pas vivre pour vous voir prendre ma place.

– Votre place ! »

Cet outrage rompit le charme qui me tenait paralysée. Pauvre petite âme folle, ignorante et grossière. Comment aurait-elle pu comprendre l'injure qu'elle me faisait ? comment se serait-elle doutée à quel point elle me torturait en me rabaissant au même niveau qu'elle ?

Ma peine et mon désespoir étaient si grands, je me sentais si cruellement blessée, qu'il m'était impossible d'être juste avec elle et de l'excuser.

Ce qui me frappait d'horreur, ce qui me rendait folle, c'était de penser qu'on m'avait traîtreusement trompée, et que je venais enfin d'apprendre ce que c'est que le mal. J'avais été trahie, insultée, outragée ; je sentais cela d'instinct, plutôt que je n'en avais une connaissance raison née. Lui, Pascarel, il m'avait trompée : voilà tout ce que je savais, tout ce que je voulais savoir.

Brunotta était toujours à mes pieds, dans la poussière, continuant ses supplications.

Lorsque je songai qu'il l'avait d'abord aimée, et moi après elle. ô Dieu ! combien je me trouvais à plaindre ! combien je me sentis misérable et avilie !

Je le détestais et je me détestais moi-même ; les lèvres de Pascarel avaient touché les siennes ; elle avait connu la douceur de ce baiser pour

lequel j'aurais donné ma vie.

Et il l'aimait, cette petite sotte, lâche, perfide, sans naissance et sans éducation, qui ne lui était pas même fidèle, qui n'avait pas même cette vertu si simple et si ordinaire de la bonne foi et de la loyauté.

Tout mon sang bouillonna dans mes veines ; je lui arrachai avec violence mon vêtement d'entre les mains, et je la repoussai du pied. Quand je repense à cette horrible scène, je suis encore étonnée de ne l'avoir pas frappée.

« Vous ne le lui direz pas ? » reprit-elle en gémissant et en se traînant à mes pieds.

Je la repoussai de nouveau avec un inexprimable dégoût. Il l'avait aimée ! Il avait aimé cette lâche créature qui osait bien le trahir, mais qui n'osait pas affronter sa colère.

« Non, je ne le lui dirai pas ! »

Ces paroles faillirent m'étouffer. Elle avait été bonne pour moi, cela suffisait à la préserver de ma vengeance.

Elle sembla éprouver une nouvelle crainte, non plus pour elle-même, mais pour moi. Sans doute, l'expression de ma physionomie l'avait épouvantée.

« Est-ce que vous partez ? me demanda-t-elle tout bas. Quelle physionomie vous avez ! J'aimerais mieux maintenant ne vous avoir rien dit. Si vraiment vous l'aimez à ce point... »

Je la saisis, et je la secouai avec violence.

« Oh ! folle, folle, folle, lui criai-je, vous n'avez donc pas peur que je vous tue ! »

Je la repoussai pour la seconde fois avec une telle violence, qu'elle recula comme un chien battu ; elle se mit à trembler de tous ses membres et se tapit dans un coin de la tonnelle ; puis elle se releva, tremblant toujours, et se tint immobile et silencieuse. Je lui avais appris à se taire.

Alors, je traversai la tonnelle et je rentrai dans la maison ; à chaque pas, je redoutais d'entendre la voix de Pascarel.

Arrivée à ma petite chambre, j'en fermai la porte au verrou, et je me jetai sur mon lit, éperdue et au désespoir.

Toute foi en Dieu et en l'homme semblait tuée dans mon cœur.

VI

A TRAVERS LES MONTAGNES.

Par l'étroite ouverture de ma petite fenêtre, la brise agitait doucement les touffes de roses qui avaient grimpé jusque-là ; le cri des oiseaux résonnait au milieu du silence ; quelqu'un en bas remplissait et vidait un vaisseau de cuivre, et j'entendais le léger bruit de l'eau. Je percevais nettement chacun de ces détails avec une sensation d'horreur. Mon amour était mort ; pourquoi tout le reste n'était-il pas mort avec lui ?

Je ne sanglotais pas, mes yeux étaient secs ; les révélations que j'avais entendues, la honte que j'en avais ressentie avaient comme desséché en moi les sources de la vie. Je n'étais guère autre chose qu'une enfant ; je ne savais ni réfléchir ni analyser ; je m'abandonnais à l'impulsion du moment. Mon amour pour lui avait été la plus noble, la plus douce, la plus pure inspiration de ma vie. Je m'étais élevée, dans cette circonstance, bien au-dessus de moi-même, car tout amour qui est vraiment digne de ce nom est toujours plus élevé que l'âme où il naît.

Mon amour pour Pascarel avait vaincu et détruit ce qu'il y avait en moi d'inférieur. Il avait terrassé mon orgueil et anéanti mon égoïsme.

Il avait été sans passion, parce que c'était l'amour d'une enfant. Il me suffisait, pour être heureuse, de voir Pascarel aller et venir, de sentir la pression de sa main, d'écouter ses rêveries et ses songes. Peut-être Pascarel s'était-il parfois irrité de voir un amour qui avait si peu conscience de lui-même et qui se contentait si facilement ; et pourtant, tout innocent qu'il fût,

cet amour avait de la profondeur, et, tel qu'il était, il atteignait à la perfection.

Si j'avais été plus âgée, j'aurais réfléchi et réduit à leur juste valeur les doutes cruels qui étaient tombés sur moi, comme des gouttes de plomb fondu sur une blessure.

Si j'avais été plus vraie et plus fidèle, j'aurais su que l'amour d'une femme doit être fidèle et soumis, accepter le bien et le mal avec foi et adorer la main qui l'a frappée.

Si j'avais été plus avancée dans la sagesse mondaine, j'aurais su comme il fallait peu s'inquiéter de ces liens que l'âme n'avait point formés et où elle n'était pour rien, je veux parler de la liaison de Pascarel et de Brunotta.

Mais, n'étant qu'une enfant, je l'aimais avec l'ignorance d'une enfant et la jalousie étroite d'une femme. Je ne voyais qu'une chose, les outrageantes paroles de cette créature, qui m'accusait de vouloir lui prendre sa place.

Sa jalousie me dégradait à mes propres yeux.

Mon défaut capital, c'était l'orgueil. L'amour avait bien pu le dompter, mais il ne l'avait pas tué. Sous l'influence de la torture que j'endurais, il se redressa avec plus de force.

« Prendre sa place ! Prendre sa place ! »

Je répétais plus de mille fois, entre mes dents serrées, ces paroles qui m'avaient outragée. Par moments, je sentais s'éveiller en moi comme une férocité de bête sauvage, j'étais tentée de lui sauter à la gorge et de l'étrangler.

Car enfin il l'avait aimée ; du moins je le pensais, moi qui n'avais encore aucune expérience des hommes et des femmes. Je ne savais pas combien est fragile et fugitif ce qui n'est qu'un simple désir des sens ; combien sont lourdes les chaînes de cette nature, quelle répugnance la paresse des hommes éprouve à les rompre quand leur passion est assouvie ; avec quelle nonchalance et quelle légèreté leur cœur se laisse entraîner dans toutes les directions, sans atteindre, sans entrevoir l'idéal qu'ils ont rêvé. J'ignorais enfin tout ce qui aurait pu me rendre indulgente envers lui, envers elle et envers moi-même.

L'innocence de la jeunesse est cruelle, parce qu'elle est forcément ignorante et que l'ignorance est la mère de la cruauté.

Je ne pleurais pas, je ne remuais pas, je demeurais étendue, et tout le temps, comme un animal sauvage, je mordais la couverture de laine de mon grabat.

Quand je levai les yeux, il faisait nuit, les étoiles brillaient au ciel.

J'entendis que l'on poussait ma porte ; la voix de Brunotta me reparla pour la millièème fois de ses terreurs égoïstes.

Cette voix ralluma ma fureur ; Pascarel allait revenir ; il allait revenir pour nous retrouver l'une et l'autre : il y en avait une des deux au moins qu'il ne retrouverait pas, je me le jurai aussitôt.

Je n'avais le temps ni de penser ni de réfléchir. Je n'avais qu'un moyen de fuir ; j'étais jeune et souple comme un jonc ; je me glissai par la fenêtre et je me laissai tomber jusqu'à terre en m'aidant des branches du rosier et de celles d'un gros figuier. Au moment où mes pieds touchaient le sol, j'entendis que l'on forçait la porte de ma chambre. Brunotta, effrayée, avait appelé quelqu'un à son aide.

Il faisait noir ; le jardin était désert ; je m'arrêtai un instant pour reprendre haleine. J'éprouvais de la douleur corporelle ; mais cette douleur ne faisait que m'exciter davantage ; je franchis le mur de pierre du jardin, et je m'enfuis, comme effrayée.

Le petit Tocco était appuyé sur le mur qui séparait le jardin du verger d'oliviers. Il fredonnait un air, tout en penchant la tête pour essayer de voir qui traversait le pont dans l'obscurité. Je m'approchai de lui et je lui glissai dans la main l'onix des Destinées.

« Donnez-lui cela quand il reviendra, » lui dis-je à voix basse.

Il parut stupéfait ; mais, sans lui donner le temps de me faire aucune question, je m'élançai à travers les ténèbres.

J'entendis derrière moi le bruit de plusieurs voix, et les gens de la ferme accoururent à l'appel de la fermière. Des lumières apparurent aux fenêtres et sous la treille. Alors je me mis à fuir à perdre haleine, courant sur les terrains gazonnés, trébuchant et tombant lorsque les érables et les vignes entrelacées s'opposaient à ma course.

Quelquefois, je tombais dans les fossés, ou bien je me heurtais brusquement contre les obstacles ; je me perdais dans les bois, je glissais

dans les ruisseaux ; le poids de mes vêtements mouillés ralentissait ma course.

Quelquefois, je me cachais pour prendre le temps de respirer, et alors je voyais des lanternes çà et là dans la campagne ; on me cherchait de tous les côtés. La crainte d'être découverte me donnait de nouvelles forces, et je recommençais à fuir. Au bout d'un temps que je ne puis évaluer, le sentier que je suivais à travers une vigne déboucha brusquement sur la grande route ; j'entendis distinctement le bruit des pas d'un cheval.

Je regardai derrière moi ; tout était sombre ; on avait perdu ma trace. Une fois sur la route, j'attendis. Pour échapper à ceux qui me cherchaient, je n'avais pas un moment à perdre, et d'un autre côté j'étais à bout de forces.

Je vis venir à travers l'obscurité une voiture de paysan, traînée par un cheval blanc qui avait une couverture rouge sur le dos, à la mode toscane.

La voiture, qui penchait très-fort en arrière, était remplie de paille et de poterie. A la lueur d'une lanterne qui se balançait après un des brancards, j'entrevis un homme de soixante-dix à quatre-vingts ans. Il dormait, et le cheval marchait à sa fantaisie dans le chemin pierreux.

Je l'éveillai en l'appelant ; il crut sans doute avoir affaire à des voleurs de grand chemin, car il se mit à adresser des prières indistinctes à un saint de plomb qui était passé dans le ruban de son chapeau.

Je lui fis comprendre, non sans peine, qu'il n'avait rien à craindre de moi, et que, s'il voulait me prendre dans sa charrette, je le payerais bien. Il allait à la foire de Settignano ; pour avoir une bonne place sur le champ de foire, il lui fallait arriver avant le jour voilà pourquoi il voyageait de nuit.

Quand je l'eus payé, il me laissa monter ; le cheval reprit sa marche tranquille, et le brave homme s'assoupit. Il se réveilla à Fiesole, où nous fîmes une assez longue halte, parce qu'il avait là un ami, avec lequel il vida une bouteille, tout en causant dans l'obscurité.

La route me parut interminable entre Fiesole et la vieille forteresse de Poggibonzi ; nous allions presque au pas, à cause des difficultés du chemin.

Au bout d'un certain temps, les nuages se dissipèrent, et la lune apparut ; à travers les feuilles des chênes, je pouvais voir s'étendre bien loin au-dessous de nous la vallée silencieuse et l'amphithéâtre de collines qui

l'entourent. Malgré mon chagrin et mon angoisse, je fus frappée de la beauté admirable et du caractère solennel, presque mystique du paysage.

Une semaine auparavant, nous avions monté par cette route, en quittant le Casentino pour nous rendre à la foire annuelle de Saint-François, à Fiesole. Nous nous étions entretenus de Masaccio et de Desiderio, en regardant leur petite ville blanche qui se dresse au sommet de la colline ; et, en cueillant des anémones, nous avions chanté au son de la mandoline.

Il y avait de cela une semaine, une seule, et maintenant !

Les heures s'écoulaient pour moi comme un long cauchemar. La charrette nous cahotait durement sur les pierres. Je m'étais meurtrie et déchirée à tous les obstacles. La nuit était froide, comme le sont les nuits d'automne au nord des Abruzzes. Mais mon âme était dans une telle angoisse, que je ne sentais pas la souffrance.

Tout le temps, j'entendais la douce musique de sa voix, celte musique qui était perdue pour moi. La lumière grise du matin apparaissait à peine dans le ciel, quand le cheval s'arrêta à un détour de la route. Le vieux potier s'éveilla tout à fait, se secoua et descendit de son siège.

« Signorina, me dit-il, c'est ici qu'il vous faut descendre, si vous allez à Florence. Mais je vais à Settignano, et ce n'est pas votre route. Vous irez tout droit toujours en descendant ; vous ne pouvez pas vous tromper. »

Quand je fus descendue de la voiture, je chancelai ; j'étais faible, brisée ; j'avais vieilli de dix ans, la tête me tournait, le soleil levant m'éblouissait ; de plus, j'étais engourdie, et il me semblait que la terre se dérobaît sous mes pas.

Je descendis comme si j'avais eu les yeux bandés, vers la cité qu'on appelle la Belle.

VII

L'ÉGLISE DE LA CROIX.

Le soleil était au-dessus de l'horizon ; un torrent de lumière arrivait de l'est, dorée et étincelante comme celle qui éclaire le désert ; tout était tranquille.

Dans tout le Valdarno, les clochers appelaient les fidèles à la première messe.

De temps en temps, un prêtre passait pour aller à l'accomplissement d'un pieux devoir ; quelque danseur attardé rentrait en jouant de la mandoline ; des femmes, les bras nus, balayaient le devant des portes ou suspendaient du linge aux fenêtres, tout en bavardant avec les voisines d'en face.

Tous ces objets tourbillonnaient devant mes regards : j'étais très-faible, et je pouvais à peine me tenir, tant mes jambes étaient tremblantes. Tout à coup, j'entendis derrière moi un grand bruit de pas et de cris. Par un mouvement purement instinctif, je m'arrêtai et je cherchai des yeux un refuge. Les portes de l'église de Sainte-Croix étaient ouvertes ; je me glissai dans l'ombre du porche.

On disait la première messe.

Une dame couverte de dentelles et de diamants qui sortait sans doute de quelque bal princier, était à genoux, dans l'ombre et dans la solitude, et lisait des prières, tandis que la voix des prêtres résonnait doucement sous les voûtes qui abritaient le tombeau de Michel-Ange et celui de Giotto.

Derrière moi, il y avait la pleine obscurité, la fraîcheur, la paix de la grande église, au fond de laquelle les cierges brillaient comme de pâles étoiles, et le murmure de la voix des prêtres avait un accent sépulcral.

Devant moi, en pleine lumière, arrivait avec la rapidité d'un tourbillon, un bruit de pieds, avec des cris de colère, des bruissements d'armes ; des chevaux caracolaient au milieu d'un nuage de poussière que traversaient par éclairs les premières lueurs du matin ; et, au milieu de tout cela, j'entrevis l'éclat de ces beaux yeux hardis qui m'avaient regardée à la clarté de la lune, sous les feuilles, près de la Solitude de Dante.

La foule passa comme un nuage de poussière et de feuilles balayées par le sirocco.

Je m'élançai, et je saisis le bras d'un vieillard qui s'était découvert avec respect au moment où la foule avait passé près de l'église.

« Ce que c'est ? me dit-il avec un sombre sourire. Oh ! ce n'est rien. De mon temps, on les condamnait au supplice de la roue. Comme vous paraissez effrayée, ma jolie enfant. Ce n'est que la garde ducale qui emmène Pascarel ; et le peuple voudrait le délivrer, voilà tout. Ce qu'il a fait ? Il n'a rien fait, que je sache ; mais il est populaire à Florence ; il dit des choses désagréables pour le pouvoir. Il y a eu hier une espèce d'émeute ; c'est lui qui l'a apaisée ; on a fait de son influence un grief contre lui. Comédien et homme du peuple ! quel droit a-t-il d'exercer de l'influence ? On l'a arrêté cette nuit et on le mène au juge. Je suppose qu'il en sera quitte pour trois mois de prison. »

Là-dessus, le vieillard me quitta et partit d'un pas tremblant.

La foule et le tourbillon de poussière avaient disparu.

Je perdis connaissance, et je tombai comme morte sur le pavé de Florence.

SIXIÈME PARTIE

LE QUARTIER DE LA COLOMBE

I

L'OLTRARNO.

Connaissez-vous ce vieux quartier qui avait pour emblème la colombe d'argent sur les bannières qui flottaient en temps de guerre autour du rouge Caroccio ?

L'église est encore là, quoiqu'elle ait été ravagée trois fois par l'incendie ; quant à l'étendard où flottait l'image de l'Esprit-Saint au-dessus de la fumée et du carnage, il est tombé en poudre, dans quelque réduit, ignoré, ou dans quelque crypte de la cité.

Le quartier est à peine changé depuis le temps de la république, où les hommes de Saint-Laurent et de Saint-Jean traversaient la rivière pour le mettre à sac sous une grêle de traits et sous une pluie de feu.

Il est sombre, triste et malsain, ce vieux quartier historique de la colombe d'argent ; mais il rappelle tant de souvenirs historiques et sacrés, il rappelle tant de noms et de faits célèbres, qu'il y a comme un charme répandu sur ses hautes murailles qui cachent le soleil, sur ses chambres qui ressemblent à des donjons, sur ses palais bardés de fer, aussi menaçants et aussi fermes que des falaises, sur ses arcades aussi sombres que l'Erèbe, sur ses ruelles étroites où deux mules peuvent à peine passer de front sur un pavé glissant et inégal.

C'est une terre hantée que ce vieil Oltrarno.

Pénétrez-y par une matinée d'été : vous n'y verrez pas de soleil, excepté dans quelque jardin carré clos de murs, derrière la façade sévère de quelque antique demeure armoriée ; là, un rayon de soleil égaré brille sur les branches d'un citronnier ou sur les débris d'une citerne de marbre. Tout y est sombre ; les murs y sont si hauts et si rapprochés ! on y vit dans les rues et sur le seuil des portes ; dans le clair-obscur des intérieurs, on voit des scènes dignes de Rembrandt. Aux fenêtres ouvertes, il y a des effets de couleur qui tenteraient un Velasquez ; c'est décidément un endroit curieux ; si les demeures sont tristes, les habitants sont gais.

Et puis que de grands souvenirs ! Dans cette ruelle sombre, la tête blanche de Toscanelli se penchait sur ses cartes ; là derrière l'église des Carmes, où l'aimable Masaccio a conquis ses titres à l'immortalité, voyez ce petit drôle qui court pieds nus, en haillons, la bouche pleine de cerises volées dans le jardin d'un couvent ; la pauvre Mona Lapaccia essaye de l'attraper pour le conduire chez les bons Frères, qui se chargeront de le nourrir et de le vêtir et qui feront de lui plus tard le célèbre Fra Lippi. A l'ombre des grands murs, se dirigeant vers sa sombre et pauvre demeure, passe le plus bel esprit et le plus profond logicien des jardins Ruccellaï ; il médite tristement sur ses embarras d'argent ; il prévoit peut-être, avec la mélancolie d'un esprit délicat et un peu cynique, qu'après avoir été l'homme le plus honnête de Florence il léguera à la postérité un nom qui deviendra synonyme de prince des Fourbes : cet homme, c'est Machiavel.

Voici venir le prince des artistes, le roi des égoïstes : Benvenuto. Ses yeux se sont ouverts à la lumière dans la petite maison de la rue Chiara, toute remplie de flûtes, de clavecins et de harpes, de miroirs d'argent et de violes d'ivoire ; les soirs d'hiver, le vieux père chantait tout seul auprès d'un bon feu de bois de chêne, parce qu'il était dans l'orgueil et dans la joie de son âme, car un fils était né et à lui et à la cité. Il va chercher ce poltron de Tonino ; il sort de son atelier du Mercato, tout rempli de grotesques en or, de feuilles d'acanthé en argent, d'armoiries émaillées, de lis en diamant. L'épée qui pend à son côté s'est rougie récemment au sac de Rome ; les couronnes d'or qui sont dans sa poche, il les a reçues à Fontainebleau, de la main du roi François. Il est irrité, il se hâte, et, tout en se hâtant à travers l'obscurité pour aller trouver le moine ingrat, il repense, non sans une certaine mélancolie, ce grand artiste et ce viveur turbulent, aux anciens jours où lui, Michel-Ange et Piloto l'orfèvre se promenaient ensemble les soirs d'été pour écouter des madrigaux.

Regardez encore ce dominicain en robe blanche, qui marche, les yeux baissés, plongé dans ses méditations. Pour Florence tout entière, le moine est « il Frate » par excellence. Quand il se donne la discipline dans la crypte et qu'il voit précipiter dans les flammes peintures et sculptures, donne-t-il un seul regret à l'époque où il n'était que Baccio della Porto, le peintre ? Cette bande joyeuse qui parcourt la vieille rue des Augustins se compose de Michel-Ange, de Cellini, du Bugiardini, d'Albertinelli et de Manzuolini.

Encore un peu de temps, et vous verrez Michel-Ange parcourir les rues seul, enveloppé d'un manteau et la main sur la garde de son épée. Son cœur est triste : il songe au sort de Florence ; la cloche du peuple a sonné le tocsin, ses remparts se hérissent de canons, des bastions s'élèvent sur les terres des couvents, les jardins ombreux de Guicciardini ont été brûlés, et sur les hauteurs qui la dominant les farouches Espagnols crient : « Madame Florence, apportez vos brocards, et nous les mesurerons à la mesure de nos piques ! » Là aussi flotte une bannière qui a toujours été la malédiction de l'Italie ; sur fond jaune se détache en noir « l'aigle de proie, qui a deux becs pour mieux dévorer ».

Osez donc maintenant dédaigner ce sombre Oltrarno. Non, vous ne le dédaignerez pas, si vous avez des yeux pour voir et des oreilles pour

entendre.

Mais ce monde est plein de sourds et d'aveugles.

II

A LA FENÊTRE DE BOCCACE.

J'étais à la fois aveugle et sourde, à cette terrible époque.

Supposez une fleur que l'on cueille et que l'on jette au grand soleil pour y sécher et pour y mourir : voilà quelle fut ma situation pendant des semaines et des mois.

Encore au moins, la fleur se fane et meurt, et tout est fini ; mais moi je survivais à la mort de ma jeunesse, de mon cœur, de mon âme et de toutes mes espérances.

Par moments, il me semble que tout cela s'est passé il y a des siècles ; il y a d'autres moments où je crois que c'est d'hier ; tant le souvenir de la terrible scène est net et vivant dans mon esprit.

Il y a encore de bien bons cœurs, quoiqu'on affecte d'en douter. Une femme me vit tomber sur le pavé ; elle me releva et me fit porter dans sa chambre, avant qu'on eût sonné pour moi la cloche de la Misericordia.

Cette femme était vieille et pauvre, et gagnait sa vie à reprendre des bas de soie pour les grandes dames et les danseuses de théâtre. Elle habitait dans ce petit passage tortueux, à l'ombre du palais Pitti, où le vieux Toscanelli rêvait de trouver une route à travers des mers inexplorées, vers des régions inconnues, et où le joyeux Boccace, avec son sourire spirituel et cynique, regardait passer les grandes dames florentines, quand elles se rendaient en litière aux fêtes des Bardi et des Frescobaldi.

C'était une petite vieille de soixante-dix ans, propre et ridée ; elle habitait une grande chambre nue, avec un plafond où l'on voyait toutes les poutres.

Toute la journée, elle reprisait des bas, regardant de temps à autre par la fenêtre, comme Boccace l'avait fait avant elle ; mais ce n'étaient plus de belles dames qu'elle y pouvait voir : les belles dames avaient disparu ; elle n'y apercevait plus que des mules harassées, des gens pressés qui se poussaient, des étalages de colporteurs et le savetier penché sur son ouvrage.

Dans cette chambre nue, je demeurai couchée pendant de longues semaines, parlant dans mon délire de choses que personne ne pouvait comprendre.

Peu à peu, la force de la jeunesse triompha démon mal, et je revins lentement à la vie ; mais l'espérance n'était pas revenue avec la vie, et mon caractère était sombre, triste et maussade. La vue du ciel brillant, que je pouvais apercevoir de mon lit, me rendait presque folle.

La pauvre vieille, appliquée à son ouvrage, se détachait dans le cadre de la fenêtre, qui était ornée de sculptures délicates.

Au-dessus de sa tête, il y avait un grand écusson surmonté d'une couronne de marquis. Son galetas avait été une chambre princière, à l'époque où les hommes de Saint-Laurent venaient mettre l'Oltrarno à sac.

Tout en faisant des reprises, elle me parlait, pour me distraire, mais j'étais sourde à toutes ses consolations. Elle savait ou imaginait toutes sortes d'histoires à propos des bas qu'elle reprisait, et dont elle avait toujours un tas énorme dans une grande corbeille de jonc.

« Voyez ! me disait-elle, les présentant l'un après l'autre au grand jour, voyez quel mignon petit pied ; c'est la plante qui est usée à force de danser ; une fée pourrait le mettre ; pour sûr, un amoureux a été bienheureux de le caresser, après le bal, à l'heure où les lucioles allument leurs petites lampes, avant le lever du soleil, à l'heure où tout était calme et silencieux sur le balcon où reposaient les deux petits pieds. Et ceux-ci, reprenait-elle en tirant de la corbeille des bas trois fois plus grands que les premiers, ils sont trop grands pour être beaux ; c'est large comme une feuille de citrouille, et épais comme une écorce de melon ; c'est tout usé aux orteils, vous savez ce

que cela veut dire. Pirouettes à la douzaine sur les planches d'un théâtre ; vous voyez d'ici la danseuse qui se donne bien du mal pour se tenir debout sur la pointe du pied afin de figurer la Fleur de lotus ou la Reine de la nuit. Son histoire à elle n'est pas si jolie que celle de la marquise aux pieds de fée. Peut-être cependant, après tout, son histoire a-t-elle quelque poésie aussi ; derrière ces pirouettes, il y a peut-être quelque chanson familière chantée auprès d'un berceau d'enfant au bruit de la navette qui va et vient entre les fils, dans le taudis d'un tisserand qui ne gagnerait pas assez pour tout le monde, si la jeune mère ne s'en allait pas, à travers le froid du soir, ôter sa robe et s'attifer de nuages et de fleurs pour danser devant les feux de la rampe ? Qui sait ? Ces bas sont sans grâce, ils sont même laids, peut-être cependant méritent-ils mieux d'être reprisés que ceux de notre jolie marquise, après tout. »

C'est ainsi qu'elle parlait sans cesser de travailler ; elle était poète à sa manière, poète sans savoir lire ; mais elle sentait vivement, comme la plupart de ses compatriotes.

Pascarel aurait parlé avec elle pendant des heures ; il aurait écouté les histoires des bas empilés dans la corbeille ; au besoin, il les aurait inventées. Moi, son bavardage me fatiguait, me rendait malade, me faisait plus cruellement sentir mon isolement. J'étais cruellement ingrate, ingrate sans remords, comme la jeunesse n'est que trop disposée à l'être.

La vieille Giudetta allait et venait entre la fenêtre et le lit de sangles où elle m'avait recueillie. Chaque matin, elle priait pour moi, et, devant sa Madone peinte en rouge et en bleu, encadrée dans un cadre de bois, elle demandait pour moi la santé.

Et cependant je n'étais évidemment à ses yeux qu'une petite païenne, maussade et insupportable, toujours sanglotant, toujours gémissant pendant de longues heures d'oisiveté. Combien elle devait être bonne pour s'être chargée de moi, elle qui, pour vivre, était obligée de reprendre sans perdre une minute, depuis le matin jusqu'au soir !

Il n'y a rien qui pousse à l'ingratitude comme un grand chagrin. Tout ce qu'elle faisait pour moi, je le prenais avec indifférence, comme une chose due ; je ne songeais pas à elle : je songeais continuellement à l'heure bénie où Pascarel m'avait avoué son amour.

Elle avait reprisé des bas toute sa vie, et elle faisait, disait-elle, des reprises d'une telle finesse qu'il était impossible de retrouver l'endroit où le bas avait été déchiré.

Toute pauvre qu'elle était, elle se privait encore pour m'offrir quelques friandises et triompher de mon indifférence maladive. Elle n'avait pas d'enfants ; elle était bonne et aimée de tous les voisins ; elle n'avait nul besoin de moi, au contraire ; et cependant une mère n'aurait pas montré plus de bonté et de patience en présence de mon ingratitude et de mon farouche désespoir.

J'étais jeune, sans amis, malheureuse ; c'était facile à voir. Cela l'avait touchée, et voilà pourquoi elle m'avait gardée près d'elle.

Je l'entendais, sans l'écouter et sans la comprendre. Couchée dans mon lit, je regardais sa silhouette qui se détachait sur le fond lumineux de la fenêtre, et je m'étonnais de n'être point morte et de ne pouvoir mourir ; ma pensée n'allait jamais plus loin.

On était en hiver ; c'était la saison des plaisirs et des réjouissances bruyantes. Un matin, j'entendis des cris tumultueux et des éclats de musique ; de grandes bandes de soleil brillaient sur le plancher. Une toute petite vieille, une amie de Giudetta venait me voir de temps en temps : ce jour-là, elle avait une robe noire toute neuve, un ruban écarlate dans ses cheveux blancs, et de belles boucles d'oreilles d'argent.

« Je regrette que vous ne puissiez pas vous lever pour sortir, me dit-elle, poverina. Vous êtes bien jeune pour mourir comme un chevreau sans mère ; nous voilà en carnaval ; et c'est si amusant le carnaval ! Je n'y ai pas manqué une seule fois depuis soixante-douze ans. »

Je frissonnai en l'entendant ; je me détournai, et je me cachai la figure. Le seul mot de carnaval, à cause de tous les souvenirs qui s'y rattachaient, me perçait le cœur.

Toute la journée, je n'eus d'autre soin que d'échapper aux rayons du soleil et aux bruits qui me parvenaient à travers l'Arno, car c'était de l'autre côté de l'eau que se célébrait la fête.

Giudetta ne sortit pas et resta à travailler à sa fenêtre.

« Le vieil Oltrarno est toujours triste », me dit-elle.

Pour moi, c'était un bonheur ; je ne voulais rien voir, je ne voulais rien entendre.

Le carnaval passa, puis le carême, puis les fêtes de Pâques. Le son des cloches et le peu que j'entendais des cris de réjouissance me faisaient cruellement souffrir.

Car, pour moi, chacune des périodes de l'année avait un langage ; elles faisaient revivre les jours passés dans ma mémoire ; j'étais comme une mère qui reconnaît quelque chose de son enfant mort dans le son de voix, dans le regard de chaque petit enfant qui s'efforce de saisir en riant avec ses petites mains roses les plis de sa robe noire : ce doux attouchement la fait frémir ; de même tout ce qui ressemblait à de la lumière ou à de la joie me faisait horreur.

III

PRÈS DE LA GUEULE-DU-LION.

Le printemps était revenu, le printemps qui m'avait souhaité la bienvenue à mon arrivée à Florence.

Il y avait trois mois que Giudetta m'avait recueillie, et je n'avais pas encore quitté le lit. J'étais hâve et maigre, avec de grands yeux hagards et des boucles de cheveux très-courtes (on avait été obligé de me couper les cheveux).

Bien peu de gens auraient reconnu en moi l'enfant qui suivait le théâtre *dell' Arte* dans ses pérégrinations à travers toutes les fleurs de l'année, depuis le crocus jusqu'au cyclamen, qui tremble sur sa tige.

Un jour, vers midi, la tranquillité de l'Oltrarno fut troublée par un grand bruit de pas et des cris aigus.

Giudetta, assise près de la fenêtre, mit de côté le bas qu'elle reprisait, et se penchant hors de la fenêtre autant que le lui permettaient les barreaux de fer :

« Quel tumulte et quel vacarme ! cria-t-elle ; toute la ville est en l'air ; ils ont de ces drapeaux à trois couleurs qui ont fait tuer tant de jeunes gens autrefois et qui, à ce que disent les prêtres, seront cause que nous aurons la peste et que nos fruits seront empoisonnés. Je vois parmi eux le petit Tista, le fils du boulanger ; il prend feu aussi facilement qu'un morceau d'amadou. Eh ! Tista ! Tista ! dis-moi ce que c'est. Est-ce que ces gens sont fous ? Est-ce que le pape rend visite à Florence ? Arrête un peu, Tista, et dis-moi ce qu'il y a. »

La voix perçante d'un jeune garçon domina le tumulte et parvint jusqu'à mon oreille.

« Pascarel sort de prison ; c'est grande fête pour le peuple. Faites la toilette de votre fenêtre, ma bonne mère ; mettez-y de la lumière à la brune, ou bien ce soir nous briserons vos vitres. »

Je m'élançai hors de mon lit, moi qui, depuis trois mois, étais incapable de me tenir debout ; je meurtris mes bras nus et mes joues contre les barreaux de fer, je les pressai de ma poitrine haletante, comme un oiseau nouvellement mis en cage ; tout ce que je pus voir, ce fut une foule énorme fourmillant au soleil sous les trois couleurs de la libre Italie qui se dressaient en face du lis rouge de Florence.

Mes jambes ne purent me soutenir plus longtemps, mes mains lâchèrent prise ; je retombai toute meurtrie, avec un gémissement, sur le plancher.

Le soir, Giudetta mit une lumière à sa fenêtre et se rendit à l'office du soir, selon son habitude. Je me remis à la fenêtre, pour attendre le moment où la foule reviendrait à travers l'Oltrarno. Je l'aimais tant, grand Dieu ! et pourtant j'étais bien près de le haïr. Il m'avait trompée ! oui, il m'avait trompée !

Voilà le glaive qui me perçait l'âme. C'est une erreur si commune !

Les hommes mentent aux femmes par suite d'une tendresse et d'une compassion mal entendues, ou par crainte des récriminations, crainte

bizarre, dont les plus grands courages ne savent pas toujours se défendre.

Un homme ment à une femme, non parce qu'il est déloyal, mais parce qu'il craint que la vérité ne la blesse ; il craint des reproches, il redoute une scène pénible ; fût-elle même indigne de lui, il craint encore de la blesser, parce qu'elle est faible. C'est une erreur si commune ! mais c'est une erreur bien fatale.

Oubliant que la lumière éclairait ma figure, j'attendais à la fenêtre le retour de la foule. Vers les huit heures, j'entendis le bruit sourd et puissant que fait une foule dans le lointain.

Le bruit devint plus distinct et plus rapproché ; le peuple traversait les ponts.

Après une courte attente, je vis déboucher, par l'étroit passage voisin de la Gueule-du-Lion, tous nos gens de l'Oltrarno, artisans, peintres, mosaïstes, sculpteurs sur bois, savetiers, marchands, qui fourmillaient à la lumière de la lune et qui marchaient bannière déployée, et au milieu d'eux la noble figure de mon bien-aimé.

Hors de moi, je me pressais contre les barreaux et je le regardais comme on regarde lorsque, pendant de longs mois de silence et d'absence, on n'a pas vu une seule fois la figure que l'on aime.

J'oubliais que la lumière de la lampe éclairait ma figure, et qu'il pouvait me voir en levant les yeux pour regarder les illuminations.

Tout à coup, il poussa un grand cri, sauta brusquement à bas des épaules qui le portaient en triomphe, écarta la foule, et bondit à travers l'obscur escalier ; d'un coup de pied, il enfonça la porte fermée à clef et se précipita dans la chambre. Il me prit dans ses bras, me serra contre son cœur, au milieu de l'obscurité.

Combien de temps dura cette étreinte, je ne saurais le dire, car, de même qu'il y a des années où l'on vit à peine un moment, de même il y a des moments où l'on vit une année.

Il me semblait voir tourbillonner la lumière de la lune, et les ténèbres de la grande chambre tourbillonnaient aussi comme des eaux rapides ; le plancher tremblait ; alors mes yeux se fermèrent sous les baisers de Pascarel : je me sentais défaillir. Je me trouvais dans une profonde obscurité, mais c'était une obscurité pleine de charme, tiède comme celle

d'une nuit d'été ; je m'aperçus que je priais pour obtenir de mourir dans un tel moment.

Peu à peu, cette sorte d'extase se dissipa ; alors je relevai la tête ; je m'arrachai des bras de Pascarel, et je demeurai toute tremblante à distance. Car la mémoire m'était revenue. Ses yeux exprimèrent tout à coup une vague crainte, et il me dit :

« Pourquoi me regarder ainsi ? »

Ce que je répondis, je n'en sais rien.

Les reproches les plus passionnés et les plus insensés que puisse formuler la langue humaine sortirent de mes lèvres, dans cette heure d'aveuglement et de colère cruelle. J'oubliais tout ce qui pouvait l'excuser ; j'oubliais combien il avait été bon pour moi. Oui, Dieu me pardonne ! j'oubliais tout.

Il m'avait trompée : voilà tout ce que je savais, tout ce que je voulais savoir.

J'avais soupiré après le moment d'entendre sa voix, de voir sa figure, comme un prisonnier soupire après la liberté ; maintenant qu'il était là, mon orgueil reprenait feu et réduisait mon amour en cendres.

Je ne sus que lui faire des reproches sanglants, que lui montrer un mépris amer.

« Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! » lui criais-je en m'arrachant de ses bras et en le repoussant.

Au milieu du tumulte, des éclats de lumière, partagée entre l'excès de la joie et de la terreur, de l'amour et de la haine, j'avais perdu la raison. Un seul souvenir surnageait et un seul désir aussi celui de le flétrir comme il l'avait mérité.

Je ne sais pas quelles réponses il me faisait. Tout ce que je sais, c'est qu'il se mit à genoux, couvrant de baisers mes mains, mes vêtements, mes pieds, me peignant tour à tour, avec une éloquence passionnée, son ravissement, son malheur, sa surprise, son chagrin, sa honte et ses remords.

« Elle, l'avoir aimée ! s'écria-t-il en réponse à mes accusations passionnées. Elle, l'avoir aimée ! O Dieu ! ne profanez pas ce mot ! O enfant, comment sauriez-vous ce que c'est que d'aimer ? L'amour, qu'a-t-il de commun avec les caprices insensés et les fantaisies passagères des hommes ? Oh ! gioja mia, oh ! anima mia ! écoutez-moi, et croyez-moi. Si

vous m'aimez, soyez jalouse, si vous le voulez, du vent qui me touche en passant, du soleil qui brille sur moi, de l'air que je respire, de la terre que je foule aux pieds ; mais ne le soyez jamais d'un amour où mon âme n'était pour rien. »

Je fermai mes oreilles aux paroles qui plaidaient la cause de son cœur, j'arrachai mes mains de son étreinte, je luttai pour me délivrer de ses bras.

« Vous dites cela, vous dites cela ! lui criai-je ; mais pourquoi vous croirais-je, vous qui m'avez trompée une fois ? »

Sa tête se pencha jusqu'à mes pieds ; il garda un moment le silence ; quand il releva sa tête, sa figure était aussi pâle que celle d'un mort.

« Oh ! ma chérie ! je sais, je sais ! murmura-t-il avec douceur ; soyez indulgente, soyez patiente ; que pouvais-je faire ? J'ai été franc avec vous, aussi franc que je pouvais l'être sans souiller par la vue du mal vos regards innocents. Je vous ai dit dès le commencement que nous n'étions pas dignes de vous ; mais vous avez voulu rester, et mon cœur plaidait votre cause. Vous étiez si jeune, si abandonnée, dans votre ignorance, sans défense ; j'ai essayé de vous trouver un asile plus sûr, mais je n'ai pas réussi. Vous étiez heureuse ; vous n'entendiez rien de mal. C'était une honte de vous aimer et d'accepter votre amour. Ah oui ! je sais ; mais cet amour était si naturel, si innocent, si imprévu. Ah ! lumière de mes yeux, j'ai péché envers vous, je l'avoue. Mais j'ai fait tant d'efforts pour accomplir mon devoir envers vous ! Ne pouvez-vous me pardonner d'avoir péché par faiblesse ? »

Je fus sur le point de céder.

La foule, étonnée et impatiente, s'agitait à grand bruit et poussait des clameurs dans la ruelle étroite. Mais je n'avais d'oreilles que pour cette voix douce, sonore, passionnée, dont la musique m'avait charmée autrefois, à l'heure où les champs de maïs étaient illuminés du feu des lucioles.

Je fus sur le point de céder, au souvenir de la douceur des baisers silencieux, de la tiédeur des mains enlacées, du charme pénétrant des heures d'été que nous avions passées côte à côte à l'ombre des yeuses, de la passion sereine d'un amour aussi riant que la lumière du soleil et qui sait que le ciel n'a pas de joies plus parfaites que les siennes.

Je fus sur le point de céder, pendant qu'il me tenait dans ses bras, toujours agenouillé, et qu'il levait vers moi ses beaux yeux suppliants. Un

moment..... un mot..... et il était à moi pour toujours. Et moi, folle, vaine et orgueilleuse créature, petite folle sans âme, je lui fermai mon cœur ; avec un frisson de mépris, je secouai l'émotion délicieuse qui envahissait mon être tout entier comme une sorte d'extase.

Eh quoi ! les lèvres qui avaient touché les lèvres de Brunotta oseraient-elles encore chercher les miennes ? L'homme assez faible pour se soumettre à l'esclavage des sens oserait-il s'agenouiller à mes pieds pour me demander d'unir mon âme avec la sienne ?

Je n'osai pas le regarder ; je détournai la tête, et je résistai à la douce violence qui me retenait encore dans ses bras.

« Vous parlez comme tous les poètes ! lui criai-je avec l'amertume et la rage d'un enfant. C'est votre art, votre métier. Vous improvisez pour une poignée de sous, à toutes les foires, quand les paysans vous le demandent. Vous êtes un poète, vous qui avez pu vivre trois ans de pair à compagnon avec cette fille, vous qui, pendant tout ce temps, avez pu, sans rougir, paraître sur le théâtre, à ses côtés, comme votre chien y paraissait pour danser à côté de son maître, qui portait comme lui la chaîne et le collier ! Je ne veux pas vous entendre, non ; il est trop tard ! allez la rejoindre, allez. Puisque vous vous êtes abaissé à son niveau, restez-y. Il est trop tard, vous dis-je. De l'éloquence ! Oui, oui, c'est aussi votre métier. Vous faites pleurer et rire à volonté. C'est votre métier de mentir. Un mensonge de plus ou de moins, qu'est-ce que cela vous fait ? Vous dupez une femme, n'importe ? Faites vos expériences sur la femme assez folle pour vous aimer, soit elle, soit moi, quel mal y a-t-il à cela ? N'êtes-vous pas toujours en scène ? »

Il cessa de me presser dans ses bras et se releva lentement. Je vis qu'il chancelait ; sa figure avait une expression que je ne lui avais jamais vue. Dieu me pardonne ! cela doit être l'expression de celui qui vient de recevoir en pleine poitrine un coup mortel et qui reste debout une minute encore pour regarder la mort en face.

« Voilà ce que vous dites, vous ? » murmura-t-il. Ensuite il demeura immobile, les yeux fixés sur les miens avec une expression de muet reproche qui me fit autant de mal qu'un coup de couteau en plein cœur.

« Oui, voilà ce que je dis.... moi.... et pourquoi pas ? »

En prononçant ces paroles, j'étais saisie de remords à l'idée du supplice que je lui infligeais ; mais j'étais poussée par le souvenir de mes griefs.

« Ne vous ai-je pas vu cent fois jouant toutes les passions à froid ? Naturellement, il n'était pas difficile de me tromper, moi, une enfant qui regardais vos moindres paroles comme des commandements de Dieu. Du premier moment au dernier, vous avez su que vous me trompiez, depuis le jour où vous m'avez donné les florins d'or jusqu'à la nuit où vous m'avez dit que vous m'aimiez. Si vous m'aviez réellement aimée, m'auriez-vous laissée vivre un seul instant dans ce paradis de mensonge ? Ne vous seriez-vous pas mis à la recherche de mon père et de ma famille ? Si vous m'aviez aimée, voilà ce que vous auriez fait, puisque j'étais trop pauvre, trop ignorante, trop simple pour le faire moi-même. Vous me parlez d'honneur, vous me dites que vous êtes le dernier descendant d'une race puissante, quoique vous soyez comédien ambulant. S'il en était ainsi, si vous étiez digne de l'estime et de l'affection que le peuple des rues vous montre pour l'amour du pays, auriez-vous eu un seul instant de repos avant d'avoir trouvé pour moi une place sûre et honorable dans le monde, avant de m'avoir mise en relation avec mes parents et à portée de mon héritage ? Alors, oui, j'aurais pu dire que vous m'aimiez ! »

Il m'écoutait sans m'interrompre. Tout l'éclat, tout le feu de la passion avait disparu de son visage, qui devint froid, pâle et calme, de ce calme impénétrable dont les Italiens voilent leurs souffrances.

« Oui, vous avez raison, me dit-il gravement. J'aurais mieux fait. Mais vous doutez de mon amour, à moi ? »

Au lieu de ce langage si modéré, pourquoi ne me frappa-t-il pas ? Pourquoi ne me foula-t-il pas aux pieds ? Pourquoi ne me jeta-t-il pas à la face tout ce qu'il avait fait pour moi avec tant de bonté et de délicatesse, sa tendre prévoyance, ses soins si patients ?

Les hommes sont trop généreux. S'ils écrasaient plus souvent sous leur talon ce qui est faible et indigne, je crois que les femmes seraient meilleures qu'elles ne le sont.

L'amour si parfait que j'avais éprouvé pour lui, la foi qu'il m'avait inspirée, furent, pendant un instant, sur le point de reprendre le dessus et de triompher de ma triste vanité et de mon égoïsme.

Pendant un instant seulement, car je me demandai tout à coup si ce soir-là même, où sa vue seule et le son de sa voix me troublaient si profondément, il ne venait pas de baiser les lèvres babillardes et les mains brunes de son ancien jouet.

Avec l'emportement passionné d'une femme et la cruauté d'un enfant, je lui criai :

« Comment voulez-vous que je vous croie, vous qui m'avez menti une fois ? »

Il rougit d'abord et ensuite devint aussi pâle qu'un mort. Il frémit comme si l'on venait de le frapper, sans qu'il lui fût possible de rendre coup pour coup.

« Vous avez le droit, dit-il doucement, de me faire tous les reproches que vous voudrez ; comment vous douteriez-vous. »

Il parlait si bas, que je l'entendais à peine.

Ensuite il me regarda longtemps d'un air pensif, sans colère, mais avec une expression de désespoir qui me rendit muette de terreur. Il était si différent de lui-même, du moins à ce que je pensais dans mon ignorance.

Pendant qu'il continuait à me regarder, sans parler, il me prit un violent désir de me jeter dans ses bras et de m'attacher à lui pour toujours, oubliant tout et pardonnant tout. Mais j'étais jeune, dure, ignorante, entêtée, et j'avais été blessée à l'endroit le plus sensible, je veux dire dans ma foi en lui.

Je me raidis donc, et je gardai le silence ; il n'y avait pas une larme dans mes yeux brûlants.

Il y eut sans doute dans mon attitude, dans l'expression de ma physionomie, dans mon silence, quelque chose d'insultant pour lui, car le sang lui monta au visage ; il se leva d'un air digne et noble et me dit :

« Voilà une chose que je ne me laisserai pas dire deux fois, même par vous. Je vous rendrai tous les services que je pourrai, si Dieu le permet, mais vous ne me reverrez jamais. Adieu ! »

Je ne m'étais pas encore rendu compte du sens de ses paroles qu'il était parti.

Un seul pas vers lui, un seul cri d'appel, et il serait revenu ; je ne bougeai pas, et mes lèvres restèrent closes. O Dieu !

La foule, qui encombra l'escalier et le passage, fit retentir l'air de ses cris.

Alors je rappelai Pascarel, mais en vain ; ma voix se perdit au milieu du tumulte comme le cri d'un enfant au milieu d'une tempête.

IV

LES ROSES FANÉES.

C'était la semaine après Pâques.

Un jour que le petit Tista vint voir Giudetta, elle lui demanda ce qu'il était advenu de ce forcené en l'honneur duquel on l'avait forcée à laisser brûler sa lampe toute la nuit.

Tista répondit tristement :

« Il a quitté la ville ; et nous tous, tant que nous sommes, nous nous ennuyons furieusement depuis qu'il n'est plus là ! »

J'étais assez forte pour aider un peu Giudetta dans son travail ; mais je ne quittais pas la chambre. Il me semblait que je deviendrais folle, si je voyais briller le soleil sur sa chère Florence.

Je ne craignais pas de mourir, mais j'avais peur de devenir folle. J'avais vu une folle à Ferrare ; c'était une belle femme brune dont l'amant avait été noyé dans une inondation, sous ses yeux ; on la voyait toujours au bord de l'eau, descendant et remontant le cours de la rivière et appelant son cher Dino ; elle était comme sacrée pour les habitants de Ferrare ; les plus mauvais sujets n'auraient pas voulu toucher la folle de Dino. Souvent, dans le silence de la nuit, j'avais peur de devenir comme elle. Comme elle, je

répétais toujours le même nom ; seulement elle le criait tout haut, et moi je me contentais de le répéter en moi-même.

Souvent, Giudetta essayait de m'entraîner à l'église du Saint-Esprit ou dans le mouvement des rues, pour me distraire. Mais je résistais à toutes ses avances, et je ne quittais jamais la chambre. Je regardais toujours un pan du ciel bleu au-dessus des toits d'en face, et je ne demandais qu'une chose à Dieu : c'était de mourir.

Mais la mort est comme tous les autres dons : il ne s'agit pas de la demander pour l'obtenir.

Un matin, comme j'étais encore au lit, la vieille Giudetta mit de côté le bas qu'elle reprisait, ôta ses lunettes et me regarda de ses yeux encore vifs, comme de vrais yeux toscans.

« Savez-vous que cette semaine est la semaine de l'Ascension et que nous sommes au mois de juin ? » me demanda-t-elle soudainement.

Je secouai la tête avec accablement ; que me faisaient à moi la fuite du temps et la venue de l'été ?

« J'ai vu venir et passer soixante-huit étés ! » reprit-elle après un moment de silence.

Je ne répondis rien.

« Soixante-huit étés ! continua-t-elle. Il y a eu un temps où la vue du soleil et le parfum des fleurs suffisaient pour me rendre malade, malade de corps et d'âme, comme vous l'êtes. »

Je l'écoutais, mais ses paroles n'étaient pour moi qu'un vain son.

« Ecoutez-moi un peu, dit Giudetta. Vous autres jeunes filles, vous vous figurez que le monde a commencé avec vous ; la souffrance vous paraît une chose toute nouvelle. Vous avez tort. Ecoutez. A l'âge de quatorze ans, j'étais danseuse à l'Opéra, absolument comme celle dont je raccomode les bas en ce moment ; seulement j'avais un plus joli pied qu'elle. J'étais une bonne créature, simple, honnête et heureuse ; je dansais pour gagner ma vie et celle de ma mère. Je ne songeais point à mal, et je ne faisais point de mal. Je dansai environ pendant deux ans, très-heureuse de mon sort ; et cependant on n'a jamais fait de moi un premier sujet, et je n'ai jamais gagné plus d'un demi-paul par soirée. Tout le monde disait que j'étais gentille ; peut-être l'étais-je à la manière d'un oiseau. Un soir de carnaval que je

rentrais à la maison, je glissai dans la neige et je me foulai le pied. Un passant me releva et me transporta à la maison, car j'étais légère comme une plume. Il ne fallait pas songer à danser de plusieurs semaines. Celui qui m'avait relevée vint prendre de mes nouvelles ; il revint souvent : c'était un noble, un soldat, un Français. Avant que la vigne fût en fleur, nous étions tombés amoureux l'un de l'autre. Il y eut des gens qui se mirent à secouer la tête en me voyant passer ; mais cela m'était bien égal ; jamais un homme ne m'avait seulement touché la main, jusqu'au jour où il la porta pour la première fois à ses lèvres. Cette année-là, je remercie toujours le bon Dieu de me l'avoir accordée : on peut vivre toute sa vie sur une année de bonheur. Il voulait me donner toutes sortes de choses riches et coûteuses. Mais moi je lui disais toujours : « Non, non, non ; si je recevais de vous seulement un paul, en quoi serais-je meilleure que tant d'autres ? » Je n'ai accepté de lui que quelques bouquets de roses. Je les ai gardés ; on les mettra dans mon cercueil avec moi. A la fin de l'année, il y eut des guerres et des troubles ; ce grand personnage qu'on appelait Napoléon était à l'agonie, comme on disait. Alors, mon amour vint à moi et me dit : « Voyez, c'était mon chef, je lui dois beaucoup, et je ne puis pas le laisser tomber sans me battre à ses côtés. Vous êtes la lumière de mes yeux, Giudetta, mais que puis-je faire quand mon honneur parle ? » Je fis tout ce que je pus pour le retenir. Mais rien ne put l'émouvoir : « Si je ne reviens pas dans un an, me dit-il, c'est que je serai mort sur le champ de bataille. » Alors il m'embrassa pour la dernière fois et partit. Napoléon tomba et fut mis dans les fers, à ce qu'on m'a dit. Mais lui, il ne revint jamais. Je n'ai plus entendu parler de lui. Il y a de cela bientôt cinquante ans. On se moqua de moi, on me cria aux oreilles : « Voilà un joli amoureux ! il était fatigué de toi, il t'a trompée. » Moi, je n'ai jamais répondu aux moqueries. Je savais qu'il était mort, puisqu'il n'était pas revenu. A quoi bon l'avoir aimé, si je n'avais pas eu seulement foi en lui ! »

Sa voix tremblait en prononçant ces dernières paroles ; les rayons du soleil faisaient comme une auréole autour de sa tête inclinée.

Au bout de quelques minutes, elle reprit son récit :

« Par moments, j'étais folle et je prenais la résolution de me jeter à la rivière pour en finir ; mais je songeais que le bon Dieu ne me permettrait

pas de le revoir dans son paradis, si je faisais cela. Alors je continuai à supporter la vie. Je n'ai plus dansé depuis ; non, non ; il m'avait trouvée belle, il me l'avait dit ; les autres ne devaient plus jamais me voir. Je me mis à gagner ma vie en repaisant des bas ; voilà tout. Ma pauvre mère vécut encore longtemps. Il lui arrivait souvent de se mettre en colère et de me maudire. J'étais encore jolie, et bien des garçons de notre quartier n'auraient pas mieux demandé que de m'épouser. Ma mère s'irritait de me voir les refuser, pour un mauvais homme qui était mort ou qui n'en valait guère mieux pour moi. Elle a donc vécu encore longtemps, ici même, car je suis née dans cette chambre et j'y mourrai. Il voulait m'emmener dans quelque jolie villa, sur les collines, au milieu des jardins et des vergers ; mais je refusai toujours ; si j'avais reçu de lui seulement un once d'argent, j'aurais pensé qu'il m'avait acheté mes baisers. Pendant de longues, longues années, je me suis mise à cette fenêtre pour le voir revenir à son heure habituelle, à la tombée de la nuit. Il m'arrive encore d'y aller avec l'idée que je vais le voir venir, aussi jeune et aussi leste que dans ce temps-là. Et il y a eu de cela cinquante ans, oui, cinquante ans au dernier carnaval. »

Là-dessus, elle enfonça sa main dans le bas et se mit au travail sans lever les yeux. Je frissonnai dans mon lit.

Cinquante ans, et toujours seule !

Est-ce que moi aussi je vivrais assez pour vieillir seule et pour raconter mon histoire avec le même calme ?

Je crois que si j'avais eu assez de force en ce moment, j'aurais cédé à la tentation qui avait assailli autrefois Giudetta : je me serais levée et j'aurais couru me jeter à la rivière.

Que la mort me paraissait belle et miséricordieuse en regard de cette vie solitaire prolongée pendant cinquante ans au sein de la pauvreté ! Malgré moi, je fus tirée de mon apathie ; j'éprouvai passagèrement comme une sorte d'intérêt ; aussi je demandai à Giudetta :

« Ainsi vous n'avez jamais douté de lui ? Vous n'avez jamais supposé qu'il pût vivre et vous être infidèle ? »

Elle me regarda avec un mélange d'indignation et de surprise et me répondit :

« *Douter de lui !* mais, bambina mia, vous ne m'avez donc pas comprise ? Je l'avais aimé, et je lui avais appartenu ; comment aurais-je pu douter de lui, après cela ? »

Cette réplique me brûla comme un fer rouge et me couvrit de honte.

Ce n'était qu'une vieille femme ignorante, et pauvre parmi les plus pauvres ; elle ne savait ni lire ni écrire ; elle n'avait aucune connaissance d'aucune sorte ; elle avait l'empressement d'un enfant pour tout ce qui était fêtes et passe-temps ; elle bavardait une heure durant avec les gens de la rue sur tous les riens qui pouvaient amuser la ville un instant ; c'était une créature naïve, vulgaire, laborieuse ; elle s'en allait prier à l'église du Saint-Esprit avec une foi ardente, aveugle, presque païenne ; elle était l'amie de la blanchisseuse et de la commère du savetier. Ce n'était, après tout, que la vieille Giudetta la ravaudeuse, et sous cette écorce rude, ridée, usée par les épreuves de la vie, se cachait un cœur pur, qui avait conservé noblement une foi immortelle.

Que j'étais peu de chose auprès d'elle, moi qui n'avais ni amour ni foi !

Elle avait cet amour qu'avait rêvé Pascarel, l'amour qui voit comme Dieu voit, qui est clément et miséricordieux, qui est vaste comme le ciel..

Et cet amour n'était pas en moi ; j'avais pourtant l'âge que l'amour préfère, l'âge où l'on rêve au soleil avec des regards étincelants de bonheur, l'âge où l'on a des pieds agiles, aussi légers qu'une feuille proménée par le vent sur un monde de fleurs.

Il était en elle, malgré la pauvreté, la vieillesse, l'isolement ; en elle, dont la seule espérance sur cette terre était d'avoir à côté d'elle, dans son cercueil, une rose morte, morte depuis cinquante étés.

V

SOUS LE LION BLANC.

Tout en reprenant ses bas, Giudetta trouvait encore le temps et le moyen de rendre toutes sortes de petits services et de faire la charité à ses frères pauvres et à ses voisins.

Elle montrait une grande activité dans l'accomplissement de ce devoir, quand la besogne ne la pressait pas trop.

Un jour d'août, en descendant les soixante-dix marches de son vieil escalier disloqué, elle se foula le pied. Elle était vaillante et forte et voulut continuer quand même à s'occuper de notre petit ménage. Mais elle ne pouvait guère aller plus loin que l'église, pour y dire ses prières du soir.

L'enfant d'une voisine fut chargé d'aller par la ville chercher et reporter l'ouvrage. C'est moi qui aurais dû m'offrir pour cet office ; mais j'étais encore trop profondément plongée dans l'engourdissement de la douleur pour avoir le moindre sentiment de mon devoir.

Un jour, comme le petit garçon était trop en retard, elle fut obligée de me prier de reporter une paire de bas sans laquelle la pauvre danseuse ne pourrait paraître sur le théâtre d'été ; j'eus honte de ne songer qu'à moi ; d'ailleurs c'était le soir : les rues étaient déjà obscures ; je m'enveloppai dans son vieux manteau à capuchon noir, et pour la première fois depuis six mois je sortis au grand air.

J'éprouvai d'abord des étourdissements et une sensation de malaise. Moi qui avais parcouru Florence dans tous les sens, je ne reconnaissais plus les rues ; les circonstances les plus simples me semblaient étranges.

Une jeune fille, de mon âge à peu près, appuyée au rebord d'une fenêtre, jeta un bouquet d'œillets à un jeune garçon qui se tenait au-dessous de la fenêtre ; tout en lui jetant le bouquet, elle remuait tristement la tête, et elle dit à demi-voix :

« Pas de promenade, ce soir, Agnolo ; ma mère veut que je tresse toujours de la paille ! »

Elle regardait comme un grand malheur, appuyée à cette fenêtre, d'être obligée de tresser de la paille quand son amoureux était là tout près d'elle, au lieu de profiter de la fraîcheur pour aller dans les bois voir briller les lucioles, et compter ensuite les équipages des nobles dans la grande place.

C'était pour elle un grand malheur de se contenter de jeter un bouquet d'œillets.

O Dieu ! elle ne se doutait guère combien je lui enviais et cet abri et cette tyrannie contre laquelle elle se révoltait.

La danseuse que je cherchais demeurait en dehors de la porte de Frediano. Il y faisait encore clair, pendant que l'intérieur de la ville était déjà plongé dans l'obscurité.

Une chaude lumière venait du couchant à travers le Valdigrève. Les cyprès d'Oliveto se profilaient sur un ciel admirable, d'un rose pourpre comme le cœur d'un dahlia.

Le lion des Strozzi se détachait en blanc sur un fond d'arbres. Sur la route, on voyait encore quelques paysans qui regagnaient leurs villages.

Une paysanne arrivait de mon côté, sur une mule noire ; ses paniers étaient pleins de marchandises ; devant elle se pavanait lentement un troupeau de jeunes dindons dont elle pressait l'allure à coups de baguette.

« Que Notre-Dame me donne de la patience, démons que vous êtes ! criait la paysanne d'une voix perçante ; voilà le soleil couché, et vous ne demandez qu'à vous jucher dans les haies, comme de stupides oiseaux que vous êtes. Il faudra peut-être rester là à vous attendre jusqu'à demain, si l'on ne veut pas que vous soyez volés. Les gens de la ville sont si voleurs ! »

Tout à coup, la paysanne cessa de parler et poussa un cri qui retentit dans le silence du soir ; elle laissa tomber sa baguette dans la poussière, et la bride sur le cou de sa mule.

Dans la figure pâle qui se penchait vers moi avec une expression d'étonnement et d'effroi, je reconnus la figure de Brunotta.

Ses mains se portèrent machinalement vers son collier d'ambre, et ses lèvres commencèrent à marmotter des prières. Peut-être, dans la demi-obscurité du soir, me prenait-elle pour un fantôme ; j'étais si changée. J'étais drapée de la tête aux pieds dans le manteau de Giudetta, qui était

trop large pour moi, et elle n'apercevait de ma personne que mes yeux agrandis par la fièvre.

Je ne bougeais pas ; assise sur les pierres, je la regardais. Je n'éprouvais ni surprise, ni colère ; je ressentais seulement un profond dégoût et le sentiment pénible d'une grande humiliation. Il l'avait aimée, elle, cette créature vulgaire, bruyante, uniquement préoccupée de ses dindons !

« Est-ce vous, est-ce vraiment vous, donzella ? murmura-t-elle, pendant que ses mains jointes égrenaient une à une les perles de son collier. Je vous croyais morte ; et même vous auriez l'air d'une morte, si vos yeux ne brillaient pas d'un pareil éclat. M'en voulez-vous ? m'en voulez-vous donc encore ? O saint Jésus, quelle peur vous me faites ! »

Je ne répondis rien.

Je la regardais dans une sorte de contemplation rêveuse, au milieu de laquelle le dégoût qu'elle m'inspirait se perdait dans le mépris plus profond que j'éprouvais pour Pascarel et pour moi.

Voilà donc la créature qui avait partagé son cœur avec moi ; voilà donc le jouet dont il s'était amusé, avant de se tourner de mon côté pour en faire autant.

Voilà ce que je pensais, pauvre petite âme, faible, ignorante et sans foi. Brunotta se mit à pleurnicher.

« J'ai été fâchée aussitôt que j'ai eu fait cela. Mais qui pouvait penser qu'il était en prison ? Qui aurait cru que vous vous sauveriez comme cela pour vous tuer ? Vous étiez jolie, et vous prétendiez être de grande famille. Je croyais que tout s'arrangerait. Mais si vous n'êtes pas morte, vous devez être pauvre, très-pauvre. Etes-vous pauvre ? Vous ne me répondrez donc pas un mot ? Voyons, tout cela est fini ; moi, je n'ai pas de rancune. Je serais disposée à vous offrir un lit et le reste, oui, j'y serais disposée ; quant à Cocomero, il ne vous a jamais trouvée jolie : vous étiez trop mince ; il aime les femmes rondelettes et roses, comme moi. Si vous voulez venir chez nous, vous serez la bienvenue. Tout est fini entre Pascarel et moi, vous savez ; et j'ai par ici, sur la route de Signa, une jolie petite maison ; il n'y a pas ma pareille pour engraisser la volaille. »

Tout est fini !

Je répétais ces mots sans m'en apercevoir.

Quoi, cette créature rose et bien portante, et contente de vivre, pouvait dire froidement : « Tout est fini, » en parlant de son amour ; elle savait qu'elle ne le verrait plus, qu'elle n'entendrait plus sa voix, et son unique souci était de faire rentrer ses dindons avant la nuit.

Le son de ma voix la rassura.

« Ah ! c'est donc bien vous, donzella ? cria-t-elle tout haut. Vous voilà donc, et dans une grande détresse, je suppose ; où est votre jupe couleur d'ambre ? où est votre chevelure dorée ? et ce petit mouvement de tête, aussi hautain que celui d'une princesse du sang ? On vous prendrait pour une mendiante, à vous voir assise sur ces pierres. Oui, tout est fini entre lui et moi. Un homme en prison c'est un homme mort, vous savez ; alors on oublie ; on finit par oublier tout à fait. Or, j'avais toujours aimé Coco ; c'est un si bon garçon, simple, un vrai enfant à conduire, et avec cela aussi gai qu'un chien dans une foire. Aussi, quand Pascarel nous retrouva dans le Frioul, il nous offrit la petite ferme où nous vivons, et nous dit que ce que nous avions de mieux à faire c'était d'aller devant le prêtre et devant le syndic. C'est ce que nous avons fait. Coco ne voulait rien accepter... les hommes sont si bêtes !... mais moi je lui dis : « Ne dédaignez jamais une belle petite ferme bien propre, avec un mulet et une basse-cour. Quand la Madone vous envoie de si bonnes choses, ce serait un péché de ne pas les accepter. » On ne peut pas toujours danser en costume pailleté ; il est bon d'avoir un toit au-dessus de sa tête et une réputation au marché, à cause de ses volailles, et puis, après tout, quoi qu'on en dise, c'est quelque chose d'être une femme mariée par-devant le syndic et tout le reste ! »

Elle disait tout cela sans hésitation et sans embarras, et même, quand elle eut fini de parler, elle se mit à rire le plus naturellement du monde.

Voyant que je ne répondais pas, elle cessa de rire et me dit en prenant un ton lamentable :

« Vous êtes donc encore fâchée ? Moi, j'ai eu des remords tout de suite. Je ne suis pas méchante, mais je souffrais trop de voir comme il était fou de vous ; c'est pour cela que je vous ai tout dit, par dépit, par pur dépit. Aussitôt la chose faite, j'aurais voulu pouvoir la défaire. J'ai frappé à votre porte pour vous parler, mais vous n'avez pas voulu me répondre. Vous vous êtes sauvée par la fenêtre. Mais quelle physionomie vous avez ! Vous êtes

morte, sûrement. Ecoutez, si vous êtes morte, je vous ferai dire deux ou trois messes, à condition que vous demeurerez tranquille et que vous ne viendrez pas me faire peur la nuit. »

Elle se mit à sangloter, comme elle faisait toujours quand elle avait peur ou qu'elle se trouvait dans l'embarras.

Je ne lui dis pas un mot ; je ne me levai pas non plus pour m'en aller. Je la regardais sans la voir ; dans le désordre de mes pensées, quelque chose du mépris et de la haine qu'elle m'avait inspirés reparaisait.

« Une femme mariée ! répétais-je d'un ton morne ; mariée, à qui ? »

Je n'avais qu'une pensée. Ses paroles n'avaient pas pour moi un sens bien défini. Elle prit la figure piteuse d'un enfant qui était très-fier de son joujou et qui voit que ce n'est qu'un haillon. Elle ressentit quelque honte et remua avec un certain embarras ses pieds dans la poussière. Elle me répondit d'un air à la fois provoquant et mortifié :

« Mariée à Coco ; pourquoi pas ? Il est aussi bête qu'il en a l'air et n'ose pas répliquer quand je le regarde seulement. Il a juste en lui l'étoffe d'un vrai mari. Je l'avais toujours aimé, je le jure. Une fois Pascarel en prison, c'était pour moi comme un homme mort. Naturellement, je ne souhaitais guère le rencontrer, mais il nous retrouva, et Coco, comme un hibou aveugle qu'il est, alla lui raconter que je vous avais forcée à vous sauver. Je ne l'ai jamais vu dans une pareille rage. Je ne l'ai jamais rencontré depuis qu'une seule fois, ici, sur la route de Signa, et j'ai bien cru que ses yeux allaient me réduire en cendres comme une feuille sèche. Mais je n'ai pas de fiel, donzella ; si vous avez besoin d'un abri, je vous l'offre, et de bien bon cœur. Vous n'êtes pas bonne à grand'chose ; mais n'importe, venez tout de même. Je ne sais pas garder rancune ; d'ailleurs, pourquoi serais-je encore fâchée ? J'ai tout ce qu'il me faut. Si donc il vous plaît de venir, venez, et n'en parlons plus. »

Elle me tendit ses mains potelées en signe de bonne foi et d'amitié.

Ses intentions étaient bonnes, pauvre créature sans esprit et sans cœur, qui n'avait la force ni d'aimer ni de haïr.

Je me demande encore ce qui m'empêcha de la frapper, de la tuer. Sans doute quelque mouvement en moi du noble sang dont j'étais née. En tout cas, j'eus assez d'empire sur moi-même pour me lever du tas de pierres où

j'étais assise comme une mendiante, et pour me contenter de la regarder dans les yeux.

« Vos intentions ne sont pas mauvaises, lui dis-je ; je souhaite que tout vous réussisse. Mais si vous êtes sage, faites en sorte que je ne vous revoie jamais. »

Je rentrai dans la ville.

Après être demeurée quelques instants immobile, elle recommença à crier après ses dindons, objet de toute sa sollicitude et de tous ses soins.

En passant près de l'église du Saint-Esprit, j'aperçus tout à fait au fond quelques faibles lumières qui paraissaient comme des étoiles dans l'obscurité. La vieille basilique me fit l'effet d'un temple du calme et de la paix.

Eparpillées dans cette solitude, une demi-douzaine de femmes, toutes vieilles et pauvres, étaient en prières, à genoux, la tête penchée. J'éprouvai un moment le désir d'entrer et de prier aussi. Mais je frissonnai, et je reculai aussitôt ; comment pourrait-on prier quand on a perdu tout ce qu'on aimait sur la terre et dans l'éternité ?

Lorsque après avoir passé près de la Gueule-du-Lion, je fus arrivée au galetas de Giudetta, sa lampe était allumée ; on causait avec vivacité dans la chambre ; la bonne petite vieille, assise sur son escabeau, poussa un cri de joie ; une figure indistincte s'élança vers moi, s'agenouilla à mes pieds et se mit à couvrir de baisers ma pauvre robe souillée de poussière.

« Ah ! chère donzella, cria la voix de Florio, est-ce vous, est-ce bien vous ? Combien je vous ai cherchée dans le Nord, toujours sur une fausse piste ; et vous, pendant ce temps-là, dans une pareille misère. Et quelles nouvelles, signorina mia, quelles nouvelles ! le lord, votre père, est devenu un seigneur puissant et riche aussi, seulement depuis le commencement de cette année. Il y a eu une foule d'accidents étranges et de morts inattendues, et lui, que sa famille ne voulait pas même regarder, a été appelé enfin à la place qu'avait occupée son père. Vous n'avez jamais entendu rien de pareil : c'est un vrai conte de Noël. Pendant que nous étions dans ce froid pays du Nord à prendre possession de cette immense fortune, et que moi en particulier je priais pour vous, désespérant de vous trouver, savez-vous ce qui nous arrive ? Un acteur ambulant, qui m'avait fait mourir de rire bien

souvent en Italie, tombe chez nous, encore tout couvert de la poussière du voyage ; il se présente avec ces manières hautaines et cet air princier qu'il a toujours eus ; il nous force à l'introduire auprès de votre père, quelque résistance que nous lui opposions. Il lui a dit où l'on pouvait vous trouver. Ce qui se passa entre eux, Dieu seul le sait ; mais il y eut certainement une violente discussion. Car, lorsque cet individu sortit de l'entrevue, il passa si fièrement, sans rien dire et avec une telle expression de mépris, que je l'aurais volontiers battu ; malheureusement on sait que Pascarel est prompt à la riposte. Quelques instants après, milord me fit appeler et m'ordonna de venir vous chercher ici. Il n'y a pas d'impératrice, chère petite signorina, qui ait jamais été aussi grande que vous allez l'être. Ah ! si le Seigneur Dieu avait accordé à la pauvre Mariuccia de voir un si beau jour ! Eh bien ! n'avez-vous pas un seul mot à dire à votre fidèle Florio ? Continuerez-vous à me regarder avec ces yeux égarés ? J'ai le cœur à moitié brisé de vous voir me regarder ainsi. »

J'écoutais, sans rien comprendre, ce torrent de paroles. Peu à peu, lentement, la vérité n'apparut.

Mes vœux étaient accomplis : la fortune venait à moi. Saisie d'un impérieux besoin de pleurer, je me dégageai des mains de Florio et je me jetai la face contre terre.

La grandeur à moi ! la grandeur ! Dieu ! à quoi me servirait-elle désormais ?

Oh ! si j'avais pu seulement errer encore le cœur content, le pied léger, sous le doux soleil de la Toscane, pendant que les magnolias fleurissent au flanc des collines, les lis dans l'herbe, à l'ombre des vignes ! Oh ! si j'avais pu, une fois encore, errer la main dans sa main et sentir ses baisers sur ma joue ! Sinon, à quoi pouvait me servir à moi la grandeur des rois !

Je restai encore une nuit et un jour chez la vieille Giudetta. Florio, pour me bien prouver que ma nouvelle fortune était réelle, acheta pour moi les plus belles étoffes et les bijoux les plus précieux.

Ma froideur devant ces merveilles l'étonnait et le scandalisait. Il était un peu blessé de ce que je ne voulais pas même jeter un coup d'œil sur tant de trésors et de ce que je répétais sans cesse, le visage tourné du côté du mur :

« Qu'on me ramène à ma chère Mariuccia ! »

Je ne consentais à prêter l'oreille que quand il me parlait de Pascarel, et il en parlait souvent, tellement l'aventure lui paraissait surprenante.

« Comme c'est bizarre, disait-il, que vous soyez justement tombée sur cet étrange vagabond ! Ah ! donzella, je l'ai connu bien longtemps avant votre naissance ; c'est un drôle intelligent qui jouait avec des comédiens français en Savoie. On disait déjà à cette époque que ce serait un grand artiste et qu'il deviendrait riche, si seulement il le voulait. Mais il n'a jamais voulu ; c'est un vagabond dans l'âme. Je suppose qu'il s'est comporté de son mieux avec vous, car milord votre père ne lui a adressé aucun reproche ; au contraire même, c'est lui qui paraissait avoir essuyé les reproches de Pascarel, si je puis parler ainsi sans manquer au respect que je dois à Sa Seigneurie. On peut dire qu'il a montré du jugement et de la délicatesse, en ne vous faisant point paraître sur son théâtre. Je suppose qu'il a fait de son mieux, puisque vous ne vous plaignez pas de lui. Mais c'était une terrible chose pour une petite illustrissima comme vous. Et votre père dit que vous ne devez jamais souffler mot de tout cela. Je n'en reviens pas de l'audace et de la fierté de ce Pascarel. N'importe, c'est bien de sa part d'avoir fait cela, et je pense qu'il n'y avait qu'un Italien capable de se donner tant de mal pour retrouver votre père ; et ce n'était pas une affaire facile après un pareil changement dans notre fortune. Un égoïste vous eût gardée pour faire l'ornement de son théâtre ; un homme intéressé aurait songé à demander une récompense considérable. Mais Pascarel ! Votre père est un grand seigneur et un homme brave ; il n'aurait pas plus osé offrir une récompense à Pascarel, qu'un enfant n'oserait affronter le roi Satan. Quelle pitié de vous voir cette pauvre petite figure blanche ! Pascarel dit qu'il vous a perdue de vue quand on l'a mis en prison ; et je suppose que malgré toute la bonne volonté de cette excellente femme, vous avez souffert de la faim et vous avez été malheureuse. N'y pensez plus, carina ; vous allez être si riche et si puissante, que tout le monde tombera à vos pieds aussitôt que nous aurons ramené la couleur sur vos joues. Car déjà, ma chérie, avec cet air malheureux que vous avez, vous êtes jolie, vous êtes belle ; seulement, il faudrait que votre regard fût moins triste. »

Voilà ce qu'il me disait, et en l'écoutant je sentais que mon cœur se brisait, parce que je revoyais de point en point tout ce que Pascarel avait fait

pour moi.

En réponse à mes paroles cruelles, il avait quitté son pays et sa troupe, ainsi que sa vie si simple et si libre ; et il était parti pour le Nord afin de me rendre service, obligé sans doute de travailler pour vivre pendant son voyage, car il était pauvre.

Et je l'avais chassé loin de moi, et je lui avais dit que je ne voulais plus jamais le voir. Et pourquoi ? A cause de cette créature perfide et inconstante qui n'avait pas de plus grand souci que celui d'engraisser des dindons !

Lorsque Florio m'eut laissée, le dernier soir que je devais passer chez Giudetta, envers laquelle j'avais toujours été si ingrate, je me mis à réfléchir profondément, jusqu'à devenir folle. Giudetta vint à moi, me regarda, posa doucement ses deux mains sur ma tête penchée et me dit :

« Vous allez retrouver une grande famille et une grande fortune, chère petite signorina ; on dit que le monde est bien beau pour ceux qui sont riches et puissants. Moi, je n'en sais rien, puisque j'ai reprisé toute ma vie dans le quartier de la Gueule-du-Lion. Je ne sais pas ce qui vous fait de la peine, puisque vous ne m'en avez jamais dit un mot. Mais, si vous avez jamais aimé un homme, n'essayez pas d'en aimer un autre. Non. C'est seulement à cette condition que vous pourrez vivre et mourir pure d'âme et de corps. Cela, je le sais, quoique j'aie passé toute ma vie à reprendre des bas. »

Ensuite elle appela sur moi la bénédiction de la Mère de Dieu et me laissa au moment du crépuscule, pour aller à l'office du soir, à l'église du Saint-Esprit. C'était sa coutume depuis soixante-dix ans, à l'heure où l'on ne voit plus assez clair pour travailler.

Je demeurai seule dans l'obscurité croissante.

Quand la nuit fut tout à fait venue, j'entendis frapper un léger coup à la porte ; la porte s'ouvrit ; une jolie petite fille qui avait les pieds nus se tenait sur le seuil, un gros bouquet de roses à la main. Elle traversa la chambre et vint jusqu'à moi.

Le bouquet était tout pareil à celui que j'avais reçu de Pascarel, à Vérone, le lendemain du bal masqué. Autour des tiges était un papier qui contenait ces mots :

« *Soyez heureuse. Adieu !* »

Je serrai le bouquet sur mon cœur, comme une mère doit serrer son enfant à l'agonie.

Était-ce donc la fin, la fin de tout ?

SEPTIÈME PARTIE

LE CHAMP DE FLEURS

I

SON HISTOIRE A LUI.

La villa est sur une chaîne de collines. Elle date de quatre cents ans. Les sculptures brisées du mur de la terrasse représentent tous des écussons de la grande famille qui régnait ici autrefois. On a fait de la chapelle un salon de réception ; c'est une nef longue et élevée, dont la voûte est ornée de fresques qui représentent le Paradis ! A travers l'unique fenêtre qui occupe une grande partie de l'une des extrémités, on voit briller une masse d'argent : c'est si beau, si lumineux, d'une blancheur si éclatante, qu'on

songe tout de suite à la neige nouvellement tombée sur les Alpes. Approchez-vous pour mieux voir : ce sont seulement des pommiers en fleur, au delà du mur, au-dessus des gazons semés de lis.

Plus loin, au delà des jardins, qui sont d'une simplicité extrême et où brillent ces masses blanches, vous pouvez voir les tours de la ville qui se dressent au-dessus des oliviers de la vallée ; plus près, les marbres de la vieille église de Monte-Croce se détachent au milieu des cyprès ; au delà de tout cela, dans la direction du nord, est Vallombrosa ; à cette distance, les bois de pins semblent des ombres d'un bleu froid, et, au-dessus des pins, encore de la neige aussi blanche que les fleurs des arbres fruitiers que le vent sème dans vos cheveux.

Un grand artiste a fixé ici sa résidence ; sous ces arcades de verdure, il a établi son atelier en plein air.

Sur la vieille terrasse de pierre, il y a un fouillis de pinceaux, d'esquisses et de livres ouverts à un passage de Dante ou de Boccace.

Sous l'ombre épaisse d'une yeuse, un paysan est debout : il tient à la main une branche de laurier que le froid de l'hiver a dorée ; il vient de poser pour un des personnages du Décaméron. Par une fenêtre à moitié ouverte de la villa, on entrevoit un rideau de velours d'un rose foncé et le vieux cadre d'ébène d'un portrait du seizième siècle.

A l'intérieur, une voix douce et forte chante une chanson napolitaine, une chanson de pêcheur. Qui chante ainsi ?

Ce n'est que Gillino, le fils du jardinier, qui enlève des feuilles mortes. Sauf la chanson de Gillino, tout est silencieux.

L'artiste continue à peindre à l'ombre de l'yeuse ; le paysan, debout, reçoit en plein la lumière du soleil sur sa veste jaune, sur ses noirs sourcils et sur son laurier, que l'hiver a rendu d'un jaune d'or.

Moi, Pascarel, j'arrive à travers les champs où fleurissent des milliers d'asphodèles jaunes et où les pétales de la fleur de pêcher s'éparpillent par millions sur le gazon ; j'arrive donc par les champs ; j'enjambe le mur à hauteur d'appui, et me voilà à côté du peintre.

« Vous feriez un bien meilleur Panfilò, me dit l'artiste en levant les yeux et en m'adressant un sourire de bienvenue ; prenez la place de Giaccone, qui retournera à ses vignes. »

Le paysan s'en va très-content d'être libéré, je prends la branche de laurier, et je commence à poser avec le soleil dans les yeux.

« Je ne suis pas assez jeune pour un Panfilo.

– Vous êtes assez jeune pour n'importe quoi, dit l'artiste. Vous ne serez jamais vieux. »

Le peintre continue à peindre ; son Panfilo se tient immobile et réfléchit profondément.

Est-ce vrai que je ne serai jamais vieux, moi, Pascarel ? Je me suis pourtant senti très-vieux aujourd'hui, avant de monter ici parmi les pommiers en fleurs. J'avais franchi la porte de Frediano, et je suivais le chemin de Signa ; tout à coup j'ai rencontré, montée sur une mule noire, une petite femme rondelette qui portait de la volaille dans des cages à claire-voie ; elle avait autour d'elle des choux suspendus dans des filets ; elle criait d'une voix perçante après sa mule, et la battait.

En m'apercevant, elle tressaillit et fit le signe de la croix ; ensuite elle frappa sa mule pour lui faire prendre le galop. Alors je me sentis bien vieux.

Il y a quelques jours seulement, à ce qu'il me semble, qu'elle était rose et souriante dans cette barque, le soir du feu d'artifice ; elle apprenait alors à danser la saltarelle avec la gaîté d'un chevreau, et ses lèvres étaient comme deux cerises. Il y a de cela seulement quelques jours !

Le soir de la dernière fête des Saints, au mois de novembre, j'avais le cœur oppressé en descendant à Florence. Je songeais à ce que je pourrais dire à ma chérie, dont j'avais recherché et gagné l'amour.

En conscience, pour un honnête homme qui avait cherché à faire de son mieux, je m'étais approché, aussi près que possible, du point où l'on mérite le nom de misérable.

Je me suis juré alors de ne plus jamais juger les hommes, car j'avais souffert plus que je ne voulais me l'avouer, à cause de la jolie figure de cette enfant ; je m'étais surveillé et contraint comme cela ne m'était jamais arrivé de ma vie : j'avais fait tout mon possible pour que ma conduite envers elle fût irréprochable ; et voilà que j'étais devenu presque un misérable pour l'amour d'une femme. Et comme je l'aimais, grand Dieu ! Mais à quoi cela menait-il ?

Je ne voyais pas clairement mon devoir, quand je descendis de Marco Vecchio à Florence ; et j'avais pris la résolution de ne plus voir les beaux yeux pleins de douceur de la donzella, avant d'avoir examiné mes doutes et de les avoir résolus. Car comment lui dire la vérité ? Et, d'un autre côté, comment lui dire autre chose que la vérité ? L'un était aussi dur que l'autre.

Le hasard trancha la question, comme il le fait souvent.

Car, quand je descendis à Florence, il y avait un orage dans l'air.

Le peuple se rassemblait avec des sourcils froncés et des paroles menaçantes ; une étincelle aurait suffi pour provoquer une explosion qui aurait été sanglante.

Il y avait eu provocation et agression ; le peuple était sur le point de se révolter ; sachant que l'heure n'était pas venue et qu'une révolte ne servirait qu'à remplir le cimetière et les prisons, je me mis à la tête du peuple qui m'a toujours aimé ; je parlai du haut de la vieille loggia d'où ont parlé déjà bien des hommes qui valaient mieux que moi. Je les retins ainsi toute la journée, et je les sauvai.

Oui, je puis le dire sans me vanter, ce jour-là je sauvai leurs personnes de la fusillade et leur ville de la guerre civile et de l'incendie. Pour ma peine, je fus arrêté le soir et conduit en prison ; quand je demandai quel était mon crime, on me répondit que j'avais harangué le peuple et que je l'avais poussé à la révolte.

Je passai la nuit parmi des voleurs et des assassins, sans pouvoir envoyer un seul mot à la cabane de Marco Vecchio, et me rongean le cœur à l'idée du trouble et de l'inquiétude qu'allait causer mon absence imprévue.

Le lendemain, on me conduisit au tribunal. Chemin faisant, le peuple voulut m'arracher des mains de mes gardes ; mais je parvins à rétablir le calme. La troupe était en nombre, et je ne voulais pas qu'il y eût du sang versé pour moi, un simple comédien.

Le tribunal me condamna à plusieurs mois de prison. Ce n'était pas la première fois que j'allais en prison : j'avais vu déjà les solitudes du Spielberg, et j'avais entendu le murmure de la mer le long des cachots de Venise ; j'avais été mis sous clef en compagnie des rats, dans la vieille Vicence ; j'avais passé plusieurs semaines dans la forteresse de San-Leo. Car je n'étais jamais resté en arrière toutes les fois que les peuples s'étaient

soulevés contre les princes ; il arrivait aussi que, pour quelque mot un peu fort, risqué sur mon théâtre, les faibles Ducs et les puissants Tedeschi s'étaient déclarés mes ennemis.

Mais cette dernière sentence tomba sur moi comme un coup de tonnerre.

Autrefois, quand les portes d'une prison se refermaient sur moi, j'étais seul à en souffrir ; je riaais en y entrant ; je riaais en en sortant. Qu'étais-je, pour oser me plaindre de ce que le Tasse avait enduré ?

Mais cette fois je crains de leur avoir laissé voir ma souffrance, car que deviendrait mon oiseau chanteur, sans abri et sans amis, au milieu des neiges de l'hiver ? Un moment, je regrettai de n'avoir pas laissé couler le sang dans les rues de Florence.

Pendant plusieurs jours, je n'entendis plus parler de rien, et il me fut impossible à moi-même de faire dire un mot à qui que ce soit ; je me rongais le cœur, comme bien d'autres, meilleurs que moi, l'ont fait avant moi.

Vers le douzième jour, le petit Tocco arriva ; je ne sais plus quel méfait il avait commis, exprès pour se faire mettre en prison et avoir occasion de me retrouver, pauvre petit ; voilà à quel point il m'était attaché ; si loyal et si pur qu'on eût à peine voulu croire qu'il était né d'une femme.

Il me fit diverses communications de la part de Brunotta ; ensuite il me remit en pleurant et en tremblant l'onix où sont gravées les Destinées. Alors je connus la perte que j'avais faite ; je devinai, sans qu'il me le dît, que l'enfant s'était enfuie, sans qu'on sût pourquoi ni quelle direction elle avait prise, le soir même où l'on m'avait arrêté.

Qui l'avait poussée à fuir ? Je ne pouvais m'en douter. Je ne songeai pas un instant à soupçonner Brunotta..... les hommes sont si fous !

Je supposai qu'elle avait appris mon malheur, qu'elle avait cédé à une généreuse impulsion, qu'elle avait voulu accourir à mon secours, et qu'il lui était arrivé quelque terrible accident.

Peut-être avait-elle été tuée ; peut-être devais-je redouter un malheur plus grand encore ?

Je tombai à la renverse comme un homme mort, à ce que l'on m'a dit, et quand on me rappela à la vie j'avais une fièvre ardente. C'est la seule maladie que j'aie jamais eue dans le cours de ma vie.

Le petit Tocco obtint la permission de me soigner, et me sauva, lorsque déjà on m'avait abandonné comme mort. Il m'a dit depuis que je tenais toujours l'onyx serré dans ma main, et que j'avais continuellement le délire. Je me trouvais complètement guéri le jour même où finissait ma captivité.

J'étais désespéré en sortant de prison, et pour la première fois la lumière du soleil d'Italie m'était odieuse. Qu'était devenue ma bien-aimée ? Était-elle morte ou vivante ?

Un fidèle ami m'attendait à la porte de la prison ; il dort maintenant sur le champ de bataille de Magenta. Je me reposai chez lui quelques heures, et, sans vouloir attendre plus longtemps, je résolus de me mettre à la recherche de l'Uccello. Comme je m'en allais, la mort dans l'âme, de village en village et de province en province, je retrouvai Brunotta et le reste de la troupe dans un village du Frioul.

J'avais cessé de jouer ; le rire m'étouffait ; je travaillais aux champs, là où je me trouvais, pour gagner mon pain.

J'avais environ un millier d'écus placés chez un orfèvre de Florence ; c'était assez pour entretenir la petite troupe, qui avait absolument besoin de moi pour vivre.

Pepito et Pepita étaient de pauvres bêtes errantes que j'avais sauvées au moment où on voulait les noyer ; Toto avait été condamné à mort sous prétexte qu'il était dangereux ; j'avais coupé sa corde, un jour, à Pise, juste au moment où l'on venait de le pendre ; je montrai facilement à l'agent de police que sa prétendue rage venait de ce qu'il mourait de soif ; j'avais sauvé Tocco de l'enfer des galères. Cocomero était peut-être le plus misérable de tous, quand je l'avais rencontré dans les rues. Son père, qui était clown, avait été tué d'un coup de pied de cheval le jour même ; ce clown s'appelait Flageolet et faisait partie d'une troupe française. L'enfant restait seul au monde, sans un sou dans sa poche, et à plusieurs centaines de lieues de son pays.

Je songeais à toutes ces choses, tristement couché à l'ombre d'une vigne et oppressé par le sirocco.

Au milieu du silence, j'entendis comme un murmure étouffé ; deux personnes causaient ensemble ; l'une de ces personnes était Brunotta. J'étais si habitué à son babil incessant et vide, que je ne songeai même pas à

prêter l'oreille. Quelques paroles cependant éveillèrent mon attention, et voici ce que j'entendis :

« Prenez plus de précautions, je vous en prie. Il me battrait, il vous battrait peut-être aussi s'il le savait. Il est si violent quand il apprend qu'on l'a trompé.

– Eh bien ! sauvons-nous, murmura une autre voix que je reconnus tout de suite, – c'était celle de Coco. Vous avez peur de lui depuis cette nuit terrible où la donzella s'est sauvée et où nous l'avons trompé, comme vous dites. Quand j'y pense, je trouve que c'est bien mal. Pourquoi ne pas nous sauver ?

– Comment vivrions-nous ? Nous n'avons de talent ni l'un ni l'autre, et ce serait bien triste de mourir de faim, » dit Brunotta.

Les objections pratiques viennent toujours de la femme.

« Mais si vous m'aimez ? » murmura Coco.

L'homme, comme on le voit, est toujours enthousiaste ; il croit toujours que l'amour tient lieu de boire et de manger.

« Oh ! je vous aime mille fois mieux, s'écria Brunotta. Je me figurais que je l'aimais, lui ; et je l'aimais réellement, surtout à l'époque où j'étais jalouse de la donzella. Mais vous savez, Pascarel est trop au-dessus de moi. Il dit et fait toujours des choses extraordinaires ; il est trop intelligent ; cela finit par fatiguer ; on croit toujours marcher sur la corde raide. Moi, je ne le puis pas ; je suis toujours contente de sauter en bas et malheureuse de percher si haut. Oui, Pascarel, c'est pour moi comme la corde raide. Vous êtes aussi simple que moi, vous, on peut bien le dire. Vous êtes juste de mon âge ; vous aimez à batifoler et à vous emplir la bouche de bons fruits bien succulents, comme moi. D'ailleurs vous avez juré de venir devant le prêtre avec moi ; et puis, je vous aime, Coco mio ! »

Là-dessus, elle lui donna un gros baiser.

Je crus que c'était le moment de me lever et de m'en aller. Brunotta poussa un cri et tomba à genoux. Coco devint pâle comme un spectre ; ses jambes tremblaient sous lui. Je les tirai bien vite d'inquiétude.

« Mes chers enfants, leur dis-je tranquillement, au lieu de me tromper, vous auriez mieux fait d'avoir confiance en moi. Vous êtes deux niais, comme Brunotta l'a si bien dit, et vous avez cependant réussi à attraper un

homme qui ne se croit pas un imbécile. Depuis combien de temps cela dure-t-il ? Depuis plusieurs mois ? J'aurais dû m'en douter ; vous avez appris trop de comédies par cœur pour ne pas arriver à en jouer une de votre composition. J'aurais autant aimé que cela vînt d'un autre que de Coco ; mais après tout, à ce que je vois, vous en êtes encore au pur sentiment. Vous dites que vous me devez tout ? Altro ! qu'est-ce que cela fait ? Depuis la création du monde, il est de tradition de montrer sa reconnaissance en dupant son bienfaiteur. Si vous voulez épouser ce pauvre garçon, Brunotta, épousez-le ; ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. Il s'en repentira, mais c'est son affaire et non la mienne. J'ai à Florehce un millier de livres que j'ai mises en réserve dans le cas où la troupe se séparerait. Je vous les offre pour vous mettre en ménage. J'y ajouterai un bon conseil : ne dites plus vos secrets dans les vignes quand elles sont en feuilles. »

Ils ont fait ce que je leur ai dit. Ils sont allés devant le prêtre, et avec mon argent ils ont acheté une petite ferme dans les environs de Florence.

Je dois dire que Coco se jeta à mes pieds en pleurant et en s'adressant à lui-même toutes sortes de malédictions.

Les hommes ont plus de conscience et moins de sens commun que les femmes ; mais Brunotta se débarrassa de ses scrupules, choisit elle-même le lopin de terre, et elle s'est fait un nom dans l'art d'engraisser les dindons. Je crois qu'au fond c'était là sa grande ambition et le but des rêves de toute sa vie.

On doit être reconnaissant, je crois, quand une fillette qui vous a aidé à filer le parfait amour pendant deux ou trois ans de folie fait une fin aussi décente et se repose dans le mariage et l'élevage des dindons.

C'est, pour l'ancien amant, beaucoup plus consolant et plus confortable que les nénuphars d'Ophélie ou la prison de Marguerite ; il est honorablement déchargé de toute responsabilité.

Et cependant l'amour-propre de l'homme est si chatouilleux, qu'il n'est pas flatté de voir une petite femme rondelette jouer le rôle de traîtresse avec un pauvre diable comme Cocomero. Et puis, avoir perdu tout ce que l'on aimait au monde par le bavardage de cette petite langue de vipère, c'est amer, très-amer quelquefois.

Car voici ce qui arriva, quand le mariage fut conclu et la terre achetée et payée : Cocomero, qui, au fond, n'avait pas mauvais cœur, malgré ses mensonges et sa poltronnerie, vint se jeter à mes pieds et me dit avec force gémissements qu'il avait un aveu à me faire.

« Parlez, lui dis-je. Si c'est une nouvelle vilénie, déchargez-en votre cœur. Mes chiens, eux, ne me mordront pas ; ce sont les seules créatures dont on puisse sauver la vie sans avoir à s'en repentir. »

C'étaient là des paroles bien dures, sans aucun doute ; mais ma peine, dont je ne pouvais parler à âme qui vive, me rendait fou ; car je ne trouvais aucune trace de la donzella ; et puis j'avais été piqué au vif de la trahison de Cocomero, dont j'avais été l'ami autant que cela était possible, depuis le jour où je l'avais recueilli.

On est bien faible dans de pareilles circonstances.

Alors il me raconta tout ce qu'il savait.

Je compris pourquoi l'onyx m'avait été renvoyé. Coco fut sans doute épouvanté quand il vit quel effet produisait sur moi sa révélation. Quand je revins à moi-même, il se traînait à mes pieds en me suppliant de ne pas tuer Brunotta. Et, de fait, si elle eût été présente, je ne puis répondre de ce que j'aurais fait.

Il me redit donc, mot pour mot, la scène qui s'était passée entre la donzella et Brunotta ; caché derrière la treille, il avait tout entendu. Et moi qui n'avais jamais soupçonné Brunotta d'une pareille trahison ! Que les hommes sont donc sots !

C'était une chose faite, il n'y avait pas à y revenir, et le pauvre diable se traînait toujours à mes pieds, effrayé de l'effet qu'il avait produit. Je lui conseillai de ne plus jamais reparaître devant moi, ni lui ni Brunotta ; je quittai le village, et j'allai devant moi au hasard.

Nous autres Italiens, nous aimons le sol de la patrie plus que toutes les autres nations. Tout vagabond que j'étais, je ne demeurais jamais longtemps éloigné de Florence.

Au sortir de ma prison, on m'avait banni de Florence ; j'y retournai aussitôt que le temps de mon bannissement fut terminé. Je n'avais pas grand espoir d'y retrouver la pauvre enfant vivante ; je revenais surtout par amour de Florence.

Aussitôt que j'entrai dans la ville, on s'empara de moi et on me porta en triomphe à travers le vieil Oltrarno.

Tout à coup, au coin de la Gueule-du-Lion, j'aperçus son visage à une fenêtre ; alors.

Alors l'enfant me regarda avec mépris, et je commençai à me repentir cruellement des péchés et des folies de mon ancienne vie ; elle m'adressa des paroles que je méritais sans doute, mais qu'un homme ne peut entendre deux fois, même de la bouche d'une femme.

Alors, je vis clairement quel était mon devoir, et je l'accomplis, quoique un peu tard.

Ce fut un travail long et pénible que de retrouver son père, surtout parce que j'avais à gagner mon pain par le travail de mes mains dans des pays étrangers et tristes, où l'on ne voyait en moi qu'un vagabond souillé de la poussière du chemin, ayant une peau brune et parlant une langue étrangère.

Mais je réussis à accomplir sa volonté ; je retrouvai son père, sa fortune, et je lui envoyai des roses en signe d'adieu, car je vis bien qu'elle était à tout jamais perdue pour moi, la charmante créature capricieuse et insouciant qui avait parcouru la Toscane avec moi à l'époque où les lis sont en fleur.

Je suis heureux d'avoir pu faire cela pour l'amour d'elle ; car, eût-elle consenti à lier sa vie à la mienne, c'eût été une honte pour moi de l'attirer dans mon sentier obscur et semé d'épines, alors qu'elle était trop jeune pour savoir ce qu'elle faisait.

Oui, je suis heureux. On a beau être un comédien ambulante, quand on porte un nom autrefois illustre dans Florence, il faut y faire honneur autant qu'on le peut. Seulement, le monde était mort pour moi désormais.

Pour la première fois, ma chère Florence me parut avoir perdu sa beauté. Je ne sais pas comment tout cela aurait fini, et si je n'aurais pas attenté à ma vie, mais il m'arriva une étrange aventure.

Par une belle soirée, je descendais la rue des Bonnetiers, sans songer à rien, quand je vis un petit groupe de personnes devant la porte d'un cabaret. J'étais beaucoup plus préoccupé des souvenirs du passé que curieux de savoir ce qui se passait dans le présent ; néanmoins mon attention fut attirée par le son d'un violon.

J'ai entendu beaucoup de musique, et j'ai moi-même étudié à fond la musique quand j'étais à Pise ; l'air que jouait le violon ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu jusque-là : c'était étrange, délicat, fantastique, d'une mélancolie charmante, et entièrement nouveau.

Je m'arrêtai pour écouter comme les autres.

C'était un garçon d'environ quatorze ans qui jouait ; il était petit et mince, et joli comme un enfant ; ses vêtements étaient en lambeaux, et il avait la figure toute pâle. L'air qu'il jouait charmait les assistants ; ils se le fredonnaient à eux-mêmes pendant qu'il le jouait ; deux petites paysannes le chantaient à deux parties, tout en tressant leur paille.

C'était une de ces mélodies qui sont faites pour passer de bouche en bouche, de ville en ville dans tous les pays.

Non pas que ce fût un air à effet ou une mélodie banale ; mais on sentait qu'il y avait là cet esprit divin de la musique qui est comme une langue universelle et une vie éternelle.

Tout à coup, la musique cessa ; le musicien venait de tomber en faiblesse. Je me fis faire place, je m'approchai de lui, et je mis sa tête sur mon genou.

Un seul regard me suffit pour voir qu'il mourait de faim.

Les curieux se dispersèrent en fredonnant sa mélodie. Quelques-uns haussèrent les épaules en disant :

« Il n'est pas de Florence. »

Les gens du cabaret ne se souciaient pas trop de le recevoir chez eux ; cependant, comme je les avais beaucoup connus au temps de mes folies, ils voulurent bien l'accueillir dans leur chambre ; au bout d'un certain temps, le jeune garçon revint à lui et ouvrit des yeux effarés. Il était petit et joli comme une fille ; de grandes boucles d'un blond vénitien lui tombaient sur les épaules.

« Je jouais du violon, il y a un instant ? murmura-t-il en nous regardant avec surprise. C'était dans la rue ; qu'est-il donc arrivé ?

– Vous avez eu une faiblesse, voilà tout, lui dis-je. Était-ce la chaleur, ou bien êtes-vous malade ?

– C'était la faim, je pense, murmura-t-il. Je n'ai rien mangé depuis trois jours, sauf une croûte de pain dont un chien ne voulait plus. »

Puisque c'était là son mal, il était aisé d'y remédier. Il tomba ensuite dans un profond sommeil, qui dura toute la nuit. Je le veillai, afin que rien ne vînt le troubler. Le lendemain matin, il ouvrit les yeux et se mit en devoir de se jeter à mes pieds, comme si j'eusse été saint Michel en personne il se croyait en paradis.

Quand il fut un peu plus calme, il me raconta son histoire.

Il s'appelait Raffaëlo Baptista.

« Voyez-vous, signor, me dit-il, en levant ses yeux pensifs et mélancoliques sur les miens, je suis de Vérone. Ma mère, qui était aveugle, était très-bonne ; mais elle est morte il y a un an et alors j'ai été très-malheureux. Mon vieux maître était mort ; et une petite illustrissima qui avait toujours été ma compagne de jeux avait disparu de la manière la plus étrange. Elle était d'une grande famille, mais ses parents ne s'occupaient pas d'elle ; aussi elle était bien malheureuse. On a dit qu'elle s'était noyée dans l'Adige. Mais moi, j'étais sûr que Dieu ne la reprendrait pas sans me la laisser revoir une dernière fois. Peu à peu, je me suis mis dans la tête de la chercher. Ma mère est morte ; Ambrogio est mort ; mon père ne fait plus que boire ; je suis grand ; j'aurai treize ans vienne le jour des Cendres ; je vais chercher la donzella ; je suis sûr que Mariuccia et ma mère prieront pour moi : voilà ce que je me disais. Je suis donc parti à la fin du carême ; depuis ce temps-là, j'ai toujours marché, et je ne l'ai jamais revue. Seulement, dans un bourg de la Romagne, on m'a parlé d'une jeune fille blonde qui chantait si bien, qu'on l'appelait l'Uccello. Rien qu'en entendant le surnom qu'on lui donnait à Vérone, je repris courage, et je me dis : « Ce ne peut être qu'elle ! » et j'ai fini par arriver à Florence, en la cherchant toujours. Ses frères sont morts ; elle est de grande famille, mais si pauvre, si pauvre ! Si j'ai de l'argent ? Oh non ! Comment en aurais-je ? Voyez, mes jambes sont nues ; je n'ai que ce petit paquet avec une chemise dedans, et mon petit violon, mais je n'ai manqué de rien. Oui, je suis venu à pied à travers les montagnes et les plaines ; j'ai eu grand froid dans ces derniers temps ; mais tout le monde a toujours été si bon pour moi ! Voilà quinze jours que je suis à Florence, et depuis trois jours je n'ai pas gagné un sou. J'étais trop faible pour jouer ; j'ai dormi longtemps dans l'herbe, et je crois que j'ai attrapé la fièvre. Ce soir, j'ai essayé de jouer un peu ; vous savez ce

qui m'est arrivé. C'est fini, je ne retrouverai jamais la donzella. Si je meurs, enterrez le violon avec moi, voulez-vous ? Cela me ferait de la peine si on le brûlait, et peut-être après tout n'est-il bon qu'à cela ! »

Ainsi parlait le pauvre petit Baptista, me regardant de ses grands yeux expressifs par-dessous les boucles emmêlées de sa chevelure.

Il était si joli, si frêle, il avait une expression si céleste, qu'on l'eût pris pour un petit martyr. Il me semblait que je l'avais toujours connu. N'avais-je pas cent fois entendu parler de Raffaëllino par celle qui avait été sa compagne de jeux, pendant que nous nous promenions sur les bords de l'Adda ou de l'Arno ?

Ne l'avais-je pas vu avec elle pendant le carnaval de Venise, avec sa mandoline, ses jambes nues et sa ceinture rouge ?

Il ne se doutait guère des souvenirs qu'il réveillait en moi ; ces souvenirs me le rendaient cher et sacré, comme s'il eût été mon enfant. Je l'aimais pour la témérité avec laquelle il avait tout quitté pour se mettre à la recherche de la donzella, avec la généreuse folie, la foi et la loyauté d'un enfant.

Lorsque je rencontrai Raffaëllino, j'étais aussi isolé que lui dans le monde. Je songeai tout de suite aux meilleurs moyens de lui venir en aide ; je ne voulais pas le laisser entrer à l'hôpital ; je ne voulais pas le laisser mourir. Je me figurais qu'il tombait sur mon chemin comme un devoir que je n'avais pas le droit d'esquiver.

Mon genre de vie avait causé tant d'angoisses à la chère enfant qui m'avait suivi par toute la Toscane, que je crus devoir lui offrir une sorte de réparation, en faisant de mon mieux pour tirer d'affaire celui qui avait été son camarade de jeux.

Je songeai donc au meilleur moyen de gagner ma vie et la sienne. Pour le moment, je n'avais absolument rien. Mes économies avaient servi à doter Brunotta.

A la rigueur, je pouvais gagner mon pain quotidien en allant travailler aux vignes, ou en posant quelques heures dans les ateliers de sculpteurs, ou en jouant du violon à un orchestre de théâtre, ou en enseignant le maniement de l'argile aux commençants, car j'avais de l'aptitude pour toutes sortes de choses, comme la plupart de mes compatriotes. Ce don est une sorte de

malédiction, car nous avons une fertilité d'invention qui devient une sorte d'impossibilité de rien achever convenablement.

Le petit Tocco était apprenti chez Orfeo Orlanduccio, et il promettait beaucoup ; il en résultait que je n'avais plus à m'occuper de personne au monde ; et où est l'Italien qui travaille pour travailler ?

Le soir du cinquième jour, depuis celui où j'avais trouvé Raffaëllino, je m'en allais lui chercher quelques fruits ; j'étais presque décidé à aller travailler à Carrare aussitôt qu'il pourrait voyager. L'air de la montagne lui ferait du bien ; et dans la carrière de Carrare il y a toujours de l'ouvrage pour quiconque s'entend à tailler le marbre.

Ce genre de vie ne ressemblait en rien à celui que j'avais mené jusque-là, et par conséquent j'aurais moins d'occasions de revenir sur mes tristes souvenirs.

J'étais connu à Carrare. Souvent, lorsqu'un artiste était embarrassé d'exprimer sa pensée à l'aide du ciseau et du marbre, il m'était arrivé de me mettre à l'œuvre et d'évoquer en une nuit l'Andromède ou le Spartacus qu'il n'avait pas su découvrir.

Il signait mon œuvre, qui était parfois le point de départ d'une brillante renommée et d'une grande fortune. Je ne m'inquiétais ni de fortune ni de renommée ; j'aimais l'art pour l'art. Ce qui me faisait de la peine, c'était de voir une ligne disgracieuse, une touche maladroite, ou d'entendre une fausse note ; mais cela m'était bien égal de voir le nom d'un autre tracé en lettres d'or au lieu du mien sur une place publique.

Mais voilà que, au moment même où je me décidais à partir pour Carrare, je tombai sur un petit Piémontais tout rondet et tout luisant, nommé Luca Pestro, qui avait gagné beaucoup d'argent, comme c'est l'habitude de tous les Piémontais. Il était directeur du théâtre Goldoni à Florence et d'un autre théâtre plus grand à Turin.

Je connaissais bien Pestro ; c'était autrefois un joyeux compère, avant l'époque où il s'était mis en tête de gagner de l'argent : il était alors propriétaire d'un théâtre de marionnettes. Pestro se jeta brusquement à mon cou ; il avait les yeux pleins de larmes, et ses vêtements étaient en désordre.

Il y avait plus de cinq ans que nous nous étions vus.

« Pascarel !... oh ! Pascarel !... quel est le bon ange qui vous met sur mon chemin ? s'écria-t-il en me tenant toujours serré dans ses bras. Savez-vous que Ferraris est mourant ? Il a eu une attaque à sa villa il n'y a pas une heure ; il a perdu la parole. Il devait jouer ce soir devant tous les princes ; j'ai fait des frais énormes ; tout est perdu si vous ne consentez pas à jouer le rôle. »

Je lui dis qu'on m'avait déjà conté l'affaire ; le public en était désolé, car Ferraris, quoiqu'il ne fût plus jeune, était à cette époque le plus grand acteur de l'Italie.

Il me pressa tant que j'acceptai, en pensant à Raffaëliino.

La représentation commençait à huit heures ; mais je n'avais rien à préparer. Ferraris était de ma taille ; je pouvais me servir de ses costumes ; quant au rôle qu'il devait jouer ce soir-là, je le savais par cœur, l'ayant joué bien souvent moi-même avec la troupe de la Zinzara.

Qu'était-elle devenue, la pauvre femme ? C'est à elle, à elle seule que je pensai quand je pris le rôle de Ferraris et que, pour la première fois depuis que j'avais joué avec elle, je mis le pied sur un théâtre « orné d'un toit », selon l'expression de mon Piémontais.

Cette soirée changea ma destinée du tout au tout. Quand la toile tomba, ma réputation était faite à Florence. Moi, le Pascarel du peuple, j'étais en mesure de devenir ce que je voudrais.

Toute la ville semblait affolée ; on me reconduisit à mon taudis avec tous les honneurs du plus bruyant triomphe ; et la foule s'obstina à rester sous ma fenêtre la moitié de la nuit, pour le plaisir de chanter mes louanges.

Une partie de mon succès provenait certainement des préoccupations du moment. J'étais devenu pour tout le monde une incarnation de la libre Italie ; et j'aime toujours à croire que ce témoignage de sympathie s'adressait moins à Pascarel l'acteur qu'à Pascarel le patriote.

A partir de cette soirée, mon nom se répandit non-seulement en Italie, mais encore dans les autres pays. Au bout de quelques mois, chacune de mes heures se payait au prix de l'or et des diamants. J'acceptais pour l'amour de Raffaëliino, car le cher petit m'avait sauvé de la folie, peut-être de la mort.

Pendant l'hiver, les villes se disputaient ma présence, et cette espèce de rivalité faisait qu'on me payait beaucoup plus cher que je ne le mérite. Mais, quand les vignes sont en fleur, je ne manque jamais de revenir à Florence, et je ne joue que pour mes compatriotes les Florentins pendant toute la durée de l'été.

Pour les autres cités, je suis le Pascarel des rois, des beaux esprits, des grandes dames et des chercheurs de plaisir. Je reçois autant de tabatières d'or et de beaux compliments que Marzocco autrefois recevait de baisers de ses captives.

A Florence, je suis le Pascarel du peuple, qui ne m'aperçoit jamais sans s'attrouper autour de moi. Là, je redeviens moi-même, et j'ai mon vrai monde autour de moi. Des étrangers, les mains pleines d'or, viennent pour me tenter et me disent de les suivre à Bade, à Monaco, en Belgique, en Russie, je ne sais où encore.

Mais moi je refuse, et je reste ici à jouer tout l'été, quand il m'en prend fantaisie, sur des théâtres en plein air, devant mon public d'autrefois.

Si pendant une moitié de l'année je n'entendais pas ces rires profonds et sonores, je perdrais toute ma force et tout mon talent. J'y ai été trop longtemps habitué pour pouvoir m'en passer maintenant. Voilà comment j'emploie ma vie pour l'amour du cher enfant, qui passe ses journées à rêver de musique, dans une petite maison dont les fenêtres donnent sur le jardin d'un couvent tout près du palais Torregiani. D'ailleurs, il faut bien faire quelque chose, ou l'on deviendrait fou.

Sur la route de Signa, j'ai rencontré Brunotta. Elle est plus rondelette, plus brune, plus gaie que jamais ; elle frappe son mulet à tour de bras et crie toujours contre ses volailles.

Comment ai-je jamais aimé cette sotte petite figure boudeuse ! Oh que les hommes se trouvent ridicules, quand ils se regardent dans le miroir de leurs anciennes amours. Je frissonne et je me sens vieux.

Qui est-ce qui m'a donc poussé sur cette route aujourd'hui ?

Et me voilà toujours avec ma branche de laurier à la main. Le laurier n'est plus vert ; l'hiver a passé dessus et l'a jauni. On devrait toujours peindre les lauriers ainsi, car qui les a jamais cueillis à son printemps ?

Mon ami continue à peindre son étude de Panfilo et me répète que je ne serai jamais vieux ; il prétend que les artistes ne le sont jamais.

Peut-être y a-t-il quelque vérité dans cette affirmation.

Au fond, nous sommes des enfants jusqu'au bout, et des enfants toujours prêts à rire, même au milieu de nos larmes, et il y a toujours un sanglot au milieu de nos rires ; en cela, nous sommes vraiment des enfants.

Le peintre se lève, cueille une branche de laurier toute verte et me la tend.

« Prenez celle-là, dit-il ; vos lauriers ne sont ni fanés ni jaunis. »

Là-dessus, je ne suis pas de son avis :

« Je préfère ces feuilles froissées et jaunies par l'hiver je les trouve bien plus vraies. Mais, au fait, je n'ai rien à voir avec les lauriers d'aucune espèce. Passez-moi plutôt une de ces plantes dont le vent emporte les graines ailées comme des plumes, sans que personne s'inquiète de savoir où elles tombent. Si vous tenez à peindre un acteur avec un emblème, peignez-le avec celui-là. »

Mais mon éloquence ne touche point l'artiste : il tient à peindre son Panfilo avec du laurier ; tout ce qu'il accorde, c'est que le laurier sera jaune.

Il me dit que j'ai l'air de sortir du Décaméron ; je lui réponds que tous les Florentins en ont l'air aussi. Nous avons chacun la figure de nos pères, sinon leur vigueur et leurs florins.

Dans tous les cas, il est absurde de peindre un acteur avec un laurier, ce laurier fût-il flétri, car sa renommée ne lui survit pas : elle s'éteint avec lui. J'ai une espèce de renommée maintenant ; avec quel bonheur je l'échangerais contre ce que j'ai perdu ! J'étais si heureux dans mon ancienne vie !

Gaîté, liberté, grand air et plaisirs, j'avais tout cela à la fois, et j'avais le bon sens de ne pas chercher ailleurs.

Apprenti chaudronnier, j'étais heureux et n'avais cure des antiques Pascarel ; étudiant à Pise j'étais heureux ; heureux encore quand je suivais la Zinzara et sa petite troupe ; trois fois heureux quand je fus tout à fait mon maître et que je promenai le théâtre dell'Arte à travers le monde, faisant rire ou pleurer à mon gré les jolies paysannes brunes et les vigoureux forgerons.

Maintenant que l'on m'appelle un grand génie, que les despotes et leur entourage rient ou pleurent à la moindre parole que je prononce, au moindre geste que je fais sur les grands théâtres, je ne fais pas plus de cas de moi-même que d'une bulle de savon lancée en l'air par le souffle d'un enfant.

Le cœur n'est plus à la plaisanterie ; le chagrin au contraire s'est approché de moi. Quand je fais rire le public, il me semble que je le fais rire de ma propre tristesse. Pouvez-vous me comprendre ?

Non ! Qui pourrait comprendre un artiste ? L'artiste ne se comprend pas lui-même.

On m'appelle grand artiste. Soit, puisqu'on y tient. Quant à moi, je sais que j'avais plus de grandeur réelle sous mon toit de toile déchirée. L'artiste n'est vraiment grand que quand il vit de la vie idéale de son imagination ; quand son cœur souffre, comment peut-il vivre de cette vie ?

« Avez-vous vu Pascarel... le grand Pascarel ? »

Voilà ce qui se dit ; et la foule accourt, en ouvrant de grands yeux. Quelquefois je joue mes propres pièces, et on s'écrie :

« Que de génie ! »

Plus d'un roi m'a fait appeler pour me donner une tabatière enrichie de diamants ; plus d'une grande princesse m'a jeté son bouquet d'orchidées, attaché avec un ruban enrichi de diamants. On court après moi dans les rues ; on met mon portrait en vente entre la courtisane à la mode et le dernier assassin. Que peut-on demander de plus à la fortune ?

Rien, que je sache.

Seulement, qu'est devenue ma gaîté d'autrefois, alors que, le cœur léger, j'avalais le pauvre vin de la montagne, après avoir joué devant un auditoire de tailleurs de pierres et de vignerons ? Ah ! le bonheur ne va guère avec les lauriers !

Je suis un fou ; je le sais bien. Qu'était-ce après tout qu'une enfant aux cheveux blonds et à la voix douce, pour changer à mes yeux la face du monde ?

Rien, répond ma raison ; mais la raison n'a rien à voir à notre vie, et quand on ne sait même pas si l'objet que l'on aime est mort ou vivant, c'est bien dur, vous savez.

Quand un village acclamait mon nom, j'étais heureux ; je ne demandais rien de plus à la terre ou au ciel que de rire à ma fantaisie, libre et sans souci, pendant les longues années de mon existence.

Aujourd'hui que les cités proclament mon nom et que les hommes viennent à moi les mains pleines d'or, qu'ai-je gagné au change ? Et cependant nous voilà au mois d'avril, et je suis revenu dans ma cité des lis.

« Vous perdez la moitié de votre année, me disait l'autre jour un Français. Vous jetez à vos Florentins pendant l'été toute la fortune que vous avez amassée pendant l'hiver en Russie, à Paris ou à Rome. »

Si je le fais, c'est que je préfère mes Florentins à la Russie, à Paris, à Rome, et puis à quoi me servirait la fortune ?

D'ailleurs j'aime à être libre dans cette charmante saison, où les lucioles parsèment la terre de leurs feux et où les magnolias ouvrent leurs belles fleurs blanches,

Peut-être encore entre-t-il dans ma nature une certaine dose de paresse ? D'ailleurs j'ai toujours été vagabond de cœur, et je dois faire la part du vagabondage. Et puis mes opinions ont bien changé sur l'art et les artistes ; autrefois, quand je n'avais qu'un théâtre de toile et un parterre d'ouvriers, je regardais le comédien comme le plus grand des artistes, puisqu'il les résumait tous, et les moindres détails de sa vie me semblaient pleins de charme.

Le monde m'a donné plus que je n'attendais de lui ; mais je m'aperçois que ce qu'il m'a donné ne vaudra jamais ce que je n'ai plus : la vie a perdu pour moi tout son charme.

C'est ingrat ce que je dis là. Oui, je le reconnais. On m'appelle bel esprit et poète, on m'appelle Martial et Plaute ; on dit que je suis un Boccace en action et un Arioste en costume d'Arlequin. Tout cela est bien joli, si ce n'est pas tout à fait vrai ; mais on sait du moins qu'à Novare ce n'est pas avec une batte d'Arlequin, mais avec une épée, que je me suis battu ; on sait que, derrière Pascarel le comédien, il y a Pascarel le patriote. Ce titre-là, je le préfère de beaucoup à celui de prince que portèrent mes ancêtres. Mais tout cela n'empêche pas que le monde a perdu pour moi tout son charme.

« Voilà, dit le peintre Varko, le moment de nous reposer. »

En disant cela, il rentra dans son atelier, tout parfumé de l'odeur des fleurs.

« Etendez-vous là, et fumez. Nina apportera des fruits et du vin ; en attendant, regardez un peu ma Mona Lisa ; c'est mon travail de cet hiver. »

Il me poussa doucement jusqu'à l'endroit convenable pour bien voir, et tira le rideau de velours. La lumière tombe alors sur un cadre sculpté du XVI^e siècle ; ce cadre est d'une couleur sombre relevée de place en place par des écussons d'émail et des devises héraldiques. Il est surmonté d'une couronne ducale. La Mona Lisa de mon ami est un portrait de femme en pied.

Elle se détache sur un fond brillant de lauriers roses et s'appuie sur un balcon du XIV^e siècle. Son costume est d'une vieille étoffe d'or très-curieuse ; la robe est échancrée ; dans l'échancrure, sur la blancheur de la peau, ressort un bouquet d'oeillets rouges ; un luth brisé est à ses pieds ; elle ne sourit pas ; on dirait qu'elle sait pourquoi les cordes du luth sont brisées et pourquoi la musique a cessé.

Rouge et or ! comme cette peinture est éclatante ! Et le visage de cette femme est beau au milieu de tout cet éclat ; on dirait que sur le luth brisé a résonné le dernier chant d'amour qui puisse lui plaire.

C'est une étrange peinture.

Je reste devant le tableau de Varko comme aveuglé et l'esprit plein de confusion. Ce que je vois, je le sais à peine ; et voilà que l'artiste, impatienté, me demande ce que j'en pense.

Ce que j'en pense, qui le sait moins que moi ?

Je lui dis brusquement que son fond de lauriers roses ne devrait pas avoir tant d'éclat. Titien a toujours peint ses roses d'été dans une demi-teinte discrète ; les roses du Titien, excepté sur les joues de ses femmes, sont froides et pâles et n'ont pas cet éclat.

Voilà ce que je dis à Varko, et, pendant que je lui parle, mes yeux restent fixés sur le fond éclatant des lauriers roses ; les yeux de la femme me renvoient mes regards, et toutes sortes de songes évanouis dressent leurs têtes autour de moi comme autant de petits serpents.

Varko me parle : j'entends le son de sa voix ; quant à ce qu'il me dit, je n'en ai pas la moindre idée.

Peut-être me raconte-t-il l'histoire du portrait.

A quoi bon ?

N'y a-t-il pas là un luth brisé qui me la raconte ?

« Et son nom ? » lui demandai-je brusquement.

Varko se mit à rire de bon cœur.

« Vous n'avez donc pas écouté un mot de ce que je vous ai dit ? s'écria-t-il. C'est à peine un portrait ; décidément, vous ne m'avez pas entendu. C'est pourtant bien elle, telle que je l'ai vue à Florence l'été dernier. Je n'ai rien changé. Les lauriers roses étaient aussi éclatants derrière elle au coucher du soleil. Je sais bien que les roses du Titien sont pâles ; mais j'ai peint ce que je voyais. Je crois qu'il faut peindre ce qu'on voit, autant que possible. Cet or, ce rouge, tueraient toute autre figure de femme ; la sienne, non. La robe, vous pouvez le voir, est d'une ancienne étoffe florentine. Elle était en toilette de bal, elle apparut sur le balcon telle que vous la voyez, au soleil couchant. Je fis un croquis que je lui montrai le lendemain. Voilà l'histoire de mon tableau. Maintenant, comment dois-je l'intituler ? Je ne puis mettre son nom ; elle n'y consent pas. Ce pourrait être la « tanta rossa » de Dante, ou la maîtresse de Giorgione ; c'est bien l'air qu'elle devait avoir sur son balcon, à Venise.... Le luth est brisé ; elle n'entendra plus d'autre musique ; encore un peu de temps, et les feuilles des lauriers roses tomberont comme une pluie sur son tombeau et sur celui de son amant. Ce tableau redirait toute l'histoire de Giorgione, et pas trop mal, ce me semble. Quand je lui ai demandé si je pouvais appeler mon tableau *la Maîtresse de Giorgione* elle m'a répondu : « Comme vous voudrez ! Mais il me semble que la maîtresse de Giorgione devrait sourire ; elle devrait prévoir que la mort sera miséricordieuse pour elle et pour son amant. Mais faites comme vous voudrez, » a-t-elle ajouté. Et j'ai conservé mon titre. Après tout, c'est plutôt vénitien de couleur que florentin. Son nom ? Je m'étonne que vous me le demandiez : le monde vous connaît si bien tous les deux. Elle vient souvent à Florence, quoiqu'elle n'y soit pas en ce moment. C'est la fille d'un grand personnage, d'un très-grand personnage. »

Là-dessus, il laisse retomber le rideau, un peu piqué de ma critique ; et moi, à travers les plis du velours, je revois les lauriers roses, le luth brisé, et

les yeux de la femme attachés sur les miens, les yeux qui ne sourient pas, tandis que ceux de la maîtresse de Giorgione devaient sourire.

Car, à mes yeux, la figure de ce portrait semblait ressuscitée d'entre les morts. C'était la fille d'un grand personnage, m'avait dit le peintre. Soit ! n'était-ce pas aussi la fille d'un grand personnage, l'enfant qui avait marché à mes côtés à travers les prés tout blancs de fleurs de lis et à travers les champs de maïs qu'argentait la lune, chantant comme l'oiseau, sans souci du lendemain ?

Cette fois encore, je frissonne, et je suis devenu vieux. Le souffle d'un fantôme passe sur moi : c'est le fantôme d'un amour mort.

Par cette belle journée d'avril qui réjouit la terre, j'ai rencontré deux de ces fantômes. Elle, ne vaudrait-il pas mieux la retrouver endormie sous le marbre d'un tombeau que parée de cette étoffe d'or et de ces bijoux, et avec cette expression de désespoir dans le regard ?

Le luth est brisé ; conserverait-elle des souvenirs ? A-t-elle oublié ? A-t-elle pardonné ? Qu'importe, puisqu'elle est la fille d'un grand personnage. Il faut qu'elle soit comme morte pour moi, vous savez.

Considérer comme morte une personne vivante, c'est horrible ; sa voix, qui parle encore aux autres, ne vous parlera plus jamais. Le monde est plein de situations semblables à celle-là. C'est alors qu'on s'étonne de voir le soleil continuer sa course ; c'est alors qu'on s'étonne que tous les hommes ne soient pas devenus fous.

L'herbe était humide de sang le jour de Novare, et les boulets de canon nous fauchaient comme la faucille fauche le blé. Comment se fait-il que la destinée m'ait épargné au milieu de ce carnage ?

Je m'en étonne, et je vieillis.

J'ai essayé d'aimer d'autres femmes ; j'ai dit à d'autres femmes que je les aimais ; je ne suppose pas qu'elles aient pu me croire, car je ne me croyais pas moi-même. Quant à elle, elle est devenue telle que me la représente cette peinture, une grande dame avec des diamants sur la poitrine. De cette jolie enfant, capricieuse, volontaire, que j'ai reconduite à travers les rues de Vérone le soir du bal masqué, ne reste-t-il donc rien, pas même un regret ?

Elle rougit, sans doute, cette illustrissima, quand elle se rappelle qu'elle a vagabondé avec des comédiens ambulants, quand elle se rappelle qu'un de ces comédiens a posé ses lèvres sur ses joues et a tenu sa petite main dans la sienne, un certain jour d'automne, quand les anémones des bois étaient en fleur.

Personne ne saura que je m'en souviens aussi, elle moins que personne, si je venais à la rencontrer. Il y a des choses que l'on est tenu d'oublier, ou du moins on est tenu de vivre comme si on les avait oubliées. Et l'oubli, qu'est-ce autre chose que le commencement de la vieillesse ?

« Vous êtes bien sûr qu'il n'y a jamais de scorpions par ici ? »

Voilà ce que me disait Astra, la comédienne, ce même jour d'avril ; nous montions ensemble vers le théâtre en plein air qui attire toute la ville de Florence les soirs d'été. Il est dressé dans un bois de pins, sur la pente d'une colline, en dehors de la porte de la Croix.

En prononçant ces mots, elle s'étendit sur l'herbe, en se cachant le visage parmi les lis ; les ombres d'une vigne se jouaient amoureusement sur son beau corps indolent.

Je lui répondis que non.

Hélas ! si abondants que soient les lis, partout il y a maintenant un scorpion pour moi.

Par cette belle soirée d'avril, à minuit, quand la représentation est terminée, nous offrons à Astra et à Poppea un grand souper sous une tente.

Elles ont admirablement joué ; elles ont eu tout le succès et toute la gloire que leur âme peut désirer ; aussi elles rient à gorge déployée, sachant bien que leurs lèvres rouges font ressortir l'éclat de leurs dents blanches ; elles jouent avec des bouquets attachés par des rubans ornés de bijoux que les jeunes nobles leur ont jetés.

Elles sont célèbres, gâtées, capricieuses, cruelles à l'occasion et jalouses toujours ; elles sont comme des enfants, dans leur joie ; elles sont comme tous les artistes du monde.

On voit flotter les plis blancs de la tente ; les jeunes acteurs ont prodigué la verdure, les bannières et les banderoles.

Quand la toile s'entr'ouvre, on voit du dedans les magnolias en fleur.

Il y a des rires et des plaisanteries sous la tente ; on y voit toutes les amoureuses folies que sont en droit d'exiger des femmes comme Astra et Poppea, quand elles daignent poser leurs regards brillants sur les fils des hommes.

Elles sont étendues mollement, comme des femmes de Titien ; leurs bijoux étincellent, et leurs jolies mains écrasent les fruits mûrs ; au dehors, le peuple forme des groupes qui se dispersent peu à peu en chantant de douces mélodies. Nous-mêmes, nous descendons un peu plus tard ; il a pris fantaisie à Astra et à Poppea de laisser piaffer leurs chevaux à la porte et de se servir ce soir-là de leurs jolis petits pieds.

Leurs robes de soie frissonnent sur l'herbe et abattent les lis ; les jeunes gens les précèdent avec une flûte et une mandoline et chantent l'*Invitation* de Paësiello ; on voit comme des taches bleues aux endroits où croissent des iris ; l'air est parfumé de l'odeur des magnolias ; la nuit est aussi claire que le jour ; il est une heure passée. Florence dort tranquille sous les rayons de la lune.

Une figure voilée et masquée nous dépasse ; Astra et Poppea ressentent un petit frisson. Cette figure voilée a quelque chose de lugubre à la clarté de la lune ; les deux actrices prétendent que c'est un père de la Miséricorde ; moi, je vois bien que c'est une femme ; mais pourquoi est-elle masquée ? Qu'est-elle venue faire sur la colline ? Car nous ne sommes pas même en carnaval.

Nous franchissons les portes ; le chant et la musique éveillent les échos des vieilles rues à mesure que nous avançons ; nous voici sous les murs de l'église de la Croix. Nos chanteurs baissent la voix et changent de ton ; ils se souviennent que Michel-Ange et Léonard de Vinci reposent dans cette église.

De temps à autre, une femme nous jette une rose par un treillis ; quelque amoureux sort de la baie d'une porte et regarde prudemment si on l'observe ; par moments, une grande lumière tombe sur nous du haut d'un balcon où deux ombres s'appuient l'une contre l'autre. Quand nous débouchons sur la place de la Seigneurie, nous voyons, malgré l'heure avancée, des groupes nombreux où l'on parle avec agitation.

Après avoir reconduit Astra et Poppea à leur palais, nous nous arrêtons à regarder la cathédrale ; quelqu'un a planté en face de la Judith en bronze le drapeau aux trois couleurs ; le rouge brille comme du sang.

« Qu'y a-t-il donc ? » demandons-nous.

On nous répond par ces deux mots :

« La guerre ! »

Encore une fois, il y avait la guerre dans le Nord. Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je suis fatigué d'Astra et de Poppea, et des mascarades et des folies, et de mes lauriers de papier, et des harnais que j'ai endossés, et des pluies d'or et du rire des sots.

Je monte mon escalier d'un pas allègre ; je vais droit à une vieille armoire, et j'en tire un sac de soldat et un vieux fusil que j'ai déjà portés dans les plaines de la Lombardie. Voilà de vrais amis et dignes d'un homme ; quand on est Florentin, on est soldat avant tout.

Sur le canon du fusil, voici une tache de rouille ; c'est le sang d'un étudiant, d'un camarade qui fut tué à côté de moi. Je n'ai jamais eu le cœur d'y toucher. Mon pauvre sac est bien pelé et bien déchiré. Il était presque neuf le jour où je suivis la Zinzara et sa troupe. Voici des traces de fruits ; la Zinzara avait eu la fantaisie de me remplir mon sac de cerises ; un mourant a appuyé sa tête sur ce sac, au milieu d'une prairie foulée aux pieds, près d'un village qui fumait au milieu des champs de millet, le jour où périrent les espérances de Charles-Albert, au coucher du soleil.

Comme je m'oubliais à contempler mes reliques, quelques amis se précipitèrent dans ma chambre.

« Vous ne partez pas, Pascarel ? s'écrièrent-ils.

– Je pars.

– Mais vous êtes fou, » dirent-ils en chœur.

Je secoue les épaules.

« C'est bien possible.

– Mais votre renommée ?

– Oh ! altro, mes lauriers de papier, ma parure de mardi gras,.... et puis ?

– Mais vous serez ruiné !

– C'est bien possible.

– Comment ! au moment où vous êtes illustre, au moment où le monde recueille comme des perles les paroles que vous laissez tomber ! Renoncer à tout cela pour prendre le sac de simple soldat.... c'est de la folie.

– Peut-être. L'Italie a besoin de Venise et de Vérone. »

J'essuie les taches de mon sac, et je pense au passé.

Comme c'est étrange ; nous autres étudiants, à Pise, nous rêvions de ce qui arrive aujourd'hui ; on nous traitait alors de fous et de mauvais sujets, quand nous allions par les rues douze de front chantant des sonnets de Manzoni, et voilà que ce que nous rêvions arrive de point en point, avec un caractère romanesque qui donne aux événements quelque chose de magique.

A la fin, mes amis se retirent ; ils se retirent désappointés, en se disant :
« C'est un fou ! »

Il fait encore sombre autour de moi ; le jour commence seulement à poindre : ma pensée se reporte vers Pise.

Quelle charmante et innocente jalousie elle éprouvait, la donzella, lorsque, appuyée à la fenêtre grillée, elle apprenait comment la Zinzara avait attaché un ruban écarlate au manche de ma mandoline.

Elle ne rêvait que grandeur et richesse, et cependant elle a mené avec moi la vie errante. Elle n'aurait pas été longtemps heureuse ; il vaut mieux qu'elle soit comme elle est aujourd'hui. Et cependant... pense-t-elle quelquefois aux heures que nous avons passées ensemble au milieu des vignes, le pied léger, le cœur content ?

Oh ! ces beaux jours disparus, ils étaient si gais, si pleins d'innocence et de simplicité ! Pourquoi n'ont-ils pas duré toujours sous le beau ciel de la Toscane ? La ville dort encore. Quelques cloches commencent à sonner. Que de femmes vont se lever de leur lit et courir à travers l'obscurité jusqu'à l'église ! Elles vont prier pour leurs fils ou leurs amoureux qui partent pour la guerre, sur les antiques champs de bataille de la Lombardie, là où les vignes et le maïs sont si verts.

Moi, je n'ai personne qui songe à prier pour moi. Il en est toujours ainsi, quand on a trop aimé. Nous cueillons la rose avec trop de précipitation, le vent a emporté les feuilles dans toutes les directions, et nous demeurons les mains vides.

Bon ! mais j'ai là mon fusil et il y a toujours une Italie.

Puisque le luth est brisé, il est temps que je tombe où sont tombés autrefois mes camarades, au milieu des blés foulés aux pieds.

II

SON HISTOIRE A ELLE.

Connaissez – vous l'église de Sainte-Marguerite, cette petite église de forme carrée, dont la cloche résonne dans une tour ouverte à tous les vents, là-haut sur les collines ?

Le petit jardin du sacristain est entouré de murs de trois côtés ; le quatrième forme une terrasse, d'où la vue embrasse des pentes couvertes de vignes et descend jusqu'à Florence. Ce serait un rêve de vivre là et de ne compter les mois et les années que par le changement de couleur des feuilles de la vigne. Seulement pour vivre dans cette solitude il faudrait être heureux.

Souvent, je viens là pour trouver un peu de repos ; je m'appuie sur le parapet de brique pour voir le soleil disparaître derrière l'azur profond des montagnes de Carrare pendant que l'immense vallée ressemble à un océan d'or en fusion. J'y suis venue très-souvent autrefois avec Pascarel. Un jour d'avril, entre autres, nous étions montés jusqu'ici, et nous étions arrivés dans le jardin par l'église ; il s'assit sur le parapet, et moi sur un petit banc de pierre.

La messe venait de finir ; le sacristain et sa femme se disposaient à déjeuner ; ils nous apportèrent quelque chose à manger, et il nous fut

impossible de refuser. Nous les payâmes en leur chantant des chansons de Florence, avec accompagnement de mandoline.

Aujourd'hui, me voici à la même place ; rien n'est changé autour de moi ; la femme du sacristain vient à moi en souriant et me présente un petit bouquet sans cesser de tresser sa paille. Elle m'appelle illustrissima et regarde mes bijoux avec admiration.

Elle n'a pas vieilli d'un jour ; et son mari est penché sur la terre brune, nouvellement remuée, occupé à lier des touffes d'œillet, absolument comme autrefois. La scène est la même ; il n'y manque que la musique. Que la musique ! Je m'appuie sur le parapet, et je regarde.

Au-dessous de moi, un paysan et une paysanne passent à l'ombre des oliviers nouveaux ; tous les deux sont jeunes ; il rit, elle rougit.

Je donnerais tout au monde pour être à la place de la jeune fille, pour marcher nu-tête au soleil, pour être pauvre, pour tresser de la paille tout en marchant à travers les sillons envahis par l'herbe. Car la musique a un sens pour elle. Une chanson de paysan, un refrain rustique, en voilà assez pour réjouir son cœur. Elle est bénie entre toutes les femmes.

Pour moi, au contraire, la terre verdoyante est silencieuse ; la musique est morte. Varko le peintre a fait mon portrait l'autre jour. J'étais en toilette de cour.

Il m'apporta un vieux luth du quatorzième siècle, en me priant de chanter quelque chanson florentine pendant qu'il travaillait. Comme j'étendais la main, le luth tomba à terre et se brisa.

« Peignez-le comme cela, » lui dis-je.

Je ne lui expliquai pas pourquoi.

Le luth est, dans le tableau, si bien brisé qu'il n'est plus au pouvoir des hommes de le raccommoder. Varko appelle son tableau : la Maîtresse de Giorgione. Ce titre me semble mal choisi, car la maîtresse de Giorgione devait être heureuse et gaie !

Il y a quelques années seulement qu'il m'a envoyé un bouquet de roses en signe d'adieu, et il me semble qu'il y a des siècles.

Pendant de longs mois, ma vie ne fut qu'une suite de cauchemars douloureux. Quand je me réveillai, je ne vis plus les murailles nues, ni la

fenêtre sculptée, ni la figure familière de la pauvre vieille Giudetta. Tous ces objets avaient disparu comme s'ils n'avaient jamais existé.

J'étais entourée d'or, d'argent, de linge fin et d'étoffes de couleur claire ; il y avait devant moi de grandes fenêtres à travers lesquelles je voyais une grille dorée et des marronniers en fleurs ; des enfants joyeux couraient çà et là les mains pleines de bouquets de lilas.

Florio me murmurait à l'oreille :

! Oh ! carina mia, vous vivrez, vous vivrez ! Regardez seulement ; nous sommes à Paris, et nous sommes si riches, si riches ! Vous vivrez, carina mia ; n'est ce pas que vous essayerez de vivre ? »

Je le regardai d'un air effaré, en écartant les boucles de cheveux qui me couvraient le front.

Vivre ? A quoi bon vivre, puisque tous les lis étaient morts en Toscane ?

Un autre jour, on mit devant moi de grands écrins remplis de saphirs, de diamants, et autres pierres précieuses. On me dit que c'étaient des bijoux de famille.

« Faites-vous bien belle, me dit mon père, car vous paraîtrez ce soir dans le monde. »

Je n'avais qu'à obéir. Le monde me vit et s'éprit de moi. Je lui fus reconnaissante, car son idolâtrie m'aidait à oublier. Tout valait mieux pour moi que de demeurer seule, absorbée dans mes souvenirs et dans mes regrets. Je sentais que je devenais folle à force de regretter les doux ombrages des collines toscanes.

Ne suis-je pas folle, aussi folle que la folle de Dino ? Elle suppliait les eaux du fleuve de lui rendre son Dino ; moi, j'évoque les jours du passé : ils sont aussi muets que Dino.

Mon père est bon pour moi, à sa manière, car il est toujours froid et nonchalant. Il est fier de moi, parce que le monde me trouve belle, et il me donne en un jour de quoi enrichir à jamais tel petit hameau de la montagne.

Les hommes m'aiment, ou du moins ils jurent qu'ils m'aiment. Moi, je m'amuse d'eux, et l'on dit que je n'ai pas de cœur. Les femmes me portent envie et me détestent. En voilà bien assez, ce me semble, pour faire le bonheur d'une femme.

Eh bien ! rien de tout cela ne me touche ; les richesses que j'ai tant souhaitées, je les déteste. Souvent, je secoue la tête pour faire tomber les bijoux qui me pèsent, je me jette à terre, et je pleure comme la folle de Ferrare, je pleure le temps où Pascarel entrelaçait des coquelicots dans mes cheveux pour me faire une couronne.

Bien des gens me demandent en mariage. Souvent, mon père me regarde avec curiosité et me dit :

« Cueillez les roses de la vie pendant qu'il en est temps ; c'est un sage conseil, quoiqu'il vienne d'un poète. »

Cueillir des roses, moi ? moi qui serre sur mon cœur une rose morte que personne ne voit, comme la vieille Giudetta y a serré les siennes pendant cinquante longues années de silence et de foi. Je n'ai pas la foi ; si j'avais eu la foi, aurais-je permis à une chose aussi vile et aussi misérable qu'une folie amoureuse déjà passée de se placer entre lui et moi ? Je le sens bien maintenant, mais il est trop tard. Voici du moins en quoi je serai fidèle.

La nuit de la Toussaint, sur les hauteurs de Fiesole il m'a donné un baiser ; jamais un autre homme ne me touchera. Parmi les hommes que je vois, il y en a un surtout qui voudrait me faire manquer à mon serment.

Je ne l'ai vu que depuis peu de temps, seulement depuis que nous sommes revenus dans ce beau pays de Toscane.

C'est lui qui, dans la riche villa où Pascarel avait consenti à monter, m'avait priée de chanter, avec une insistance si insolente.

C'est le cousin et l'héritier de mon père ; je ne m'étais pas trompée en croyant que sa figure ne m'était pas absolument inconnue ; il ressemblait un peu à mon père.

Par moments, je me demande s'il me reconnaît, lui aussi ; je ne saurais le dire. C'est un sujet qu'il n'aborde jamais ; il est plein de grâce et de courtoisie ; mon père raconte à tout le monde que j'ai été élevée dans un couvent du nord de l'Italie. Tout le monde le croit ; pourquoi ne le croirait-on pas ?

Par moments, je me figure que mon cousin ne le croit pas et qu'il me reconnaît pour l'Uccello qui accompagnait Pascarel.

Il m'aime, ou du moins il me fait la cour avec beaucoup d'ardeur et de délicatesse en même temps. Mon père l'approuve et le favorise, autant du

moins que le lui permet sa nonchalance. Ce jeune homme est l'héritier de son titre et de sa fortune ; il ne serait pas fâché de me voir porter le nom et partager la fortune.

Mon cousin a la beauté, la grâce et l'aisance de mon père ; il est très-bien élevé ; mais au moment même où il me parle à l'oreille avec le plus d'éloquence, c'est une autre voix que j'entends, une voix douce et sonore, qui parle le plus pur toscan. Cette voix me dit :

« Oh ! gioja mia ! »

Et je me trouve transportée en esprit sur la colline, près de Fiesole, par cette brillante nuit de la Toussaint. Comment oublierais-je une pareille nuit ? Comment ne m'en souviendrais-je pas jusqu'à l'heure de ma mort ?

Dans le monde où l'on chante mes louanges, il y a toujours quelqu'un qui ajoute :

« C'est une belle créature ; mais elle est sauvage ; elle semble n'avoir jamais été domptée. »

Et lorsqu'à la fin d'une soirée je me débarrasse de mon velours précieux et de ma riche dentelle, je soupire après le jupon couleur d'ambre que je portais quand je courais tête nue à travers les vallons et les collines. Je suis si jeune encore, et je me trouve si vieille !

« Que dirait Mariuccia, si elle pouvait nous voir aujourd'hui ! »

Le bon Florio me répète cela cent fois par jour.

Oui, j'ai aujourd'hui la grandeur et la richesse, après lesquelles je soupirais dans mon ingratitude, lorsque j'étais assise avec elle aux pieds de la statue de Donatello. A quoi tout cela me sert-il ?

Je ne puis pas voir une pauvre petite anémone blanche sous les oliviers sans que mon cœur se consume de désir et ne devienne triste jusqu'à la mort.

Il y a donc trois ans, seulement trois ans, que je l'ai vu pour la dernière fois, dans la chambre de Giudetta, et il me semble qu'il y a trois siècles.

Les hommes parlent de lui ; j'entends prononcer son nom et je le vois sur les murs des cités. Sa renommée s'est répandue comme un éclair à travers le monde.

« La renommée d'un comédien, dit mon cousin avec un sourire de mépris, c'est comme un champignon, qui pousse en une nuit et disparaît en

un jour. »

Est-ce que mon cousin se souviendrait quand il parle ainsi ? Je serais tentée de le croire.

Dois-je me réjouir de lui voir sur la tête ces lauriers de papier, comme il les appelait en riant ? Non, parce que l'art est un rival bien plus à craindre qu'une femme.

Ah ! si j'avais su combien l'amour d'une femme doit être confiant dans son aveugle soumission ! Oui, peut-être ; mais quoi qu'il en soit aujourd'hui, mon cœur est dévoré d'un amour brûlant.

La nuit dernière, j'ai été assez faible pour vouloir contempler encore son visage sur la colline où s'élève le théâtre d'été ; j'ai laissé mes chevaux en bas, et je suis montée à pied. Comme la nuit était belle et calme ! Comme les spectateurs étaient suspendus à ses lèvres ! Comme ils retenaient leur haleine ! comme leurs yeux brillaient ! Et tout à coup trois mille voix crièrent :

« Pascarel ! »

Je me glissai parmi les spectateurs les plus obscurs, et j'écoutai, et en écoutant je perdis toute notion du temps et du lieu ; j'étais redevenue l'Uccello du théâtre *dell' Arte*, heureuse parce que la brise soufflait, heureuse parce que le soleil se lèverait demain, heureuse comme les fleurs dans une prairie.

Mes voisins me firent de la place et ne se donnèrent même pas la peine de remarquer que j'étais masquée. Le silence fut de nouveau rompu par de bruyantes clameurs ; la musique avait cessé ; le public faisait entendre un tonnerre d'applaudissements. Pascarel reparut léger comme un léopard, et l'on entendit de nouveau une tempête de cris et un tonnerre d'applaudissements.

Il y eut un nouveau silence ; il parlait ; puis une nouvelle salve, puis un autre silence et encore un grand tumulte, et la multitude s'écoula lentement.

Je me trouvai toute seule.

Près de moi, j'entendis rire et chanter, et tout à coup j'éprouvai une douleur aiguë comme si un serpent venait de me mordre. Je reconnus le rire sonore et frais de Pascarel, mêlé à des rires de femmes, et j'entendis ensuite

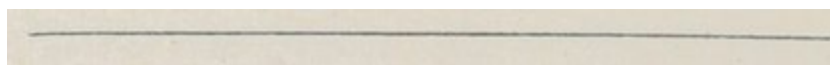
le refrain d'une chanson d'amour. Je sortis de la salle en tâtonnant comme un aveugle.

Il était là, debout ; ses lèvres riaient ; la lumière de la lune l'éclairait en plein.

Il y avait un ruban écarlate au manche de sa mandoline ; une belle créature s'appuyait contre lui et laissait traîner les dentelles de sa robe sur l'herbe humide ; elle lui avait passé le bras autour du cou, et sa main blanche touchait les cordes du luth.

Je connaissais sa figure ; elle venait de Venise ; on l'appelait Poppea dans son entourage. Je passai près d'eux, sans bruit, enveloppée dans mon manteau. Il tressaillit et fit une fausse note. Voilà donc comment il se souvient, lui !

Ah ! Dieu, quel est donc le sentiment que j'éprouve encore ? Ce ne peut être de l'amour ; le seul soin de ma dignité devrait suffire à me le faire haïr. Eh bien, malgré tout, je porte envie à cette jeune paysanne qui passait sous les oliviers, la main dans la main de son amoureux.



III

LA VIEILLE REINE DE LA MER.

Ce n'est pas une armée qui part pour la guerre, c'est un peuple tout entier qui se lève en armes. Nous sommes aux beaux jours de mai ; je gagne Gênes par cette charmante route du bord de la mer que j'ai déjà suivie le sac sur le dos, il y a bien longtemps, en compagnie des comédiens français.

Je me souviens encore de notre arrivée. Nous étions couverts de la poussière du chemin, mais nous n'en étions pas moins gais. Gênes était en

fête ; toutes ses rues, qui ressemblent à des échelles, étaient pavoisées de drapeaux.

Voici de nouveau Gênes au mois de mai ; cette fois, elle retentit du bruit des tambours et des clairons, du roulement sourd des canons et du pas rythmé des troupes en marche.

Aujourd'hui, les eaux, le ciel, tout est gris, tout présage la tempête ; la pluie tombe ; les collines enferment la ville d'un cercle sombre ; les vieux palais ont l'air de s'appuyer l'un sur l'autre ; les rues sont noires comme la nuit ; les oranges seules et les drapeaux tricolores forment des taches de couleur un peu gaies sur ce fond sombre et triste.

Toute la journée, ses rues et ses quais résonnent sous des milliers de pas fatigués. Toute l'Italie est là et la moitié de la France. Malgré la pluie, des bouquets sont lancés des balcons au milieu des lignes brillantes des baïonnettes. Malgré le brouillard qui couvre la Méditerranée, le salut des frégates fait trembler les vieux palais.

Les arcades et les obscures galeries qui longent la mer sont pleines de troupes qui prennent le temps de se reposer un peu, de goûter le vin et de presser les fruits sur leurs lèvres altérées.

Des groupes de petits enfants apparaissent çà et là au milieu du brouillard, semblables à des bouquets de fleurs ; les plus jeunes portent les trois couleurs sur leurs petits costumes et crient :

« Vive le roi ! Vive l'Italie ! »

Gênes est en ce moment l'interprète de toute la nation soulevée. La pluie tombe toujours ; elle éteint les flambeaux et les torches. La pluie tombe, comme si le ciel était vendu à l'Autriche.

Mais cette fois elle ne peut contraindre les gens à chercher un abri ; les drapeaux pendent tristement, mais les cœurs sont remplis d'allégresse. Je suis assis dans une de ces galeries qui font face à la mer. Cette galerie est encombrée de fruits aux brillantes couleurs, de flacons de vin, de piles de polenta. La lueur des quinquets dissipe à peine les ténèbres. Une belle grande femme brune se tient au comptoir ; ses grandes boucles d'oreilles d'or se balancent au moindre mouvement qu'elle fait.

Des soldats vont et viennent, par centaines, par milliers : zouaves encore tout imprégnés du soleil d'Afrique, Napolitains en habits de pêcheurs,

conscrits toscans avec une moustache naissante, cuirassiers en brillants costumes, nobles Italiens avec des figures du Titien, minces et élancés, en tuniques de simples volontaires.

Tout cela va et vient, rit, plaisante, boit ; les sabres retentissent, les ceintures s'accrochent aux corbeilles d'oranges ; ce sont autant d'études dignes de Meissonnier ; la lumière pâle des lampes tombe sur les croix blanches de Savoie et sur les médailles d'argent de France, tandis que, au delà du quai, la mer murmure et les silhouettes des vaisseaux apparaissent comme des fantômes. Pendant que je regarde, que j'écoute et que je réfléchis, arrive près de moi un jeune homme, ou plutôt un enfant délicat, couvert de boue comme un voyageur qui vient de loin, harassé, avec une jolie figure pâle et de belles boucles blondes. Il s'approche de moi timidement et me dit en me prenant la main :

« Cher ami, suis-je en retard ? Puis-je aller avec vous ? »

C'est Raffaëllino.

Je ne lui réponds pas tout de suite, tellement je suis surpris de le voir ici.

Je l'avais laissé à Florence en sûreté, uniquement préoccupé de ses études musicales.

« Vous ici ! m'écriai-je en lui faisant place sur le banc ; vous ici, pour faire la guerre ! Nous allons bientôt voir arriver les enfants et les femmes ! »

J'avoue que ces paroles étaient assez brutales ; mais aussi, que venait faire à la guerre un enfant aussi faible qu'un roseau ?

« Ce sera le tour des femmes et des enfants quand les hommes manqueront, me dit-il avec une douceur qui me fait rougir. N'avez-vous pas dit vous-même que ce n'est pas une armée, mais une nation en armes. »

Je garde le silence ; d'un côté, je ne puis le blâmer d'aimer l'Italie ; d'un autre côté, je suis persuadé qu'il ne résistera pas à la première marche forcée. A la lueur des lampes, je m'aperçois qu'il est plus pâle que jamais.

« Ne pourrions-nous aller ailleurs ? me dit-il tout bas. Ici, il y a trop de bruit, une trop forte odeur de vin, et d'ailleurs j'ai quelque chose à vous dire. »

Comme la pluie tombe moins fort, je m'avance avec lui le long du môle, et nous nous mettons à l'abri d'une barque qu'on a tirée sur les dalles. La

pluie ne nous atteint pas ; nous faisons face à la mer, et nous voyons à l'ancre un schooner de Galatz qui a été capturé. Alors Raffaëline tourne vers moi ses yeux brillants et me dit d'une voix émue :

« O cher ami, elle est vivante ; je l'ai vue ; je lui ai parlé hier, à Florence : elle était au théâtre d'été hier soir, et nous ne nous en sommes pas doutés ! »

Je n'ai pas besoin de lui demander qui il veut dire ; je le sens assez au trouble qui m'envahit tout entier.

« Votre donzella, lui dis-je d'un ton calme, – car je dois être calme, je ne dois pas trahir son secret. Alors elle n'est pas morte ; mais elle est sans doute bien changée. »

Il me regarde avec surprise ; il trouve peut-être que je parle bien froidement : mais c'est le ton que l'on prend lorsque l'on est trop ému et que l'on craint de trahir son émotion.

« Elle est changée et elle ne l'est pas ! me répondit-il doucement. Elle est cent fois plus belle qu'à Vérone, et pourtant elle est toujours la même. Mais elle est noble et riche ; elle est sa propre maîtresse. Voilà en quoi elle est changée, mais pas autrement. Je crois cependant. Une comtesse et un enfant qui gagne sa vie à chanter, il y a entre eux une si grande distance 1.

– Elle a fait un beau mariage ? » dis-je avec effort.

Il ne s'écoula pas une seconde entre ma demande et sa réponse ; cette seconde me parut un siècle.

« Elle n'est pas mariée ! » me répondit-il enfin.

Et alors seulement mon cœur recommença à battre. Pourquoi ? Qu'elle fût mariée ou non, cela ne m'importait pas plus qu'au premier venu de ces braves garçons qui allaient se faire tuer le lendemain au coin d'une haie.

« Elle était au théâtre l'autre soir, reprit Raffaëline ; elle m'aperçut dans la rue et m'envoya chercher ; c'était le jour de votre départ. Elle habite la grande villa au-dessus de Sainte-Marguerite. J'arrivais timidement, lorsqu'elle me cria : « Ino ! Ino ! avez-vous tout à fait oublié Vérone ? » En disant cela, elle riait et pleurait. Alors, je la reconnus, et je tombai à ses pieds. »

Pauvre petit Raffaëline ! il demeura silencieux, moi aussi.

La pluie recommence à tomber ; nous n'y faisons attention ni l'un ni l'autre. Je ne le questionne plus. Il l'a vue ! elle est dans mon pays, dans ma

ville ! et moi, je suis ici, simple soldat, avec mon fusil, engagé d'honneur à ne pas tourner le dos pour aller contempler son cher visage, car nous nous mettons en marche à la pointe du jour. A la fin, Raffaëline sortit de sa rêverie et la tête dans ses mains continua à parler :

« Je ne crois pas que son cœur soit changé. Elle est toujours aussi bonne, aussi impérieuse, aussi tendre, aussi volontaire et aussi capricieuse. Elle a ri et elle a pleuré avec moi ; elle a oublié toute sa grandeur ; elle m'a appelé son frère, son camarade, son ami, elle qui est devenue une princesse dans le pays de son père, à ce qu'on dit. C'est une femme pleine d'orgueil, de grâce et de noblesse, maintenant ; elle a la parole un peu hautaine et un peu méprisante, à ce que j'imagine ; mais elle a été si tendre pour moi ! « Oh ! Ino, m'a-t-elle dit, que je regrette le temps où nous courions tous les deux par les rues ! » Elle allait pleurer, j'en suis sûr ; mais, par orgueil, elle s'est détournée ; seulement j'ai vu qu'elle frissonnait. Alors elle me pria de lui dire mon histoire. Je me demande si vous l'avez jamais vue dans le monde ? »

Je ne puis trahir un secret qui n'est pas le mien ; j'en suis donc réduit à mentir, et je réponds :

« Jamais !

– C'est que, quand je prononçai votre nom, elle pâlit, et elle avait une expression de physionomie étrange en écoutant. Quand je lui racontai que vous m'aviez recueilli mourant de faim et que c'est pour moi que vous étiez monté sur un grand théâtre, elle se mit à pleurer ; ses larmes tombaient sur un bouquet de laurier-rose qu'elle tenait à la main, et elle répéta à plusieurs reprises : « O Dieu ! je le reconnais bien là ! » Quand je lui demandai si elle vous connaissait, elle me regarda froidement et me dit : « Je le connais par ce qu'on dit de lui : c'est un grand génie,... emporté et généreux.... Que peut-il découvrir dans ces femmes peintes qui riaient avec lui ? Mais on dit que ce sont celles-là qu'il préfère. » Alors elle m'a défendu de lui parler de vous, et en même temps elle ne voulait entendre parler que de vous. Elle me demanda si vous étiez encore à Florence. Quand je lui répondis que vous aviez renoncé à la gloire et à la fortune pour prendre un fusil, elle me regarda avec des yeux si méprisants, que je reverrai l'expression de son regard jusqu'à ma dernière heure.... « Et vous restez ici, me dit-elle avec

véhémence, et vous le laissez partir seul, vous qui, sans lui, seriez mort de faim comme un chien dans les rues de Florence ! » Elle ne se figurait pas quel mal elle me faisait ; non, elle ne pouvait pas se le figurer. Je cherchai à me défendre ; je lui dis que, si je valais quelque chose, c'était comme musicien et non pas comme soldat. Ses yeux lancèrent des éclairs, quoiqu'ils fussent humides de larmes. « Eh quoi ! me dit-elle, depuis quand le génie exempté-t-il d'être brave et de faire son devoir ? Je suis bien sûre que ce n'est pas Pascarel qui vous a appris cela ! » On ne peut pas se laisser dire deux fois de pareilles choses par une femme. D'ailleurs elle avait raison. Je la quittai en lui disant que je reviendrais la voir, alors elle m'a tendu affectueusement les deux mains ; je les baisai et me retirai. Dès le lendemain matin, je m'engageai comme volontaire, et je suis parti pour Gênes avec un millier d'autres. Je ne rendrai pas de grands services, je le crains ; mais elle avait raison : si l'on ne peut que mourir pour l'Italie, c'est un devoir de mourir. »

Ainsi elle n'a pas oublié cette bonne année que nous avons passée ensemble en Toscane. C'est elle que j'ai vue voilée le soir de la représentation, lorsque je riais follement avec Astra et Poppea ; elle dut croire que j'aimais réellement « ces femmes peintes ».

O ciel ! que ce mot est doux pour moi, car il marque qu'elle est jalouse. Ma joie, je le sais bien, a quelque chose d'égoïste et de bas ; mais je ne puis m'empêcher d'être heureux jusqu'à l'excès, jusqu'à la folie ; néanmoins je demeure silencieux, et j'ai l'air d'écouter froidement Raffaëllino, de peur qu'il ne soupçonne quelque chose de la vérité.

Tout ce que je puis faire désormais pour ma chérie, c'est de garder son secret aussi bien et mieux qu'elle ne le garderait elle-même. Raffaëllino finit par me regarder d'un air pensif et me dit :

« M'en voulez-vous d'être venu vous trouver ? Vous savez, on ne peut pas se laisser dire cela deux fois par une femme.

– C'est selon, lui répondis-je assez rudement. Si ce n'est pas pour l'amour de l'Italie que vous vous battez, à quoi bon vous battre, parce qu'une femme vous raille ? à

Voilà encore un mot brutal ; mais je ne me contiens plus, et je ne puis l'entendre de sang-froid me parler d'elle.

Je me lève alors, et le secouant pour le tirer de sa rêverie, je lui dis :

« Ino ! vous êtes tout mouillé. Voulez-vous donc mourir avant d'avoir vu un champ de bataille ? Levez-vous ; assez de folie pour aujourd'hui. »

Il se lève, et je me sens pris de remords en voyant l'expression de tristesse de ses regards ; je m'efforce de rire pour lui donner le change.

« Ecoutez, Ino, vous étiez mon rossignol, et vous m'apparteniez ; je suis fâché de vous voir exposé à être tué comme le premier moineau ou le premier vautour venu. Une jeune fille ferait un aussi bon soldat que vous, pauvre chair à canon. D'ailleurs, le génie musical est en vous ; vous auriez dû avoir pitié de votre génie.

– Ce n'est pas en s'apitoyant sur leur génie que les Florentins d'autrefois ont fait Florence si grande. D'ailleurs, vous, avez-vous eu pitié du vôtre ?...

– Le mien. Oh ! altro ! le génie de l'imitation ! un génie qui consiste à jongler avec des mots et à faire rire ou pleurer les gens sans qu'ils sachent pourquoi. Un beau génie, ma foi ! Mais vous, vous qui parlez la langue de la musique. Savez-vous que vous parlez la langue de Dieu lui-même parmi les hommes ? Bon ! il est évident que vous ne pouvez plus reculer. Nous ferons ce que nous pourrons pour vous. Levez-vous, et venez vous mettre à l'abri. Si vous voulez servir l'Italie, il faut conserver votre force.

– S'ils me tuent, dit-il doucement, cela ne fait rien. Vous savez que j'ai aimé la donzella depuis notre plus tendre enfance ; si j'ai quitté Vérone, c'était parce que j'espérais la retrouver ; toutes les fois que j'ai rêvé musique, c'est sa voix à elle que j'entendais ; quand on me faisait des compliments et qu'on me prédisait un grand avenir, je me disais : « Peut-être en ce moment vit-elle dans la pauvreté ou dans l'abandon ; je la relèverai, je lui poserai une couronne sur la tête, je lui donnerai tout ce que l'on m'aura donné. » Maintenant, tout est fini. Elle est trop au-dessus de moi ; il n'y aura plus jamais rien de commun entre elle et moi. Il me semble que je ne pourrais plus jamais supporter d'entendre une seule note de musique, et la musique c'était mon âme tout entière ; vous savez, c'en est fait pour moi de la musique. »

Pauvre enfant, je ne le comprends que trop bien ; on ne console pas plus un artiste de ne plus croire en son art que l'on ne console une mère d'avoir perdu son premier-né.

Nous rentrons dans le cœur de la ville. La pluie s'est un peu apaisée. Nous foulons aux pieds des branches de laurier en parcourant les rues ; on entend encore dans le lointain des voix qui chantent :

« Chassons l'étranger ! »

« Les entendez-vous ? dit doucement Raffaëline. Elle avait bien raison. Que peut-on faire de mieux que de donner sa vie pour l'Italie ? »

IV

DANS LE PAYS DE VIRGILE.

Je le répète, ce n'est pas une armée, c'est la nation en armes qui traverse le Mincio pour lutter contre l'ennemi héréditaire.

Quand un seul cœur bat dans un million de poitrines, une nation est invincible. L'homme ne peut lui nuire, et Dieu ne le veut pas. Chaque pouce de ce sol, dont Virgile a chanté la fécondité, a été foulé aux pieds et abreuvé du sang humain depuis des siècles.

La lutte est ancienne, plus ancienne que la vieille couronne de fer de Lombardie ; que de fois l'aigle impériale s'est élancée des forteresses du Nord pour enfoncer son bec et ses ongles dans les yeux de notre chère Italie !

« Contre l'Empire ! » c'est le vieux cri de guerre.

Il y eut peut-être plus de grandeur dans les luttes de nos pères ; peut-être cependant ne sommes-nous pas tout à fait indignes d'eux, pendant que nous luttons courageusement contre la chaleur du soleil et la poussière qui nous aveugle, pendant que le moustique déchire notre chair et que le sac du soldat pèse lourdement sur nos épaules.

On n'est qu'un volontaire ; mais quand on fait tout ce qu'on peut !...

Un jour que nous campions en vue de Mantoue, de jeunes volontaires, voyant des ruines, s'amusèrent à les explorer et à arracher le gazon qui les recouvrait. En maint endroit reparaissait un blason qui représentait deux faucons aux prises. C'est le blason des Pascarel ; je ne leur dis pas que c'était le blason de ma famille ; mais, pour la première fois de ma vie, je songeai en moi-même que si j'avais tous les fiefs, tous les châteaux, tous les domaines des Pascarel.

Bah ! à quoi bon penser à tout cela ?

Le lendemain, nous étions à Alexandrie ; un général, me voyant passer, me jeta la bride de son cheval, avec ordre de le tenir. Je promenai le cheval pendant plus d'une heure. En sortant de la maison où il était entré, le général me regarda bien en face et me dit ;

« Volontaire ? »

—

Je baisse la tête en signe d'affirmation.

« Vous êtes un noble ? »

— Non.

— Qu'êtes-vous alors ?

— Un vagabond. »

Il sourit et me donne un sou en échange du service que je lui ai rendu, et il s'éloigne à cheval. Je garde encore le sou comme un précieux souvenir. Nous avançons à grands pas vers l'ennemi. Le noble combat à côté de l'homme du peuple. Le jeune marquis laisse sa villa de marbre, et le savetier son échoppe. Le prince marche résolûment à travers le champ de millet, épaule contre épaule, avec le chaudronnier et le mosaïste. Voilà pourquoi nous sommes si forts cette fois-là ; nous sommes forts comme une chaîne dont chaque chaînon a subi l'épreuve du feu.

J'ai ri et plaisanté cent fois, pendant ma vie de vagabond, avec les hommes qui marchent et combattent à mes côtés, et je puis leur faire un peu de bien. On a beau être Italien, on trouve quelquefois difficile de plaisanter, quand on marche sur un terrain défoncé par les pluies de l'automne ; quand on n'a pour étancher sa soif que l'eau bourbeuse d'un ruisseau souillé de

sang, quand les insectes pénètrent par centaines dans vos blessures mal fermées.

On a beau être Italien, on trouve dur de se traîner par la lourde chaleur de l'après-midi sur la terre brûlante, le fusil sur l'épaule, le sac sur le dos, pendant que les camarades, l'un après l'autre, sortent des rangs et tombent, frappés d'insolation.

Je leur fais quelque bien en relevant leur courage par quelque chant de Léopardi ou de Giusti ; je les ramène pour un instant au village par un refrain rustique ; je leur fais trouver leur pain moins noir et moins dur en leur redisant un conte de Boccace ; je leur fais oublier qu'ils souffrent de la fièvre des marais, en recourant à une de ces mille plaisanteries qui abondent dans nos vieilles comédies. Ma mémoire en est remplie, et leurs oreilles n'en sont jamais fatiguées.

Mon métier d'amuseur est parfois difficile. La guerre est une terrible chose, et la vie est triste.

C'est la réflexion que je me fais aujourd'hui même, pendant que je me promène seul, à travers la campagne souriante, où des jeunes filles recueillent tranquillement des feuilles de mûrier, comme si la flamme et le fer n'étaient pas à deux pas.

Mon cœur est triste pendant que je parcours les allées d'oliviers et que je vois les petits ruisseaux étinceler au soleil. C'est ici que le petit Tocco a été tué.

Il était venu comme volontaire, le pauvre petit ; il n'avait que dix-sept ans, et il était gai comme une alouette ; abandonnant tout ce qu'il aimait à Florence, il était venu se battre à mes côtés.

A Magenta, pendant que nous marchions dans les blés sous une grêle de mitraille, il tomba frappé d'une balle. Je n'eus pas le temps de m'arrêter ; je fus emporté par la furie de la bataille à une lieue de là, en une seconde, à ce qu'il me sembla.

Le soir, quand la bataille fut gagnée, je me mis à sa recherche, et je le trouvai. Il respirait encore ; je lui fis boire une gorgée d'eau ; alors il rouvrit les yeux et sourit ; il me reconnut, quoiqu'il fût déjà sombre.

« C'est une grande chose, dit-il doucement, que de mourir pour l'Italie ! »

Alors il trembla de tout son corps, fit un effort pour me prendre la main, et tout était fini.

Nous continuons notre marche à travers la campagne verdoyante.

Qui pourrait croire que la mort, sous les formes les plus effrayantes, la parcourt jour et nuit avec nous ?

Tout est si gai, si paisible ! La route blanche de poussière s'enfonce à travers les champs et brille au soleil. On entrevoit les toits rouges des fermes à travers des bouquets de châtaigniers et d'oliviers. La puissante rivière nous apparaît de temps à autre par une trouée à travers les vignes.

Devant nous, dans l'ombre, se dressent les tours de Pavie et plus loin les crêtes neigeuses des Alpes, du côté de Milan. Tout près de moi, des jeunes filles remplissent de grandes corbeilles de feuilles de mûrier, tout en babillant. Derrière les arbres passent lentement des chariots traînés par des bœufs blancs.

Seulement, de temps à autre, on heurte du pied dans le gazon un casque vide ; le cadavre d'un cheval est recouvert par les branches d'un églantier ; un cerisier, rouge de fruits, traîne sur la terre, brisé par une grêle de mitraille.

Tout en marchant, je songe à une scène navrante dont j'ai été témoin hier.

C'était dans un petit village ; il y avait eu un engagement court et acharné entre les Tyroliens qui occupaient la rue et les bersaglieri qui avaient reçu ordre de les en déloger. Les bersaglieri emportèrent la position. Le petit chemin était encombré de morts et de blessés. Me trouvant près des bersaglieri, je m'étais battu dans leurs rangs ; quand tout fut fini, j'essayai de porter secours aux blessés. J'emportai un chasseur tyrolien dans une cabane. C'était un bel homme, grand et fort ; il avait reçu une balle dans la tête, et il n'avait pas plus d'une demi-heure à vivre. Il avait perdu connaissance au moment où la balle l'avait frappé ; il ne revint à lui que quelques minutes avant de mourir ; cela arrive souvent aux blessés.

Il porta, en tremblant et en tâtonnant comme un aveugle, sa main droite à sa poitrine. « Ne me l'enlevez pas ! » murmura-t-il. Et ses beaux yeux, francs et ouverts, se fixaient sur les miens avec une expression d'ardente prière ; il oubliait que j'étais son ennemi. « Ne me l'enlevez pas, c'est tout ce que j'ai. Elle riait, vous savez, mais elle n'avait pas l'intention de me

blessé. Qu'est-ce que je vois de blanc là-bas ? n'est-ce pas de la neige ? Il faut ramener le bétail de la montagne. Oui, j'ai quelque chose qui me fait mal, pas grand mal ; ne le dites pas à ma mère, ni à Antoine. Soulevez-moi un peu, que je voie les collines. Elle a ri, mais pas par méchanceté. Ne m'enlevez pas cela, c'est la seule petite chose que j'aie. »

Il frissonna, me regarda avec des yeux suppliants et poussa un soupir ; il était mort. Quand on le déshabilla pour l'enterrer, on trouva sur sa poitrine une petite touffe de capillaire, que l'on appelle vulgairement cheveux de la Vierge. Je n'ai jamais su son nom.

V

LE CHANT DU GRILLON.

J'ai gardé le cher petit Raffaëlini auprès de moi autant que possible. Tout le monde le traite avec douceur, comme si c'était une jeune fille. Il a l'air si dépaycé au milieu de toutes ces scènes de carnage : il a l'âme d'un musicien.

Le tonnerre de la canonnade, le cri des chevaux mourants, le froissement du fer qui se croise, le fracas des arbres qui tombent, le grondement de l'incendie, tout cela doit être un enfer pour lui ; aussi sa physionomie a toujours une expression égarée.

Et pourtant il est brave à sa manière, ce petit rêveur, qui hier encore n'était qu'un pauvre enfant abandonné, jouant du violon pour vivre. Il est brave, bien qu'il s'attache à moi et ne me quitte pas plus que mon ombre.

Un jour, je le trouvai couché dans les grands blés, l'oreille penchée vers la terre. Une batterie autrichienne balayait le champ de blé ; je le fis donc

relever, et je lui demandai ce qu'il faisait là.

« J'écoutais, dit-il, le chant des grillons. »

Alors, il tira son petit violon de son étui et se mit à jouer la plainte des pauvres petits grillons épouvantés du bruit de la guerre.

C'était si simple, si beau et si touchant, que plus d'un vieux soldat avait les yeux humides de larmes.

Lui-même, quand il eut fini de jouer, éclata en sanglots.

« Qu'avez-vous ? » lui demandai-je.

Il se cacha la figure, comme une jeune fille timide. Il se décida ensuite à m'avouer qu'il pensait toujours à la donzella ; que, quand il jouait du violon, il s'imaginait la voir et l'entendre.

« Elle ne sera jamais rien pour moi ; je sais bien que c'est impossible. Je sais que je suis un fou ; mais, à Vérone, elle n'avait que moi. Je ne suis plus un musicien ; je n'aime plus la musique qu'en souvenir d'elle. »

Le cœur du pauvre enfant est brisé ; un amour enfantin, amour innocent s'il en fut jamais sur notre terre perverse, a tué l'art en lui ; la vipère du souvenir dresse sa tête et siffle à chaque note qu'il tire de son violon.

Non, le pauvre enfant n'est pas fait pour les horreurs de la guerre ; mais la guerre n'aura pitié ni de sa faiblesse ni de son innocence.

Nous voici au matin de cette lutte qui s'appellera dans l'histoire la bataille de Montebello.

« Nous entrons là dedans noirs de poudre, dit un des soldats ; nous en sortirons rouges de sang. »

Il a dit vrai : nous trempons les lis écarlates de Florence et la croix blanche de Savoie dans une mer de sang ; les deux étendards sont de la même couleur, et nous étranglons l'aigle noir au milieu des moissons et des vignes du pays de Virgile.

La chaleur est insupportable, et le soleil nous aveugle de ses rayons. Les vignes froissées, le blé foulé aux pieds, les vergers dévastés, sont tristes à voir. Çà et là, au-dessus de la campagne verdoyante, s'élèvent des nuages d'une fumée, obscure ; de petites masses sombres se meuvent lentement.

On se bat sur toute la surface de la plaine immense. Je ne sais rien de ce qui se passe ailleurs. A l'endroit où nous sommes, nous défendons une villa avec ses cours et ses jardins contre les Autrichiens.

C'est un endroit solitaire ; les jardins sont clos de hautes murailles, les grandes chambres ont des échos, d'anciennes fresques s'écaillent au soleil. Les maîtres ont fui devant la guerre.

Pendant que l'on se bat autour de lui, le jardinier, un vieillard, se tient assis près du puits, au milieu de la cour centrale ; il jette autour de lui des regards effarés, comme s'il avait perdu l'esprit. Dieu seul sait où nous en sommes ; nous nous battons, voilà tout ce que je sais.

Nous sommes une cinquantaine, avec une poignée de bersaglieri : c'est tout ; les Autrichiens sont très-nombreux. Ils occupaient la position le matin ; nous la leur avons enlevée vers midi ; ils sont revenus en force, et nous nous défendons depuis plus de quatre heures.

La fusillade ne cesse pas ; nous sommes enveloppés d'une épaisse fumée ; un à un, les hommes tombent le long des marches jusqu'au pied des lauriers-roses. Nous disputons le terrain pas à pas. Le bruit est affreux. Dans un intervalle de calme, j'entends chanter un petit oiseau.

Raffaëolino l'a entendu comme moi, et il lève les yeux pour le regarder. Il est pâle ; ses lèvres sont blanches, mais fermement serrées ; il a été à mes côtés toute la journée.

Nous attendons toujours un renfort qui n'arrive pas. Nous ne savons rien de ce qui se passe ailleurs ; nos ennemis sont nombreux et gagnent du terrain. Je ne sais pourquoi, les volontaires se serrent autour de moi et semblent me considérer comme leur chef. Peut-être tous les officiers ont-ils été tués. Je me mets à leur tête, et cela me semble tout naturel.

Mes vêtements sont troués par les balles, mais je n'ai pas reçu une égratignure. Et pourtant les hommes sont tombés autour de moi, comme tombent les châtaignes en automne ! Nous sommes réduits à un bien petit nombre. Quelle que soit l'issue de la journée sur les autres points du champ de bataille, ici la chance tourne contre nous.

Des chasseurs se sont joints aux tuniques blanches et nous serrent de près. Nous sommes maîtres encore de la cour intérieure et de l'escalier, mais pour combien de temps ?

Si je pouvais seulement faire parvenir un message aux Sardes qui occupent la tête du pont, ils nous enverraient du renfort. Raffaëolino devine

ma pensée et me dit à l'oreille, au milieu du sifflement des balles et du bruit des détonations :

« Si je me glissais à travers les lauriers ; je me cacherais ensuite derrière les peupliers ; une fois au bord de l'eau, je serais à deux pas de la tête du pont. »

Je ne lui réponds pas ; il m'est si cher, le pauvre enfant.

Sans doute, on peut arriver au pont ; mais si celui qui tentera l'entreprise se laisse voir un seul instant, il est mort. Car de ce côté sont embusqués les chasseurs tyroliens, qui tuent leur homme à coup sûr.

Je dis enfin à Raffaëline :

« Non, c'est trop dangereux ; je vous le défends. »

Il lève la tête et me répond en rougissant :

« Eh bien ! moi, je vous désobéis. Avant tout, même avant vous, il y a l'Italie. »

Il se précipite aussitôt, et par la fenêtre je le vois à découvert, puis il disparaît sous les feuilles ; je m'aperçois que je prie pour lui ; mais tout à coup le tumulte redouble.

Les chasseurs sont dans la cour intérieure ; une balle a tué le vieux jardinier près du puits ; il faut que je fasse serrer les rangs à mes hommes ; notre feu est si bien dirigé que tous les Autrichiens qui approchent de l'escalier chancellent et tombent la face contre terre.

Mais ma petite troupe est réduite de moitié. La mitraille tombe sur nous comme une grêle ; la lutte commence corps à corps sur le marbre de l'escalier, qui est humide de sang. Les chasseurs ont découvert un second escalier ; nous sommes pris entre deux feux. Nous sommes à peu près trente en tout ; beaucoup d'entre nous sont blessés et dévorés par la soif. Si les Sardes n'arrivent pas, c'en est fait de nous ; nous serons égorgés comme des moutons.

Malgré l'imminence du danger, ce n'est pas aux Sardes que je pense ; je pense à celui qui s'est dévoué pour nous sauver, et, au plus fort de la lutte et du danger, je tourne la tête pour voir ce qu'il devient. Nous ne sommes plus qu'une poignée ; adossés à un mur, nous ne songeons plus qu'à vendre chèrement notre vie. En ce moment, j'aperçois Raffaëline.

Il ne se cache pas ; il marche le front haut, les cheveux rejetés en arrière par la rapidité de sa course. Il a ramassé je ne sais où un drapeau déchiré aux couleurs de la libre Italie, et il le fait flotter au-dessus de sa tête. Le brave enfant méprise le danger et compte pour rien sa vie. Il sait que dans une situation aussi désespérée que la nôtre un seul instant peut nous perdre et nous sauver ; il me crie de toutes ses forces :

« Tenez encore dix minutes ; les voilà qui arrivent. »

Pendant qu'il parle, les feuilles vertes pleuvent sur lui ; il rejette ses boucles en arrière avec un geste bizarre ; et tout à coup tombe la face contre terre.

On a tiré sur lui de derrière la haie de lauriers-roses.

Quelle impression me cause sa mort ? Je n'ai pas le temps d'y réfléchir. Je sens seulement en moi toute la fureur et toute la force d'un lion blessé. Je me fraye un chemin à travers l'orage de balles et de mitraille ; je perce la ligne des Autrichiens avec la force irrésistible d'un ouragan.

Avant que les dix minutes se soient écoulées, avant que les Sardes soient arrivés, mes trente hommes et moi, nous avons chassé l'ennemi de la villa, des cours et du jardin ; nous l'avons refoulé jusque sous les pieds des chevaux des cavaliers sardes.

Alors, quand tout est fini, quand d'un bout de la plaine à l'autre on sait que l'Italie est victorieuse, je cours vers le cher enfant, à l'endroit où il est tombé, enveloppé dans le drapeau déchiré. Est-il mort ? Non ; il respire encore.

Pendant que je le soutiens dans mes bras, ses paupières alourdies se soulèvent, et je vois comme un sourire dans ses yeux. Mais j'ai vu mourir trop d'hommes pour ne pas reconnaître que mon cher enfant est perdu.

« Donnez-le-moi, » dit-il d'une voix faible et indistincte.

Il a été blessé à la poitrine, et sa blessure mortelle saigne intérieurement.

Je sais ce qu'il demande. J'ouvre son sac, et j'en tire son petit violon. Il me remercie d'un regard de ses yeux doux et rêveurs, et essaye, mais en vain, de faire résonner les cordes ; sa main retombe, il pousse un soupir.

« Donnez-le-lui de ma part, murmure-t-il ; peut-être se souviendra-t-elle de moi quelquefois. »

Alors il lève son visage comme un enfant fatigué, m'embrasse sur la joue et sourit au soleil.

« Là où est Dieu, dit-il, les grillons qui sont morts chantent-ils ? » ;

Son haleine tremble un instant sur sa bouche, ses paupières se ferment, et je sais qu'il ne voit plus le soleil. ;

Le soir du même jour, tout le monde fait mon éloge ; on : dit merveille de ma conduite ; mon roi lui-même m'adresse de bonnes paroles sur le champ de bataille.

Moi, Pascarel le comédien, je me suis fait un nom comme soldat de l'Italie, un nom que ne renieraient pas les Pascarelli du temps passé. J'écoute tout cela comme dans un rêve ; je vois tout cela comme à travers un brouillard. Je pense au génie qui vivait dans cette âme innocente et que les balles ont détruit. Je pense au pauvre enfant qui repose dans une des salles silencieuses de la villa, pendant que la lumière blanche de la lune se joue autour de sa tête et qu'un bouquet de lauriers-roses couvre sa poitrine.

VI

ROUGE ET OR.

Mon père me recommande de revêtir ce costume rouge et or, du seizième siècle, et de disposer dans mes cheveux et sur ma poitrine les diamants qu'il m'a donnés ; il faut que je me tienne prête pour un grand bal costumé que l'on donne dans un palais, parce que Florence est ivre de joie.

Ici même, dans notre villa, qui est si éloignée de la ville, on a entendu toute la journée les cris de joie du peuple, semblables à la marée qui monte dans le lointain.

J'ai dit que j'étais fatiguée et que je ne pouvais prendre aucune part à la fête. J'ai menti. La vérité, c'est que j'ai horreur des cris de joie et de la vue des réjouissances. Car il n'est pas mort ; même il a fait de grandes choses, à ce que l'on raconte. Mais je ne puis pas descendre dans sa ville, le jour de la rentrée des troupes.

Je ne puis m'exposer à revoir sa figure, comme le premier venu peut la voir ; je ne puis le contempler au milieu de la foule en délire, mutilé peut-être, usé par les fatigues de la guerre, couvert de poussière.

Et le pauvre petit Ino ? Mes dures paroles de mépris l'ont peut-être envoyé à la mort. On ne sait rien de lui dans la maison qu'il habitait. On ne parle pas de lui dans les récits de la campagne ; je ne sais s'il est mort ou vivant, mon pauvre compagnon de jeux.

Quel que soit son sort, c'est moi qui l'y ai envoyé !

Mon cœur est triste pendant toute cette journée lumineuse, tandis que le peuple pousse des cris de joie, que les canons grondent, que les colonnes marquent le pas au son des tambours.

Quand le jour tire à sa fin, je ne puis jouir plus longtemps du mélancolique plaisir d'être seule. Mon père et mon cousin ne me le permettent pas. Je mets mon costume et mes diamants, et je me tiens prête à partir.

C'est un costume d'une richesse inouïe et d'un grand goût ; mais je crois que j'étais plus jolie avec mon pauvre costume d'autrefois, quand je tenais à la main une poignée de coquelicots et que je portais une couronne de pampres sauvages.

Je me tiens appuyée à la balustrade, comme le jour où Varko fit mon portrait, et, en dépit de mes diamants, j'ai le cœur triste.

Mon cousin vient me rejoindre ; il est courtois et gracieux ; mais il m'inspire toujours une profonde antipathie ; le son de sa voix, qui est sec, quoique habilement ménagé, éveille en moi des souvenirs pénibles auxquels je ne puis me soustraire.

Ce soir, pour la centième fois, il cherche à me faire agréer son amour. Il parle sérieusement, je crois. Plus d'une fois mon père m'a donné à entendre que mon avenir dépend de cet homme. Ce soir, il devient si pressant que j'en suis excédée et que je finis par me révolter.

Ses phrases mielleuses me paraissent si plates à côté des paroles passionnées que j'ai entendues dans les vignes de Fiesole, que je lui réponds avec impatience :

« Une fois pour toutes, ne pouvez-vous comprendre ma réponse ? je vous l'ai faite assez souvent déjà : Non, non, non !

– Ainsi vous me détestez ? » demande-t-il à voix basse.

Je le regarde dans les yeux, et je lui réponds sans hésiter :

« Oui, je vous déteste. »

C'est le seul moyen de mettre fin à ses importunités.

« C'est votre dernier mot ?

– C'est mon dernier mot.

– C'est bien ! reprend-il avec un mauvais sourire ; mais j'ai une histoire à vous raconter. En parcourant votre chère Italie, je me suis trouvé un soir à Vérone. Il y avait un bal masqué. Au milieu de la foule, il y avait une petite créature, capricieuse et sauvage, qui avait quitté furtivement la maison pour venir s'amuser. C'est moi qui ai payé son entrée. »

J'allais pousser un cri de surprise ; je m'expliquai maintenant pourquoi le son de sa voix m'était si odieux. Il m'arrêta d'un geste.

« Non, écoutez-moi. Je serai bref. Je découvris que cette jeune créature, à tort ou à raison, portait le même nom que moi. Je la perdus de vue à Vérone. Mais, dans le courant de l'été de la même année, je la retrouvai en compagnie d'une troupe de comédiens ambulants et je la laissai aller sans rien dire : elle n'était rien pour moi. Peu de temps après, par une suite d'aventures et de morts imprévues qui se succédèrent dans ma famille, les terres et les titres tombèrent aux mains d'un homme qui avait été désavoué des siens à cause de l'indignité de sa vie. Je fis sa connaissance, puisque j'étais son parent, et dans sa fille je reconnus la jeune folle du bal masqué et la comédienne ambulante. Je fus assez sot pour devenir amoureux d'elle. Oui, je l'aime, je le jure, et tout ce qu'un gentleman peut offrir à la femme qu'il aime, je le lui offre maintenant. Mais si elle me dédaigne, si elle me dit non avec sa grâce hautaine, je lui conseille de prendre garde à elle. Elle a beau prendre des airs de reine, elle n'est qu'une bâtarde. Car bien que ce secret soit connu de moi seul, sa mère la cantatrice Florentine n'était pas mariée. »

Le sang me monte au visage, et il me semble que je ressens comme les morsures de mille vipères. Ne sachant plus ce que je fais, je le frappe au visage avec une branche de grenadier.

« C'est un mensonge ! »

Il se recueille un instant, pâle comme un mort. Alors avec un profond salut, il me dit :

« Allez le demander à votre père.

– Vous m'en défiez !

– Allez le lui demander, » me répond-il d'un ton calme, avec un sourire tranquille.

Je vais trouver mon père dans une grande pièce obscure où il aime à se tenir. Je la traverse d'un pas rapide et silencieux ; il lève la tête, il y a une expression de surprise dans le froid regard de ses yeux clairs. Peut-être y avait-il quelque chose d'étrange dans ma physionomie ; je n'en sais rien ; mes lèvres étaient brûlantes et mes joues en feu. Je me sentais éperdue, épouvantée, avec un accès de fièvre et de vague terreur, comme le jour où je m'étais égarée dans la foule du bal masqué.

« Est-ce vrai ? » lui dis-je.

Il me regarde en face et je vois poindre lentement un sourire sur ses lèvres.

« De quoi me parlez-vous !

– Est-ce vrai que ma mère n'était pas votre femme ? »

Il continue à sourire ; quelle chose cruelle que ce sourire !

« Qu'est-ce que cela fait ? Mariuccia croyait qu'elle l'était ; croyez-le si vous voulez. »

Quand je lui réponds, il me semble que mes propres paroles me suffoquent :

« Mariuccia le croyait ? Oui, et c'était un mensonge. Est-ce là votre réponse ? »

Il me regarda froidement en face.

« C'était une cantatrice. Je ne l'ai pas épousée. Pourquoi l'aurais-je épousée ? Vous n'auriez jamais rien su de tout cela si vous aviez été plus sage, et si vous aviez voulu écouter votre cousin. C'est un de ces secrets qu'il est possible de dérober au public, à condition de les étouffer en

famille. Sinon, il faut parler, faire des aveux pénibles. Qu'est-ce que cela vous fait ? Vous avez tout ce qu'il vous faut. On vous traite comme une grande dame ; personne, du moins jusqu'à présent, n'y a regardé de trop près. Je vous laisserai un peu d'argent, et vous êtes riche en bijoux. Car, d'une certaine façon, je vous aime, Nella ; vous êtes belle ; votre grâce sauvage est charmante, et vous affolez les hommes avec toute l'habileté d'une femme. Mais, si vous êtes sage, vous épouserez votre cousin ; de la sorte, vous éviterez les questions et vous auriez la fortune. Mariuccia était une pauvre folle : elle croyait votre mère mariée ; pourquoi l'aurait-on détrompée ? Pourquoi me lancer de pareils regards ? Je ne vous ai jamais menti, non. »

Je ne dis pas un mot.

Mon père se lève ; un certain trouble altère pour la première fois la froide sérénité de sa physionomie. Il veut passer sa main sur mes cheveux, mais je repousse sa caresse avec un geste qui le fait un peu frissonner.

« Voyons, Nella, pourquoi prendre cela tant à cœur ? me dit-il avec un mélange de pitié et de raillerie. Vous avez cru que votre mère était mariée ; c'est la faute de Mariuccia et non la mienne. Je ne vous ai jamais rien dit de pareil. Pour calmer ses scrupules, je lui permettais de se faire passer pour ma femme. De quoi vous plaignez-vous ? Bien d'autres à ma place vous auraient mise dans un couvent, ou vous auraient fait apprendre un métier, ou vous auraient laissé servir de modèle à vos camarades les peintres.

Je vous ai traitée comme mon héritière. Je n'ai dit mon secret à personne, pas même à votre ami le comédien, quand il est venu m'accabler de reproches avec toute la furia dont seul un Italien est capable. Il n'y a que votre cousin qui sache la vérité, et il l'a découverte il y a longtemps, un soir que vous vous étiez sauvée de la maison pour courir au bal masqué. Si vous êtes sage, épousez-le ; il vous aime passionnément et sincèrement Si vous le refusez, que puis-je faire pour vous ? Rien. Il vous frappera avec cette arme si redoutable, la vérité !

« Vous ressentirez rudement votre chute, car vous avez gaspillé l'argent comme une princesse ; et vous êtes une de ces créatures sauvages, capricieuses, gracieuses, charmantes et inutiles, sans autre avantage que d'avoir une jolie figure et de chanter comme un oiseau. Vous êtes, carina

mia, de celles qui n'aiment le monde qu'à condition d'y marcher sur le velours. Soyez sensée, pendant qu'il n'est pas trop tard ; restez grande dame. Épousez votre cousin. »

Là-dessus, mon père se lève et s'en va, déjà fatigué d'un sujet désagréable.

Je demeure immobile, et je regarde la lumière du soleil couchant qui empourpre les lauriers-roses.

Le monde n'est donc que mensonge !

VII

LA BULLE DE SAVON CREVÉE.

Je me rends à peine compte des sentiments que j'éprouve. J'agis sans savoir ce que je fais ; tout ce que je sais, c'est que je suis envahie par une honte amère, brûlante, qui m'excite comme un fouet de scorpions. Pauvre folle que j'étais à l'époque où je rêvais à côté de Mariuccia d'un illustre passé et d'un brillant avenir, où je m'enorgueillissais des droits que me conférait ma naissance !

Pauvre rêveuse, plus frivole que l'enfant qui souffle des bulles de savon et les regarde monter à la lumière du soleil, lorsque, avec mes douze florins d'or, j'osai entreprendre de franchir les montagnes, persuadée qu'il me suffirait d'ouvrir les portes du Sud pour me draper dans la pourpre d'une grande destinée !

Jamais créature fut-elle plus digne de pitié, plus folle, plus tristement isolée, plus grotesquement affolée ?

Le malheureux fou qui se croit le souverain du monde, parce qu'il a une couronne de paille sur la tête, est-il plus amèrement déçu que je ne l'ai été, lorsque j'ai voulu jouer à la puissance et à la grandeur ?

La honte me consume et me flétrit comme un feu dévorant. Et ma pauvre mère ! Dans mon agonie et mon désespoir, son souvenir fait jaillir les larmes de mes yeux. Non pas que je songe à la blâmer. Oh non ! Dieu m'en préserve. Malgré la faute que l'amour lui a fait commettre, elle est plus, pure et plus innocente que moi avec mon grossier égoïsme.

La main de mon cousin écarte les branches du laurier-rose derrière lequel je me suis réfugiée. Il s'avance et me regarde en face.

« Eh bien, me dit-il avec douceur, vous voyez que je vous ai dit la vérité. Maintenant, est-ce oui ou non ? »

Je me retournai de son côté comme le léopard poursuivi se retourne contre le chasseur.

J'éprouvai un violent désir de le frapper au visage comme le soir du bal masqué ; je me contentai cependant de lui crier :

« Non !! mille fois non ! Quoi ! vous croyez donc que ma crainte peut triompher de ma haine ? Monsieur, vous vous trompez. Non, vous dis-je, non, non et non. M'entendez-vous ? C'est non, quand on devrait me tuer. »

Je le laisse, debout près des lauriers-roses, effrayé du feu de mes regards et de la violence de mes paroles.

Alors, sans ajouter un seul mot, je cours m'enfermer dans ma chambre. Là, j'arrache avec frénésie ma parure de bal. L'étoffe brillante tombe à mes pieds, froissée, déchirée, semblable aux feuilles sèches qui tombent des arbres. J'arrache les bijoux de mon corsage et de ma coiffure, et je les jette avec horreur.

Ces ornements ont pour moi quelque chose d'odieux, d'horrible, d'avilissant ; ce sont des cadeaux de mon père, par conséquent ils sont à moi ; mais je les déteste, et je les maudis comme le prix de la honte et de la mort de ma mère. Je ne raisonne pas ; je suis toute à mes sensations.

Mon père m'a reniée, le jour où je me tenais devant lui, mon pauvre sceptre de plumes à la main ; aujourd'hui, c'est moi qui le renie.

Il n'y a plus aucun lien entre nous. La loi ne m'accorde aucun droit sur lui ; en revanche, je ne lui reconnais plus aucun droit sur moi. Je suis au

désespoir d'avoir mangé son pain et dépensé son or. Je me sens poussée aux résolutions les plus désespérées ; je ne resterai pas pour affronter le sourire dédaigneux des femmes que j'ai humiliées de ma supériorité, ni des hommes dont j'ai fait mes esclaves. Je ne suis bonne à rien ; je le sais. Cependant il me reste ma voix. Elle peut charmer les cœurs ; elle charmera les nations. Je puis redevenir encore l'Uccello populaire.

Non ! cela ne m'est plus possible. Jamais je ne redeviendrai l'enfant joyeuse, l'enfant au cœur léger, qui se faisait applaudir des Toscans à l'heure où les lucioles illuminent les plaines. Tout ce que je puis attendre même dans une vie de triomphe, c'est le plus triste abandon.

Plus je m'appesantis sur mes craintes et sur mes désirs, plus mon cœur s'attriste. Entre mon père et moi, il y a désormais un abîme. Cet abîme, c'est le tombeau de ma mère.

Il est tard. Le soleil est couché. Je me débarrasse de tous les objets qui me viennent de mon père et qui peuvent avoir quelque valeur, de mes costumes splendides, de mes bijoux de princesse. Je m'enveloppe dans un manteau de couleur sombre ; je couvre ma tête d'un voile, et, sans rien garder sur moi, pas même la valeur d'une pièce de cuivre, je tire le verrou d'une porte de service qui donne sur les jardins, et je quitte la villa. Sur le seuil, je m'arrête un instant pour regarder derrière moi.

Les lumières brûlent encore dans ma chambre abandonnée et éclairent les trésors que j'ai rejetés loin de moi.

Suis-je malheureuse de les avoir rejetés ? Non. Je suis toute au sentiment de la honte, à l'indignation d'avoir été trompée. Au milieu de tout cela, j'éprouve comme une sensation de joie : je suis libre.

La pompe et la magnificence du grand monde n'ont été pour moi qu'un esclavage doré. J'aspire à la brise du vallon, à la beauté sauvage des collines, à la douce liberté de me mouvoir sans entraves, au sommeil paisible qui suit une journée de fatigues.

Et cependant, ô Dieu ! je frissonne à l'idée que ma vie sera toujours, toujours solitaire. Quelle beauté trouverai-je au premier sourire de l'aurore ? Quel parfum m'enverront les fleurs des collines ? Je ne verrai plus le soleil qu'à travers mes larmes. Le silence régnera autour de moi par les plus belles journées d'été, car l'amour m'a abandonnée.

VIII

LE LIS ET LE LAURIER.

Me voici enfin dehors, à la fraîcheur de la nuit. Là-bas, Florence étincelle de lumières ; les Florentins font fête à leurs héros. Sans savoir ni où aller ni où reposer ma tête, je me dirige sur Florence par le sentier qui traverse le bois d'oliviers.

Des profondeurs où se massent les lumières de la ville montent les sons de la musique et le bruit des acclamations, qui seuls troublent le silence de la campagne. Je commence à sentir mon isolement.

Là-haut, on croira que je suis dans ma chambre ; on ne songera pas à me chercher ce soir ; demain matin, je serai déjà loin, occupée à chercher du travail. Je n'ai rien emporté, pas même de quoi acheter du pain ce soir.

Me voilà juste au point où j'étais lorsque je pleurais, la face contre terre, la perte de mes florins. Mais aujourd'hui ma misère est plus grande ; j'avais alors des illusions que je n'ai plus, et tout me paraissait possible. Aujourd'hui, je n'ai plus rien, pas même l'espérance, pas même seulement une rose morte sur mon cœur, comme la vieille Giudetta. Pendant cinquante ans, elle avait vécu avec un seul souvenir caché dans son âme, occupée à repriser les bas des danseuses, et pensant à l'amour de sa jeunesse. O Dieu ! est-ce donc là tout ce que l'avenir me réserve ?

Je tremble de frayeur en traversant les bois d'oliviers et les vignes, mais je ne retourne pas une seule fois la tête. J'arrive enfin à la ville qui étincelle de lumières.

Partout, la nuit est aussi claire que le jour. De longues guirlandes vont d'un côté de la rue à l'autre. La pierre des vieilles maisons disparaît sous une profusion de fleurs et de feuillages.

Florence tout entière est dans les rues, enivrée de sa liberté et couronnée par la victoire. Partout les grandes portes cintrées sont ouvertes ; on ne voit partout que des soldats qui boivent et qui dansent. Les armes sont en faisceaux sur les places. Des femmes valsent en chantant dans des ruelles étroites. Des conscrits encore couverts de la poussière du champ de bataille racontent leurs exploits à la foule émerveillée. Partout des tables sont dressées en plein vent.

Les cloches sonnent, les canons grondent ; de grandes gerbes de flammes colorées sont lancées jusqu'aux nuages. Dans les églises, on chante des actions de grâces ; dans les palais, on se prépare à danser jusqu'au jour. C'est que dans le champ des lis, pour la centième fois, on a planté le laurier.

Toute cette joie me peine et m'attriste. Ces lumières, ces rires me forceraient à rentrer chez moi, si j'avais un chez moi. Il me semble que l'on me regarde avec surprise ; vêtue de noir et voilée, je fais tache sur ce fond brillant.

Cependant on me fait place avec un certain respect ; la joie est moins bruyante sur mon passage ; on pense que je pleure un des soldats qui gisent là-bas, dans les champs de mais du Nord. Oui, je pleure un mort ; ce mort, c'est mon amour.

Ce mort, c'est moi qui l'ai tué de mes mains, sachant ce que je faisais. Si je suis seule aujourd'hui ce n'est que justice. Je me dirige d'instinct, sans savoir pourquoi, vers le cœur de la ville.

Que faire ? Je n'ai pas de refuge. A mesure que j'avance, la foule est plus compacte et se presse avec plus d'énergie. De bouche en bouche, comme le soir de la foire du carnaval, court ce mot magique :

« Pascarel, il Pascarello ! »

Je saisis la robe d'une femme qui passe près de moi en courant, et je lui demande :

« Est-ce que Pascarel est là ? »

Elle dégage en riant sa robe de mon étreinte et me répond :

« Oui, il parle au peuple sur la place de la Seigneurie. Il a fait de grandes choses pendant la guerre, à ce qu'on dit. »

Sans savoir ce que je fais, je suis la foule, qui se hâte.

En passant sous les arcades des Offices, je remarque une jeune paysanne, vêtue de ses plus beaux habits de fête ; elle rit en enfonçant ses dents blanches dans le velours d'une pêche ; elle pousse un jeune homme qui est devant elle et se moque de lui parce qu'il tremble de peur et devient tout pâle.

« Oh ! le nigaud qui tremble rien qu'à l'idée de le regarder ! »

Cette paysanne, c'est Brunotta.

Il paraît que la vie est douce pour les infidèles. Je serre mon voile autour de ma tête, et je me laisse porter par la foule jusqu'à la place de la Seigneurie.

La place est remplie de gens qui écoutent, la tête levée ; toutes les lignes du monument sont reproduites par des cordons de feu. La lune éclaire les guirlandes de fleurs, les émaux des écussons et les plis des drapeaux.

Sur les marches de la loggia d'Orcagna, entre les deux lions, Pascarel, debout, parle aux Florentins.

La bannière à la croix rouge flotte au-dessus de sa tête ; il porte l'uniforme de volontaire toscan ; sur sa poitrine est la croix de la valeur ; sur la pierre, à ses pieds, s'entassent les couronnes de lauriers et les bouquets de lis que le peuple lui a jetés.

La lune éclaire les traits délicats de sa figure brune, son front de poète, ses yeux rêveurs, sérieux comme ceux d'un savant, passionnés comme ceux d'un soldat.

Le silence le plus profond règne sur la place ; on l'aime trop pour perdre une seule de ses paroles. Avant la guerre, il était cher aux Florentins ; maintenant, il est sacré pour eux, car tout le monde sait ce qu'il a fait sur le champ de bataille.

Je me blottis dans l'ombre, sur la dernière marche ; je lève les yeux sur lui, et je m'enivre du ton si doux de ses paroles. L'amour que je ressens pour lui et le regret de l'avoir perdu me rendent folle. Il était à moi tout entier, oui, tout entier ; je l'ai perdu. La guerre a épargné sa vie, mais il est mort pour moi.

De sa voix sonore qui s'entend jusqu'au coin le plus éloigné, il pose cette question :

« Savez-vous comment saint Michel a fait la nation italienne ? Non ? C'est honteux. Eh bien ! voici comment : Il y a bien longtemps de cela, puisque c'est à l'époque où le monde venait d'être tiré du chaos. Le Seigneur Dieu était fatigué, comme vous le savez tous, et se reposa le septième jour. Quatre de ses saints se tenaient auprès de lui, les ailes repliées, ayant à la main leurs épées inutiles ; c'étaient saint Georges, saint Denis, saint Jacques et saint Michel. Le Seigneur leur dit : « Prenez-moi ces rognures, et faites-en quatre nations vivantes pour peupler le globe de la terre. » Les saints obéirent et se mirent à l'œuvre. Saint Georges prit un lingot d'or pur et un gros morceau de plomb ; il cacha l'or au centre du plomb, de manière que personne n'en pût soupçonner l'existence, et, l'ayant lancé sur la terre, il dit : « Voilà le peuple anglais ! » Saint Jacques prit une vessie remplie de vent, y mit un cœur de renard, une dent de loup, et, quand la vessie fut assez gonflée pour ressembler à la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, il la lança vers la terre, en disant : « Voilà le peuple espagnol ! » Saint Denis fit mieux que cela : il attrapa au vol un rayon de soleil et l'attacha avec un beau nœud de rubans ; ensuite il le jeta sur la terre, en disant : « Voilà le peuple français. » Malheureusement, il commit deux méprises : d'abord, il oublia de lester son rayon de soleil ; ensuite le ruban dont il fit son nœud était rouge comme le sang. Alors saint Michel, remarquant les erreurs des autres saints, prit, lui aussi, un rayon de soleil et bien d'autres choses encore : un masque de velours, un poignard d'acier, les cordes d'un luth, le cœur d'un enfant, le soupir d'un poète, le baiser d'un amant, une rose du paradis, et une des cordes d'argent de la lyre d'un ange. Tenant tous ces objets dans sa main, il vint s'agenouiller devant le trône du Père. « Cher et grand Seigneur, dit-il, je vous prie de rendre mon œuvre parfaite ; je ne vous demande qu'une chose : donnez-moi un sourire de Dieu. » Et Dieu sourit. Alors saint Michel lança son œuvre vers la terre et dit : « Que ce soit là la nation italienne. »

« Malheureusement il arriva que Satan, en sentinelle aux portes de l'enfer, pensa en lui-même : « Si je ne gâte pas son œuvre, l'Italie restera un

paradis terrestre. » Alors il tendit son arc et lança une flèche empoisonnée ; la flèche transperça la rose et coupa la corde d'argent. Depuis ce jour, l'Italien a gardé le sourire de Dieu dans ses regards, mais la flèche du démon s'envenime encore dans son cœur. Les uns appellent cette flèche cruauté, les autres superstition, les autres ignorance ; les autres lui donnent encore d'autres noms ; peut-être le poison vient-il de toutes ces sources à la fois ; quoi qu'il en soit c'est le devoir de tous les Italiens de travailler résolûment à retirer de leurs cœurs la flèche infernale, afin qu'il ne reste plus aux enfants de leurs enfants que le sourire de Dieu. Là-bas, dans les plaines du nord, nous avons fait beaucoup ; à vous de faire le reste, maintenant que vous êtes la nation libre. »

Des cris d'approbation et d'admiration lui coupèrent un instant la parole ; ces cris exprimaient hautement l'amour du peuple pour Pascarel et pour la patrie.

Pendant quelques instants, je n'entendis rien. Je pleurais comme doivent pleurer les femmes qui viennent de descendre quelque noble mort au tombeau. Mon âme tout entière s'envole vers lui. La passion qu'il m'a appris à sentir la nuit de la Toussaint, dans les vignes de Fiesole, me brûle et me consume de désir et de désespoir. Hors de moi, j'étends mes bras vers lui, et j'éclate en sanglots, que personne n'entend.

Quand je reviens à moi, il continue de parler au peuple, mais sur un ton bien plus sérieux. Ses yeux lancent des éclairs, ses joues se colorent ; voici ses paroles :

« Tous les dons les plus magnifiques qui ont enrichi le monde moderne sont venus d'Italie ; supprimez tous ces dons, le monde se traînera dans l'obscurité comme une créature muette, barbare, attristée. C'est l'Italie, notre Italie, qui, à travers les siècles de sang et de souffrances, n'a jamais manqué de lever haut la verge de l'inspiration, comme saint Christophe portait le Christ enfant au-dessus des eaux du torrent et de la rage de la tempête. Sur toute la face de l'Italie, du nord au sud, des hommes se levaient, du milieu des ténèbres, pour être les guides et les éclaireurs d'une humanité qui s'était égarée dans le sang au milieu de la nuit.

« C'est la foi de Colomb le Génois qui a doté l'humanité d'un nouveau monde. C'est l'intuition de Galilée, de Pise, qui a révélé à l'univers les lois

de son existence. Guy d'Arezzo a donné au monde la plus immatérielle des joies terrestres, en trouvant un moyen de fixer les fugitives créations de l'harmonie, jusque-là aussi insaisissables que l'éphémère beauté des nuages. Dante Alighieri lui a enseigné la puissance de cette langue vulgaire que bégaye le petit enfant sur les genoux de sa mère et qui permet à l'orateur d'entraîner une multitude haletante à la mort où à la victoire. Teofilo, d'Empoli, découvrit pour lui les mystères de couleur qui se cachent dans les terres, les roches, les racines des plantes.

« Arnould, de Brescia, alluma pour lui la première flamme de la libre pensée ; Amati, de Brescia, perfectionna pour lui les plus délicats et les plus exquis des instruments de musique, inventés par des hommes de Crémone et de Bologne. Maestro Giorgio et tant d'autres dont les noms ne sont pas conservés lui ont prodigué les trésors du graveur et du potier et ont, introduit l'alphabet de l'art dans les plus humbles demeures. Brunnelleschi, de Florence, lui a légué le secret d'élever une masse de marbre avec autant de facilité qu'un enfant souffle une bulle de savon ; Giordano Bruno, de Nole, a découvert pour lui les éléments de la philosophie, sur lesquels ont travaillé les métaphysiciens teutons et scots. Laissez Rome de côté et ne voyez que l'Italie ; énumérez les présents qu'elle a faits au monde ; calculez la quantité de génie qu'elle prodigue sans compter, et vous verrez que sans elle la face de la terre serait aussi sombre et aussi triste qu'un désert de Scythie.

« Elle était la rose du monde, on l'a froissée et foulée aux pieds, et elle a gardé son parfum céleste. Elle était le rossignol du monde, on lui a brûlé les yeux avec un fer rouge, on lui a coupé les ailes, et elle a continué à chanter. Elle a été plus que cela. Elle a été la lumière du monde, une lumière posée sur une hauteur et que rien ne pouvait éteindre. C'est une lumière qui, dans l'obscurité de la nuit la plus sombre, a été un phare, au moment où l'homme sentait sombrer sa foi et ses espérances. Nous sommes Italiens, dit-il lentement ; plus l'héritage est grand, plus le devoir est impérieux. »

Alors il se découvre et reste un instant immobile à la clarté de la lune. Les assistants se taisent aussi ; beaucoup s'agenouillent et prient.

IX

L'AMOUR SUFFIT.

Il descend les degrés de la loggia, les mains pleines de lis et de lauriers. Une immense exclamation s'élève. On n'entend de ces exclamations-là que quand dix mille cœurs battent à l'unisson sous l'impulsion d'une même foi.

Lorsque Pascarel passe à côté de moi, je saisis sa main et j'y dépose un baiser. Ce que je vénère en lui, c'est sa grandeur ; je la reconnais trop tard. Quand il était à moi, je l'ai rejeté loin de moi ; maintenant, je né suis rien ; je suis moins que rien, je ne puis plus même lever les yeux sur lui.

Tant de gens le touchent au passage ; que mon baiser passe inaperçu parmi tant d'autres ; je ne suis qu'une sombre figure voilée, rampant à ses pieds.

Comment pourrait-il me reconnaître au milieu du mouvement de la foule, des cris d'enthousiasme qui saluent son triomphe ? Il passe donc sans me reconnaître.

Grand Dieu ! peut-on avoir été si près de son cœur pendant une heure et lui être si complètement étrangère ? Il passe à côté de moi, et la foule s'empare de lui en riant et en pleurant tqut à la fois ; des hommes l'élèvent sur leurs épaules et le promènent à travers la place, en poussant des cris de joie ; des drapeaux à la croix blanche flottent au-dessus de leurs têtes, et, à la clarté de la lune, Les femmes font pleuvoir des roses sur son passage.

Il a pour lui son art, son éloquence et son épée ; il a pour lui l'amour, l'idolâtrie de toute une ville. Oh ! combien il est naturel qu'il oublie. Mais moi !

Je regagne le coin obscur où je m'étais jetée en arrivant pour me reposer. La place est déserte ; la foule s'est portée sur un autre point.

J'entends encore distinctement le son de la musique, et les illuminations continuent de briller. L'air est embaumé ; le pavé est jonché de fleurs qui se flétrissent sous les rayons de la lune.

Aucun de ces détails ne m'échappe, et cependant tout cela me semble si loin, si loin de moi ! Je suis bien vivante, et cependant ma vie est morte. Il est près de minuit ; Florence est aussi brillante et aussi animée qu'en plein midi.

L'enthousiasme du peuple est au comble et se manifeste bruyamment ; il n'y a que les fleurs foulées aux pieds qui se fanent.

Je m'assieds sur la pierre, ma tête entre mes mains, froissée, brisée, écrasée comme un de ces pauvres lis. Je ne songe ni à mon sort ni à mon avenir. Tout ce que j'entends, c'est l'écho de sa voix ; tout ce que je vois, c'est que ma vie est perdue à jamais.

Oh ! si j'avais été patiente, si j'avais été vraie, si j'avais été confiante ; mais j'avais soif de grandeurs ! Les grandeurs m'ont trahie ; j'en ai perdu la raison. J'ai touché sa main, à lui ; j'ai levé les yeux sur son visage ; j'ai été près de lui, comme la poussière que foulaient ses pieds, et je n'ai pas le droit d'attendre de lui ni un mot ni un regard, jamais, aussi longtemps que nous vivrons. Tout témoignage d'amour de ma part ressemblerait aux importunités d'un mendiant qui demande l'aumône.

La nuit est avancée ; la place est presque déserte ; mon chagrin m'a plongée dans une sorte de stupeur. J'entends un bruit de pas ; je frissonne, et je lève les yeux ; c'est lui que j'aperçois à la clarté de la lune. Sa tête est penchée ; son visage est pâle, et l'expression de sa physionomie est sombre. Ce n'est plus le son de la mandoline qui accompagne ses pas, c'est le bruit de son épée contre les pierres.

Il traverse la place ; il est tout seul. En passant à côté de moi, il s'arrête et regarde ; il a toujours été bon pour toutes les créatures souffrantes. Il voit en moi un être humain qui baisse la tête et souffre pendant que toute la cité est en liesse. Il s'arrête devant moi, me prenant pour une étrangère.

« Qu'avez-vous, me dit-il doucement qu'avez-vous à demeurer ainsi abandonnée quand toute la ville est dans la joie ? »

Il m'est impossible de lui répondre. Je voudrais pouvoir me lever et m'enfuir loin de lui ; mais mes pieds sont comme enchaînés aux degrés du

marbre. Il me touche doucement avec une tendre compassion.

« Etes-vous une jeune femme, et pleurez-vous la mort de quelque soldat ? »

Avec un grand cri, j'embrasse ses genoux, et j'appuie ma tête contre lui.

Il a deviné sans doute la vérité, car il écarte mon voile et se penche pour examiner mes traits.

Alors, oh alors ! je n'ai plus lieu de pleurer, comme un bonheur à jamais perdu, la félicité de cette douce nuit de la Toussaint, sur les coteaux qui sont au pied de la blanche Fiésole.

« Mais je ne suis rien, rien, rien, » lui dis-je, après lui avoir raconté toute mon histoire.

Il me répond en souriant :

« Et moi je n'ai rien ! nous sommes donc égaux, mon trésor. Ah ! donzella mia, vous avez appris aussi à penser, comme moi, que ce que le monde peut nous donner de plus beau, c'est de rire un peu et d'éprouver un peu d'amour ! »

Je l'enlace de mes bras, et j'appuie ma joue contre la sienne.

« Dites plutôt : rire un peu et éprouver un grand amour. »

C'est assez, oh ! oui, c'est assez, pour le présent et pour l'avenir, un amour plus puissant que la mort, aussi grand que l'éternité elle-même ; un amour destiné à quitter la terre quand nos âmes se séparent de nos corps, destiné à atteindre toute sa perfection dans d'autres vies, dans d'autres mondes ; un amour que le temps ne peut refroidir, qu'aucun malheur ne peut affaiblir, que Dieu lui-même ne peut détruire.

La ville se détache en blanc sur les ténèbres de la nuit. La rivière se brise avec un bruit de mer contre les piles des vieux ponts aux pierres grises.

Les bannières blasonnées de la croix rouge déploient leurs plis blancs au souffle de la brise ; la foule s'est calmée. On voit briller à la clarté de la lune les écussons de l'ancienne république. Les lions de marbre, tout blancs, au milieu d'une forêt de verts lauriers, gardent la place des libertés publiques.

Les roses et les lis jonchent le pavé comme si c'étaient les dalles d'un palais. Le long du fleuve, les gens du peuple chantent, sans se fatiguer de témoigner leur joie et de célébrer leur triomphe.

N'est-ce pas toujours ainsi que l'on aime à se figurer Florence ?

Un nuage de fleurs ; les accords d'une mandoline ; le murmure d'un rire étouffé ; les joies plus profondes d'un soupir qui s'éteint dans une caresse ; l'écho lointain de la joie, de tout un peuple ; un clair de lune aussi large et aussi frais qu'une mer ; la face de pierre des faunes et des griffons apparaissant parmi les feuilles d'acanthé ; les figures sculptées des saints et des prophètes dominant de haut les folies d'une bande de masques ; les brises parfumées de la mer et de la montagne soufflant à travers des rues de marbre remplies d'ombre ; et au milieu du silence religieux de la nuit, dans les jardins où murmurent les fontaines, aux fenêtres où brillent les lucioles, le battement doux et précipité d'un cœur amoureux, le bruit d'un baiser dans l'ombre ; ces choses-là sont le souffle et la vie de la cité des lis, de la cité des amours. Elle a été bâtie dans un champ de fleurs, une belle nuit d'été, par le dompteur de monstres, pour la mère d'Eros, cette Florence qui est la fille des dieux et la mère de la liberté des hommes, cette Florence qui est la poésie même et le paradis de l'amour.

FIN

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

NOUVELLE COLLECTION DE ROMANS

FORMAT IN-18 JÉSUS

A 3 FRANCS LE VOLUME

- Achard (A.).** La chasse à l'idéal. 1 vol.
— Le journal d'une héritière. 1 v.
— Marcelle. 1 vol.
— Les animaux malades de la peste. 1 vol.
— Les fourches caudines. 1 vol.
— Madame de Sarens. — Frédérique. 1 vol.
— Maxence Humbert. 1 vol.
— Yerta Slovoda. 1 vol.
— Les chaînes de fer. 1 vol.
— Les trois Grâces. 1 vol.
— Le serment d'Hedwige. 1 vol.
— Olympe de Mézières. — Le mari de Delphiné. 1 v.
Deltuf (P.). L'ordonnance de non-lieu. 1 vol.
Depret. La Fraynoise. 1 vol.
Disraeli (B.). Lothair. 2 vol.
Enault (Louis). En Province. 1 vol.
— Irène; — Le mariage impromptu; — Deux villes mortes. 1 vol.
— Olga. 1 vol.
— Un drame intime. 1 vol.
— Le roman d'une veuve. 1 vol.
— La pupille de la Légion d'honneur. 2 vol.
— La destinée. 1 vol.
— Histoire d'une femme. 1 vol.
Enault. Les perles Noires. 1 vol.
— Le Baptême du sang. 2 vol.
Erckmann-Chatrian. L'ami Fritz. 1 vol.
Féval (P.). Les Habits noirs. 2 vol.
— Cœur d'acier. 2 vol.
— Le mari embaumé, souvenirs d'un page de M. de Vendôme. 2 vol.
— Annette Lais. 1 vol.
— Roger Bontemps. 1 vol.
— Les gens de la noce. 1 vol.
Gautier (Th.). Caprices et zigzags. 1 vol.
Génissieu. En prenant le thé. 1 v.
— Un Fils d'Eve. 1 vol.
James (Constantin). Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste et conseils à une Parisienne sur les cosmétiques. 2^e édit. 1 v.
Joubert. Mariquita. 1 vol.
Lavalley (Gaston). Le droit de l'épée. 1 vol.
— Légendes normandes. 1 vol.
— Un crime littéraire. 1 vol.
Léo (A.). Les deux filles de M. Plichon. 1 vol.
— L'idéal au village. 1 vol.
Reybaud (M^{me} Charles). — Les deux Marguerite. 1 vol.
Wilkie Collins. Mari et Femme. 2 vol.

Coulommiers. — Typogr. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Ouida. Pascarel, roman imité de l'anglais... par J. Girardin

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6506421t>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre

2. PASCAREL

1. PREMIÈRE PARTIE - LA VILLE DE CATULLE

1. I - LE ROI CARNAVAL.

2. II - L'OISEAU ET LES DESTINÉES.

3. III - A CÔTÉ DE LA STATUE MUTILÉE.

4. IV - AVEC LES GENS DU PEUPLE.

5. V - LES PLUMES DE PAON.

6. VI - MATER DOLOROSA.

7. VII - UNE SOMBRE HISTOIRE.

8. VIII - LA PETITE BOÎTE ROUGE.

2. DEUXIÈME PARTIE - LA CITÉ DES LIS

1. I - DONS DE GALA.

2. II - UNE AVENTURE DE BAL MASQUÉ.

3. III - LE DERNIER SOMMEIL.

4. IV - OU ALLER ?

5. V - LA FÊTE DE FAUSTINO.

6. VI - PARTIE.

7. VII - SOUS LA GARISENDA.

8. VIII - LES CHEVEUX DE LA VIERGE.

9. IX - LA FLEUR DE NEIGE.

10. X - LA REINE DU MOYEN AGE.

11. XI - LA FOIRE DE MINUIT.

12. XII - AU MILIEU DES CROCUS.

13. XIII - LE GRAND MAGICIEN.

3. TROISIÈME PARTIE - LA FILLE D'HERCULE

1. I - SOUS LE LIS ROUGE.

2. II - LA ROSE ET LES FLORINS.

3. III - LA CHÉLIDOINE D'OR.

4. IV - AUPRÈS DES FEUX ÉTEINTS.

5. V - PRINTEMPS, JEUNESSE DE L'ANNÉE.
6. VI - LE VIEIL OBSERVATOIRE.
7. VII - DEUX AMOURS.
8. VIII - LA REINE DES LIS.
4. QUATRIÈME PARTIE PÉRÉGRINATIONS
 1. I – IL BIANCO ASPETTO.
 2. II - ÉTOILE QUI FILE
 3. III - LE RUBAN DE LA MANDOLINE.
 4. IV - LE PAYS DES POÈTES.
 5. V - FUMÉE DE GLOIRE.
 6. VI - GWYN ARAUN.
 7. VII - QU'EST-CE QUE LE GÉNIE ?
 8. VIII - MES NOUVEAUX MAÎTRES DE CHANT.
 9. IX - LA FÊTE DE SAINT JEAN.
 10. X - SUR LES COLLINES.
 11. XI - L'OR ET L'ART.
 12. XII - LA LÉGENDE DE MENIGHELLA.
 13. XIII - LA TOMBE DU ROI.
 14. XIV - L'OR D'ÉTRURIE.
 15. XV - LE SCEPTRE DE PLUMES.
5. CINQUIÈME PARTIE - LA FÊTE DES MORTS
 1. I - LA FONTAINE DES PINS.
 2. II - LA NUIT DE LA TOUSSAINT.
 3. III - AU LEVER DU SOLEIL.
 4. IV - AU COUCHER DU SOLEIL.
 5. V - A LA TOMBÉE DE LA NUIT.
 6. VI - A TRAVERS LES MONTAGNES.
 7. VII - L'ÉGLISE DE LA CROIX.
6. SIXIÈME PARTIE - LE QUARTIER DE LA COLOMBE
 1. I – L'OLTRARNO.
 2. II - A LA FENÊTRE DE BOCCACE.
 3. III - PRÈS DE LA GUEULE-DU-LION.
 4. IV - LES ROSES FANÉES.
 5. V - SOUS LE LION BLANC.

7. SEPTIÈME PARTIE - LE CHAMP DE FLEURS

1. I - SON HISTOIRE A LUI.
2. II - SON HISTOIRE A ELLE.
3. III - LA VIEILLE REINE DE LA MER.
4. IV - DANS LE PAYS DE VIRGILE.
5. V - LE CHANT DU GRILLON.
6. VI - ROUGE ET OR.
7. VII - LA BULLE DE SAVON CREVÉE.
8. VIII - LE LIS ET LE LAURIER.
9. IX - L'AMOUR SUFFIT.

3. À propos de cette édition numérique